

R.
in RA 12
868.2



DECEMBER
1868
GOVERNMENT



L. F. p. 637



R. va. 868



POESIES

CHRESTIENNES

ET MORALES.

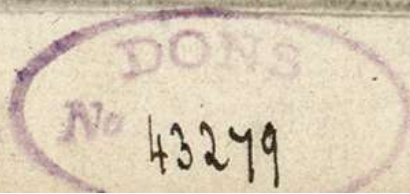
D'ANT. GODEAU

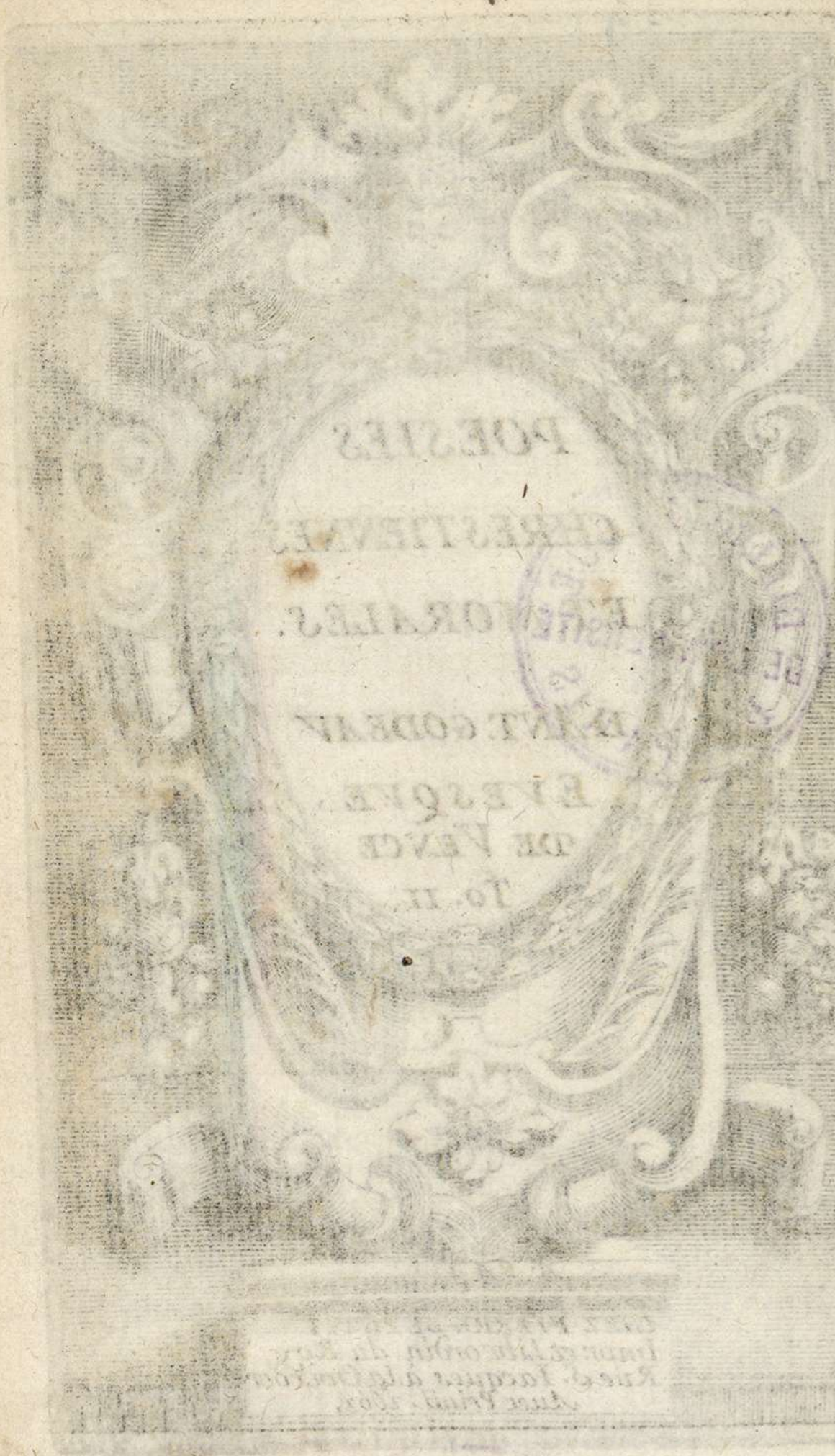
EVESQUE
DE VENCE

To. II.

A PARIS

CHEZ PIERRE LE PETIT
Impr. et Libr. ordin. du Roy,
Rue S. Jacques à la Croix dor.
Avec Privil. 1663.





POEZIES

CHRISTIANE

LITURGIALES

NAT. GODMAN

E. 239

DE VENT

To II

THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
TORONTO
1827

AV LECTEUR.

L y a deux ans que je te don-
 nay le recueil des ouvrages de
 prose de Monseigneur l'Eves-
 que de Vence; maintenant je te don-
 ne celuy des ouvrages de poësie, que
 j'ay ramassez, & dont quelques-vns
 ont déjà esté imprimez en feüilles vo-
 lantes. Encore que l'Auteur n'ait pas
 esté present à l'impression, je croy
 qu'elle est assez correcte. Tu trouve-
 ras vne grande diversité entre les pie-
 ces de ce volume, parce qu'outre que
 les sujets en sont tous differens, elles
 ont esté composées en divers temps.
 Je ne veux, ou plûtoſt je n'ose rien di-
 re de leur merite; mais j'espere qu'el-
 les ne te plairont pas moins que cel-
 les que tu as déjà veües, & qui ont
 eu tant d'approbation.

AN LECTEUR.

LY a deux ans que jete don-
nay le recueil des ouvrages de
prof de Monseigneur l'Evê-
que de Vence; maintenant je te don-
ne celui des ouvrages de poësie, que
j'ay ramassés, & dont quelques-uns
ont déjà esté imprimés en feuilles vo-
lantes. Encore que l'Auteur n'ait pas
esté présent à l'impression, je croy
qu'elle est assez correcte. Tu trouve-
ras une grande diversité entre les pie-
ces de ce volume, parce qu'entre que
les sujets en sont tous différens, elles
ont esté composées en divers temps.
Je ne veux, on pûtoit je n'ose rien di-
re de leur mérite; mais j'espère qu'el-
les ne te plairont pas moins que cel-
les que tu as déjà vues, & qui ont
eu tant d'approbation.



TABLE

DE CE QUI EST CONTENU
dans ce second Volume.

<i>Sainte Magdelaine. Poëme ,</i>	page 1
<i>La Vierge d'Antioche. Poëme. A Madame la</i> <i>Marquise de Ramboüillet ,</i>	17
<i>Saint Eustache. Poëme ,</i>	35
<i>La Sorbonne. Poëme ,</i>	63
<i>La grande Chartreuse ,</i>	81
<i>A Iesus-Christ né.</i>	91
<i>Saint Elie. Aux Religieuses Carmelites. Hym-</i> <i>ne premiere ,</i>	95
<i>Saint Iean Baptiste. Hymne II.</i>	109
<i>Sainte Cecile. Hymne III.</i>	121
<i>Saint Boniface Martyr. Hymne IV.</i>	129
<i>Saint Augustin. Hymne V.</i>	145
<i>Saint Augustin. Hymne VI.</i>	163
<i>Saint Augustin. Hymne VII.</i>	183
<i>Sainte Geneviève patronne de la ville de Paris.</i> <i>Hymne VIII.</i>	207
<i>Saint Louis. Hymne IX.</i>	221
<i>Saint Lambert Evêque de Vence. Hymne X.</i>	237
<i>Saint Bernard. Hymne XI.</i>	251
<i>Saint Charles Borromée Cardinal , & Arche-</i>	

T A B L E.

<i>vesque de Milan. Hymne XII.</i>	267
<i>Saint François Xavier, Apostre des Indes. Hymne XIII.</i>	289
<i>Imitation de la premiere Hymne de Synesius,</i>	299
<i>Imitation de l'Hymne seconde de Synesius,</i>	305
<i>Odes sacrées. Ode premiere,</i>	309
<i>Le Paradis terrestre. Ode II.</i>	315
<i>Ioseph, Ministre de Pharaon. Ode III.</i>	327
<i>Samson. Ode IV.</i>	339
<i>Le combat de David avec Goliath. Ode V.</i>	351
<i>La penitence des Ninivites. Ode V.</i>	359
<i>Rome la sainte A.N.S.P. le Pape Alexandre VII. Ode VII.</i>	371
<i>Paraphrase du Cantique du Prophete Habacuc,</i>	392
<i>Contre la mauvaise Morale du temps, aux Evêques de l'Eglise,</i>	399



SAINTE



SAINTE
MAGDELAINE.
POÈME.

BIEN-HEUREUX Citoyens de cét afreux séjour,
Que consacra jadis vn Miracle d'amour,
Vous qui passez vos jours en cét antre sauvage
Qu'autrefois Magdelaine élût pour hermita-
Et qui par cét honneur devint plus glorieux [ge,
Que le Ciel, dont l'azur étincelle à nos yeux.
Enfin pour m'acquiter d'une juste promesse,
Je trace le tableau de vostre illustre Hôtesse;
Et touché du respect de son nom immortel,
Je l'apporte à genoux au pied de son Autel;
Et sans songer à plaire à la race future,
Je mets entre ses mains, le peintre, & la peinture.

L'illustre Pecheresse eut pour les dons du corps,
Tout ce que la Nature enferme en ses tresors.
Mais ce fut vn present fatal pour Magdelaine.
Le Ciel ne vid jamais vne femme si vaine,
Et qui par l'impudence en son impureté,
Ternist si lâchement l'éclat de sa beauté.
Elle estoit de la ville & la honte & l'idole,
Vn ton mol & flateur corrompoit sa parole,
Ses yeux faisoient aimer leur cruelle prison,
Iusques dessus son thrône attaquoient la raison,
Et dédaignant l'honneur des communes conquestes,
N'arrachioient des lauriers qu'aux plus superbes testes.

Mais ses yeux insolens en ce hardi dessein
 Tournoient leurs traits mortels contre son propre sein,
 Pour estre glorieuse, elle perdoit la gloire,
 Elle se laissoit vaincre en gagnant la victoire,
 Et ses vaincus surpris en des rets differens
 Bien-toist de ses captifs, devenoient ses tyrans.
 Quelquefois la raison, quoy que presque étouffée
 Luy peint l'horreur des feux dont elle est échauffée
 L'honneur de sa Maison trahi si lâchement,
 Le murmure public de son déreglement,
 Des sales voluptez le servage funeste,
 Et les terribles coups de la fureur celeste.
 Mais l'ardente jeunesse & l'amour des plaisirs,
 D'un pouvoir absolu regnent sur ses desirs,
 Elle voit le meilleur, mais elle suit le pire,
 La coutume est pour elle vn tyrannique Empire;
 La coutume est pour elle vne necessité,
 Pour vouloir estre libre, elle est sans liberté,
 Et moins elle ressent le mal qui la possede,
 Plus ce mal déplorable a besoin de remede.

En cet estat funeste elle ne songe pas
 Qu'elle doit à I E S V S immoler ses appas,
 Que ses yeux deviendront, luy consacrant leurs charmes;
 De deux sources de feu, deux fontaines de larmes;
 Qu'après avoir lavé les pieds de ce vainqueur,
 Des pleurs que son amour tirera de son cœur,
 Elle les doit seicher avec ses tresses blondes,
 Qui cachent maintenant tant de feux sous leurs ondes;
 Et que ce qui servoit au regne du peché,
 Quand d'un saint repentir son cœur sera touché,
 Et du divin amour souffrira le martyre,
 Détruira du peché le tyrannique Empire.

Ainsi d'un pied leger s'écartant du troupeau,
 Par les champs, par les prez, court le jeune Taurcau;
 Et tout fier du croissant qui couronne sa teste,
 Quand on veut l'arrester, au combat il s'appreste;
 Mais par ruse on l'attrape, & malgré sa fureur,
 On soumet son orgueil au joug du laboureur.

Magdelaine voyoit le Roy de la lumiere,
 Du douzième an nouveau commencer la carriere,

MAGDELAINE.

Depuis que de son corps suivant l'infame loy,
 En luy, de son esclave elle faisoit son Roy.
 Enfin le jour arrive où I E S V S veut pour elle
 Découvrir les trefors de sa grace immortelle,
 Et montrer vn essay de ces hauts jugemens,
 Qui de nostre salut gouvernent les momens.
 Magdelaine l'écoute, & Magdelaine est prise,
 Mais sans s'apercevoir qu'elle perd sa franchise,
 Son esprit qu'aveugloit la sale volupté,
 Commence d'entrevoir quelque peu de clarté.
 L'honneur qui iusqu'alors luy paroissoit vn conte,
 Luy paroist venerable, & la couvre de honte.
 Par la chaste pudeur son front est coloré
 D'un brillant vermillon jusqu'alors ignoré.
 Elle se fait horreur, elle est toute confuse,
 Elle a dans elle-mesme vn témoin qui l'accuse,
 Qui portant dans son ame vn lumineux flambeau,
 Devient pour la juger, son juge, & son bourreau.
 Le Ciel s'en réjouit, & l'Enfer en soupire,
 Le Demon dont son cœur veut secoüer l'empire
 Tâche de retenir ce captif glorieux
 Sous vn joug qu'à ses sens il rend délicieux.
 Tantost au souvenir de ses fautes passées,
 D'un mortel desespoir il trouble ses pensées,
 Et tantost il luy montre, en flatant sa beauté,
 Qu'on peut faillir comme elle avec impunité.
 D'un flambeau distillant de poix, & de bitume,
 Vne ardeur infernale en son sang il allume,
 Il remplit son esprit de sales visions,
 Il abuse ses yeux de cent illusions,
 Il luy rend du passé les délices presentes,
 Il invite ses sens à d'autres plus plaifantes,
 Et dans vn noir chemin qui conduit au trépas,
 Il luy fait voir des fleurs qui naissent sous ses pas,
 Il luy peint la vertu sous vn visage austere,
 Qui ne voit ses amans que d'un œil de colere,
 Qui jalouse, chagrine, & pleine de mépris,
 Etouffe la clarté des plus brillans esprits,
 Donne pour saintes loix, de brutales maximes,
 Condamne la nature, & de tout, fait des crimes.

Enfin le seducteur qui se voit menacé
D'estre de Magdelaine avec honte chassé ;
Joint pour la conserver les ruses & les forces ,
Il se sert au besoin de toutes ses amorces ,
Et de mille poisons fait vn autre poison
Pour corrompre son cœur & troubler sa raison.

Dans l'esprit , dans le corps , Magdelaine tentée
Par de si grands assauts eût esté surmontée ,
Si la grace du Ciel par de plus saints efforts ,
N'eust éclairé l'esprit , n'eust soutenu le corps
Et lors qu'elle alloit faire vn malheureux naufrage,
Ne l'eust en seureté mise sur le rivage.
I e s v s est chez Simon , elle y court promptement ,
Et ne peut endurer le delay d'un moment.
Qu'on blâme son transport, qu'on la nomme impudente,
Tous reproches sont doux à cette penitente ,
Tout luy plaist pour montrer qu'elle veut ressentir
Pour des pechez publics , vn public repentir.
Le Seigneur aime à voir ses tresses épanduës ,
Autrefois pour les cœurs comme pieges tenduës ,
Autrefois de son front le diadème flottant ,
Et de sa vanité le miroüier éclatant ;
Mais dont le saint desordre est l'heureux témoignage
Du sincere regret de ce premier usage.
Le timide respect arreste sa ferveur ,
Elle n'ose parestre aux yeux de son Sauveur ,
Et craignant justement la face de son juge ,
Elle cherche à ses pieds son fidele refuge.
Elle arrose ses pieds du torrent de ses pleurs ,
Et dans le sentiment de ses vives douleurs ,
Luy fait voir par ses yeux , bien mieux que par sa bouche
Le feu qui la consume , & l'ennuy qui la touche,
Ce beau feu s'enhardit , & voulant l'appaiser
Aupied de son Seigneur elle donne vn baiser.
Baiser , où l'innocence est jointe avec la flâme ,
Baiser , qui purifie , & consacre son ame ,
Baiser , gage amoureux de la celeste paix
Qui doit dans son esprit demeurer pour jamais.
Simon fait de tous deux la censure secrete,
L'une est publique encor , l'autre n'est pas Prophete,

Si peut-estre il n'adjoûte en son aveuglement,
 Vn blasphème plus noir à ce faux jugement.
 Mais cet homme est vn Dieu, cette femme est vn Ange,
 Et son juge appaisé prononce sa loüange,
 D'estre trop indulgent peut il estre blâmé ?
Il pardonne beaucoup, elle a beaucoup aimé ?
 Elle l'aime beaucoup, ce Sauveur adorable,
 Que son cœur penitent trouue si favorable,
 Et le feu glorieux de ce divin amour,
 Dans son cœur penitent, s'accroîstra chaque jour.
 Dans l'amour des mortels elle estoit inconstante ;
 Parce que nul amour ne la rendoit contente,
 Et que sa passion, non pas son jugement,
 Faisoit ses liaisons, & son engagement.
 Mais depuis que I E S V S de son trait l'a blessée,
 Il occupe tout seul sa fidele pensée ;
 Elle le suit par tout, sans craindre le danger,
 Et dans son chaste amour, elle ne peut changer.
 La voix d'une servante étonna le courage
 De Pierre qui tenoit vn superbe langage,
 Qui devoit de I E S V S toujours suivre les pas,
 Et pour luy sans frayeur, endurer le trépas.
 Mais ni le bruit confus d'une troupe enragée,
 Qui ne suit que sa haine, & veut estre vangée ;
 Ni Scribes, ni Docteurs de son sang alterez,
 Ni Soldats, ni Demons contre luy conjurez,
 Ne peuvent empescher l'illustre penitente
 De faire le devoir d'une parfaite amante,
 Et de luy témoigner, par vn dernier effort,
 Que son pudique amour se moque de la mort.
 Elle a suivi I E S V S tandis que les miracles
 Establissoient la foy de ses divins Oracles ;
 Tandis que les Demons de sa gloire envieux,
 Le nommoient hautement le fils du Roy des Cieux ;
 Tandis que les Docteurs qui pensoient le confondre
 A ses discours divins ne sçavoient que répondre ;
 Tandis qu'après ses pas vn grand peuple couroit,
 Et d'un zele enflammé pour Roy le desiroit :
 De mesme quand l'excès de ses peines cruelles,
 Dément aux yeux humains ses grandeurs immortelles

Que sur luy les Demons soulent leurs cruautéz,
 Que des lâches Docteurs les vœux sont contentez,
 Que le peuple leger, vn larron luy prefere,
 De blasphêmes l'accable, & rit de sa misere;
 Elle veut avec luy, tous ses maux endurer
 Et d'amour à ses pieds humblement expirer.
 Qui peut en cet état, ou comprendre, ou décrire,
 De son cœur amoureux l'effroyable martyre?
 Elle voit son Epoux, son Sauveur, & son Dieu,
 Dessus vn bois honteux, en vn infame lieu,
 Estre dans les tourmens l'objet de la risée,
 D'une troupe d'envie & de rage embrasée.
 Elle voit sur son front s'éclipser les appas,
 Elle voit ses beaux yeux nageans dans le trépas,
 Elle voit sur son front rougir vn diadème,
 Où se joignent la honte, & la douleur extrême;
 Elle voit ses cheveux de sa teste arrachez,
 Elle voit ses deux bras par des cloux attachez,
 Enfin il luy paroist le but de la colere
 Des hommes, des Demons, & mesme de son Pere;
 Et par les coups secrets d'un amour innocent,
 Tout ce que voit son œil, son esprit le ressent.
 I E S V S pour Magdelaine, ô severe justice!
 De son corps adorable offre le sacrifice.
 Magdelaine qui sçait ce qu'exige l'amour,
 Comme hostie à I E S V S se presente à son tour.
 Qu'on ne demande plus d'où vient que le martyre
 Ne l'a point fait entrer dans le celeste Empire?
 O son vnique amour, ô son supreme bien,
 O I E S V S, son Epoux, ton martyre est le sien!
 Iette quelque regard qui son ame console,
 Ou donne quelque signe, ou dis quelque parole,
 Qui montre que ton cœur est atteint de pitié,
 Pour les maux qu'à son cœur fait souffrir l'amitié.
 Tu parles à M A R I E, & ton choix qui m'étonne
 Pour ton fils, à sa place, vn Disciple luy donne.
 Tu joins plein de clemence en parlant au larron,
 L'assurance du thrône à l'amoureux pardon;
 Et tu serois, Seigneur, muet pour Magdelaine?
 Tu n'aurois point de soin de soulager sa peine?

Et tu ne voudrois pas , ô rude traitement ,
Montrer que tu connois , qu'elle aime constamment ;
Mais tu veux éprouver cette amour si constante ,
Et la traiter encor comme vne penitente.
Elle suit ta conduite & benit ta rigueur ,
Il suffit que ses yeux connoissant sa langueur ,
Elle aime pour aimer , elle t'offre son ame ,
C'est à toy de payer vne si belle hâme ,
Et de recompenser sa constance , & sa foy ,
Qui font qu'en son amour , elle ne veut que toy.
Ni d'une épaisse nuit les ombres effroyables ,
Ni la crainte des Juifs , pour elle impitoyables ,
Ni la Garde qui veille à l'entour du cercueil ,
Ne peuvent empêcher qu'en l'excès de son deuil ,
N'ayant que ses soupirs , & ses plaintes pour armes ,
Elle n'aille au sepulchre , & ne s'y fonde en larmes ,
Là donnant à la pierre vn baiser amoureux ,
Et tirant de son cœur des sanglots douloureux ,
Sa bouche explique ainsi la peine vehemente ,
Et les ardens transports d'une fidele amante.
„ O glorieux tombeau du fils du Roy des Rois ,
„ La nature , il est vray , te rend sourd à ma voix ;
„ Tu ne peux pas sentir la tristesse mortelle ,
„ Dont pour mon cœur outré l'atteinte est si cruelle ;
„ Comme du corps sacré dans ton sein retenu
„ L'ineestimable prix ne peut t'estre connu ,
„ Je te veux toutefois dans l'ennuy qui me blesse ,
„ T'apprenant mes douleurs , t'apprendre ta richesse ;
„ Je pleure le trépas du fils de l'Eternel ,
„ Que l'amour fit sortir du thrône paternel ,
„ Qui bien que de la terre & du Ciel il fust Maître ,
„ Dans vn rocher obscur sur du foin voulut naistre ;
„ Qui se privant pour moy de ses divins trefors ,
„ Cacha sa Majesté sous le voile d'un corps ;
„ Dont les yeux innocens répandirent des larmes ,
„ Qu'on entendit gemir , qu'on vid dans les alarmes ;
„ Et qui d'un fier Tyran fuyant la cruauté ,
„ Sous vn Ciel étranger , chercha sa seureté.
„ Je pleure le trépas de ce Maître adorable ,
„ Qui vint faire connoistre à l'homme miserable ;

„ De son superbe esprit le triste aveuglement ;
„ Et de son cœur souillé le noir déreglement ;
„ Qui monstra du peché les laideurs criminelles ;
„ Découvrit des vertus les beautez immortelles ,
„ Y mena les mortels par vn chemin nouveau ,
„ Et levant de la Loy le tenebreux bandeau ,
„ Fit à l'obscurité de ses saintes figures ,
„ Succéder le grand jour de ses veritez pures.
„ Le pleure le trépas de ce Roy glorieux ,
„ Qui répandit sur nous tous les trefors des Cieux ;
„ Qui rendit mille fois les celestes lumieres
„ A Ceux dont la naissance aveugloit les paupieres ,
„ Qui fit faire aux Muets d'admirables discours ,
„ Qui par ses doits ouvrit les oreilles des Sourds ,
„ Qui chassa les Demons du corps des Lunatiques ,
„ Qui tira de leur lit les froids Paralitiques ,
„ Et qui malgré les loix que garde le tombeau ,
„ Des Morts qu'il enfermoit r'allumoit le flambeau ,
„ Le pleure le trépas de ce Iuge adorable ,
„ Qu'à leurs larmes mes yeux ont eu si favorable ,
„ Qui delivra mon cœur des chaines qu'il aimoit ,
„ Qui le sauva du feu que luy mesme enflâmoit ,
„ Qui me fit découvrir les horreurs de mon crime ,
„ Qui remit mon esprit sous son joug legitime ,
„ Qui dégoûta mes sens de leurs mauvais plaisirs ,
„ Qui changea mes desseins , qui regla mes desirs ,
„ Et qui d'une honteuse & sale pechereffe ,
„ Me rendit sa compagne , & ma sœur , son hostesse.
„ O bien-heureux Tombeau , tu vois bien si mes pleurs
„ Te baignent maintenant pour de justes douleurs ,
„ Et sçachant le sujet de ma noire tristesse ,
„ Tu ne peux ignorer ta celeste richesse.
„ C'est toy seul maintenant qui plairas à mes yeux.
„ L'estincelant azur des campagnes des Cieux ,
„ Les rayons les plus clairs du grand flambeau du monde ,
„ Les Astres dont le feu brille en la nuit profonde ,
„ Les prez qu'un riche émail pare de cent couleurs ,
„ Les jardins qu'embellit la peinture des fleurs ,
„ L'or tremblât des moissons qui couronnent nos plaines ,
„ Le liquide crystal de nos vives fontaines ,

,, L'ombrage de nos bois, les concerts des oyseaux ,
 ,, Enfin de ce séjour les objets les plus beaux ,
 ,, Pour mes yeux consacrez à d'éternelles larmes
 ,, N'auront plus désormais d'agrément , ny de charmes,
 ,, O pretieux Tombeau qui gardes mes amours ,
 ,, Je n'aimeray que toy , tu me plairas toujours ,
 ,, Ton horrible noirceur pour les autres funeste ,
 ,, Est plus belle pour moy que la voute celeste.
 ,, Je préfere aux clartez dont on voit qu'elle luit
 ,, La sainte obscurité de ta profonde nuit.
 ,, Enfermant mon Sauveur , qui seul m'est toutes choses,
 ,, En toy j'ay des jardins , j'ay des bois , j'ay des roses,
 ,, Je trouve sous ton ombre vn repos glorieux ,
 ,, Et le Ciel loin de toy me feroit ennuyeux.

C'est ainsi que parloit cette Amante fidelle
 Au tombeau dont la pierre estoit sourde pour elle ,
 Et qui n'enfermoit plus cet adorable corps ,
 Pour qui de ses parfums s'apprestent les trefors.

Arreste tes soupirs , illustre Pecheresse ,
 Et pour montrer ta foy , dissipe ta tristesse.
 Ne te souvient-il plus que l'Esus mille fois
 T'a dit que son sepulchre a de nouvelles loix ,
 Et qu'il devoit sortir hors de sa nuit profonde ,
 Au troisieme matin du clair flambeau du monde ?
 Il l'a dit , il l'a fait , au sepulchre il n'est plus ,
 Tes pleurs sont criminels , autant que superflus :
 On ne t'a point volé ton adorable Maistre ,
 Le trouble de ton cœur te le fait méconnoistre.
 Tu parles à luy mesme , & les larmes aux yeux ,
 Tu te plains du larcin de son corps pretieux.
 Luy seul t'en peut donner de certaines nouvelles ,
 Seul il peut t'enseigner les beautez immortelles ,
 L'adorable pouvoir de cet état nouveau ,
 Que la gloire luy donne au sortir du tombeau.
 Son Pere , dont sa mort contenta sa justice ,
 Le consume en son sein après ce sacrifice.
 A l'Estre qui parut vn Estre de peché ,
 A cet Homme mortel sur la Croix attaché ,
 Succede vn divin Estre, vn homme incorruptible ,
 En qui la gloire abonde , à qui tout est possible ,

Qui dégagé des loix , & du temps , & du lieu ,
Entre dans vn état digne du Fils de Dieu.

I E S V S te dit , M A R I E , & par vn ton celeste ,

A ton cœur amoureux I E S V S se manifeste.

Dans ce soudain transport tu le veux aprocher ;

Mais , *ô Femme* , dit-il , *Garde de me toucher*.

Quel coup fit ce discours à ton ame fidelle

Lorsque pour consoler ta tristesse cruelle ,

Et pour le juste prix d'aimer si constamment ,

Tu pensois recevoir vn chaste embrassement ?

Le Sauveur te repousse , & ton ardent hommage

Semble à ce cher Epoux passer pour vn outrage.

Est-ce que le cherchant dans la nuit du tombeau ,

Quand il a de ses jours rallumé le flambeau ,

Quand la mort sous ses pieds a sa force perduë ,

Ta main de le toucher , indigne s'est renduë ?

Est-ce qu'il ne peut plus estant resuscité ,

Comme vn homme mortel estre encore traité ?

Certes pour ce refus qui nous semble si rude ,

Ton ame avec raison est sans inquietude.

I E S V S en s'éloignant , t'vnt bien mieux à luy ;

Avec plus d'avantage il se rend ton apuy ,

Et decevant tes sens par vne feinte ruse ,

Il accorde à ton cœur , plus qu'il ne luy refuse.

Il veut que dépouillant le sentiment humain ,

Tu le touches du cœur , & non pas de la main ;

Qu'à cet état nouveau de sa gloire eternelle ,

Ton cœur fasse répondre vne flâme nouvelle ;

Et que dans les plaisirs de tes feux innocens ,

Nulle place ne reste au commerce des sens.

Depuis que le Sauveur surmontant la Nature ,

Avoit par sa puissance ouvert la sepulture ,

Et détruit pour jamais l'empire de la Mort ,

Succombant pour trois jours , à son injuste effort ;

Il verfoit dans les cœurs des Apostres fidelles ,

Par ses discours ardens , des ardeurs immortelles ,

Il leur montrait à nud ces secrets glorieux

De l'empire nouveau qui descendoit des Cieux ;

Ces mysteres profonds où la sagesse humaine

Trouve que sa lumiere est si foible , & si vaine ;

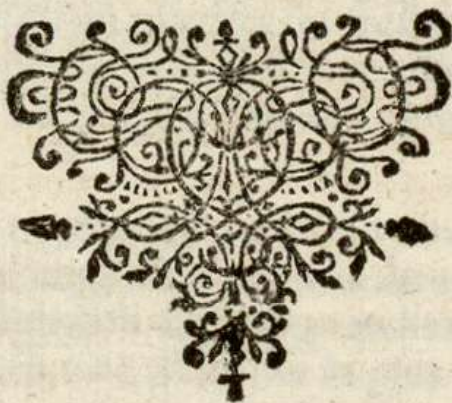
Ces saintes veritez que leur puissante voix
Devoit faire adorer des peuples, & des Rois,
Il leur aprenoit l'art de semer sa parole,
Non l'art des Orateurs infidele, & frivole,
Mais vn art tout celeste & dont l'autorité
Aussi bien que la grace, est dans la verité.
Il leur dressoit le plan de la haute entreprise
De fonder en tous lieux le regne de l'Eglise,
En regloit la police & le gouvernement,
Et s'en établissoit l'vnique fondement.
Il leur formoit l'esprit pour conduire les autres,
Enfin il les rendoit dignes du nom d'Apostres.
Comme on voit le Soleil en vn long jour d'Esté,
Tantost sous vn nuage obscurcir sa clarté,
Et tantost decouvrir sans ombre, & sans nuage
La brûlante clarté de son ardent visage:
Ainsi le Redempteur en cet état nouveau,
Que par sa propre force il a pris au tombeau,
Eclatant des splendeurs qui luy servent de robe,
Tantost se montre aux siens & tantost s'y dérobe,
Mais quand l'Astre du jour d'un visage riant,
Eut par quarante fois éclairé l'Orient,
On le vid s'élever au séjour de la gloire,
Dans l'éclat d'un triomphe égal à sa victoire.
Tel ne parut jamais sortant du sein des eaux,
Le Monarque brillant des celestes flambeaux,
Quand l'Aurore pompeuse annonçant sa lumiere,
Ouvre à son char brillant sa penible carriere,
Que l'esuy se fit voir au moment glorieux,
Où porté de luy mesme, il monta dans les Cieux
Et s'élevant plus haut que leur plus haute sphere,
Prit sa place eternelle à la droite du Pere.
Les Apostres surpris par son éloignement,
Sentent vn deuil meslé d'un doux contentement:
S'il leur est dur de perdre vn adorable Maistre,
Il leur est doux de voir sa puissance parestre,
Et préférant sa gloire à leur ardent desir
Leur saint contentement passe leur déplaisir.
A ce fameux depart, Magdelaine se trouve,
La douleur, & la joye, en son ame elle éprouve.

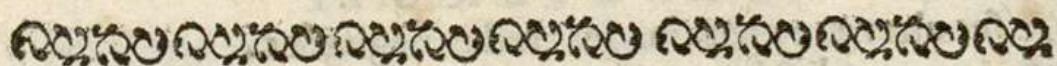
Mais sa chaste douleur que regle son amour,
Cede à sa sainte joye en ce bien-heureux jour.
D'un regard amoureux le Sauveur la console,
Avec luy dans le Ciel son cœur brûlant s'envole,
Et depuis cette absence il n'est rien en ces lieux,
Qui contente son ame & qui plaise à ses yeux.
A peine le Soleil avoit-il d'une année,
Sur le clair horison la carrière bornée,
Que les Juifs transportez d'une aveugle fureur,
Remplissent sa maison, de trouble, & de terreur.
Ils se jettent sur elle, avec un cri barbare,
Ils s'assurent encor de Marthe, & de Lazare,
Et les chargeant de fers les conduisent soudain
Pour les faire embarquer au port le plus prochain.
Là par une fureur qui n'a point de pareille,
Et suivant le dessein que l'Enfer leur conseille,
Ils renferment sa troupe en un méchant vaisseau,
Dont le ventre pourri de tous costez fait eau,
Et qui contre les flots, les vens, & les orages,
N'a nocher, ni timon, ni voiles, ni cordages.
Leur haine leur promet de voir sortir du port,
Ces nobles criminels pour aller à la mort,
Et que les flots bouffis de l'infidèle empire,
Engloutiront soudain le desolé Navire.
Mais leur haine les trompe, & le Seigneur fait voir
Que les vens, & les flots, reverent son pouvoir.
La mer grosse d'orage, & qui jusques aux nuës
Elevoit la fureur de ses vagues chenuës,
Tout d'un coup devient calme, & les vents mutinez
D'un invisible main se trouvent enchainez.
L'Ocean ne voit point de plus douce bonace,
Lors que les Aleyons sur sa tranquille glace,
Exposent leurs petits dans ces nids merveilleux,
Que respecte des vens le murmure orgueilleux.
Mille Demons sortis de leurs grotes profondes
S'efforcent vainement de soulever les ondes,
Et porter le vaisseau dans les aspres rochers:
Les Anges du grand Dieu luy servent de Nochers.
Et sous son cours léger, les ondes répanduës,
Paroissent un amas d'émeraudes fonduës.

Bien-tost il laisse Chypre, & les bords Syriens,
Il coupe en vn moment les flots Icarieus,
Crete est soudain passée, & l'œil remarque à peine,
Les rives de l'Epire & la coste Romaine.
Enfin quand le Soleil de rayons couronné,
A la terre obscurcie eut le jour redonné,
Le rapide vaisseau, quelle étrange merveille!
S'arreste aux bords fameux de la docte Marseille:
Lazare, Magdelaine, & Marthe, en ce moment
Sont touchez d'un plaisir meslé d'étonnement,
Et dans mille penfers où leurs esprits se plongent,
Ils ne savent encor s'ils veillent, ou s'ils songent;
Ils connoissent enfin que Dieu qui tient enclos
Sous sa main redoutable, & les vents & les flots,
En dépit du Demon a retenu l'orage,
Et qu'il leur fait en paix aborder le rivage.
On sçait en mesme temps ce merveilleux abord,
La ville qu'il surprend en foule vient au port,
Et le peuple étonné d'un prodige si rare
A les traiter en Dieux s'exhorte & se prepare,
Eux qui leur annonçant le vray Dieu des Mortels
Doivent de leurs faux Dieux détruire les Autels:
Lors que l'on vid marcher l'illustre Magdelaine,
On crût voir des amours la fabuleuse Reine:
Si ce n'est qu'en montrant vne égale beauté,
Elle a plus de pudeur, & plus de majesté.
Les regards de tant d'yeux qui s'attachent sur elle
En la faisant rougir la font sembler plus belle.
On l'entoure, on la presse, & d'un mesme desir
Chacun veut de sa veuë allonger le plaisir.
Magdelaine qui vit comme vivent les Anges,
Abhorre les regards, déteste les loüanges,
Et bien-tost pour oster aux regards curieux
Les pudiques appas qu'elle a receu des Cieux,
Sur la cime d'un mont qui surpasse la nuë,
Pour vivre à son Epoux, des hommes inconnuë,
Et tromper les desseins du pere de l'orgueil,
Vivante elle s'enferme en vn sombre cercueil.
Là depuis que le Ciel voit la vermeille Aurore
Au Soleil qui la suit ses barrieres declore,

Jusqu'à ce que dans l'onde éteignant son flambeau,
La nuit dans l'univers tende vn sombre manteau,
Magdelaine songeant à ses fautes passées,
Efface par ses pleurs, ses fautes effacées.
Et suivant les motifs d'un vif & saint remords,
A la plus rude épreuve elle livre son corps.
Elle ne doute pas du pardon favorable
Qu'elle ouït prononcer à son Juge adorable;
Mais cet heureux pardon pour elle est trop aisé,
Elle sçait que son Juge est pour elle appaisé,
Mais son cœur amoureux veut s'apaiser luy-mesme;
Par toutes les douleurs d'un repentir extrême,
Et vanger sur son corps, iusques à son trépas,
Ce que par sa bonté son Dieu ne vange pas.
Si par fois l'Enchanteur des ennuy & des peines
Fait glisser ses pavots jusqu'au fond de ses veines,
Et de son voile obscur couvre vn peu ses beaux yeux,
Vne pierre est pour elle vn lit délicieux;
Et tandis que son corps pour quelque heure sommeille,
Son esprit amoureux de nouveau se réveille,
Et jouit en repos des baisers les plus doux,
Que donne à ses Amans son adorable Epoux.
Pour pain, & pour breuvage elle n'a que ses larmes,
Les plus tristes objets pour elle ont plus de charmes,
Les funestes concerts des corbeaux, des hiboux,
Dans sa vive douleur, luy paroissent plus doux
Que les tons délicats par qui la Philomele
Nous enchante au retour de la saison nouvelle.
La sombre obscurité de son triste séjour,
Est vn Palais superbe aux yeux de son amour.
Elle aime bien mieux voir ces roches sourcilleuses;
Qui portent iusqu'au Ciel leurs masses orgueilleuses;
Et sur qui le Soleil n'a sceu fondre jamais
L'immobile crystal de leurs glaçons épais,
Que les champs verdoyans dont les mains de Nature,
Avec tant de splendeur émaillent la peinture:
Ni que ces grands jardins où le flambeau des jours
Embellissant les fleurs, embellit ses amours.
Les rapides torrens, qui du haut des Montagnes,
A flots précipitez tombent dans les campagnes,

Et trainant des rochers, des arbres avec eux,
Font vn bruit que l'Echo rend tristement afreux,
Sçavent bien mieux charmer ses saintes rêveries,
Qu'un ruisseau qui serpente au milieu des prairies,
Et qui dans ces beaux lieux son voyage allongeant,
Pour les représenter, est vn miroïer d'argent.
Les Anges que le Ciel dans ses voutes resserre,
En descendent pour voir cet Ange de la terre,
Et sept fois tous les jours, l'élevant dans les airs,
Font pour la réjouir de celestes concerts.
Ainsi vit Magdelaine en sa caverne obscure,
Où I E S V S luy tint lieu de toute la nature,
Où I E S V S dont l'amour triomphe de son cœur,
A ses saints déplaisirs, mesle vn plaisir vainqueur,
Qui luy fait endurer vn si plaisant martyre,
Que celle qui le sent, peut seule aussi le dire,





LA VIERGE D'ANTIOCHE.

P O È M E.

A M A D A M E
L A M A R Q V I S E
D E R A M B O V I L L E T.

ORNEMENT de nos jours, noble Sang de Sayele,
Des plus rares vertus admirable modele,
Marquise, dont l'esprit aussi bien que le corps
Fait à toute la France admirer ses trefors,
Venez lire en mes vers l'heroïque entreprise
D'une Vierge celebre aux fastes de l'Eglise.

AVTREFOIS Antioche en son superbe enclos
Que le paisible Oronte arrose de ses flots,
Enfermoit vne Vierge en beauté nompareille,
Et de tout l'Orient la plus noble merveille,
Nature en la formant avoit à pleines mains
Prodigué tous les dons qui charment les humains.
Ses yeux étinceloient de lumieres celestes,
Et leurs brillans regards estoient doux, & modestes,
On voyoit sur son front vne auguste grandeur,
Et la gloire y cedit à l'honneste pudeur,
Les roses & les lis sur son chaste visage,
Faisoient de leurs thresors, vn brillant mariage,
Mais elle negligeoit ces trefors inconstans,
Dont l'éclat est si tost la dépouille du temps.

De ses cheveux charains les tresses negligées ;
Estoient modestement sous vn crespé rangées ;
Et son sein aux regards des Amans curieux
Ne decouvroit jamais ses globes pretieux.
De l'amour de I e s u s seulement enflâmée ,
De luy seul sur la terre elle veut estre aimée.
Elle trouve en luy seul sa gloire & ses plaisirs ,
Et de peur d'allumer d'illicites desirs
Elle vit retirée , & dans la solitude ,
Fait des saintes vertus vne paisible estude.
Antioche possède en ses chastes appas
Vn Astre merveilleux qu'elle ne connoist pas ;
Qui veut faire en secret son illustre carriere ,
Et qui craint de laisser éclater sa lumiere.
Ce rayon pretieux de la Divinité ,
Ce don qui de son sexe enfle la vanité ,
Au lieu de la flater , l'abaisse , l'humilie ,
Et lors que son miroïer dans sa glace polie
Par hazard luy fait voir les tresors de son teint
D'une secrette peur son esprit est atteint ,
Comme si ces attraits la rendoient criminelle ,
Et qu'elle fust moins pure en se trouvant si belle.
Dés que le Roy brillant des celestes flambeaux ,
Sort dans son char pompeux du vaste sein des eaux ;
Du Soleil invisible elle invoque la flâme ,
Luy presente son cœur , luy consacre son ame ,
A ses divines loix soumet sa volonté ,
Et d'une humble priere invoque sa bonté.
Son esprit ne veut point s'élevant dans les nuës ,
Se faire en l'oraison des routes inconnuës ,
Ni sonder les secrets de son divin Epoux ,
Ni flater son orgueil , ni contenter ses gousts.
Elle veut seulement rendre vn fidele hommage ,
A celui dont l'amour fait son heureux partage ,
Et comme mendiante à ses pieds s'abaissant ,
Elle luy fait sçavoir tous les maux qu'elle sent.
Elle suit ses conseils , sans y former de doute ,
Et parle , en le priant , bien moins qu'elle n'écoute ;
La Lecture succede à la sainte oraison ,
Non pas pour commenter sa superbe raison ,

Non pas pour acquérir vne haute science,
En qui son jeune esprit mette sa confiance;
Mais bien pour se nourrir des hautes veritez
De l'Epoux dont son cœur adore les beautez.
Elle ouvre avec respect cet admirable Livre,
Où Dieu marque au Chrestien la route qu'il doit suivre,
Et sans vouloir percer d'un effort orgueilleux,
De ce Livre divin les secrets merveilleux,
Elle y prend seulement les regles de sa vie,
Et sa raison se tient sous leur joug asservie.
Que si Dieu qui se plaist en sa sincerité,
Luy fait voir la splendeur de quelque verité,
Son ame qui s'abaisse au lieu d'en estre fiere,
En aime toujours mieux le feu que la lumiere.
La moindre oisiveté qui corrompt les humains
Dans vn pesant repos n'engourdit pas ses mains.
Tantost dessus la toile avec art elle employe
Les richesses de l'or qu'elle mesle à la soye,
Et sa sçavante aiguille y fait briller des fleurs,
Dont le Printemps à peine égale les couleurs.
Tantost quand aux autels du Maistre des Monarques
Elle a de son travail offert ces nobles marques,
Elle songe aux besoins des malheureux mortels
Qui sont à son Epoux plus chers que ses Autels;
Et de laine chargeant sa legere quenouille,
Faisant piroüeter le fuseau qu'elle mouille,
Son labour que conduit sa vive charité
Des pauvres de I E S V S couvre la nudité.
Mais tandis que ses mains s'occupent à l'ouvrage,
Son cœur tient à I E S V S vn amoureux langage;
Où sa charmante voix en d'agreables tons
Fait du Prince Prophete éclater les chansons,
Que parmi les travaux, & les soins de l'Empire,
Il joignoit autrefois aux accords de sa Lyre.
Ainsi la Vierge trouve en ces chants p'eins l'apas
Le moyen de parler, & de ne parler pas,
Et de leur feu divin, le beau feu de son ame,
Nourrit la sainte ardeur de sa devote fiâme.
Par vn jeûne discret elle abat les efforts
Que fait contre l'esprit l'insolence du corps.

Et réduit sagement, sans le faire paresse,
L'esclave sous le joug du legitime Maître.
Mais ce jeûne prudent n'enflâme ni n'aigrit
L'innocente douceur de son charmant esprit,
Et bien loin de ternir les fleurs de son visage,
Leur fraîcheur tous les jours éclate davantage.
Ainsi les saints Hebreux, qui pour garder leur loy,
Refuserent les mets d'un infidele Roy,
Parurent à ses yeux, plus beaux, & plus aimables,
Que ceux qui s'engraissoient à ses profanes tables.
L'Eglise en Orient jouissoit d'une paix
Dont le repos sembloit établi pour jamais,
Quand l'orgueilleux demon que transporte la rage,
Eleva tout d'un coup un si sanglant orage,
Que les cruels efforts des fiers Persecuteurs,
Perdirent & bercail, & troupeaux, & Pasteurs,
Ainsi les matelots sur les plaines de l'onde,
Goustans avec plaisir la bonace profonde,
Et sans signe apparent d'un orage fatal,
Fendant des flots profonds le paisible crystal,
Sont tout d'un coup surpris d'une horrible tempeste,
Le tonnerre bruiant gronde dessus leur teste,
D'une effroyable nuit le tenebreux manteau,
Envelope sous luy les abyssmes de l'eau.
Ils ne découvrent plus le Ciel, ni les Etoiles,
Le Mast est renversé, le vent brise les voiles,
L'art du Pilote cede à son funeste effort,
Et l'œil trouve par tout l'image de la mort.
Rien ne peut s'exemter de ces mortelles flâmes
Qui s'attaquent au corps pour destruire les ames.
Les Pasteurs du troupeau combatant les premiers,
Ceignent leur front chenu de celestes lauriers,
Et donnent aux brebis l'exemple du courage,
Qu'il falloit opposer à ce cruel orage.
Les vieillards de qui l'âge a glacé la chaleur,
Monstrent dans les tourmens une jeune vigueur;
Les femmes dont le corps est plus foible & plus tendre,
Se moquent de la roüe, & s'y laissent étendre,
Comme si sans souffrir ces cruelles douleurs
On les faisoit dormir & coucher sur les fleurs.

Les meres oubliant les douceurs maternelles,
Iettent leurs chers enfans dans les flâmes mortelles,
Et l'Epoux qui mourant benit son heureux sort,
Exhorte son Epouse à le suivre à la mort.
Lorsque d'un aspre hyver l'inhumaine froidure
De nos champs émaillez efface la verdure
Et couvre de glaçons nos fertiles guerets,
On compteroit plustost dans les sombres forests
Les feüilles des rameaux qui tombent sur la terre,
Que ceux qu'on vid perir dans cette sainte guerre,
Où la riche Antioche avecque plus d'horreur,
Des Tyrans inhumains contenta la fureur.
La Vierge dont je peins l'aventure heroïque,
Eprouva les rigueurs de ce temps tyrannique:
On la trouve, on la prend, on la charge de fers,
On l'enferme en vn lieu plus noir que les Enfers,
Et le cruel Tyran croit que sa nuit profonde
Que n'a jamais percé l'œil du flambeau du monde,
Dans son ame éteindra les clartez de la foy,
Et la rendra parjure à l'amour de son Roy.
Mais de ce clair Soleil la celeste lumiere
Illumine toujours sa chaste prisonniere,
Et ce lieu redoutable est pour elle charmant;
Parce qu'elle n'y voit que son divin amant.
Ni son horrible nuit, ni son odeur relante,
Ne peuvent ébranler sa foy toujours constante.
Plus le peril est grand, plus il luy paroist beau.
L'appareil des tourmens, la fureur du bourreau,
L'image de la mort, s'offrant à sa memoire
Ne sont pour son esprit que des objets de gloire,
Et l'unique desir dont il se sent touché,
Est de se voir bientost de son corps détaché.
Vne jeune beauté qui voit la destinée
S'accorder à ses vœux pour vn chaste himenée
Avecque moins d'ardeur attend cet heureux jour
Qui doit finir les soins de son pudique amour,
Que la Vierge n'attend cette heure fugitive,
Qui doit rompre le joug où son ame captive
Ne peut dans les transports qu'elle a pour son Epoux
Gouster de son amour les effets les plus doux.

Le Juge est offensé d'un cœur si magnanime.
D'une vertu divine il fait pour elle un crime,
Et voyant qu'elle rit de l'horreur du trépas,
Il veut des voluptez employer les appas.

„ Veux-tu donc, luy disoit ce Juge détestable,
„ Perdre en toy de nos Dieux, un ouvrage adorable ?
„ Est-ce ainsi qu'abhorrant leurs temples, leurs autels,
„ Tu reconnois le prix de leurs dons immortels ?
„ Faut-il que ces beaux yeux qui jettent dans les âmes
„ De si brillans rayons & de si douces flâmes,
„ Vsent si tristement de leurs divins appas,
„ Et se plongent si tost dans la nuit du trépas ?
„ Non, tu ne connois point où s'étend ton empire,
„ Il n'est cœur si glacé qui pour toy ne soupire.
„ Qui d'une belle ardeur ne se laisse enflâmer ;
„ Aime donc, ô farouche, ou permets de t'aimer,
„ Ou choisis parmi nous un Epoux magnanime
„ Et brûle pour luy seul d'une ardeur legitime,
„ Ou si tu ne vois rien qui soit digne de toy,
„ Et que d'un doux hymen tu redoutes la loy,
„ Ne sois pas, si tu veux, à son joug asservie,
„ Mais souffre qu'on te voye, & conserve ta vie.
„ Conserve à l'Orient ce qu'il a de plus beau,
„ Il se tient moins heureux de voir ce grand flambeau
„ Qui sort tous les matins des campagnes de l'onde,
„ L'honorer le premier de sa flâme seconde,
„ Que de pouvoir en toy montrer tous les trefors,
„ Qui font que ta belle âme est Reine d'un beau corps,
„ Vois-tu que de ton Christ les brutales maximes
„ Trouvent quelque credit dans les esprits sublimes ?
„ Que ceux dont l'univers admire le sçavoir,
„ Y trouvent cet éclat que l'erreur y fait voir ?
„ Tu prens pour veritez, pour celestes oracles,
„ Des mensonges prouvez par de plus faux miracles,
„ Et dans les biens futurs élevant tes desirs
„ Tu laisses du present échaper les plaisirs.
„ Fais donc de ce present, un agreable usage,
„ Rends aux Dieux immortels un legitime hommage,
„ D'un culte detestable abhorre les erreurs
„ Et fuy la volonté des divins Empereurs ;

„ Pour le Crucifié qui te servoit d'Idole
 „ Adore Jupiter qui regne au Capitole.
 „ Rougi d'avoir aimé, d'avoir suivi les loix
 „ D'un Dieu qui pour son thrône eut vne infame Croix!
 „ Sers toy de tes beautés, & laisses les tortures,
 „ Aux lâches Sectateurs de ses regles impures.
 De ces termes flatteurs l'agreable poison,
 Ne peut de l'Heroïne alterer la raison.
 Et de son chaste Epoux la nouvelle assistance
 Contre ce grand danger affermit sa constance.
 „ Ton discours, répond-elle, à ce Juge inhumain,
 „ A changer de desirs me sollicite en vain.
 „ Ces fragiles beautés que tu nommes divines,
 „ Ont eu toujours pour moy, moins de fleurs, que d'épines.
 „ Je n'ay jamais aimé ces inconstans trefors,
 „ Dont tu crois que tes Dieux ont enrichi mon corps,
 „ Et mes plus grands desirs aujourd'huy s'accomplissent,
 „ Si pour le Dieu du Ciel tous ces trefors perissent.
 „ Je deteste mes yeux s'ils me font des amans,
 „ Le feu brûlant les cœurs trahit mes sentimens.
 „ Comme c'est de Dieu seul dont je ressens les flâmes,
 „ Elles seules aussi me plaisent dans les ames,
 „ Et dans le chaste amour que j'ay pour mon Epoux
 „ Je voudrois que mes fers fussent portez de tous.
 „ Sa seule volonté regle ma destinée,
 „ En sa possession ma fortune est bornée,
 „ Je trouve en luy l'honneur, les biens, & les appas,
 „ Tous les thrônes sans luy pour moy paroissent bas,
 „ Ma gloire est de me voir à son joug asservie,
 „ Et pour le posséder, je méprise la vie.
 „ L'Orient ne doit pas se flater seulement
 „ D'estre vû le premier de l'œil du firmament,
 „ Son bonheur fut de voir l'Auteur de la lumiere,
 „ Sur les bords Palestins commencer sa carriere,
 „ Et du cœur des mortels que sa parole instruit,
 „ Chasser par ses clartez vne infidele nuit.
 „ Pour les ambitieux, les trompeurs, les avares,
 „ Les regles de mon Christ peuvent estre barbares,
 „ Mais ceux dont la vertu gouverne les desirs
 „ Y rencontrent toujours des innocens plaisirs.

„ Ces sublimes esprits qui ne s'y peuvent rendre,
 „ Ne sont pas assez purs pour les pouvoir entendre.
 „ Pour en voir la splendeur, il faut vn cœur nouveau,
 „ Et l'orgueil sur leurs cœurs met vn épais bandeau,
 „ Et leurs cœurs envieillis sans sçavoir leur vieillesse,
 „ Voulans paroistre forts, découvrent leur foiblesse.
 „ Mais ne pouvons-nous pas à ces rares esprits,
 „ Opposer mille Autheurs dont les divins écrits
 „ Prouvant de nostre foy l'adorable excellence
 „ Les ont toujourns réduits à garder le silence?
 „ Les plaisirs de l'esprit sur moy sont plus puissans
 „ Que ceux dont la douceur s'arreste dans les sens;
 „ Et qui peut s'offenser que mon ame celeste
 „ Méprise de mes sens la volupté funeste?
 „ Qu'elle ne cherche point vn honneur qui s'enfuit,
 „ Et qu'elle s'abandonne au Dieu qui la conduit?
 „ N'aimer que le vray bien est ma grande maxime,
 „ Du seul Crucifié le culte est legitime;
 „ Je veux estre fidele au joug des Empereurs,
 „ Mais jé suivray leurs loix sans suivre leurs erreurs;
 „ Je n'adoreray point le Dieu du Capitole,
 „ Mais le Christ qui gouverne, & la terre, & le pole;
 „ Je mets toute ma gloire à connoistre ses loix,
 „ L'aspire au seul honneur de mourir sur la Croix,
 „ Le present me dégoute, & j'aime les tortures
 „ Des sages Sectateurs de ses maximes pures.
 „ N'épargne point en moy les ans, ny la beauté,
 „ Ta perfide douceur m'est vne cruauté;
 „ L'aime mieux mille fois te voir le front farouche,
 „ Que d'ouïr les discours, dont me flate ta bouche;
 „ Et dans ce doux poison que ta langue répand
 „ Tu m'es moins dangereux en lion, qu'en serpent.
 Ainsi parle la Vierge, & le luge barbare
 Au lieu d'estre touché d'une vertu si rare,
 A la noire fureur qu'il nourrit dans son sein,
 Joint l'outrage honteux d'un infame dessein.
 Il voit que de I E s v s elle se dit l'Epouse,
 Que de sa pureté son ame est plus jalouse,
 Que des biens, des grandeurs, de la clarté du jour,
 Qu'elle en fait son tresor, sa gloire & son amour.

C'est ce qu'il veut ravir à l'illustre Heroïne,
 Si contre son desir, sa constance s'obstine.
 „ Il faut, prononce-t-il d'un ton imperieux,
 „ Ou cesser d'estre Vierge, ou reverer nos Dieux.
 Quel Ministre des Dieux qui d'un lâche courage
 Veut vanger leurs autels par un si lâche outrage ?
 Qui par un sacrilege ose les soutenir,
 Et commande le crime au lieu de le punir ?
 A ce brutal Arrest que le Juge prononce,
 La Vierge n'eut d'abord que ses pleurs pour réponse,
 La crainte d'éprouver un infame malheur
 Mit d'abord sur son front la mortelle passeur,
 Et la honte mesla sur sa peau délicate
 A la blancheur des lis une pourpre incarnate,
 Est-il rien de pareil à sa calamité ?
 Que peut-elle refoudre en cette extrémité ?
 En adorant les Dieux, son cœur est infidelle,
 Perdant sa pureté cette injure est mortelle.
 Elle veut de sa foy retenir les trefors
 Et conserver la fleur qui consacre son corps.
 Mais de deux biens si chers, ô rigoureux supplice !
 L'un ne se peut sauver que l'autre ne perisse.
 Elle se promettoit qu'à la Divinité
 Elle offriroit sa vie, & sa virginité,
 Et dans ce triste choix que son Juge lui donne
 Elle se voit ravir l'une & l'autre couronne.
 Comme quand sur les flots par l'orage agitez
 Le vaisseau que deux vents batent de deux costez ;
 Dans ce contraire effort qui le tient en balance
 Souffre sans avancer leur rude violence ;
 Mais si l'un de ces vents après un long combat
 Gagne enfin le dessus sur l'autre qui s'abat,
 Le vaisseau qui le suit vogue au gré de sa rage,
 Et souvent vient au port par un heureux naufrage.
 Ainsi l'illustre Vierge en ce choix malheureux
 Où l'a réduit l'Arrest d'un Juge rigoureux,
 De differens pensers rudement agitée
 Ne sçait à quoy porter son ame inquiétée :
 Mais enfin l'Esprit saint arreste dans son cœur,
 Par le doux mouvement de son amour vainqueur,

Le dessein de souffrir vne honteuse injure,
Plustost qu'à son Epoux faire vn lâche parjure.
„ Iuge inhumain, dit-elle, en qui la dureté,
„ Marche d'un pas égal avec l'impureté,
„ Dans ce choix rigoureux qu'aujourd'huy tu me donnes,
„ Tu crois me dérober l'une de mes Couronnes;
„ Mais ta fureur se trompe, & le Dieu que je sers
„ Me sçaura bien garder le tresor que je pers.
„ Il faut pour satisfaire à ta rage cruelle,
„ Ou cesser d'estre Vierge, ou n'estre plus fidelle,
„ Par force je subis cette honteuse loy,
„ Et souffre vn deshonneur qui rejalit sur toy.
„ Comment si de tes Dieux j'adore la figure
„ Avec vn cœur souillé puis je me dire pure?
„ Comment serois-je Vierge en l'infidelité
„ Qui rejette l'Auteur de la Virginité?
„ Le corps que deshonore vne force brutale
„ Devant ses chastes yeux n'en devient pas plus sale;
„ Sa fleur qu'on croit ternir prend vn lustre plus beau,
„ Et sa honte luy gagne vn triomphe nouveau.
„ Je ne fais pas le choix d'un outrage impudique,
„ Mais je cede à la loy d'un Arrest tyrannique,
„ Et ne puis consentir oubliant mon Espoux
„ De luy ravir mon cœur, dont il est si jaloux.
„ Abandonnant mon corps à ce honteux supplice
„ Je ne le corromps pas, j'en fais vn sacrifice,
„ Et je l'offre, ô barbare, avec bien plus d'effort,
„ Que s'il falloit souffrir la plus cruelle mort.
„ Mais en ce grand danger où Dieu fait ma constance,
„ Je ne pers point l'esperoir de sa sainte assistance.
„ Je hazarde l'honneur pour conserver la foy,
„ Mon honneur est à luy, bien plus qu'il n'est à moy,
„ Judith fut autrefois proche du mesme outrage,
„ Mais il la garantit de ce triste naufrage,
„ Et le coup de son bras, par vn rare bonheur,
„ En sauvant son pays, conserva son honneur.
„ Mon Epoux immortel, qui du Ciel me contemple,
„ D'une infame maison peut soudain faire vn temple,
„ Et la Virginité que l'on garde pour Dieu,
„ Ne se peut ressentir de la honte du lieu.

La Vierge patle ainsi , mais le juge infidelle
 Conçoit de ce discours vne fureur nouvelle.
 Comme le Tigre fier devient plus furieux ,
 Quand vne belle voix d'un ton harmonieux
 Où la nature & l'art assembled leurs merveilles,
 Vient doucement fraper ses farouches oreilles.
 L'Arrest en est donné , l'Epouse du grand Dieu
 Est par force traînée en vn infame lieu ,
 Pour y perdre vn tresor dont son ame constante
 A si long temps gardé la fraischeur éclatante.
 „ Divin Epoux , dit-elle , en ce fatal moment ,
 „ Mon corps est menacé d'un honteux traitement ;
 „ Mais puis qu'il est à vous par le vœu qui m'atache ,
 „ C'est à vous d'empescher cette immortelle tache.
 „ Vostre interest , Seigneur , se trouve dans le mien ,
 „ Et gardant mon honneur , vous gardez vostre bien.
 „ Pour sauver vn Hebreu vostre bonté puissante
 „ A fermé des lions la gueule menaçante ,
 „ Au feu , pour des enfans , nobles en pieté ,
 „ Elle osta la chaleur & laissa la clarté ;
 „ Qu'elle arreste aujourd'huy la fureur impudique
 „ Des soldats animez à ma honte publique ,
 „ Et fasse dans leurs cœurs mourir heureusement
 „ De leurs mauvais desirs l'horrible embrasement.
 „ La main qui violoit les dons de vostre temple ,
 „ Fut de vostre justice vn redoutable exemple ,
 „ Mon corps est vostre temple , & s'il n'est assisté ,
 „ Il va perdant sa fleur perdre sa majesté ;
 „ Delivrez-le , Seigneur , de ce peril extrême ,
 „ Et venez m'assister pour l'amour de vous-mesme.
 Tandis qu'elle pouffoit cette ardente oraison ,
 La troupe qui bordoit l'impudique maison
 Témoigne par ses cris sa malheureuse joye ,
 De voir entre ses mains vne si belle proye.
 Tous les soldats voudroient entrer en mesme temps ,
 Il leur tarde de voir que leur vœux soient contens ,
 Mais vn que l'on diroit que son ardeur transporte ,
 Entre dans la maison , & leur ferme la porte.
 O Vierge qui pourroit à ce premier abord ,
 Exprimer de ton cœur le trouble & le transport ?

Ton visage pâlit, tes regards se troublèrent ;
 Ton sang devint de glace, & tes genoux tremblèrent
 Tu n'eusses pas tant craint le plus cruel bourreau,
 Dont la main t'eût fait voir le funeste cousteau,
 Preparé pour ravir par vn Arrest funeste
 A tes yeux innocens la lumiere celeste,
 Que te fit ce Soldat, qui vient en ravisseur,
 Mais qui de ta beauté sera le défenseur.

„ Ne tremble point, dit-il, Epouse incomparable ;
 „ Du Seigneur dont je crains le pouvoir adorable,
 „ Je ne viens point icy pour profaner vn corps
 „ Où la grace répand ses plus riches trefors,
 „ Je desire plustost, par vn nouvel exemple,
 „ Au Dieu que nous aimons, conserver ce beau temple,
 „ J'ay l'habit d'un soldat ennemy de ton bien,
 „ Mais j'ay pour toy le zele, & le cœur d'un Chrétien.
 „ Tu ne peux éviter d'une troupe insolente,
 „ En ce lieu malheureux, l'injure violente ;
 „ Et je sçay que pour toy ce détestable effort
 „ Est mille fois plus dur que la plus dure mort.
 „ Il faut donc pour tromper leur impudique audace ;
 „ Que prenant tes habits je demeure en ta place,
 „ Et que dessous les miens ta noble pureté
 „ Hors de ce lieu maudit, trouve sa seureté.
 „ Ne crains point, chere sœur, en suivant ma pensée,
 „ Que la pudeur du sexe en demeure offensée ;
 „ Le Dieu que nous servons, qui fait tout sagement,
 „ Te donne par ma voix ce chaste changement,
 „ Ta robe m'attirant vn trépas souhaitable,
 „ Me rendra de l'Es s le soldat veritable ;
 „ Et mon habit guerrier, par vne sainte erreur,
 „ Sauvera ta beauté d'une sale fureur.
 „ Ne crains point le peril où tu laisses ma vie,
 „ Si pour toy j'ay l'honneur qu'elle me soit ravie,
 „ Je gagne en cette perte, & me tiens fortuné,
 „ De voir qu'en te sauvant je me suis couronné.
 „ Vn si noble desir n'est-il pas legitime ?
 „ Que si tu crains que Dieu ne perde vne victime,
 „ Je me mets à ta place, & mourant en Chrestien,
 „ Je fais qu'au sacrifice il ne manquera rien.

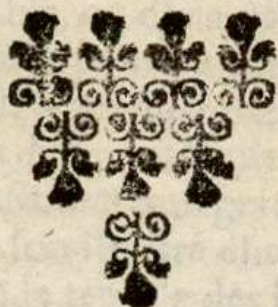
„ Ne delibere plus , croy le Ciel qui m'envoye ,
 „ Ou dis que du Demon tu veux estre la proye.
 „ Ton salut ne dépend que de quelques momens,
 „ Entens-tu de cent loups les honteux heurlemens?
 „ Si nous tardons vn peu , leur ardeur criminelle ,
 „ Va faire à ton honneur vne injure mortelle.
 Le genereux Soldat se dépouille en parlant ,
 La Vierge craint toujourns son effort insolent ,
 Et ce chaste guerrier à son Dieu si fidèle ,
 Luy paroist plein d'amour , lors qu'il n'a que du zele,
 Elle entend son discours , & n'ose repartir ,
 Pour son Persecuteur elle prend son martyr ,
 L'un offrant son habit aux tortures s'appreste ,
 L'autre voulant mourir , luy presente la teste.
 Qui jamais eût pensé que les yeux du Seigneur
 S'arrestant sur vn lieu si fatal à l'honneur ,
 Y pûssent rencontrer en ce rare spectacle
 De son divin pouvoir vn si noble miracle ?
 Sans blesser la pudeur , on y change d'habits ,
 Vn loup des autres loups , défend vne brebis ,
 Et l'on oyt disputer du Ciel , & du martyre ,
 Où le vice insolent établit son empire.
 La Vierge enfin consent au dessein glorieux
 Qu'inspire à ce Soldat la lumiere des Cieux ,
 Quoy qu'il luy soit bien dur , pour se conserver pure ,
 De luy laisser courir la funeste aventure,
 Où l'expose pour elle vn chaste changement ,
 Qui par sa nouveauté trouble son jugement.
 Elle prend sa casaque où l'aiguille sçavante
 Fait étinceler l'or dessus la pourpre ardente ;
 Sous vn large chapeau cache ses beaux cheveux
 Et n'en laisse flotter que quelques riches nœuds ,
 Qui servant au dessein où la grace l'engage ,
 Sous vn voile brillant cachent son beau visage.
 D'une superbe épée elle arme son costé,
 Soudain marchant d'un air plein de noble fierté ,
 Elle sort , elle fend la troupe des Gens-d'armes ,
 Et met en seureté son honneur , & ses charmes.
 Comme si lors qu'un Loup que dévore la faim
 Emporte vne Brebis , & fuit d'un pié soudain ,

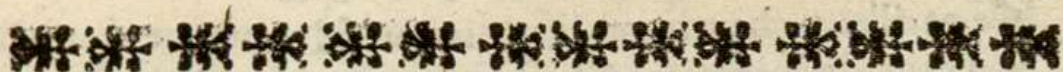
Le Chien qui du troupeau fait la garde fidelle
Accourt , & la reprend de sa gueule cruelle ;
La Brebis croit toujours qu'il va la dévorer ,
Et bien qu'en seureté , ne se peut asseurer.
Ainsi la Vierge sort hors du lieu détestable ,
Où son honneur couroit vn peril redoutable ,
Et voyant à couvert cet honneur precieux ,
D'un salut si soudain n'ose croire ses yeux.
Mais son cœur craint toujours qu'une fuite inutile
Ne luy fasse trouver vn piege en vn asyle.
Des soldats enflâmez quel fut l'étonnement ,
Quand au lieu de trouver vn objet si charmant ,
Ils trouvent vn soldat , ils trouvent vn fidelle ,
Qui benit de I E S V S la grandeur immortelle ,
Et d'une voix constante accusant leur erreur ,
Par son ardent regard , les remplit de terreur.
Le Chasseur qui pensoit à la Lyonne absente ,
Enlever sans danger sa race rugissante ,
Resseint moins de frayeur , quand pleine de fierté
Elle s'offre à ses yeux , dans son antre écarté ;
Que dans l'aspre fureur de la faim qui la ronge ,
Elle se bat le flanc , tout son corps elle allonge ,
Elle vomit la flâme , & fait horriblement ,
Retentir les forests de son rugissement.
Mais lors qu'en eux la honte au dépit eut fait place ,
La surprise à la rage , & la crainte à l'audace ,
Au lieu de reverer l'heroïque Guerrier
Qui s'est mis sur le front vn si noble laurier ,
Leur aveugle fureur contre luy se déploie ,
Et vange en l'ou rageant la perte de leur proye.
Après cent coups cruels , au Iuge il est conduit ,
Et le Iuge qui voit ses menaces sans fruit ,
Prenant pour vn grand crime , vne grande constance ,
Prononce de sa mort la fatale sentence.
La Vierge qui luy doit le salut & l'honneur ,
Sçachant qu'il va jouir de ce rare bonheur ,
Ne sçauroit endurer qu'en ce dernier supplice ,
D'un triomphe immortel la gloire il luy ravisse.
Elle accourt , elle s'offre au Tyran furieux ,
Et demande la mort , les larmes dans les yeux ,

Pour sauver ce Soldat dont l'admirable zele
 A ce peril fatal l'a fait courir pour elle.
 „ Quand de ma pureté tu fus l'heureux Sauveur
 „ Tu me fis, luy dit-elle, vne insigne faveur,
 „ Mais si me conservant cette fleur precieuse
 „ Tu m'ostes du trépas la palme glorieuse,
 „ Si tu veux à ma place en estre couronné
 „ Tu m'ostes beaucoup plus que tu ne m'as donné.
 „ Sois le saint défenseur de ma pudique gloire,
 „ Mais ne me ravis pas l'honneur de ma victoire.
 „ S'il faut verser mon sang pour preuve de ma foy,
 „ Cette debte ne peut s'acquitter que par moy.
 „ Pour sauver ma pudeur d'une brutale audace
 „ Tes raisons m'ont forcée à te quitter ma place;
 „ Mais quand il faut mourir pour la cause de Dieu
 „ Je n'entens point ceder ni mon droit, ni mon lieu.
 „ Il faut dans cette noble & divine querelle
 „ Que je meure innocente, ou vive criminelle,
 „ Que j'expose à la mort vn genereux Chrestien,
 „ Ou pour sauver son sang que je verse le mien.
 „ Si je viens assez tost pour souffrir le supplice,
 „ Peut-on me l'envier, sans me faire injustice?
 „ Et si je viens trop tard où m'appelle l'amour,
 „ Ne meritay-je pas que l'on m'oste le jour?
 „ Mon corps qui redoutoit de lascives injures
 „ Ne craint point la rigueur des plus rudes tortures.
 „ Par mon déguisement j'ay mérité la mort,
 „ Et toy pour me sauver de mon funeste sort
 „ Tu mérites de voir d'heureuses destinées
 „ Accompanyer le cours de tes longues années.
 „ Vis, vis, chaste Soldat, & me laisse mourir,
 „ Maintenant à mon tour je te dois secourir.
 „ Tu m'as sauvé l'honneur, & ma foy me convie
 „ Pour payer ce bien-fait, de te sauver la vie.
 „ Je ne suis qu'une fille, & nostre sainte foy,
 „ Ne peut pas se promettre vn grand appuy de moy;
 „ Mais tu peux par ton sexe & ta grande constance
 „ Rendre à l'Eglise sainte vne longue assistance.
 „ Tu peux par ton exemple exhorter les mortels,
 „ A mourir pour l'honneur de ses sacrez Autels

„ Garde-toy donc pour elle & consens à ma peine ,
 „ Qui va d'une captive , en moy , faire vne Reine.
 „ Mon sexe est inconstant , & je ne jure pas ,
 „ Que demain je ne tremble au seul nom du trépas.
 „ Laisse-moy donc souffrir ce trépas redoutable ,
 „ Aujourd'huy qu'à mon cœur il paroist souhaitable.
 „ On rencontre par tout des Vierges dont l'esprit
 „ Aussi bien que le corps est pur pour IESVS-CHRIST;
 „ Mais , mon frere , où voit-on des soldats sur la terre
 „ Qui sçachent accorder l'Evangile à la guerre ?
 Ainsi parle la Vierge au Soldat genereux ,
 Qu'elle a fait son captif sans le rendre amoureux.
 Mais son discours ardent vainement le convie ,
 De songer au salut de son illustre vie.
 „ Chaste Vierge, dit-il, saint Miracle des Cieux ,
 „ Lors que pour conserver ton honneur précieux
 „ Je fis le changement dont mon Iuge s'irrite ,
 „ Je cherchois le danger que tu veux que j'évite.
 „ Songeant à te sauver je songeais à mourir ,
 „ Et mon propre salut me fit te secourir.
 „ Voudrois-tu donc me perdre , après t'avoir sauvée ?
 „ De mon dernier combat voicy l'heure arrivée.
 „ Voudrois-tu m'envier le laurier glorieux
 „ Dont se va couronner mon front victorieux ?
 „ Tâcher de m'exemter de cette heureuse peine ,
 „ C'est au lieu d'amitié , me monstrier de la haine.
 „ Si l'honneur me portoit dans mon sanglant mestier
 „ Au funeste peril de quelque acte guerrier ,
 „ Tu ne me ferois pas l'injurieux outrage
 „ De vouloir par tes pleurs amolir mon courage :
 „ Et tu veux maintenant que l'ardeur de ma foy
 „ Me presse de mourir pour défendre mon Roy ,
 „ Eteindre le beau feu , que la grace me donne ,
 „ Et ravir à mon front vne riche couronne ?
 „ Contente-toy , ma sœur , de la fidélité ,
 „ Que tu luy fais paroistre en ta virginité ,
 „ Et sçache que c'est faire vne chose plus belle ,
 „ De vivre en la gardant , que de mourir pour elle.
 Le barbare Tyran voit d'un œil envieux ,
 De ces saints Criminels le combat glorieux.

Bien loïn de couronner vne vertu si haute,
 Il fait de leur constance vne seconde faute,
 Et finit le debat d'une innocente amour,
 Leur ostant à tous deux la lumiere du jour.
 Il tremble en prononçant cette sentence injuste,
 Mais le port des Martyrs en paroist plus auguste,
 Les yeux sont plus brillans, le front est plus serain,
 Et proches de la mort ils n'ont plus rien d'humain.
 On les meine au suplice, & la Vierge fidelle
 Au fier Executeur alors parut si belle,
 Que son cœur enchanté de tant de doux apas,
 Arresta quelque temps son détestable bras.
 Il le leve, il la frappe, elle perd la parole,
 De la prison du corps sa belle Ame s'envole,
 Et monte dans les Cieux, comme vn Astre nouveau,
 Dont vn jour eternal allume le flambeau.
 Le genereux Soldat la voyant couronnée,
 Souhaite avec ardeur la mesme destinée;
 Il presente sa teste au barbare couiteau,
 Et son port asséuré fait trembler le Bourreau.
 Dans les saintes ardeurs du zele qui l'emporte,
 Il le baise, il l'embrasse, à frapper il l'exhorte:
 Le cruel obeït, le glaive sifle en l'air,
 Et d'un coup qui passa, comme passe vn éclair,
 Du Martyr de I E S V S il fait tomber la teste,
 Et par vn saint trépas asséure sa conquête.





S A I N T
E V S T A C H E.
P O È M E.

L O R s qu'on eut vû perir ce Monarque in-
humain ,
Par qui le juste Ciel punit l'orgueil Romain ,
Dont la rage immola tant de nobles victimes,
Et qui par ses plaisirs aussi noirs que ses crimes ,
Imitant les excès de l'infame Neron ,
Eut son tragique sort , comme il avoit son nom :
Le peuple glorieux qui boit les eaux du Tybre ,
Sous le joug de Trajan se vanta d'estre libre.
Par la rare valeur , par l'extrême bonté ,
Ce Prince merveilleux au thrône estoit monté ,
Et le premier aux loix ayant l'ame soumise
Il gardoit sa grandeur comme il l'avoit acquise.
Il sçavoit commander à mille Nations ,
Il sçavoit mieux regner sur ses affections.
Sa faveur ne fut point la conquête facile
Ou d'un chantre agreable, ou d'un danseur agile ;
Par les seules vertus on le pouvoit gagner ,
Il avoit des amis , mais il vouloit regner.
Sa privauté gardoit de discrettes limites ,
Les grandes dignitez estoient aux grands merites ;
Le Senat composé par son illustre choix
S'estoit rendu l'asile & le temple des loix.
La valeur éprouvée & sur mer & sur terre ,
Seule ouvroit le passage aux emplois de la guerre ,
Et qui par les perils aspirait à l'honneur ,
N'avoit pour estre heureux nul besoin de bonheur ;

Ce perilleux chemin où la gloire préside
 Au rang des premiers Chefs fit arriver Placide.
 La rebelle Judée avoit en cent combats
 Veu ses plus forts guerriers foudroyez de son bras ;
 Et Tite luy donnoit cette fameuse gloire ,
 Qu'à Placide & qu'aux Dieux il devoit sa victoire.
 Invincible d'esprit , comme il l'estoit de corps ,
 Des Daces insolens il soutint les efforts.
 Trajan par ses conseils , ses soins & son courage ,
 De Rome détourna ce perilleux orage ,
 Et vid par les exploits de cet illustre Ami ,
 Sa gloire conservée , & son thrône affermi.
 A des grandes vertus ne meslant point de vices ,
 De son Prince il estoit les plus cheres délices ;
 Mais il estoit aussi l'ornement de sa Cour ,
 Et son rare merite en attiroit l'amour.
 Il estoit à luy mesme vne loy rigoureuse ,
 Et son ame toujours de la gloire amoureuse
 Ne se laissoit toucher qu'à ces contentemens ,
 Qu'en de fameux dangers elle offre à ses Amans.
 La molle volupté qui permet toutes choses ,
 En vain luy presentoit la fraîcheur de ses roses ,
 Il aimoit seulement la fraîcheur des lauriers ,
 Que cueilloit sa valeur en des exploits guerriers.
 Mais que sert à Placide & de vivre sans crime ,
 Et d'avoir sceu gagner vne si haute estime ,
 Ne reconnoissant pas le Monarque Eternel ?
 Il ne peut estre heureux , puisqu'il est criminel ;
 Il n'est point de vray bien que le Bien immuable ,
 Et ce bien n'est acquis qu'à la foy veritable.

Invincible Soleil , dont les divins rayons
 Font voir à nostre esprit tout ce que nous croyons .
 Viens éclairer Placide , & dans cette grande Ame
 Répans tous les tresors de ta celeste flâme ,
 Qui l'allumant pour toy d'une sainte chaleur ,
 Dans les combats du Ciel exerce sa valeur.
 Tu m'entens , & je voy la celebre journée
 Qu'à ce grand changement la Grace a destinée.

Aussi tost que le Ciel , dont sous vn voile obscur
 L'humide nuit cachoit le lumineux azur ,

E V S T A C H E.

S'ouvrit aux premiers feux de l'Aurore vermeille,
 Pour la chasse d'un Cerf Placide se réveille.
 Quand il ne pouvoit plus par les soins belliqueux,
 Par de nouveaux lauriers rendre son nom fameux,
 Et marcher pour Trajan aux deux bouts de la terre,
 Dans la chasse il cherchoit l'image de la guerre,
 Et par un exercice aussi fort qu'innocent,
 Il évitoit l'ennuy d'un repos languissant.
 Tantost il force un Daim aux alleures legeres,
 Et de son sang vermeil teint les vertes feugeres;
 Et tantost dégousté de ce plaisir trop doux,
 Il fait choir des Sangliers écumans de courroux,
 Et tel que dans la Fable est celui d'Erymanthe,
 Sous les coups assurez de sa dextre vaillante.
 En ce bien-heureux jour où le Ciel resolut
 D'ouvrir à son esprit le chemin du salut,
 Ses Chiens par leurs abois dont la forest resonne,
 Font lever un grand Cerf qu'un large bois couronne.
 Il vole devant eux plustost qu'il ne s'enfuit,
 D'un pas aussi leger la meute le poursuit.
 Placide que ni forts ni branchages n'étonnent,
 Et ces hardis Veneurs, le pressent, le talonnent;
 Mais lors que les Veneurs le pensent aux abois,
 Avec plus de vitesse il rentre dans le bois.
 Les Chiens perdent la trace aussi bien que l'haleine,
 Le leger Erigon ne marche plus qu'à peine,
 Le courageux Melampe & l'ardent Orylas,
 Semblent estre honteux de se trouver si las.
 Mais Placide emporté d'une chaleur divine,
 Malgré la lassitude à le suivre s'obstine.
 Il erre vagabond sous la sombre épaisseur
 Des arbres dont le jour revere la noirceur;
 Il ne tient point de route en sa poursuite ardente,
 Quand tout d'un coup le Cerf à ses yeux se presente,
 Et luy fait remarquer au milieu de son bois,
 Le portrait du Sauveur attaché sur la Croix.
 A cet objet divin il sent son ame atteinte
 D'un mouvement secret de respect & de crainte,
 Son esprit est plongé dans un profond penser,
 Il se jette à genoux n'osant pas avancer;

Lors à ce grand Chasseur, que I E S V S vouloit prendre,
I E S V S dans ce discours son dessein fit entendre.

„ Que cherches-tu, Placide, en ce sombre séjour,
„ Tu cours après vn Cerf, je t'offre mon amour;
„ Je suis ton Redempteur qui voulus pour ton crime
„ Servir dessus la Croix de sanglante victime
„ A la juste fureur du Monarque eternal,
„ Et tu voudrois encore demeurer criminel?
„ J'ay voulu dans ce bois moy-mesme t'apparoistre,
„ Et je veux maintenant que me prenant pour Maistre,
„ Tu subisses mon joug, tu vives sous mes loix,
„ Et tu quittes Trajan, pour estre au Roy des Rois;
„ Propose-toy le Ciel pour ta noble conqueste,
„ Mais il faut qu'au combat ton courage s'appreste.
„ Au Ciel mon diadème est riche & lumineux,
„ I'en portay sur la terre vn qui fut épineux;
„ Ordonnant de souffrir j'en ay montré l'exemple,
„ Au trône où le Demon à regret me contemple,
„ Par vn honteux trépas je me suis élevé,
„ Arrive en me suivant où je suis arrivé,
„ Et voyant que le Maistre achète sa Couronne,
„ Ne croy pas que sans peine à l'esclave on la donne.
„ Lors que l'on te croira persecuté du sort,
„ J'éprouveray ta foy, je seray ton suport,
„ Et remplissant ton cœur de celestes delices,
„ Je te feray trouver ta gloire en tes supplices.
„ Seulement sois fidèle, & marchant sur mes pas,
„ Pour ne mourir jamais, recherche le trépas.

Ainsi parle I E S V S, & le Cerf qui s'envole,
Emporte dans les bois la dernière parole.

Placide à ce discours rempli d'étonnement,
Tontost croit son oreille, & tantost la dément,
Il ne veut pas se rendre, & son ame confuse
De peur d'estre abusée, elle mesme s'abuse.

„ D'où me vient, dit Placide, vn trouble si nouveau?
„ Ay-je sur la raison vn tenebreux bandeau,
„ Ou si d'un feu divin ma raison éclairée
„ De sa profonde nuit est viayment retirée?
„ Jamais Cerf porta-t-il vn si merveilleux bois?
„ Qu'ay-je vû? qu'ay-je ouï? quel objet? quelle voix?

„ Tandis qu'elle parloit n'ay-je pas dans mon ame
„ Senti les doux transports d'une secrete flâme,
„ Qui me faisoit trouver de merveilleux appas
„ En vn objet nouveau, que je ne voyois pas ?
„ D'où vient que tout d'un coup je trouve detestable
„ Vn culte qui me fut si long temps venerable ?
„ D'où peut naître en mon cœur le mépris des grandeurs,
„ Pour qui j'eus autrefois de si fortes ardeurs ?
„ Peut estre ce mépris est-il le témoignage
„ D'un esprit inconstant, non pas d'un esprit sage,
„ Car qui peut tout d'un coup mépriser sagement
„ Ce que toute sa vie il aima chèrement ?
„ Si flatant d'un Tyran les barbares caprices,
„ Si ne dédaignant pas les plus lâches services,
„ Si par la trahison, si par l'impiété,
„ J'avois perdant l'honneur acquis ma dignité,
„ Je devrois renoncer à ce rang honorable,
„ Dont la possession me rendroit méprisable.
„ Mais c'est par le mépris des belliqueux hazards,
„ C'est pour avoir forcé d'effroyables ramparts,
„ C'est pour estre monté sur des hautes murailles,
„ C'est pour avoir gagné de fameuses batailles,
„ Que Trajan veut luy-mesme avoüer en tous lieux,
„ Que Placide merite vn rang si glorieux.
„ Et lâche je voudrois abaisser mes pensées ?
„ Je ne regleroïs pas par les graces passées
„ Le raisonnable espoir d'un illustre avenir ?
„ Qui peut tout esperer pourra tout obtenir.
„ Mais si je veux quitter les nobles exercices,
„ Dont j'ay fait jusqu'ici ma gloire & mes délices,
„ Avec quelles couleurs pourray-je déguiser
„ L'amour de ce repos qu'on m'a vû mépriser ?
„ Je ne puis pas montrer vne teste chenuë,
„ La force de mon corps à Trajan est connuë :
„ Le rang où je me voy Maître de mes rivaux
„ Couronne mon travail & m'engage aux travaux,
„ Des services passés s'il est la recompense,
„ De ceux de l'avenir c'est le prix par avance.
„ Diray-je à l'Empereur que m'estant fait Chrétien
„ Je renonce à la gloire, & je garde le bien ?

„ Par le nom de Chrétien je me rendray coupable ;
„ Je seray pour ses yeux vn objet execrable ,
„ Il faudra que je meure , & par ce triste sort ,
„ A ma Femme, à mes Fils, je donneray la mort.
„ O ma Femme, ô mes Fils, ô noms pour moy si tendres ?
„ Il suffit que vos pleurs viennent mouïller mes cendres,
„ Quand par le cours des ans vn trépas fortuné
„ Ouvrira mon tombeau de lauriers couronné.
„ C'est assez qu'embrassant vne secte nouvelle ,
„ A de tristes destins sa suite vous appelle ,
„ Pour me la faire croire vne secte d'erreur.
„ Retirez-vous , Chrétiens , vous me faites horreur ;
„ Iete fuy , je t'abhorre , ô doctrine jalouse
„ De l'amour des Enfans , de l'amour de l'Epouse ,
„ Condamner la nature & ses plus saintes loix ,
„ Ne peut estre d'un Dieu la veritable voix.
„ Ou la Nature seule est le Dieu veritable ,
„ Ou des mains du vray Dieu c'est l'ouvrage adorable ,
„ Soit Cause , soit Effet , elle n'est qu'équité ,
„ Et qui veut l'étouffer fait vne impiété.
„ Mais par vne clarté plus certaine & plus pure ,
„ Que n'est pour la raison celle de la Nature ,
„ Je voy que le pais , la femme & les enfans ,
„ Les suprémes grandeurs , les exploits triomphans ,
„ Le nom , l'autorité , l'estime , les richesses ,
„ Le present , l'avenir , les espoirs , les promesses ,
„ Enfin que dans le monde il n'est rien d'éclatant ,
„ Qui ne soit mensonger , ou ne soit inconstant ;
„ Et que les biens du Ciel estans seuls veritables ,
„ Seuls fermes , seuls parfaits , seuls aussi sont aimables ;
„ Je ne puis résister au secret mouvement ,
„ Dont je sens mon esprit pressé si vivement.
„ Il faut executer ce que le Ciel commande ,
„ Le peril est certain , mais la gloire est plus grande.
„ Mourons , s'il faut mourir, mais ne commençons pas
„ A souïller nostre gloire en craignant le trépas :
„ C'est assez travailler pour les palmes mortelles ,
„ Il est temps de cueillir les palmes éternelles.

De ces divers penfers Placide tourmenté ,
Tantost est dans la nuit , tantost dans la clarté ;

Tantost

Tantost sa vieille erreur demeure la plus forte,
 Et tantost du vray bien l'amour chaste l'emporte ;
 Mais l'Esprit de la Grace enfin est le vainqueur ,
 Et le Demon honteux abandonne son cœur.

Ainsi quand l'Aquilon , sur les liquides plaines ,
 Fait regner en courroux ses bruyantes haleines ,
 Et portant jusqu'au Ciel des montagnes de flots ,
 Lette vn effroy mortel au cœur des Matelots ;
 Si de quelqu'autre vent le souffle plein d'audace
 Sur le vaste Element veut regner à sa place ,
 La Mer en est émueë , & sert avec horreur
 De theatre grondant à leur double fureur :
 Mais après leur combat qui fait mugir les ondes
 L'Aquilon regne seul sur leurs vagues profondes.

Le clair flambeau du jour dessus son char panchant,
 Montroit ses derniers feux aux rives du Couchant ,
 Quand Placide revint le cœur comblé de joye,
 D'avoir fait vne chasse , où poursuivant sa proye ,
 Luy mesme est devenu par vn sort glorieux ,
 La proye & le captif du Monarque des Cieux,
 Il repose vn moment , & soudain il appelle
 Dans vn lieu retiré son Epouse fidelle ,
 L'illustre Theophiste , en qui la fermeté ,
 La prudence & l'esprit égalent la beauté ,
 Il luy fait le recit de l'heureuse aventure
 Du Cerf qu'il a trouvé dans la forest obscure ,
 De la Croix lumineuse , & des oracles saints ,
 Qui changeant sa creance ont changé ses desseins ,

„ Vn Mariage heureux par ses pudiques flâmes
 „ Vnit , ajouta-t-il , moins nos corps , que nos ames ,
 „ Tous nos maux sont communs , ainsi que nos plaisirs ,
 „ De mesmes sentimens , de semblables desirs ,
 „ Ont nourri parmi nous cette paix fortunée ,
 „ Et mon plus grand bonheur est dans nostre hymenée.
 „ L'éclat de ces ayeuls dont tu tires ton sang ,
 „ Et qui tiennent dans Rome vn si superbe rang ,
 „ Méritoit vn Epoux , dont les exploits celebres
 „ Vainquissent de l'oubly les profondes tenebres.
 „ Mais pour porter Placide à cette qualité ,
 „ Tu n'as voulu qu'un cœur plein de fidelité ,

„ Qu'un peu de gloire acquise au métier de la guerre ;
„ Et que l'honneur de plaire au Maistre de la terre.
„ Depuis cet heureux jour je m'imposay la loy
„ En gagnant quelque nom de le gagner pour toy.
„ L'ay taché d'estre grand , mais pour te faire grande
„ Où j'ay quelque pouvoir Theophiste commande,
„ Enfin seule elle fait la gloire de mes jours ,
„ Et dans ce saint Amour je borne mes Amours.
„ Pourrois-je donc jouir de quelque bien sans elle ?
„ Le Grand Dieu des Chrestiens, en m'appellant, l'appelle,
„ En m'éclairant, l'éclaire, & veut qu'un commun choix
„ Soumette nos esprits à ses divines loix.
„ Je sçay que renonçant aux Dieux de cet Empire
„ Nous traînerons nos jours en un triste martyre ,
„ L'oracle me l'a dit, sans m'avoir expliqué
„ Quel genre de martyre il nous avoit marqué. [mes,
„ Mais, Theophiste, il faut sans nous tromper nous-mes-
„ Préparer nostre cœur aux maux les plus extrêmes.
„ Ils seroient doux pour moy , s'ils ne te touchoient pas.
„ La perte des grandeurs, les chaînes, le trépas ,
„ Il le faut avoier, n'ébranlent mon courage ,
„ Que parce que la foy t'appelle à leur partage.
„ De nostre chaste amour les gages innocens
„ Opposent à ma foy les maximes des sens ;
„ S'ils servent le vray Dieu que veut servir leur Pere,
„ Je ne voy plus pour eux que honte, que misere ;
„ Et si de l'Empereur ils adorent les Dieux , [Cieux.
„ Au monde ils seront Grands , mais ils perdront les
„ Dans le fond de mon cœur la voix de la Nature
„ M'accuse que pour eux ma constance est trop dure ,
„ Et que les engageant à ce culte nouveau
„ Je cesse d'estre pere , & deviens leur bourreau.
„ Mais de la voix du Ciel les Celestes Oracles
„ Veulent que surmontant ces amoureux obstacles ,
„ Je suive les Arrests qu'elle m'a prononcez ,
„ Et qu'ils ne soient jamais de mon ame effacez.
„ Quand il s'agit de perdre ou de sauver son ame ,
„ Il ne faut regarder ni l'honneur ni le blâme ,
„ Haïr ce qui nous veut ravir l'éternité ,
„ C'est sagesse & justice , & non pas cruauté,

„ Nostre ame avec le corps ne s'en va pas en poudre ,
„ Quand on voit par la mort leur chaîne se dissoudre.
„ Il reste pour les bons , & pour les criminels ,
„ Ou des plaisirs sans fin , ou des maux eternels.
„ Faut-il donc rien aimer que ces plaisirs celestes ?
„ Faut-il rien redouter que des maux si funestes ?
„ Et ne devons-nous pas prétendre seulement
„ Aux grandeurs dont l'éclat dure eternellement ?
„ De ce nouveau discours moy-mesme je m'étonne ,
„ Car contre ma raison je voy que je raisonne ;
„ Que je suis insensible à tout ce que je sens ,
„ Que mes nouveaux desirs sont foibles & puissans ,
„ Que sans force je fais de hautes entreprises ;
„ Et dis des veritez que je n'ay point apprises.
„ Mais ce Maistre divin que j'ay vû dans les bois ,
„ Et qui m'a fait ouïr son adorable voix ,
„ Eclaire mon esprit , m'inspire des paroles ,
„ Et brise dans mon cœur ses premieres idoles.
„ Que je serois heureux si sa sainte clarté
„ Faisoit à ton esprit aimer sa verité ,
„ Mais je l'ose esperer , & sur ton beau visage
„ Je lis de ce bonheur le fortuné présage.
„ Tes vœux , dit Theophraste , ont en cet heureux jour ,
„ Le succès que pour moy demande ton amour.
„ Le Dieu qui t'a changé , tout d'un coup m'a changée ,
„ Il te range à ses loix , j'y veux estre rangée ,
„ Je veux que son amour d'un mesme trait vainqueur ,
„ D'une chaîne nouvelle vuisse nostre cœur.
„ Par mon sexe , il est vray , je dois estre timide ,
„ Mais mon bonheur me rend la femme de Placide ;
„ L'ay perdu ma foiblesse auprès de mon Epoux ,
„ Et je puis tout souffrir , si ce n'est son courroux.
„ Ta vertu que je vois de gloire couronnée ,
„ Et non pas ta fortune a fait nostre hymenée.
„ Te connoissant pareil à mes Peres fameux ,
„ Je creus te choisissant faire un choix digne d'eux ,
„ Et je suis des travaux , où la guerre t'appelle ,
„ Autant que de ton lit, la compagne fidelle.
„ Tu ne m'as point vu craindre au milieu des hazards ,
„ Je t'ay cent fois suivi dans la presse des dards ,

„ I'oublois mon salut pour songer à ta gloire ;
„ Et l'objet de mes vœux n'estoit que ta victoire ;
„ Pense-tu que ma foy pour toy puisse changer ?
„ Cruel , m'envirois-tu la gloire d'un danger
„ Quite donne le Ciel s'il te ravit la terre ?
„ Crains-tu que je t'empesche en cette sainte guerre ?
„ Vouloir souffrir tout seul c'est bleffer l'amitié ,
„ Et j'appelle un outrage une telle pitié.
„ De nos enfans communs la fortune m'est chere ,
„ Mais je suis ton E pouse avant qu'estre leur Mere ,
„ Et pouvant consentir à te voir malheureux
„ Je ne puis redouter de defaltre pour eux.

Là finit Theophiste , & Placide s'étonne
Sçachant ce qu'elle aimoit de ce qu'elle abandonne ;
Il benit le Seigneur , qui fait si promptement
Dans son cœur maternel un si grand changement.
Il sent plus de tendresse & plus d'amour pour elle ,
La foy la joint à luy d'une chaîne nouvelle ,
Et voyant sous son joug son esprit engagé ,
Entre elle & le Seigneur il n'est plus partagé ;
Mais tous deux au Seigneur rendent le mesme hommage ;
Et montrent pour le suivre un semblable courage.
Leurs discours , leur exemple , emportent leurs Enfans,
Qui par une constance au dessus de leurs ans
Méprisent de leurs biens la perte indubitable
Pour gagner le tresor de la Foy veritable.
Tous en un mesme jour , dans le celeste Bain ,
Prirent l'Estre celeste & laisserent l'humain ,
Et mourant au peché dans les eaux du Baptême ,
Devinrent heritiers du Monarque suprême.
Alors le nom d'Eustache à Placide est donné ,
Nom que de plus de gloire il laissa couronné ,
Que celui des Heros, dont la Fable & l'Histoire
Consacrent les exploits au temple de Memoire.
Depuis cet heureux jour de grace & de clarté ,
Des pompes de la Cour Eustache dégoûté ,
Menoit dans ses jardins , hors du bruit de la Ville ,
Une vie innocente autant qu'elle est tranquille :
Et venoit rarement faire voir au Palais
Une haute faveur qui ne l'enfla jamais.

Le Prince se plaignoit de cette humeur sauvage ,
Mais bien tost il changea d'esprit & de langage .
Il cessa de l'aimer en cessant de le voir ,
Et sa faveur éteinte éteignit son pouvoir .
La Cour prit pour le perdre vne nouvelle face ,
On nomma sa valeur vne brutale audace ,
On ravala l'honneur de ses exploits guerriers ,
Et le foudre tomba sur ses plus beaux lauriers .
L'esprit de l'Empereur si clair & si solide ,
Est foible seulement aux dépens de Placide ,
Et d'un hardi flatteur les discours insolens
Luy donnent de sa Foy des soupçons violens .
Il a peur du credit que sa charge luy donne ,
Mais plus que son credit son courage l'étonne .
N'estoit-ce pas assez de l'otter de l'employ ,
Sans luy ravir encor la gloire de sa Foy :
Il l'accable pourtant de cette double injure ,
Et l'illustre Martyr le souffre sans murmure .

Tandis que dans la plaine vn Chesne audacieux
Eleve avec orgueil sa teste jusqu'aux Cieux ,
Les Citoyens de l'air viennent chercher l'ombrage
Dans l'épaisse noirceur de son large feüillage ,
Les Bergers échauffez y meinent leurs troupeaux ,
Et sous ses bras tousus enflent leurs chalumeaux ;
Mais quand du Ciel grondant l'épouventable foudre
Tombe dessus le Chesne , & met sa teste en poudre ,
Les oiseaux , les Bergers n'y trouvant plus de frais ,
De son vieux tronc noirci ne s'approchent jamais :
Ainsi tandis qu'Eustache agreable à son Maistre ,
Pût faire hautement sa puissance paroistre ,
Et que de sa faveur le lustre glorieux
D'une flatteuse Cour ébloüissoit les yeux ,
Chacun de ses amis vouloit croistre le nombre ,
Chacun sous son credit vouloit se mettre à l'ombre ,
On publoit sa gloire , on le combloit d'honneur ;
Mais ceux qui l'aimoient moins qu'ils n'aimoient son
Par vne lâcheté, dans la Cour si commune , [bonheur,
Pour luy furent sans foy , quand il fut sans fortune ,
Il se voit coup sur coup de malheurs combatu ,
Nul malheur toutefois n'accable sa vertu ,

De ses riches troupeaux vne fatale peste
 Fait dans bien peu de jours le ravage funeste ;
 Son superbe Palais par le feu d'une nuit
 Avec tous ses tresor en cendres est reduit :
 Ses Esclaves nombreux , dont les mains l'enrichissent ,
 Par des maux inconnus, ou meurent , ou languissent.
 Sa chere Theophiste éprouvé la rigueur
 D'une fièvre inhumaine en sa rude longueur ;
 Et ses fils en la fleur de leurs jeunes années ,
 Sont prests de voir finir leurs tristes destinées.
 Il ressent , à son tour , les plus cruels efforts
 Des plus rudes tourmens , qui font souffrir le corps.
 A peine il peut ouvrir sa debile paupière,
 Et l'ouvrant il ne peut supporter la lumière,
 Les remedes pour luy se changent en poison.
 Lors que l'Astre du jour quitte nostre horizon ,
 L'agréable Enchanteur des soucis & des peines ,
 Jamais par ses pavots ne rafraîchit ses veines ,
 Et ses yeux épuisez ne peuvent par les pleurs
 Adoucir tant soit peu ses mortelles douleurs.

„ Grand Dieu, dit-il alors, en mon malheur extrefme,
 „ Pour me plaindre de toy, je m'adresse à toy-mesme,
 „ Perdre les biens , l'honneur , le pouvoir , la santé,
 „ Estre sans assistance en sa calamité ,
 „ Voir des fils innocens , voir vne Epouse chere ,
 „ Pour m'avoir trop aimé , tomber dans la misere ;
 „ Est-ce donc là le prix de la fidelité
 „ Qui m'a fait embrasser ta sainte verité ?
 „ Tandis que je servois les Idoles trompeuses ,
 „ Je fus presque accablé d'aventures heureuses ;
 „ Et lors que je te fers , Grand Dieu , tu me punis ,
 „ Je me trouve accablé de malheurs infinis.
 „ Quoy , pour vivre content , faut-il estre coupable ?
 „ Ne peut-on estre saint , sans estre miserable ?
 „ Les flots de ta fureur ont tous passez sur moy ,
 „ Tu remplis mon esprit d'un redoutable effroy ,
 „ Je n'ay devant les yeux que des objets funebres,
 „ Et nul rayon d'espoir n'éclaire mes tenebres,
 „ En soumettant mes jours à ce rigoureux sort ,
 „ Cette rude conduite à ta gloire fait tort ,

„Ceux qui de tes conseils n'ont point la connoissance,
„Ou te soupçonneront de manquer de puissance
„Pour finir les ennuis de ton adorateur,
„Ou te croiront cruel, s'ils t'en pensent l'auteur;
„Me vaincre ce n'est pas vne illustre victoire
„Qui te puisse honorer d'une nouvelle gloire,
„Contre vn foible roseau qu'un soufle fait mouvoir;
„C'est faire à l'Aquilon exercer son pouvoir.
„Detes divines mains ne suis-je pas l'ouvrage?
„N'as-tu pas sur mon front imprimé ton image?
„Par d'invisibles nœuds, & de secrets accords,
„N'as-tu pas allié mon ame avec mon corps?
„Tu perds donc, me perdât, ton Chef-d'œuvre admirable;
„Pour l'honneur de ton nom sois moy donc favorable,
„Ou si tu ne veux pas des flots me retirer,
„Dans la tempeste au moins laisse-moy respirer.
„Qu'est ce que la douleur aujourd'huy me fait dire?
„Insensé que je suis, qu'est ce que je desire?
„Ay-je donc oublié l'Oracle de la Croix,
„Qui de mon sort futur m'instruist dans les bois?
„M'a-t-il en m'appellant trompé par des promesses
„De plaisirs, de grandeurs, de pouvoir, de richesses?
„Au Baptême divin, où comme en vn berceau,
„Je quittay le vieil homme, & je pris le nouveau,
„Ay-je pû me donner au Monarque suprefme,
„Et ne renoncer pas, à la terre, à moy-mefme?
„Que ne devois-je alors souffrir pour son amour?
„La perte des grandeurs, des richesses, du jour,
„Paroissoit vn vulgaire & facile trophée
„A ma fidelité par le zele échauffée.
„Quoy loin de l'Ennemi je fais le genereux,
„Et lors que je le voy je me montre peureux?
„Je n'ay point redouté les travaux de la guerre,
„Pour me rendre agreable au Maître de la terre;
„Tantost j'estois gelé sous les tristes climats,
„Où jamais le Soleil ne perce les frimats,
„Et tantost je brûlois dans les ardesntes plaines,
„Dont j'abaissois l'orgueil sous les Aigles Romaines.
„L'Epouse, ni les fils n'avoient point de pouvoir,
„Au li toft que l'honneur me montroit mon devoir;

„ Et quand le Roy du Ciel m'engageant pour sa gloire,
 „ A de plus saints combats me promet la victoire,
 „ Par le moindre travail mon courage s'abbat,
 „ Je veux bien la victoire, & je crains le combat ?
 „ Tandis que je servois les trompeuses Idoles,
 „ Que de cruels soupçons, que de craintes frivoles,
 „ Que de penibles soins, & que d'ardens desirs,
 „ M'ont cherement vendu ma gloire, & mes plaisirs !
 „ Posséder la faveur, vivre dans les délices,
 „ Corrompre son esprit, & se sottiiller de vices,
 „ C'est estre malheureux par sa félicité,
 „ C'est la punition de son impiété.
 „ I E S V S, source du bien, que mon amour espere,
 „ Qu'as-tu quitté pour moy ? ton Royaume, ton Pere.
 „ Pour moy qu'as-tu souffert, doux Maître de mon sort ?
 „ Après de longs tourmens, vne honteuse mort.
 „ Et si je perds pour toy, quelque rang dans le monde,
 „ L'auray le cœur touché d'une douleur profonde ?
 „ Et si mes jours pour toy se traînent en langueur,
 „ L'accuseray tes loix d'avoir trop de rigueur ?
 „ Ceux qui de ta grandeur n'ont pas la connoissance,
 „ Quand tu m'aurois accru de gloire & de puissance,
 „ A recevoir ton joug, à suivre tes clartez,
 „ Par mon nouveau bonheur ne feroient pas portez.
 „ Il n'importe, Seigneur, que le méchant murmure,
 „ Les justes te loueront dans les maux que j'endure,
 „ A de plus grands encore ils se viendront offrir,
 „ La Loy de ton Empire, est, *Aimer & souffrir.*

Ainsi le Grand Eustache affermit son courage,
 Et demeure immobile au milieu de l'orage.
 Sa dure pauvreté s'augmentant tous les jours,
 Et voyant que dans Rome il estoit sans secours,
 L'Egypte, où quelque bien dans ses pertes luy reste,
 Luy parut vn séjour propre à son sort funeste.
 Theophiste, ses fils, luy-mesme en vn moment
 Reçoivent de leurs maux l'entier soulagement,
 Et des bontez de Dieu des effets si sensibles
 Font croire à leur amour toutes choses possibles.
 Lors que le doux Printemps rameine sur les flots
 Le calme favorable aux vœux des Matelots,

Il embarque avec luy sa pieuse famille ,
Dans vn vaisseau qui part des rives de Sicile ;
Vn favorable vent fait voler leur vaisseau ,
Comme par l'air serain vole vn leger oiseau :
Mais durant la douceur de cette paix profonde ,
Qui regne sur l'azur des vastes champs de l'onde ,
Dans l'ame du Pilote vn desir amoureux
Excite pour Eustache vn trouble dangereux.
Les ans & les ennuïs , les veilles & les larmes
N'ont pû de Theophiste effacer tous les charmes ,
De son auguste port la douce majesté ,
Son entretien charmant , sa chaste privauté ,
Peuvent faire vn captif plus noble qu'Arcambrote ,
(On appelloit ainsi l'infidele Pilote)
Qui violant le droit le plus sacré de tous ,
Resout de separer l'Epouse de l'Epous.
Il costoyoit les bords de l'ardente Syrie ,
Quand son aveugle amour augmentant sa furie ,
Le Martyr & ses fils du Navire chassiez ,
Furent barbarement par son ordre laissez
Sur les sablons brûlans d'une plage deserte ,
Où tout marque pour eux vne infaillible perte.

Tel qu'aux plaines d'Afrique vn Lyon furieux ,
Lors qu'il voit enlever sa Lyonne à ses yeux ,
Sans craindre des chasseurs les armes menaçantes ,
Se jette à corps perdu sur leurs pointes perçantes ,
Herisse tout son poil , rugit avec horreur ,
Et porte en ses regards la mortelle terreur.
Tel contre le Pilote Eustache alloit parestre ,
S'il n'eût en son malheur veu l'ordre de son Maistre :
Mais son obeissance arreste son courroux ,
Et fait que le Chrétien triomphe de l'Epoux.

„ Seigneur, s'écria-t-i, conserve Theophiste ,
„ Dont je perds pour jamais & la veuë & la piste ;
„ Vn cruel Ravisseur la tient entre ses mains ,
„ Mais tu fermes la gueule aux lions inhumains.
„ Tu conserves ton temple en la conservant pure ,
„ Et m'outrageant en elle on te fait vne injure.
„ O vous , mes chers enfans , qui me baignez de pleurs ,
„ Innocens Compagnons de mes heureux malheurs ,

„ Sçachez que vostre gloire est dans vostre misere ;
„ Apprenez , vous voyant enlever vostre mere ,
„ A perdre , s'il le faut , vn pere infortuné ,
„ Car Dieu vous peut oster ce qu'il vous a donné ,
„ Vous ne tenez de moy qu'une fâcheuse vie ,
„ Aux pechez , aux malheurs , à la mort asservie ,
„ Mais le Pere divin qui regne dans les Cieux ,
„ Vous donne vn Estre saint , immortel , glorieux ;
„ C'est luy qu'il faut aimer , luy dont il faut dépendre ,
„ Qui peut vous offenser , s'il daigne vous defendre ?
Il leur parloit ainsi , quand il trouve vn torrent ,
Qui parmi des rochers tomboit en murmurant ,
Chargé d'un de ses fils il le passe à la nage ,
Mais à peine il l'a mis sur la rive sauvage ,
Où son amour soigneux le croit en seureté ,
Qu'il est par vn lyon dans le bois emporté .
Sur l'autre , en mesme temps , vn Ours fond en colere ;
Et le ravit aux yeux du miserable pere .
Celuy qui sans mourir supporta ce malheur ,
Pourroit seul exprimer quelle fut sa douleur :
A ce hardi dessein mon courage succombe ,
Et prenant le pinceau de la main il me tombe ,
Quand Eustache eut passé le torrent furieux ,
Il se met à genoux , & regardant les Cieux ;
„ Beni sois-tu , dit-il , ô Monarque du monde ;
„ Maintenant sur toy seul tout mon espoir se fonde ;
„ Tu m'as osté ma femme & mes fils en vn jour ,
„ Rien ne pourra donc plus partager mon amour ;
„ Tu m'avois tout donné , tu me prens toutes choses ,
„ Ainsi c'est de ton bien qu'aujourd'huy tu disposes ;
„ J'adore en mes malheurs tes divins jugemens ,
„ Et ne demande point la fin de mes tourmens ;
„ Il me suffit , Seigneur , que ta sainte clemence
„ Augmentant ma douleur , augmente ma constance :
Comme lors que les vents soufflant avec horreur
Contre vn Sapin superbe vniissent leur fureur ,
Aux assauts redoublez d'une si rude guerre ,
Il semble à tous momens qu'il va tomber par terre ;
Ses bras sont agitez , & son vieux tronc gemit ,
Mais au lieu de tomber le Sapin s'affermit ,

Et poussant sa racine au centre de la terre ,
 De son front orgueilleux il brave le tonnerre :
 Ainsi quand les Demons, vnissant leurs efforts,
 Attaquent du Martyr & l'esprit & le corps ,
 Ils pensent aux grands coups de ce terrible orage ;
 Voir chanceler sa foy, voir ceder son courage ;
 Mais la grace l'éleve au dessus des malheurs ,
 Sans le rendre insensible à ses justes douleurs ,
 Et luy fait chaque jour dans les vertus divines ,
 Jetter heureusement de plus fortes racines.

Il marche dans les bois tout le long de la nuit
 Sous l'heureuse clarté du Dieu qui le conduit ,
 Et quand l'Astre du jour sortant du sein des ondes ,
 Dissipa la noirceur des tenebres profondes ,
 Il rencontre vn grand Bourg , & se voit invité
 D'vn vieux soldat Romain à l'hospitalité.

Prenant vn autre nom , il luy dit , qu'vn naufrage
 Venoit de le jeter sur la prochaine plage ,
 Qu'vn maistre , dont toujourns il s'estoit veu cheri ,
 En ce triste accident dans les flots est peri ;
 Que le Ciel l'a sauvé d'vn trépas effroyable ,
 Mais que dans ce salut son sort est pitoyable ,
 Loin du pays natal se voyant sans appuy ,
 Si par sa courtoisie il ne le trouve en luy.

„ Tu l'y trouves , répond le vieillard venerable ;
 „ Mes malheurs m'ont appris à plaindre vn miserable ;
 „ Et je m'estime heureux d'embrasser vn Romain ,
 „ Et peut-estre vn Soldat , si mon soupçon n'est vain ;
 „ Car je voy sur ton front quelque chose de brave ,
 „ Qui respire la guerre , & n'a rien de l'esclave.
 „ Ton defastre d'abord m'a touché de pitié ,
 „ Et je sens maintenant que j'ay de l'amitié ;
 „ D'vn secret mouvement l'invincible puissance
 „ En me gagnant le cœur prévient ma connoissance ;
 „ Voy donc ce qu'aujourd'huy je puis pour ton secours ;
 „ Et si tu veux en paix icy couler tes jours ,
 „ Iet'offre avec plaisir ma rustique demeure ,
 „ Iusqu'à ce que les Dieux ordonnent que je meure ,
 Eustache dans vne offre où luit tant de bonté ,
 Du Monarque des Cieux croit voir la volonté ;

Il se repoute heureux en ce lieu solitaire ,
Où de ses saints penfers rien ne le peut distraire ,
Et veut par vn travail fidele & diligent
Reconnoître l'amour de son hôte obligeant.
Tantost dans son Verger il élève ses antes ,
Tantost dans son jardin il cultive ses plantes ,
Et ne dédaigne pas de mener ses troupeaux
Brouter l'herbage frais sur le bord des ruisseaux ;
Quelquefois de ses mains si nobles dans la guerre ,
Il gouverne le soc qui déchire la terre ,
Et la terre sembloit s'ouvrir plus volontiers
Au soc d'une charüe où pendoient ses lauriers.
Dans la maison d'Erase il portoit l'abondance ,
Mais du vray Dieu du Ciel l'heureuse connoissance ,
Où la grace par luy conduisit sa raison ,
Fut le plus cher thresor qu'il mit dans sa maison.

Cependant que caché dans ce sejour sauvage ,
Il est de la constance vne parfaite image ;
Les Parthes enflammez d'un genereux dédain ,
Songent à secoüer l'orgueil du joug Romain ,
Et sans craindre ce nom que craint toute la terre ,
Ils allument le feu d'une sanglante guerre.
Cent peuples differens par l'Euphrate abbreuvez ,
Et dont aux grands perils les cœurs sont éprouvez ,
Pour gagner de la gloire , ou sauver leur franchise ,
S'engagent hardiment dans la mesme entreprise.
Ceux qui de l'Arabie habitent les deserts ,
Ou qui cueillent l'encens dans ses champs toujours verds ,
Fondent en mesme temps sur les troupes Romaines ,
Et flatent leurs desseins d'esperances hautaines.
Trajan qui jouïssoit des douceurs d'une paix ,
Qu'il sembloit que le sort n'altereroit jamais ,
Aprit avec effroy que l'Orient conspire
De s'opposer au vol des Aigles de l'Empire ,
Ainsi durant l'Esté, quand l'air ardent & pur
Paroist à nos regards vn vaste champ d'azur ,
On y voit tout d'un coup s'assembler des nuages ,
Qui dans leur sein grondant conçoivent des orages ,
Dont la cheute fatale emporte avec horreur
L'esperoir de la moisson aux yeux du Laboureur ,

Et fait précipiter du sommet des montagnes ,
Des torrens , dont le cours inonde les campagnes.
Dans les premiers combats les Romains surmontez
Ou par les ennemis , ou par les revoltez ,
Font craindre à l'Empereur de voir dans ces tempestes
Perir honteusement l'honneur de ses conquestes.
Placide en ce moment luy revient dans l'esprit ,
Placide , que jamais la crainte ne surprit ,
Et qui par sa valeur , & par sa destinée ,
A voit tenu pour luy la victoire enchaînée.
Il se repent trop tard de sa credulité
A former des soupçons de sa fidelité ;
Il maudit des flatteurs les lâches artifices ,
Qui le rendent ingrat à ses fameux services.
Il dit qu'il a perdu son bras & son apuy ,
Et croit que son bonheur est éteint avec luy.
Depuis que les malheurs forcerent ce grand homme ;
D'abandonner les murs de la superbe Rome ,
Le flambeau lumineux qui nous donne le jour ,
A de son cercle oblique onze fois fait le tour ;
Et Trajan n'oseroit dans cette longue absence
De le revoir encor nourrir quelque esperance ;
Mais lors qu'il n'ose plus attendre ce plaisir ,
Un hazard merveilleux contente son desir.
Patrice vieux Tribun , dans le cours du voyage ,
Où pour chercher Placide à Trajan il s'engage,
Aborda chez Erasme , & la civilité
Pour luy s'y trouva jointe à l'hospitalité.
L'histoire de Placide, & la douleur du Prince ,
Qui fait pour le trouver courir chaque Province ,
Leur servit d'entretien durant un long repas ,
Et le Martyr , qu'encore il ne connoissoit pas ,
Ressentant dans son cœur de cruelles allarmes ,
Ne se peut empêcher de verser quelques larmes.
Le Tribun qui sur luy souvent jettoit les yeux ,
Pense y voir quelques traits de ce Chef glorieux ,
Dont il a raconté les tristes aventures ;
Ses larmes , ses soupirs luy sont des conjectures ,
Que sous ce pauvre habit il pourroit bien cacher
Le précieux thresor que Trajan fait chercher.

Il voit luire en son port quelque audace modeste ;
Il regarde sa taille, il observe son geste,
Il n'y remarque rien qui ne luy semble grand :
Mais son soupçon s'accroist, quand d'Erasme il apprend
Quel sort l'avoit conduit dans ce séjour champêtre,
Et les hautes vertus qu'il y faisoit parestre.
Tandis qu'en ces pensers le Tribun est plongé ,
Eustache de ses soins cruellement rongé ,
En étendant la main fit aux yeux de Patrice
Voir d'un coup renommé la longue cicatrice.
Il se leve aussi-tost , & luy tendant les bras ,
„ Grand Placide , dit-il , arreste , ne fuis pas ,
„ Je benîs de nos Dieux la puissance suprême ,
„ Quite rend à Trajan, à l'Empire , à toy-mesme :
„ C'est trop long-temps cacher dans ce sombre séjour
„ La gloire de l'Armée , & l'honneur de la Cour ,
„ Il faut en te montrant rendre aux Aigles Romaines
„ Le vol qui sous ta main les rendoit si hautaines.

Eustache à ce discours d'étonnement surpris ,
Ne peut pas de long-temps rappeler ses esprits ;
Il embrasse Patrice , & le baignant de larmes ,
„ Il luy dit , Cher témoin de mes premières armes ,
„ Ma main m'a découvert , il est vray que je suis
„ Ce Placide fameux , mais par ses seuls ennuis.
„ La Fortune par toy de grands biens me presente ,
„ Mais j'ay trop éprouvé son humeur inconstante ,
„ Pour établir encor sur sa legereté ,
„ Le ferme fondement de ma félicité.
„ Elle veut me remettre au plus haut de sa roüe ;
„ Elle pourroit encor me plonger dans la boüe :
„ Trajan m'a regretté , Trajan croit que mon bras
„ Peut seconder le sien dans ses nobles combats ;
„ Ne m'avoit-il pas veu durant plus de cinq lustres ,
„ Partager avec luy mille perils illustres ?
„ Il m'osta toutefois l'honneur de mon employ :
„ Mais ce qui m'est plus dur , il soupçonna ma foy.
„ Elle peut bien encore en estre soupçonnée ,
„ Et je cours dans l'employ la mesme destinée.
„ La Cour m'adorera , mais son perfide honneur
„ Ne peut durer qu'autant que dure le bonheur.

„ J'auray de grands Palais , j'en eus de magnifiques ,
 „ Dont Rome a déploré les ruines tragiques ;
 „ Mais sans femme , & sans fils , le Palais le plus beau
 „ Ne paroist à mes yeux qu'un horrible tombeau :
 „ Mon âge n'est plus propre aux travaux de la guerre,
 „ Et j'ay veu mes lauriers foudroyez du tonnerre.
 „ Vaut-il pas mieux passer avec tranquillité
 „ Le terme qu'à mes jours le Ciel a limité ,
 „ Que perdre dans les soins , le tumulte & l'envie ,
 „ Ce peu de jours heureux qui restent à ma vie ?
 „ Mais l'Astre de la nuit a presque fait son cours ,
 „ Patrice , allons dormir , & laissons ce discours.

Là finit le Martyr , Erasme est plein de joye ,
 Pour les prosperitez que le Ciel luy renvoye ,
 Mais il ne peut souffrir qu'avec tant de dédain
 A sa bonne fortune il refuse la main.

Il entre dans sa chambre , & voyant qu'il soupire ,
 Avec quelque chaleur son zele luy fait dire :

„ S'obstiner à perir quand Dieu nous veut sauver ,
 „ C'est contre sa bonté se vouloir soulever ;
 „ Par ta foy genereuse ayant vaincu l'orage ,
 „ Veus-tu que dans le port elle fasse naufrage ?
 „ Placide , il ne faut point des soupçons concevoir ;
 „ Qui d'un Dieu tout puissant offensent le pouvoir ,
 „ Il est vray , la Fortune est aveugle & legere ,
 „ Elle est en ses faveurs injuste & mensongere ;
 „ Mais Dieu peut arrester son instabilité ,
 „ La rendre clairvoyante & pleine d'équité.
 „ Ne m'as-tu pas appris que le sort , la Fortune ,
 „ Sont des fantômes vains nez de l'erreur commune ;
 „ Qu'il n'est , pour les Chrétiens de fortune & de sort ,
 „ Que le vouloir de Dieu leur unique support ,
 „ Qui fait cōme il luy plaist , leurs plaisirs , & leurs peines ,
 „ Qui tient le cœurs des Roys dans ses mains souveraines ,
 „ Et leur donne pour nous selon ses jugemens ,
 „ Ou de haine ou d'amour des divers mouvemens ?
 „ C'est par luy que Trajan reconnoist les malices
 „ De ceux qui l'ont privé du fruit de tes services ;
 „ C'est luy qui dans son ame a ce feu rallumé ,
 „ Dont on le vid pour toy si long-temps enflâmé ;

„ Et c'est luy qui rendra cette faveur si ferme ;
„ Que la fin de tes jours en doit estre le terme.
„ Placide , étouffe donc ces soupçons superflus ,
„ Parce qu'il fut leger , il ne le fera plus.
„ Va , mais ne tarde point , où le Seigneur t'appelle ;
„ Sois humble & modéré , mais ne sois pas rebelle ,
„ Tu ne sçaurois goûter de repos innocent ,
„ Si ce repos n'est juste , & si Dieu n'y consent ;
„ Et lors qu'on voit la guerre en l'Empire allumée ,
„ Lors qu'on voit la terreur regner dans nostre armée ;
„ Lors que Chefs & Soldats , mais lors que l'Empereur ,
„ Pensent que ton nom seul peut bannir la terreur ;
„ Tu te voudrois servir de tes mains triomphantes ,
„ Pour élever des fleurs , pour cultiver des plantes ?
„ Il est vray que Trajan dans l'erreur affermi ,
„ Est du Nom de I E S V S l'implacable ennemi ;
„ Mais peut-estre le Ciel maintenant te destine
„ A répandre en son cœur la lumiere divine.
„ Je sçay qu'en te perdant je perdray mon bonheur ,
„ L'Empire m'est plus cher , j'aime mieux son honneur ;
„ Et je mourray content voyant que sous tes palmes ,
„ Dans le vaste vnivers ses grandeurs seront calmes.
A ce puissant discours Eustache se rendit ,
Et quand sur l'horison le Soleil répandit
La flâme qui du monde est l'ame & la nourrice ,
Au Camp de l'Empereur tous deux suivent Patrice ,
La prompte Renommée avant la fin du jour ,
De l'illustre Placide apprenant le retour ,
Ramene dans le Camp l'esperoir de la victoire ,
Le Martyr se revoit au comble de la gloire ,
Et Trajan devant tous luy dit , qu'entre ses mains
„ Il remet le salut & l'honneur des Romains ,
„ Luy remettant le soin d'une vaillante Armée
„ Sous sa sage conduite à vaincre accoustumée ;
„ Que de quelque succès le destin n'a flaté
„ L'insolent Ennemi , le Sujet revolté ,
„ Qu'afin de presenter , en leur orgueil perfide ,
„ Vne moisson de gloire au genereux Placide :
„ Qu'il marche seulement , & que ses pas guerriers
„ Feron croistre sous eux des forests de lauriers ,

Les Soldats que sa veüe a remplis d'assurance,
Confirment par leurs cris cette haute esperance,
Demandent le combat, & font à l'Empereur
Paroistre en leurs regards vne noble fureur.
Ils marchent aussi-tost, le cœur comblé de joye,
La victoire pour eux ses deux aïles déploye,
Et changeant de parti, par leurs bras triomphans,
Elle punit l'orgueil des farouches Persans.
Les Arabes enflés de succès favorables,
Pensoient pousser bien loin leurs armes indomtables;
Mais au nom de Placide vne mortelle peur
Etonne leurs esprits, & leur glace le cœur:
Tout fuit, ou tout se rend, les villes les plus fortes
Au Camp victorieux ouvrent leurs larges portes,
Et le peuple tremblant croit estre bien traité,
De racheter sa vie avec sa liberté.

Ainsi quand les Chasseurs à la Lyonne absente
Emportent sans peril sa race rugissante,
Ils osent appeller ce dessein genereux,
Ils flatent leur courage en ce larcin heureux;
Mais s'ils sont poursuivis de la mere felonne,
Que le vol de ses fans de fureur époinçonne,
Ses regards enflammez, son clair rugissement,
Dans ces cœurs si hardis portent l'étonnement;
Ils prennent devant elle vne honteuse fuite,
Et luy rendant leur proye arrestent sa poursuite.

Le cinquième Printemps revêtit les Ormeaux,
Et fondit le crystal qui glaçoit les ruisseaux,
Cependant que Placide en vne illustre guerre,
Du bruit de ses exploits remplit toute la terre.
Mais la vive splendeur d'un fort si fortuné,
La gloire des lauriers, dont il est couronné,
Le pouvoir absolu, la haute renommée,
Les faveurs de Trajan, l'amour de son Armée;
Ne peuvent adoucir sa cruelle douleur,
Et luy faire oublier le funeste malheur,
Qui dans vn mesme jour sur la rive deserte;
Et d'Epouse & d'Enfans luy fit pleurer la perte:
L'ombre de Theophiste en tous temps, en tous lieux,
Renouvelle son deuil, en s'offrant à ses yeux.

Il pense toujours voir le Pilote barbare ;
Dont la brutalité pour jamais les separe. [bois
Soit qu'il veille , ou qu'il dorme , il croit au fonds d'un
De ses fils expirans ouyr la triste voix.
Si de jeunes guerriers au jour d'une bataille ,
Ou dans l'assaut ardent d'une forte muraille ,
Parmi des traits bruyans , sur qui vole la mort ,
Signalent leur valeur par quelque brave effort ;
Ainsi mes fils , dit-il , dans un peril semblable ,
Feroient voir ce que peut un courage indomtable.
Mais lorsque sans espoir il pleure leur trépas
Il les trouve en son Camp , & les trouve soldats :
On voit en leurs discours , en leur auguste face ,
En leur noble maintien les preuves de leur race.
Il semble que toujours ils ont tenu le rang ,
Où les porte l'honneur de leur illustre Sang ,
Et par la majesté qui leur est naturelle ,
Ils ne sont pas nouveaux dans leur grandeur nouvelle.
Contre l'horrible faim du Lyon & de l'Ours ,
Le Ciel par des Bergers leur donna son secours ,
Quand ces fiers animaux enflâmez de colere ,
Les ravirent aux yeux du miserable pere.
Ils gardoient les troupeaux de ces vaillans Pasteurs ,
Du salut de leurs jours favorables auteurs ;
Mais ils n'estoient pas nez avec tant de courage ,
Pour consumer leurs jours , en un desert sauvage ,
Dans leurs veines couloit un sang trop genereux ,
Pour n'estre pas bien-tost de la guerre amoureux ,
Et pour avoir besoin , courant toute la terre ,
D'un long apprentissage au mestier de la guerre.
Ainsi le jeune Aiglon à peine est-il éclos ,
Que l'Aigle glorieux le portant sur son dos ,
L'expose au feu brûlant du Roy de la lumiere ;
Lorsqu'il est au milieu de sa vaste carriere ,
Pour juger par son foible , ou son ferme regard ,
S'il le doit avoüer , pour fils , ou pour bastard ;
Mais l'Aiglon genereux répond à son attente ,
Il soutient du Soleil la flâme étincelante ,
Et bien-tost on le voit du plus haut champ de l'air ,
Fondre sur les agneaux , comme un brillant éclair.

Eustache après ses fils, recouvre son Epouse,
Et la bonté du Ciel de sa gloire jalouse,
Afin que rien ne manque à son parfait bon-heur,
En luy sauvant la vie a sauvé son honneur.
Le Pilote brutal, de qui l'amour perfide,
Fut le comble des maux du courageux Placide,
Dans les flots où l'orage abyssa son vaisseau,
Au lieu du lit nupcial, rencontra le tombeau,
Et Theopiste seule, en cet affreux naufrage,
Par la vague portée, aborda le rivage.
Depuis la servitude essaya sa vertu,
Mais son cœur genereux n'en fut point abatu.
Cependant, l'Empereur plein de gloire & d'années,
Laisa dans son bûcher des cendres couronnées,
Et se vid aussi-tost par les lâches mortels,
Adoré comme vn Dieu, sur de riches Autels.
Prince dont les vertus, & les exploits celebres,
Eussent eu des clartez sans tâche & sans tenebr s,
Si le zele brûlant de l'idolatre erreur,
N'eust contre les Chrétiens échaufé sa fureur.
Adrien qui succede à sa haute puissance,
Fait luire dans ses mœurs vne pure innocence,
Il a l'esprit sublime, il est docte & prudent,
Mais l'Eglise n'a point d'ennemi plus ardent.
Le grand nom de Placide a rempli ses oreilles,
Il sçait de sa valeur les fameuses merveilles,
Il le comble d'honneur à son heureux retour,
Il joint à son estime vn paternel amour,
Il croit avoir en luy le Demon de la guerre,
Il croit pouvoir par luy vaincre toute la terre.
Mais lorsqu'il le connoist ennemi de ses Dieux,
Il croit qu'il l'est de Rome, il devient furieux.
Ce n'est plus ce vaillant, & ce sage Placide,
C'est vn homme sans cœur, c'est vn homme stupide;
Qui ternit lâchement par vn culte inhumain,
L'éclat de ses lauriers, & le nom de Romain.
Sans succès il employe & les grandes promesses,
Et les dons precieux, & les douces caresses;
Eustache ne connoist que I E S V S pour son Roy;
Il ne veut d'autres biens, que les biens de la Foy,

Son ame dans les maux par la grace affermie ;
Craint la prosperité comme son ennemie ;
Pour les fils , pour l'Epouse il a de l'amitié ,
Leur defastre certain le touche de pitié ;
Mais à l'Epouse , aux fils , à la louange , au blâme ;
Il prefere l'amour , & le soin de son ame.
Bien loin d'estre amolli par leurs gemissemens ,
Il les voit comme luy , preparez aux tourmens ,
Il les voit animez de l'esprit qui l'anime ,
Et le Ciel en veut faire vne seule victime.
L'Empereur aveuglé par vn courroux mortel ,
En vn Taureau d'airain leur prepare vn Autel.
Rome accourt au theatre , à ce spectacle horrible :
Ce Placide fameux , ce Placide invincible ,
Qui cent fois pour sa gloire à la mort exposé ,
A dans ce beau dessein tout fait , & tout osé ;
Ce glorieux vainqueur des Arabes , des Perses ,
Qui vid Rome pleurer ses funestes traverses ,
Voit Rome avecque joye à sa perte accourir ,
Voit Rome triompher quand on le fait mourir.
Le nom de Phalaris est pour elle execrable ,
Mais de sa cruauté l'ouvrage détestable ,
Le mouvement affreux de sa noire fureur ,
Qui fit pâlir le Ciel , dont la terre eut horreur ,
Est pour elle vn objet de triomphe & de joye ,
Lorsque contre vn Chrétien son Monarque l'employe ;
Ministre malheureux , de la rage d'Enfer ,
Quoy , n'as-tu pas assez , ou des ongles de fer ,
Ou des rasoirs tranchans , ou de l'huyle bouillante ,
Ou du plomb que l'on mêle à la raifine ardente ,
Sans inventer encore vn supplice nouveau ,
Comme si-tu cherchois la gloire d'un bourreau ?
Mais le Prince-touché de cette infame gloire
D'estre homme , d'estre Prince , a perdu la memoire ;
Et l'illustre Martyr, montre contre Adrien ,
Le cœur d'un conquerant, d'un sage , & d'un Chrétien ;
Il voit sous le Taureau les flâmes allumées ,
Tout l'air est obscurci de leurs noires fumées.
Elles portent bien loin leur ardente chaleur ,
Mais il n'en change pas seulement de couleur ,

Et le celeste amour qui consume son ame ;
Luy fait vaincre à ce coup la flâme par la flâme ;
Theophiste & ses fils compagnons de son sort ,
Vont , ce semble , au triomphe , & non pas à la mort.
Ils ont veu les lyons cessans d'estre sauvages
A leurs pieds rendre à Dieu d'incroyables hommages ?
Et le peuple cruel , le barbare Empereur ,
Font gloire en leur tourment de montrer leur fureur ;
Mais de cette fureur l'horrible vehemence ,
Leur procure vn honneur , où nuirait la clemence.
Ils ont peur que le Ciel leur fermant le tombeau ,
Oste comme aux lyons la colere au Taureau ,
Et qu'au cercueil de flâmes , où l'on les fait descendre ,
Ils ne meritent pas d'estre reduits en cendre ,
Le Ciel entend leurs vœux ils y sont enfermez ,
Comme vn saint holocauste , ils y sont consumez ;
Et Dieu change l'horreur d'un tragique supplice ,
En l'éclat eternal d'un divin Sacrifice.





L A SORBONNE.

P O È M E.



REYNE des Veritez, chaste fille des Cieux,
Qui de rayons si clairs illumines les yeux,
Qui portes d'une main, vne torche allu-
mee,

Dont le feu vif & pur ne fait point de fumée,
Et de l'autre, ce Livre où les Prophetes Saints
Marquent de l'Eternel les celestes desseins;
Toy qui laissant la terre, & traversant la nuë,
Par vne longue route à nos sens inconnuë,
Montes d'un vol hardy, mais sans temerité,
Jusqu'au sublime Sein de la Divinité,
Pour puiser des secrets qui sont inépuisables,
Et nous en faire ouïr les discours admirables:
Guide dont la clarté, qui vient du Firmament,
Retire les esprits de leur aveuglement;
Maistresse de la noble & glorieuse guerre,
Qui détruit les erreurs dont abonde la terre,
Desarme l'Herésie, arreste ses projets,
Et luy fait chaque jour perdre quelques sujets:
Chaste Regle des mœurs, par qui l'ame est regie;
Clair Flambeau de la Foy, sainte Theologie;
Enfin, nous te voyons brillante de splendeur,
Dans un riche Palais digne de ta grandeur.
La fameuse S O R B O N N E, où depuis tant d'années;
Par des prosperitez l'une à l'autre enchaînées,
On t'a vû triompher du Monde & du Demon,
Retenant son esprit, & conservant son nom,

Prend l'éclat somptueux d'une face nouvelle,
Aussi digne de toy, comme il est digne d'elle.
Un autre chantera les riches ornemens,
Et l'ordre merveilleux de ses beaux bâtimens;
Pour moy, je veus laisser à la race future,
De sa sainte vieillesse, une vive peinture,
Et découvrir l'esprit qui dans ce noble Corps;
Fait avec tant de fruit, tant d'illustres efforts.
Je veux au Fondateur de l'illustre Sorbonne,
De mes plus belles fleurs, offrir une couronne;
Et sans craindre aujourd'huy de paroître flateur;
Consacrer le grand nom de son Restaurateur.
Que si, pour bien fournir cette longue carrière,
Je manque de chaleur, de force, & de lumière,
Au moins je montrerais, par un effort si saint,
L'amour respectueux dont mon cœur est atteint.

Les Muses à l'envi consacrent la mémoire
De ces grands Conquerans que l'amour de la gloire;
D'un Empire nouveau rendit les Fondateurs,
Et leurs Vers font des Dieux de ces Vsurpateurs.
Tant que l'Astre du jour par sa clarté seconde,
Et ses vives chaleurs fera l'ame du monde,
Le Chantre de Mantoüe en ses vers merveilleux;
Fera vivre l'Auteur de l'Empire orgueilleux,
Qui se forma jadis par le sort de la guerre,
Des Sceptres dérobez au reste de la Terre.
Ce jeune Conquerant dont les vaillans combats,
Au Thrône de Cyrus, conduisirent les pas,
Bien que dans le cercueil il ne soit plus que cendre;
Est toujours admiré sous le nom d'Alexandre.
Mais ces hommes fameux sont montez à leur rang;
Par la flamme & le fer, le pillage & le sang;
Ils ont fondé pour eux des Empires augustes,
Mais ils les ont fondez sur des bases injustes,
Et le temps envieux de l'humaine grandeur,
En fait évanouïr la trompeuse splendeur.
Combien plus justement, ô divines Pucelles,
Devez-vous célébrer les vertus immortelles,
Et ce noble dessein du célèbre Sorbon,
Dont la noble S O R B O N N E a pris l'illustre nom?

Louis

Robert de
Sorbonne
fut Con-
fesseur de
S. Louis.

Louis qui fut des Rois l'admirable modele,
Et qui pour délivrer du joug de l'Infidèle,
Le glorieux Tombeau de son divin Sauveur,
Joignit le grand courage à la sainte ferveur,
A cet homme embrazé d'une flamme prudente,
Confioit les secrets de son ame innocente.
Il l'avoit pour son guide au chemin glorieux
Qui du Thrône François l'a porté dans les Cieux;
Et c'estoit à ses pieds que ce Prince admirable
S'avoiant criminel, cessoit d'estre coupable.
La pompe de la Cour ne l'ébloüit jamais,
Son desordre confus ne troubla point sa paix,
Il ne se gasta point dans ses molles delices,
Il ne pût déguiser ni ses maux, ni ses vices,
Il ne colora point ses noires actions,
Il ne se méla point parmi ses factions,
Il fut toujours pour elle un Medecin austere;
Il ne la flata point sans craindre sa colere,
Et pour luy faire aimer la sainte verité,
Il joignit la prudence à la sincerité.
Cette Ville sans pair, que la Seine profonde
Arrose lentement du crystal de son onde,
Paris, à l'un des bouts de son superbe enclos, [flots,
Loin d'un peuple grondant, comme grondent les
Voit s'élever un mont dont la paisible enceinte
Des Sciences, des Arts, est la retraite sainte.
Charles que la valeur a rendu si fameux,
Et dont les saints Autels sont chargez de nos vœux,
Joignant heureusement pour le bien de la terre,
Les lauriers de Parnasse, aux lauriers de la guerre,
Assembla dans ce lieu, les plus rares esprits
Dont le vaste Vniuers reconnoissoit le prix,
Et leur fit par l'éclat des royales largesses,
De leurs pais natal oublier les tendresses.
Icy les Orateurs découvrent les tresors,
Et montrent les beautez de ces illustres Morts,
Dont la sçavante Grece autrefois fut feconde,
Et qui dans le cercueil instruisent tout le monde.
Celuy que Rome a veu le Roy de son barreau,
Quoy qu'il soit toujours leu, paroist toujours nouveau.

L'Vni-
versité
de Paris
a esté fon-
dée par
Charles-
magne.

On y trouve toujours des graces nompareilles,
Qui gagnant la raison, & charmant les oreilles,
Le rendent par l'effort de ses discours vainqueurs,
Le Tyran des esprits, & le Maistre des cœurs.
Virgile y fait tantost entendre son Tityre
Dont la fluste vaut mieux que la plus douce lyre;
Et tantost relevant les accens de sa voix,
Il fait de son Heros retentir les exploits.
Là des Maistres sçavants, par des yeux de Lyncée,
Dans l'austere Portique, & le docte Lycée,
Penetrent sans erreur ces secrets merveilleux,
Dont la clarté corrompt les esprits orgueilleux,
Du faux raisonnement enseignent l'imposture,
Et découvrent du vray la route la plus seure,
Les vns à la Nature arrachent son bandeau
Dans son sein tenebreux ils portent le flambeau;
Et d'un vol plus hardi montant jusqu'aux Estoiles;
Ils mesurent des Cieux les magnifiques voiles,
Nous apprennent leurs cours, & ces grands mouvemens
Dont l'Empire est connu par tous les Elemens;
Nous marquent le chemin du Roy de la lumiere,
Qui regle les saisons par sa vaste carriere,
Et suivent pas à pas cet Astre qui conduit,
Dessus un char d'argent les Astres de la nuit.
D'autres par la Morale, & ses pures maximes,
Tâchent de reprimer la licence des crimes,
De montrer les beautez dont brille la vertu,
Et veulent relever son Empire abatu.
Cet art qui se servant de secrets legitimes,
Croit pouvoir à la mort dérober ses victimes,
Y revele aux mortels ce merveilleux secours,
Qui guerit les douleurs, & prolonge les jours.
Mais quoy qu'ait de brillant vne science humaine,
Son éclat est trompeur, & sa lumiere est vaine:
La science de Dieu seule a la verité,
'éclat, la profondeur, & la solidité.
Cet homme merveilleux dont je fais la peinture,
L'aime avec vne ardeur aussi vive que pure,
Et pour en assembler des Docteurs renommez,
Par qui, d'un sage soin, d'autres fussent formez,

Il conçoit le dessein des bâtimens celebres
 Qui défendent son nom de l'oubli d'es tenebres.
 En vn lieu redoutable où quand d'un voile obscur
 La nuit cachoit du Ciel le lumineux azur,
 Les voleurs transportez d'avarice & de rage,
 Faisoient vn art public du meurtre, & du pillage;
 Paris vid avec joye vne sainte Maison,
 De lumiere, de paix, d'estude & d'oraison;
 Où tandis que la nuit charmoit par son silence,
 Des foudres, & des maux la triste violence,
 Des hommes détachez de tous les soins mortels,
 Veilloient pour relever la gloire des Autels.
 Le sage fondateur de leur Echole sainte,
 Les consacre au Seigneur, les élève en sa crainte,
 Les unit d'un lien de sagesse & d'amour,
 Et leur donne vn esprit ennemi de la Cour,
 Ennemi des grandeurs, du luxe, des delices,
 Des brigues, des partis, des fourbes, des malices;
 Mais jaloux de la paix, de la sincerité,
 De l'honneur de l'Eglise, & de sa verité,
 Du salut des mortels, & des maximes pures,
 Qui leur marquent du Ciel les routes les plus seures,
 Aussi-tost que leur voix dans ce celebre lieu,
 Commence d'expliquer les oracles de Dieu,
 Et que pleins de respect sur les traces des Peres,
 Ils levent le bandeau qui couvre les mysteres;
 Des lieux où le Soleil nous fait poindre le jour,
 Des rivages lointains où s'acheve son tour,
 Des champs brûlâs du Sud, des champs glacez de l'Ourse.
 En foule on accourut à cette docte source,
 Pour y puiser, sans peur d'y trouver du poison,
 Ces hautes veritez qu'adore la raison.
 On vid lors arracher par des leçons divines
 Des Ecrivains sacrez, les piquantes épines,
 Et les mysteres saints, divinement traitez,
 Ravirent les mortels, de leurs chastes beautez;
 S O R B O N, que les vertus rendent si venerable,
 Annonçant du Seigneur la doctrine adorable,
 Par des termes brillans d'une vaine clarté,
 N'en obscurcit jamais la divine beauté.

On a bâti
 sur la
 maison
 de ser-
 bonne
 dans une
 rue qui s'
 s'appelloit
 coupe-
 gueule, à
 cause des
 meurtres
 qu'on y
 faisoit.

A l'honneur de son Maistre il consacre ses veilles ;
Il veut gagner les cœurs , non pas plaire aux oreilles ;
Il ne demande point les applaudissemens ,
Il cherche les soupirs & les gemissemens
De ceux dont par l'effort de ses saintes paroles ,
Il vouloit renverser & briser les Idoles .
Ses sages compagnons , qu'en cet art il instruit ,
Semant mesme semence , en cueillent mesme fruit ;
Paris oyt foudroyer dans ses Chaires augustes
Ses amours criminels , & ses haines injustes ,
Ses plaisirs dangereux , son commerce pipeur ,
Sa devotion feinte , & son culte trompeur .
Ils condamnent le mal , d'une façon sincere ,
Et de l'iniquité revelant le mystere ,
Levant tous les bandeaux qui le veulent cacher ;
Ils ostent aux pecheurs l'excuse de pecher .
Sous le vice insolent les vertus étouffées
Par leur puissante voix gagnent mille trophées ,
Et l'Ange revolté qui commande aux Enfers ,
Pleure mille captifs arrachez de ses fers .

Comme vn Tyran adroit qui par la violence ,
L'orgueil , la cruauté , la fourbe , & l'insolence ,
Conserve sur le peuple vn injuste pouvoir ;
S'il voit quelque parti contre luy s'émouvoir ,
Dont les chefs genereux gouvernent l'entreprise ;
Pour rendre à leur pais la premiere franchise ;
Il songe à l'étoufer , lors qu'encore naissant ,
Il ne s'est pas rendu trop fier , ni trop puissant ;
Mais si le Ciel , lassé de supporter ses crimes ,
Le destine à perir par des bras magnanimes ,
Sa ruse est inutile , & ses efforts sont vains ,
La mort vange l'horreur de ses faits inhumains :

Ainsi le noir Demon , dont la rage infinie
Fait sentir aux mortels sa fiere tyrannie ,
Et qui tient sous son joug leurs esprits arrestez ,
Ou par l'ambition , ou par les voluptez ,
Voyant les nourrissons de la docte S O R B O N N E ,
S'unir pour enlever son injuste couronne ,
Et faire secolier son joug trop rigoureux ,
Il vnit & sa force , & ses ruses contre eux .

Il tâche en se glissant dans des esprits faciles,
De les rendre suspects pour les rendre inutiles,
Il blâme leur doctrine, il noircit leur vertu,
Mais dans tous ces combats il demeure abatu.
La foy de ces Docteurs si pieux, & si sages,
Perce comme vn Soleil tous les sombres nuages,
Dont l'envie, ou le zele, injuste en son ardeur,
S'efforce d'obscurcir la divine splendeur.
Le Demon dont la rage est toujours embrasée,
Voit toujours la S O R B O N N E à ses loix opposée,
Dans la suite des ans, son criminel orgueil
Vient toujours échoüer à ce fameux écueil.
S'il attaque la Foy par quelque erreur nouvelle,
Qui par sa nouveauté se fait paroître belle,
S'il arme contre Dieu, de superbes Tyrans,
La S O R B O N N E fournit d'illustres combatans,
Dont les sçavantes mains sur eux lançant le foudre,
Les renversent par terre, & les mettent en poudre,
Hus, Vviclef, & Luther, ont en mille combats,
A leur honte éprouvé, ce que pesent leurs bras;
Et Calvin leur osant disputer la victoire,
Toujours par sa défaite, a relevé leur gloire.
Quand par le feu du Schisme, en tous lieux allumé,
L'Eglise a presque vû son vaisseau consumé,
D'avoir éteint sa flâme en tous lieux répandue,
La gloire la plus noble à la S O R B O N N E est due.
Pise, Basle, Constance, avec étonnement,
Ne vantent-elles pas, la foy, le jugement,
Le zele, la candeur de ses Docteurs celebres,
Qui du Schisme confus percerent les tenebres?
Dans l'auguste Assemblée, où les noires erreurs
Qui firent émouvoir nos civiles fureurs
Après tant de douceurs vainement employées,
Par tant de saintes mains se virent foudroyées,
La sçavante S O R B O N N E, en ses Maîtres fameux;
Ne parut-elle pas au delà de ses vœux?
Les suprêmes Pasteurs de cette Eglise sainte,
Qui de la moindre erreur ne peut souffrir l'atteinte,
Quoy qu'ils soient de la foy les Oracles vivans,
Qui ne seront jamais deceus, ni decevans,

Ont daigné toutefois dans de penibles doutes ,
 Prendre ses saints conseils , suivre ses doctes routes ;
 Sans croire faire tort au pouvoir souverain ,
 A qui le meſme Ciel ouvre ſes murs d'airain.
 A ce thrône ſi ſaint , ſi ferme , ſi ſublime ,
 De l'auguſte Vnité le centre legitime ,
 N'a-t-elle pas fourni deux Princes glorieux ,
 Pour occuper vn lieu le plus proche des Cieux ?
 Combien d'Enfans nourris dans ſon ombre ſecrete
 Ont & veſtu la pourpre , & porté la houlete ?
 Enfans dont la vertu luiſoit d'un feu plus beau
 Que ne luiſoit ſur eux cet auguſte Chapeau
 Qui comme le laurier écarte la tempeſte ,
 Et couronne pluſtoſt qu'il ne couvre vne teſte ?
 Enfans , qui ſe voyant par vn auguſte choix ,
 De l'immortel Epoux , dont ils ſuivent les loix ,
 Des Enfans d'un grand Dieu , ſoudain devenir Peres ,
 Et les maiſtres divins de ſes ſacrez myſteres ,
 Sceurent ſi bien vnir la douceur au pouvoir ,
 La ſageſſe au courage , & le zele au ſçavoir ;
 Que les troupeaux commis à leur garde fidelle
 Benirent pour leur choix , la Sageſſe immortelle,
 Et devinrent ſi beaux , ſi ſages , & ſi doux ,
 Que les autres troupeaux s'en montrèrent jaloux.
 Mais autāt que l'on doit de gloire & de loüanges,
 A ceux qui d'un fardeau que redoutent les Anges,
 Ont, d'un cœur ſi conſtant, ſeu ſoutenir le poids,
 Et d'un zele ſi pur ſervi le Roy des Rois ;
 Ne doit-on pas autant de loüange & de gloire
 Aux venerables noms , à l'illuſtre memoire ,
 De ceux dont vn refus auſſi ſaint que nouveau,
 Eloigna les perils d'un ſi peſant fardeau ?
 Dans ce fameux Iardin de gloire & de delices,
 Où le premier mortel , par des deſtins propices,
 Se vid vn ſi grand Roy ſous l'Empire de Dieu,
 La ſource qu'on voyoit bouillonner au milieu ,
 Partageant le cryſtal , & l'argent de ſon onde ,
 Par quatre larges bias arroſoit tout le monde :
 Telle fut la S O R B O N N E au milieu de Paris ,
 Après qu'elle eut formé mille rares Eſprits ,

Clement

V I.

Gregoire

X I.

Plusieurs

Docteurs

de Sor-

bonne

ont refuſé

ſe des

Eveſ-

chez

Monsieur

du Val

de Mon-

ſieur Fro-

ger, ne

voulurent

point ac-

cepter

l'arche-

vêché de

Rheims.

Et pénétré des eaux de sa sainte doctrine ,
 Les champs où leurs trésors ont pris leur origine
 Elle se répandit dans les climats lointains ,
 Et s'abandonna toute au salut des humains.
 La fameuse Heildeberg , & la grande Vienne ,
 Doivent à ses Docteurs leur école Chrétienne ;
 Tubinge vid par eux la sienne dans l'honneur ,
 Et par leur soin Alcalé eut le même bon-heur ,
 Sur les rives du Tybre , & sur celle de l'Ebre
 Par des enfans fameux la Mere fut celebre :
 Ils porterent le bruit , & l'honneur de son nom ;
 Jusqu'aux bords reculez des mers de Caledon :
 Les Bataves en eux creurent trouver des Anges ,
 La superbe Albion les combla de loüanges :
 Ceux qui boivent l'Escaut , le Danube , & le Rhin ,
 Admirerent l'ardeur de leur zele divin :
 La Norvege en ses nuits vid leur clarté reluire ,
 Et les Sarmates fiers s'y laisserent conduire :
 Enfin à l'Vnivers, par ses fils glorieux ,
 La S O R B O N N E enseigna la science des Cieux.

Comme vn fleuve dont l'onde est d'argent en sa source
 Plus en s'en éloignant , il allonge sa course ,
 Plutost , enflé qu'il est de cent autres ruisseaux ,
 Il voit salir l'argent de ses natives eaux :
 Ainsi des bonnes mœurs la celeste doctrine
 Si pure , si severe , en sa noble origine ,
 Par la longueur des ans , par de faux Ecrivains ,
 Vid ternir la beauté de ses preceptes saints ,
 Et changer la rigueur de ses chastes maximes
 En accommodemens , qui nourrissent les crimes.
 Mais l'auguste S O R B O N N E a toujours évité ,
 Et leur corruption , & leur subtilité ;
 Elle a toujours gardé ces preceptes severes
 Que comme vn saint depost elle tient des ses Peres ;
 Et par la complaisance , où l'interest se joint ,
 Ses conseils genereux ne se mesurent point.
 Qui veut apprendre l'art de pallier l'vsure ,
 De conserver des biens d'une injuste nature ,
 Ou d'entrer en voleur dans la maison de Dieu ,
 Il ne doit point venir dans cet auguste lieu.

Ses doctes nourrissons ne brûlent point d'envie ;
 Quand d'autres sont fameux par l'éclat de leur vie ;
 Ils reverent leurs noms , ils aiment leurs travaux ,
 Ils sont leurs défenseurs , & non pas leurs rivaux ,
 Bien loin d'en obscurcir les vertus magnifiques ,
 Et de les décrier par de noires pratiques ;
 Ils regardent l'Eglise , & non pas leur maison ;
 La sainte charité forme leur liaison ,
 Et la divine ardeur de ses flâmes discrètes ,
 Leur feroit souhaiter que tous fussent Prophetes.
 De leur sort mediocre ils se trouvent contens ,
 L'estude & la priere occupent tout leur temps ,
 Et joignant saintement la priere à l'estude ,
 Au milieu de Paris ils ont la solitude.
 Ils disputent toujours , & sont toujours en paix ;
 Leur guerre ne commence , & ne finit jamais ;
 Mais cette guerre est sainte , & qui perd la victoire ,
 N'en est pas moins aimé , n'en a pas moins de gloire ;
 La prudence conduit leur repos , leur employ ;
 Ils vivent réglément , bien qu'ils vivent sans loy ;
 Aucun n'y porte vn nom qui marque de puissance ,
 Et tous par la raison sont dans l'obeissance ;
 Sans que le cours des ans , jaloux de leur splendeur
 De leurs mœurs ait encore alteré la candeur.
 Leur sainte pauvreté les exempte des vices ,
 Bannit de leur maison le luxe & les deffices ,
 Y tient tous les esprits dans vn repos profond ,
 Et fait que sans erreur châque Oracle y répond.
 Bien qu'ils soient occupez à des travaux celestes ,
 Ils ne dédaignent pas les soins les plus funestes ,
 Et l'on voit tous les jours de tristes criminels ,
 Expirer doucement dans leurs bras paternels ,
 Benir par leurs discours le plus rude suplice ,
 D'une honteuse mort , faire vn saint sacrifice ,
 Et par vn cœur hardi , sans estre audacieux ,
 Monter de l'échafaut dans l'Empire des Cieux.
 Qui sans estre enflâmé d'une juste colere ,
 Pourroit voir vne Troupe à l'Eglise si chere ,
 Habiter dans l'enclos d'une sombre maison ,
 Comme des criminels au sein d'une prison ,

Tandis

Tandis que l'on voyoit des Palais magnifiques,
 Tous les jours s'élever des ruines publiques.
 ARMAND ne pût souffrir ce desordre honteux,
 ARMAND, par qui la France, en vn estat heureux
 Au comble de l'honneur se trouvoit élevée,
 Et qu'il faisoit regner après l'avoir sauvée
 De la captivité des infames liens,
 Que l'Espagne forgeoit pour les Estats Chrétiens,
 Par ses sages conseils, l'insolente Rochelle
 A Dieu comme à ses Rois ingratement rebelle,
 Contrainte de fléchir sous le joug de la Foy,
 De son Dieu, de son Prince, avoit reçu la loy.
 La mer qui pour sauver d'un Monarque barbare,
 Ceux en qui l'Eternel un Peuple se prepare,
 Avoit fendu jadis en deux murs de crystal,
 Son goufre tortueux à l'Egypte fatal;
 Pour perdre vne rebelle au sang accoustumée,
 Ferma son sein profond à sa perfide armée,
 Et souffrit, pour vanger l'honneur du Souverain,
 Que les travaux de l'art luy donnassent un frein,
 Par tout où l'Herésie en vne ardente guerre
 Avoit insolemment mis les Temples par terre,
 Les Temples relevez convioient les mortels,
 A venir honorer leurs celebres Autels.
 Les Prestres du Seigneur, jaloux de leurs Offices
 Offroient en seureté les Divins sacrifices,
 Et la Religion, dans un profond respect,
 Entre les Ennemis n'avoit rien de suspect.
 Les Ordres, dont le temps, les biens & la puissance,
 Avoient honteusement altéré l'innocence,
 Par le zele d'ARMAND, par sa sainte rigueur,
 Reprenoient leur éclat, leur gloire, & leur vigueur.
 Ces troupeaux dont Iesus, par ses peines mortelles,
 Sur la Croix expia les fautes criminelles,
 Estoient commis aux soins de fideles Pasteurs,
 Sans que des soins abjets, & des discours flatteurs,
 Ou la secrete intrigue, ou l'ouverte demande,
 Frayassent le chemin d'une charge si grande.
 Les sciences, les arts trouvoient toujours en luy
 Une sçavante estime, un genereux apuy,

Et jamais la vertu qui n'estoit pas commune,
Sous luy ne se plaignit de sa triste fortune.
Enfin pour couronner ses soins laborieux,
Et laisser à la France vn signe glorieux
De son zele enflâmé pour l'honneur de l'Eglise,
De l'auguste S O R B O N N E il forma l'entreprise,
Et devant que d'entrer dans la nuit du tombeau,
Son œil pût se mirer dans vn Palais si beau.

Ouvrages merveilleux, dont la magnificence
Surpassoit des mortels la commune puissance,
Dessains trop insolens de ces antiques Rois,
Dont l'Egypte seconde a reconnu les Loix,
Miracles de vos temps, Pyramides superbes,
Vos sommets aujourd'huy sont plus bas que les herbes,
Et l'on ne connoist plus ceux dont la vanité
Crût en vous élevant trouver l'éternité.

Les Hebreux accablez d'un barbare servage,
Ont par de durs travaux élevé vostre ouvrage,
Châque pierre est vn crime, & pour en faire vn rang
On employa moins d'eau, qu'on employa de sang.
Mais, ô sainte S O R B O N N E, en ta structure auguste,
On ne voit point l'effort d'une puissance injuste,
Des peuples accablez sous vn joug insolent,
N'ont point fondé le faix de ton Dome brillant,
Tu loges dans ton sein cette auguste science,
Qui soumet à la foy l'humaine intelligence,
Et tu ne periras qu'en cet embrasement

Qui doit fondre l'airain du vaste Firmament.
Ce fut peu d'employer en ta riche structure,
Tout ce qu'ont de plus rare, & l'Art, & la Nature,
A R M A N D voulut te voir élever des Enfans
Qui pûssent égaler des Peres triomphans :
Quand de ce beau desir on eut la connoissance,
Ceux qui joignent l'esprit à la haute naissance,
Y viennent à l'envi se former aux combats,
Où sans se diviser on ne s'accorde pas,
Et qui dressent l'esprit aux combats veritables
Que l'orgueilleux Demon trouve si redoutables,
On conteroit plutôt tous les sablons volans,
Qu'enferme la Lybie en ses deserts brûlans,

Et les épys dorez qu'en vne riche Automne
Dans les fertiles champs la Sicile moissonne,
Que les doctes exploits des guerriers renommez,
Qu'en son pudique sein la S O R B O N N E a formez,
Des vns la docte voix retentit dans nos Temples,
Et leur profond sçavoir se joint aux grands exemples,
D'autres par des écrits aussi forts qu'éclatans,
Combatent les erreurs de nos malheureux temps;
Ceux-cy comme Pasteurs conduisent les fideles,
Par le chemin étroit des regles eternelles,
Prennent de leur repos vn soin laborieux,
Ouvrent pour leur salut, & l'esprit, & les yeux,
Consolent leurs ennuis, soulagent leurs miseres,
Pour eux ont l'amitié de veritables Peres,
Et ne se lassent point de voir que bien souvent
Ils sement sur le sable, & moissonnent du vent.

Ainsi par le succès de sa sainte entreprise,
A R M A N D a trouvé l'art de fournir à l'Eglise
Des soldats courageux, qui renaissant toujours,
Seront pour sa grandeur des troupes de secours:
Et tant que cette Eglise aura quelque puissance,
Tant qu'on verra nos Lys luy rendre obeissance,
Tant qu'elle écoutera la science de Dieu,
Ses Enfans beniront le nom de R I C H E L I E V.
Tant que sur nos Autels, pour effacer le crime,
Son époux servira de Prestre & de Victime,
Elle rencontrera dans ces rares écrits
L'art de luy ramener ces rebelles Esprits,
Qui trompez, ou trompeurs, par d'infideles doutes,
Tombent au precipice, abandonnant ses routes.
Chers Freres que l'erreur a de nous separez,
Qui nous voulez conduire, & qui vous égarez,
Enfin il faut se rendre à ce merveilleux Livre,
Où du grand R I C H E L I E V le nom doit toujours vivre;
D'une amoureuse main il leve le bandeau,
Qui cachoit à vos yeux le celeste flambeau,
Et nous montrant vos maux, il les sent, il les charme;
Si sa force vous bat, sa douceur vous desarme;
Il méprise sa gloire, & la vostre est sa fin,
C'est moins vostre vainqueur, que vostre Medecin;

Et si sur vos esprits il gagne la victoire,
Il n'aura que les soins, dont vous aurez la gloire.
Mais, ô Livre sans pair; par quel sort rigoureux,
Ton pere est il privé de tes succès heureux?
Pourquoy, divin ouvrage, admirable posthume,
Regrêtons-nous l'Auteur, dont nous loüions la plume?
O S O R B O N N E, pourquoy son funeste tombeau
Afflige-t-il nos yeux, danstou Temple nouveau?

Venez à ce tombeau, mais en fondant en larmes,
Muses, dont il connut & respecta les charmes:
Venez à ce tombeau, vous dont les beaux écrits,
Par son amour sçavant eurent leur juste prix;
Venez à ce tombeau, sciences profanées,
Qui par ses doctes soins vous vistes couronnées;
Venez à ce tombeau, redoutables Guerriers,
Dont sa main liberale arrosoit les Lauriers;
Venez-y tous François, & que chacun y mouille
Du torrent de ses pleurs sa mortelle dépouille.
Venez-y confesser que malgré le Demon
Tandis que du navire il tenoit le timon,
Le navire eut toujours d'heureuses destinées,
Qu'il vogua sans trouver Syrtes, ni Cyanées,
Qu'il se moqua des vents, qu'il domta leur effort,
Et jouïit en repos de la gloire du port;
Cependant que l'Espagne, au milieu de l'orage,
Vid cent fois son vaisseau sur le poinct du naufrage,
Et que l'Aigle en son vol si pleine de fierté,
A peine rencontroit vn lieu de seureté;
Venez-y confesser qu'en sa fatale perte,
La colere du Ciel s'est assez découverte,
Et qu'il a justement puni les noirs desirs
De ceux qui de sa perte attendoient leurs plaisirs,
Et pensoient qu'aussi-tost qu'il partiroit du monde,
On y verroit entrer la bonace profonde,
L'or tout pur brilleroit dans le fonds des ruisseaux,
Vn Printemps eternal vestiroit nos ormeaux,
Et les champs, sans le foin d'une longue culture,
Rendroient pour peu de grains vne feconde usure.
Quel triste changement voyons-nous en nos jours,
Et dans de si grands maux d'où viendra le secours?

Je cherche vainement la France dans la France,
A peine d'elle-mesme a-t-elle l'apparence,
Ce n'est plus qu'un grand corps qui brûle à petit feu,
Et que la fièvre encor fait mouvoir quelque peu,
Son éclat est éteint, ses beautés effacées,
Sa vigueur abatuë, & ses forces passées,
Ses peuples, dont la rage a troublé la raison,
Jusques au fonds des os ont reçu le poison,
Et ses emportemens, que l'on ne peut comprendre,
Pour purger la maison la réduisent en cendre,
Ceux qui devroient calmer leurs barbares transports,
Comme Demons secrets en meuvent les ressorts,
Et loin d'en appaiser les fureurs criminelles,
Les poussent tous les jours à des fureurs nouvelles.
Themis ne porte plus la balance à la main,
Mais un flambeau brûlant, mais un glaive inhumain,
Et par des attentats qui n'avoient point d'exemple,
La revolte a trouvé son asyle en son temple;
La foy ne charme plus par sa propre beauté,
Chacun par l'intérêt règle sa loyauté;
De l'Estat, les yeux secs, on contemple l'orage,
Et périssant on songe au profit du naufrage;
Comme si ce naufrage, en son fatal courroux,
Ne devoit point, hélas! nous envelopper tous;
Comme si les Auteurs de nos noires tempestes,
En pouvoient garentir leurs insolentes testés.
O vous, qui, loin du bruit de ces horribles flots,
Goûtez dans la S O R B O N N E un innocent repos,
Pourquoy viens-je troubler vos études tranquilles,
Par le funeste objet de nos flâmes civiles?
Comment ay-je laissé vostre sacré Palais,
Pour offrir à vos yeux de si tristes portraits?
C'est peu de conserver cet edifice auguste,
Qui comble R I C H E L I E U d'une gloire si juste;
Vous tenez en vos mains, par un sort glorieux,
Des veritez du Ciel le deposit précieux:
Gardez fidelement leurs richesses celestes,
Chassez les nouveautés à leur gloire funestes,
Et suivez les sentiers que d'un sacré compas,
Les Conciles, les Saints ont marquez à vos pas.

Ces Guides éclairez ne sont point infidèles ,
N'ont point de passions lâches , & criminelles ;
Ne donnent point au mal de trompeuses couleurs ;
Ne sçavent point cacher le serpent sous les fleurs ,
N'endorment point l'esprit , ne flatent point le vice ,
Enfin ne menent point dans vn noir précipice.
Puisque vous enseignez la science des Cieux ,
Devant qui la raison se doit boucher les yeux ;
Ne permettez jamais que la sagesse humaine ,
Parlant en vostre Echole , y parle en Souveraine.
Servez-vous de ces traits , employez ses efforts ,
Vsez de sa clarté , puisez dans ses tresors ;
On peut impunément par de saintes adresses ,
A l'Egypte ravir ses superbes richesses ,
Et ne commettre pas vn larcin criminel ,
Lors que l'on les consacre au Monarque eternal.
Non , je ne veux pas voir la Doctrine bannie
D'un qui de la Nature est nommé le Genie ;
Mais je ne puis souffrir , sans de profonds regrets ,
Qu'en Iuge souverain , il forme des Arrests ,
Dans vn auguste Echole , où le Iuge suprême
Du vray qu'on doit chercher est la Verité même.
Elle n'habite point , quoy qu'on prenne son nom ,
Ni dans le vain Portique où dispute Zenon ,
Ni dans l'Academie en doutes balancée ,
Ni dans les promenoirs du raisonnant Lycée.
Son séjour est le Ciel , & son Roy souverain
Est jadis descendu de ses Voûtes d'airain ,
Pour apprendre aux mortels ses merveilles secretes ;
Et lever le bandeau qui couvroit les Prophetes.
Que cette Verité soit l'objet de vos soins ,
Soyez-en les Docteurs , soyez-en les témoins ;
Mais des chastes Docteurs qui jamais ne l'alterent ,
Qui pour la soutenir , ne craignent , ni n'esperent ;
Mais des témoins constans , qui d'une ferme voix ,
Enseignent aux mortels ses plus severes loix.
Ne vous étonnez pas d'y trouver des épines ,
Ne pensez pas percer les tenebres divines ,
Reverez de sa nuit l'auguste profondeur ,
Par son obscurité , jugez de sa splendeur ,

Captivez sous son joug , la raison indocile ,
Et ne laissez jamais le vray pour le facile.
Pouvez-vous oublier ce serment genereux
Fait sur les saints Autels des Martyrs bien-heureux ,
Qui scellerent jadis leur doctrine fidelle ,
Par le sang répandu pour la sainte querelle ?
Le vostre est consacré par ce vœu solennel ,
Pour défendre l'honneur du Monarque eternal ,
Et ce Bonnet fameux où vostre étude aspire ,
Est l'avertissement & l'arre du Martyre.
Aux pieges qu'on vous tend ne soyez pas surpris ,
Et pour vnir vos cœurs , vnissez vos esprits.
Etoufant au berceau la discorde intestine ,
Que d'une chaîne d'or la Charité divine
Vous joigne par vn nœud si puissant & si doux ,
Que la cause de l'un soit la cause de tous.
Faites d'un mesme zele vne mortelle guerre
Aux crimes monstrueux qui desolent la terre ,
Aux brutales erreurs , aux infames discours ,
Dont le noir attentat deshonne nos jours.
Gardez-vous des conseils d'une fausse prudence ,
Qui ruinent les mœurs par la condescendance :
Faites aux égarez qui n'ont point de flambeau ,
Voir le plus seur chemin , & non pas le plus beau ,
Pour bien guerir un mal qui la Nature excède ,
Du Dieu de la Nature apprenez le remede ;
Ce que vous apprendrez , découvrez-le sans fard ,
Et suivez constamment les regles de son Art ;
Non pas vostre pensée , ou le goust du malade ,
Ou ce que l'interest pour luy vous persuade.
Dans vostre obscurité , mettez vostre bon-heur ,
Ne cherchez point l'éclat d'un mensonger honneur ,
Aimez la pauvreté , comme vostre Couronne ,
Et sçachez que le nom de Pauvres de S O R B O N N E ,
Est le plus venerable , est le plus glorieux ,
Qui se fasse aujourd'huy renommer sous les Cieux.
Enfin , gardant toujours vne conduite pure ,
Monstrez si la S O R B O N N E a changé de structure ,
Qu'elle n'a pas changé de loix , ni de desseins ;
Mais qu'elle est toujours Vierge , & la Mere des Saint.





LA GRANDE CHARTREUSE.

DESERTS où le Demon a perdu sa puissance,
Retraite des vertus, séjour de l'innocence,
Terrestre Paradis, où les Anges mortels
Font de divins concerts au pieds des saints
Autels.

Solitaires forests, que vous estes celebres !
Que je trouve vn beau jour dans vos saintes tenebres !
Que vostre horreur est sainte ! & que vostre aspreté,
Dans les rudes objets a pour moy de beauté !
Sur les rives de Seine, & sur celles de Loire,
J'ay veu tous les beaux lieux dont on vante la gloire,
Mais ni ces longs canaux qui sur leurs riches bords,
Du marbre & du porphyre assemblent les tresors,
Et dans l'égalité de leur surface humide,
Semblent vn long mirouër fait d'vn argent liquide;
Ni ces superbes ronds, où d'vn large tuyau,
Comme vn trait de crystal, on voit élever l'eau,
Ni ces jets disposez en longues pallissades,
Ni vases, ni glacis, ni miroüiers, ni cascades ;
Ni ces hauts promenoirs, où pour les rendre vnis ;
Les vallons sont comblez, & les monts applanis ;
Ni ces riches vergers où la fertile Automne
De fruits delicieux tous les ans se couronne ;
Ni ces fameux jardins où des plus belles fleurs,
La nature avec pompe étale les couleurs ;
Enfin, tous ces Palais dont la riche structure,
Sous vn art orgueilleux captive la nature ;
N'ont rien auprès de vous, ô deserts innocens,
Qui charme mon esprit, ni qui plaise à mes sens !
Il est vray qu'autrefois je vous trouvay sauvages ;
Cette sombre épaisseur de vos tristes boccages,

Cette énorme hauteur de vos superbes monts
Qui vous cachent le Ciel, où se joignent leurs fronts ;
Ce long éloignement de la clarté féconde ,
De l'Astre dont les feux enrichissent le monde ;
La neige qui blanchit vos costaux dépouillez ,
Les torrens furieux dont leurs pieds sont mouillez ,
Vostre aride terrain , dont l'ingrate culture ,
Des soins du laboureur ne rend jamais l'vfure ,
Vous ont fait longuement passer à ma raison
Plûtost pour vn tombeau que pour vne prison.

Mes sens gouvernoient lors ma raison déréglée ,
De sa propre lumiere elle estoit aveuglée ,
Et mieux elle pensoit sçavoir la verité ,
Plus ses vains jugemens avoient de fausseté.
Je croyois que le monde , en cet éclat qui trompe ,
Eust autant de vrais biens , comme il avoit de pompe ,
Qu'il prisast , qu'il cherist les esprits genereux ,
Que toutes ses faveurs ne fussent que pour eux ,
Que la haute Vertu conduisist à la Gloire ,
Et qu'elle y fist aimer son illustre memoire ,
Qu'en ceux qui par leur rang éclatoient de splendeur ,
Vn grand esprit soutint vne auguste grandeur ,
Que leur cœur fût constant, sincere, magnanime ,
Et que leur plus grand bien fust vne grande estime.
Le temps m'a détrompé de ce monde trompeur ,
Je ne sens plus pour luy , ni d'espoir , ni de peur ,
Je suis desabusé de ses pompes frivoles ,
Et je voy que ses Dieux ne sont que des Idoles.
Saints deserts , je n'ay plus d'estime que pour vous ,
Vous n'avez rien pour moy que de beau, que de doux ,
Et nul sort aujourd'huy n'excite mon envie ,
Que le sort de ses morts dont vous cachez la vie ,
Et que Dieu connoissant leurs fideles ferveurs ,
Comble , avec tant d'amour , de toutes ses faveurs.

Admirable B R V N O , ce fut par sa conduite
Que ces rudes deserts arresterent ta fuite ,
Quand sa Grace en ton ame allumant son flambeau ,
Tu cherchas dans leur sein vn amoureux tombeau ;
Et pour mieux adorer sa majesté suprême ,
Tu renonças au Monde, au Demon , à toy-mesme.

● Où vas-tu , luy disoient le Monde & le Demon ?
„ Si le siecle est mauvais , tu le peux rendre bon ;
„ Ta vertu , qui te donne vne si haute estime ,
„ Gagnant les criminels , condamnera le crime ;
„ Ta divine eloquence & ton profond sçavoir ,
„ Aux peuples ignorans apprendront leur devoir ;
„ Tu porteras le jour dans leurs sombres pensées ,
„ Tu répandras le feu dans leurs ames glacées ;
„ S'ils sont sains , leur santé s'affermira par toy ;
„ Dans leurs maux tes conseils leur serviront de loy ;
„ Et sans estre infecté du commerce du vice ,
„ Tu seras vn miroüier de parfaite justice.
„ C'est aux esprits communs à craindre les combats ;
„ Mais ton esprit si rare , & qui n'a rien de bas ,
„ Dans le noble desir d'une éclatante gloire ,
„ Doit par de grands dangers acheter la victoire.
„ Tu prens pour ennemis ceux qui ne le sont point ;
„ L'erreur à la foiblesse en ta fuite se joint ,
„ Et tes vaines terreurs font qu'un nain ridicule ,
„ Est , à ton jugement , vn redoutable Hercule.
„ Il est vray , la grandeur cache vn secret poison ,
„ Mais sa malignité change par la raison ,
„ Et dans l'autorité , la severe innocence
„ Empesche les effets que produit la puissance.
„ Crois-tu donc pour toy seul avoir receu des Cieux ,
„ Avec tant de faveur , des dons si précieux ?
„ Il faut que ton país , que toute la nature ,
„ Par tes nobles travaux en recueille l'usage.
„ Laisse , laisse aux lyons les antres & les bois ,
„ Vien te faire écouter des Peuples & des Rois ,
„ Vien ouvrir les tresors dont ton esprit abonde ,
„ Ne fuis point , mais combats , & surmonte le monde.
B R V N O , dans cet assaut si long , si furieux ,
Le superbe Demon estoit victorieux ,
Si la Grace à ton cœur , par sa clarté celeste ,
N'eût decouvert l'horreur de ce piege funeste.
Elle te fit briser les illustres liens
Qui vouloient t'attacher à de fragiles biens ,
Et le Demon confus dans sa noire malice ,
Ne pouvant te tromper t'abandonna la lice.

Ainsi quand le Chasseur dans les sombres forêts,
 Aux credules oiseaux tend d'invisibles rets;
 Il pense quelquefois que la chaste colombe
 N'apperçoit point ses rets, qu'elle y va, qu'elle y tombe;
 Mais lors que de sa prise il attend le plaisir,
 La colombe trompant ses soins & son desir,
 S'envole dans le Ciel sur ses aîles brillantes
 Où l'or mêle à l'argent ses richesses tremblantes,
 Et va chercher au sein d'un rocher écarté,
 Pour plaindre son veuvage, un lieu de seureté.

Les desseins de B R V N O , par les loix ordinaires,
 Paroissoient imprudens, aveugles, temeraires,
 Mais le songe fameux d'un celebre Pasteur
 En monstra les raisons, la sagesse, & l'auteur. *S. Hugues
Evesque
de Gre-
noble.*
 Hugues, qui sur les bords de la noire Lifere,
 Rendoit à son troupeau tous les devoirs d'un pere,
 Vid, durant son sommeil, sept Astres glorieux
 S'abaissant à ses pieds, se détacher des Cieux.
 Il s'éveille en sursaut, & son esprit se ronge,
 Pour éclaircir la nuit de ce lumineux songe:
 Mais lors que le Soleil, montant sur l'horison,
 Eut tiré l'Univers de sa sombre prison,
 B R V N O , dont six amis suivoient le grand exemple,
 Embrasse ses genoux à la porte du Temple,
 Luy découvre le feu qui brûle dans son sein,
 Et luy demande un lieu propre pour son dessein,
 Lors de sa vision Hugues perça les voiles,
 En ces sept Penitens il voit que sept étoiles
 Viennent, par leur exemple aussi rare que beau,
 Dans le cœur de son peuple épandre un feu nouveau;
 Et que le Dieu du Ciel veut que leur entreprise,
 D'un amoureux appuy son soin les favorise.
 Il embrasse la troupe avec un tendre amour,
 Dans les monts de CHARTREUSE il marque son séjour,
 Où luy mesme, souvent, par de saintes visites,
 Partageant leurs travaux, partageoit leurs merites.
 Ces Esprits que la gloire à leur principe joint,
 Et que dans leur amour le corps n'empesche point,
 Sont étonnez de voir ces corruptibles Anges,
 Qui de leur Souverain celebrent les louanges,

D'un esprit aussi pur, d'un courage aussi fort,
Que s'ils estoient, comme eux, au dessus de la mort.
Pour joüir de plus près de ces divins spectacles,
Pour avoir quelque part en ces nobles miracles,
Ils descendent du Ciel dans leurs sacrez deserts,
Pour leurs lugubres chants, quittent leurs doux concerts,
Recueillent leurs soupirs, leurs plaintes, & leurs larmes,
Et contre le Demon pour eux prenant les armes,
Ils veillent à l'entour de ces saintes forests,
Et font de nouveaux Cieux de leurs antres secrets,
Lors que l'Astre du jour dormant au sein de l'onde,
Les pavots du sommeil assoupissent le monde,
Ces Divins Penitens veillant avec les Cieux,
Font retentir les bois de leurs chants glorieux;
Et durant qu'à la terre il donne sa lumiere,
Au silence, au travail, ils joignent la priere.
Par un aspre cilice ils domtent les efforts
Que livre à leur esprit l'insolence du corps,
Et les haïres, pour eux, ont de plus belles marques,
Que la pourpre & que l'or qui couvrent les Monarques.
Le jeûne les nourrit, & prenant leur repas,
C'est bien moins pour manger que pour ne mourir pas.
Les herbes & les fruits que produit la Nature
Sur leurs aspres rochers, sans soin, & sans culture,
Sont à leur longue faim des mets delicieux,
Quand l'étoile du soir se découvre à leurs yeux;
Et l'eau des clairs torrens offre à leur bouche aride,
L'innocente fraîcheur de son crystal liquide.
On voit sur leur visage une morte pâleur,
Qui de la penitence est la sainte couleur;
Mais on y voit aussi luire la sainte joye,
Que d'un esprit content l'innocence y déploie;
Et tandis que leur corps meurt par l'austerité,
On voit mieux dans leur cœur mourir la vanité.
Les jeûnes, les travaux, les prieres, les veilles,
Où les Anges trouvoient d'incroyables merveilles,
Semblent à leur amour de foibles actions,
Pour domter de leur chair les folles passions.
Lors qu'ils jettent les yeux sur la croix de leur Maître,
Où sa bonté détruit les grandeurs de son estre,

Ils sentent dans le cœur des desirs vehemens ,
De prendre vne humble part en ses divins tourmens ,
Et les pleurs , les soupirs , les haïres , les cilices ,
Loin de les dégoûter , sont leurs seules delices.
Ainsi dans ces deserts l'Eglise vid encor
Fleurir la sainteté de ces vieux siecles d'or ,
Où les Hilarions , les Pauls , & les Antoinés ,
Paroïssoient aux humains plûstôt Anges , que Moines ;
Depuis que le Seigneur attacha dans les Cieux ,
Du clair flambeau du jour le globe précieux ,
Cet Astre étincelant , pour verser sa lumiere ,
Garde toujourns la loy prescrite à sa carriere ,
Il visite toujourns ses brillantes maisons ,
Toujourns d'un pas égal il regle les saisons ,
Et sans que dans sa route il erre à l'aventure ,
Il produit tous les biens au sein de la Nature.
La Lune au front changeant suit dans son changement
L'invariable tour d'un mesme mouvement :
Et ces Astres brillans dont la nuit se couronne ,
N'ont point chargé le cours que leur Maître leur donne ,
Autant qu'en ce grand monde où regne la clarté ,
On voit perseverer d'ordre & de fermeté ;
Autant au petit monde aveuglé d'ignorance ,
L'on voit regner d'erreur , de trouble , & d'inconstance.
L'Homme , que le peché rend stupide & charnel ,
Ou ne suit point les loix du Monarque Eternel ,
Ou s'il fait quelques pas dans leurs routes divines ,
Il y trouve bien-tost de cruelles épines ;
Bien tost il s'en détourne , & changeant de desirs ,
Il cherche les grandeurs , les biens & les plaisirs ;
Tantost il vole au Ciel , tantost il rampe en terre ,
Maintenant à son corps l'esprit livre la guerre ,
Et soudain à l'esprit , son corps victorieux
Fait ressentir le poids d'un joug injurieux :
Enfin , par le peché dont il sent le servage ,
Il a le changement pour son propre partage.
Les Ordres les plus saints ont vû leur sainteté ,
Et perdre & recouvrer sa premiere clarté ;
Les biens qu'avoit produits vne innocence austere ,
Comme des fils ingrats ont étouffé leur mere ;

Le luxe, les plaisirs, l'orgueil, l'ambition,
Ont dans ces lieux si purs mis la corruption.
Ceux que n'a pas gastez la trop grande opulence,
Ont dans la pauvreté trouvé leur décadence;
Les plus pieux emplois à d'autres ont osté,
La sincère candeur d'une humble piété;
Et l'Eglise immuable en sa saine doctrine,
A vû mesme changer toute sa Discipline.
Mais l'illustre B R V N O voit ses heureux Enfans,
Malgré la loy commune & l'injure des ans,
Toujours d'un mesme esprit, toujours d'un mesme zele,
Suivre dans les vertus la trace paternelle.
Toujours d'un mesme pas marchant dans ces sentiers,
Ils cueillent en secret de celestes lauriers:
Toujours la penitence en ses charmantes gesnes,
Fait trouver à leurs cœurs le thrône dans les chaînes;
Toujours le front serain plus qu'il n'est abbatu,
Fait tout ensemble aimer & craindre leur vertu;
Toujours l'austere frein d'un rigoureux silence
En bannit la discorde, y nourrit l'innocence,
Tarit presque pour eux la source des pechez,
Et tient au Dieu du Ciel leurs esprits attachez.
Ils font le long du jour ce qu'au Ciel font les Anges,
Du Monarque Eternel ils chantent les loüanges;
Et tandis que la nuit, dans un profond repos,
Sur les yeux des mortels verse ses froids pavots,
Ou que dans les plaisirs leurs ames impudentes,
Corrompent de la nuit les ombres innocentes;
Les heureux citoyens de ses nobles deserts,
Par les lugubres tons de leurs sacrez concerts,
Celebrent de son nom les grandeurs adorables,
Appaisent sa colere, & sauvent les coupables.
Un stupide repos n'abbat point leurs esprits,
Ils ne font point des Arts un barbare mépris,
Ils aiment la science, & dans leur solitude,
Ils goûtent sagement les plaisirs de l'étude:
Mais ils n'étalent point leur curieux sçavoir,
Par leurs écrits au monde ils ne se font point voir,
Et leur humble retraite en de saintes tenebres,
Etouffe tous les jours mille ouvrages celebres,

Ainsi, comme l'étude oste l'oïveté,
Le modeste silence éteint la vanité,
Et bannit le desir des loüanges frivoles,
Dont les autres sçavans font leurs vaines idoles.
Ils sçavent ce que Paul sceut si bien autrefois,
I E S V S, leur cher amour, attaché sur la Croix,
Et leur ame innocente, en cet auguste livre,
Apprend vn art nouveau de mourir & de vivre.
Ils ont pour leur partage, en leur sainte prison,
Les plaintes, les soupirs, les larmes, l'oraison,
Et pour eux l'oraison, les soupirs, & les larmes,
Sans jamais les lasser, ont toujourns mesmes charmes.
Leur Celle est leur tombeau, mais vn tombeau d'amour,
Vn tombeau qui reluit d'vn admirable jour;
Vn tombeau qui tenant leur franchise asservie,
Leur rend la liberté par le monde ravie.
Ce sont des morts vivans, & des morts glorieux,
Dont le corps est en terre, & l'esprit dans les Cieux;
Des morts pleins de vigueur, des morts incorruptibles,
Des morts qui sentent tout, & qui sont insensibles;
Des morts qui pour la terre ont de l'aveuglement,
Et dont l'œil épuré perce le firmament;
Des morts qui sans marcher, courent dans leur carrière,
Et vont de jour en jour, de lumiere en lumiere;
Des mors qui sans parler instruisent les mortels,
Des morts qui sans agir défendent les Autels;
Enfin, ce sont des morts qui donnent de l'envie,
Et qui seuls sçavent l'art d'vser bien de la vie.
Q u e ne puis-je avec vous, ô venerables morts!
Jouir dans vos tombeaux de vos riches tresors,
De vos chastes plaisirs, de vos douces épines,
Et du jour lumineux de vos ombres divines!
Mais le penible soin d'vn troupeau précieux,
Où m'engage la loy du Monarque des Cieux,
M'enviant le plaisir d'vne sainte retraite,
Me défend d'esperer le bien que je souhaite.
Donc ne pouvant du corps avec vous estre joint,
D'avec vous de l'esprit je ne m'éloigne point;
Avec vous je travaille, avec vous je sommeille,
Avec vous je repose, avec vous je m'éveille,

Avec

Avec vous je soupire, & je verse des pleurs,
Avecque vous, enfin, & je vis, & je meurs.
Recevez dans ces vers où j'ay peint voltte image,
De cet amour si tendre vn veritable gage,
Le cœur plus que l'esprit y pretend avoir part,
I'y parle sans attraits, mais j'y parle sans fard,
Et sans vouloir prétendre à voir vivre leur gloire,
LA CHARTREUSE est pour moy le Temple de Memoire,



Avec vous je soupir, & je verse des pleurs,
 Avecque vous coint, & je vis, & je meurs.
 Recevez dans ces vers un si point d'offrande,
 Les ces amant il rendit un véritable gage,
 Le cœur plus d'offrit y prétendait d'offrir,
 Il y parla sans artifice, mais il y parla sans tard,
 Et sans vouloir prétendre à voir d'yeux leur gloire,
 La Chartreuse est pour moi le Temple de Mémoire.





A

IESVS-CHRIST

N E.



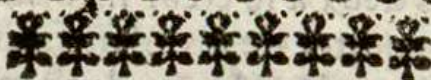
SAINTE & divin Enfant, promis par les Pro-
 phetes,
 Ne me joindray-je point à ces grands In-
 terpretes,
 Dont l'esprit éclairé d'un celeste flambeau,
 A tiré, sans te voir, ton celeste tableau?
 Nous ayant découvert ta puissance future,
 Et les biens dont tu dois honorer la Nature,
 Maintenant que mes yeux ont vû ce que je croy;
 Puis-je, sans estre ingrat, ne parler pas de toy?
 Quand tu descends en Terre, & qu'on t'y voit paroître,
 Comme Dieu, Fils du Dieu que le Ciel a pour Maître,
 Elevant mon esprit, dois-je pas dans mes Vers,
 Te rendre mon hommage avec tout l'Univers?
 Je le jure, Seigneur, devant ta Crèche auguste,
 Un soin de l'Avenir, & plus noble & plus juste,
 Allume un feu nouveau dans le fond de mon sein;
 Je change de travail, d'objet, & de dessein.
 Je ne veux plus tirer des antiques tenebres,
 Des Rois qui ne sont plus les triomphes celebres:
 Je ne veux plus parler du jeune Conquerant,
 Qu'on vit dans l'Univers courir comme un torrent;
 Et par de beaux dangers, par d'illustres traverses,
 Monter avec splendeur sur le thrône des Peres.
 Je ne veux plus vanter ces merveilleux Romains,
 Qui sembloient estre nez le Sceptre dans les mains;
 Ni ces Fils courageux, dont sous la Loy severe
 Sparte fut la Nourrice, aussi bien que la Mere,

Divin Fils d'Abraham , à ta seule Grandeur
 Ma Muse , en ce beau jour , consacre son ardeur.
 De toutes mes Chançons tu seras la matiere ,
 Toy qui pour vn essay de ta guerre premiere ,
 Fis cacher en naissant , par ton Nom glorieux ,
 Ces Spectres insolens , ces Monstres furieux ,
 Qui de captifs qu'ils sont dans vne nuit profonde ,
 S'estoient rendus Tyrans de l'Empire du Monde.
 Vainqueur promis du Ciel , pour domter les Enfers ,
 Je veux chanter ta gloire en cent Hymnes divers.
 Ni la sçavante Grece , en mensonges fertile ,
 Ni Rome où l'on trouvoit le Monde en vne Ville ,
 Avant mesme qu'elle eût abbattu les Autels ,
 Qu'elle avoit erigez à ces faux Immortels ,
 Ne peuvent pas nier que c'est par ta parole ,
 Qui vola comme vn trait de l'un à l'autre Pole ;
 Que leur grand Iupiter , si fort , si triomphant ,
 Trembla sous ton pouvoir quand tu n'estois qu'Enfant ,
 Et que c'est par ta main qu'on vid reduire en poudre
 Celuy qui dans la Fable est maistre de la Foudre.
 Le Monde s'étonna quand des voûtes des Cieux
 La Vierge te receut dans son sein precieux ;
 Mais il fut plus surpris de te voir sur la Nuë
 (Ton esclave & ton char sous tes pieds devenuë)
 Remonter avec pompe au Palais eternel ,
 Où ton thrône est égal au thrône paternel.
 Après ces grands Exploits , ces Triomphes celebres ,
 On se moqua par tout des honteuses tenebres
 Qui servirent d'asyle au vieux pere des Dieux ,
 Et du sombre tombeau d'un Fils ambitieux ,
 Qui comme vn Immortel des vœux se faisoit rendre ,
 Mais qui d'homme qu'il fut , n'est plus qu'un peu de cendre.
 A peine , en begayant , quelques mots tu formois ,
 Qu'Apollon effrayé dans Delphes fut sans voix ;
 Que ses fameux Trepiez de peur se renverserent ;
 Et que de tous costez les Oracles cesserent ,
 Les faux Dieux ne pouvant resister aux efforts
 Du vray Dieu que l'Amour cachoit dessous vn corps.
 O celeste Vainqueur , de qui la main vaillante
 Perça tant d'ennemis , sans en estre sanglante !

O traits victorieux de cette auguste Main ,
 Dont les coups sont plus forts que tout pouvoir humain !
 O nompareil Enfant , en qui le Monde espere ,
 Et qui , bien que sans force , es la Vertu du Pere ;
 Qui ne pouvant parler , es la divine Voix ,
 L'Heritier de son sceptre , & le Maistre des Rois ;
 Dont le soufflé est pour eux vn horrible tonnerre ,
 Et devant qui leur Thrône est fresse comme verre.

Voila les titres saints que je veux adorer ,
 Les Grandeurs que je veux par mes Vers honorer ,
 Les Beutez dont ma Muse , à la race future ,
 Par de nobles efforts veut laisser la peinture.
 La sainte Pieté la demande de moy ,
 Et le desir des Bons m'en impose la Loy.
 Hardiment j'ouvriray cette noble carriere ,
 Et nos Neveux conduits par la mesme lumiere ,
 Epris de mesme ardeur , vn jour la fourniront ,
 Et d'vn zele innocent ta gloire beniront ,
 Suivant , selon mes vœux , avec des cœurs fideles ,
 Au culte des Autels les traces paternelles.
 Mais dans la belle ardeur qui m'agite le sein ,
 Comment puis-je achever mon genereux dessein ?
 Comment puis-je , Seigneur , te rendre cet hommage ;
 Que ma foy me demande , où mon amour m'engage ,
 Si ton aide divine , en cet illustre jour ,
 Ne me donne vne force égale à mon amour ?
 O I E S V S ! ma Vertu , ma Force , & ma Puissance ,
 Au pitoyable estat où m'a mis ma naissance ,
 Je demande , & j'attens de ta sainte bonté
 Le pouvoir de bien-faire avec la volonté.
 L'homme que le peché rend foible & miserable ;
 Sans toy de tous les deux a le cœur incapable.
 Je veux , pour m'acquiter de tes bien-faits divers ;
 Tirer de ta Grandeur , le tableau dans mes vers :
 Je t'offre de l'Encens , des fleurs & des Couronnes ;
 Mais je ne t'offre rien que ce que tu me donnes :
 C'est toy dont mes tableaux empruntent leurs couleurs ;
 Le Printemps amoureux te doit toutes ses fleurs ,
 Et les plus doux parfums dont l'Arabe se vante ,
 Ne tirent leur odeur que de ta main sçavante ,

Qui d'un art merveilleux répand dans tous les Corps,
 Sans jamais s'épuiser, ses superbes trésors.
 Enfin, rien n'est à nous, je sçay ton droit suprême,
 Et moy-même ne puis me dire estre à moy-même.
 Reçoy donc pour present, Vnique Bien-facteur,
 Les biens dont ma Raison te confesse l'Auteur :
 Reconnois tes Trésors, & la source seconde
 Des faveurs que ta Grace épand par tout le Monde,
 Et qui, comme vn grand fleuve, eternal en son cours,
 En faveur des Mortels se répandra toujourn.
 Tandis que chaque jour l'Astre de la lumiere
 Dans vn char de rubis fournira sa carriere,
 Et que l'obscur Nuit d'Etoilles s'allumant,
 D'une passe clarté peindra le Firmament,
 Tu donneras sans cesse aux desirs des Fidèles,
 Pour te faire des dons, des richesses nouvelles,
 Et nous viendrons sans cesse, ô Roy des Immortels,
 De tes propres bien-faits couronner tes Autels.
 Nous nous confesserons, ainsi que nous le sommes,
 De Pauvres, d'Ignorens, & de fragiles hommes,
 Qu'un crime hereditaire a privez de tout bien,
 Et qui manquant de tout, ne sont dignes de rien;
 Si tu n'estois venu, par des graces insignes,
 Chasser la Pauvreté, donner à des indignes,
 Et si ton chaste Amour, dans ses ardens transports,
 N'avoit pour nos besoins prodigué ses trésors.



XX

SAINT ELIE.
AVX RELIGIEUSES
CARMELITES.
HYMNE PREMIERE.



Y-je donc eu l'aisle assez forte ,
Pour voler jusques sur ce mont ,
Qui touche le Ciel de son front ?
Quelle jeune audace m'y porte ?
Le foule sous mes pas le vaste champ des airs
Sous moy s'allument les éclairs ,
Sous moy se forme le tonnerre ;
A peine j'apperçois le liquide Element ,
Et tout le globe de la Terre
Me paroist vn point seulement.

Suis-je sur la fameuse teste
Ou du Caucase merveilleux ,
Ou de cet Olympe orgueilleux ,
D'où n'ose approcher la tempeste ,
Suis-je sur Sinay qui jusqu'au fondement ,
Fut agité d'un tremblement ,
Quand Dieu donna ses loix nouvelles ?
Suis-je sur le Thabor , où parmi les clartez ,
Iesvs fit à des yeux fidèles ,
Voir ses passageres beautez ,

Caucaſe à la teſte chenuë ,
 Olympe , au front toujourns ſerain ,
 Cyteron , au ſommet hautain ,
 Athos , qui menace la nuë ;
 Et toy , cher Helicon , dont le double coupeau
 Loge le celebre troupeau
 Des doctes filles de Memoire ;
 Baiffez ſous le Carmel vos chefs audacieux ,
 Et ſçachez que ſa moindre gloire ,
 Eſt de monter juſques aux Cieux.

C'eſt ſon hoſte qui le couronne
 Sur tous les monts de l'Vnivers ,
 Par tant de miracles divers ,
 Dont l'éclat auguſte m'étonne ,
 L'incomparable Elie y laiſſe encore voir ,
 Les traces du divin pouvoir
 Dont le Ciel reſſentit l'Empire :
 O ma lyre , oſes-tu juſques là te flater ,
 Que de croire que tu peux dire ,
 Ce que l'on ne peut imiter ?

Achab fait gloire d'eſtre impie ,
 Et par vn culte criminel ,
 Il abandonne l'Eternel ,
 Pour des Dieux qui n'ont point de vie.
 Les peuples aveuglez ſuivent leur Roy brutal ,
 Les ſanglans autels de Baal
 Fument d'encens , & de viſtmes ;
 Le changement des mœurs ſuit celuy de la Loy ,
 Et les plus effroyables crimes ,
 A pas vn ne donnent d'effroy ,

Samarie

Samarie est vn grand Theatre,
 Où le Demon victorieux,
 Exerce vn pouvoir furieux,
 Sur la multitude Idolâtre.
 Les iuges corrompus rendent leurs jugemens,
 Les assassins à tous momens,
 Y font d'exécrables carnages;
 Le vice sur le thrône en triomphe parest,
 L'erreur emporte les plus sages,
 Et l'honneur cede à l'interet.

La volupté molle & flateuse
 Y trouble l'aveugle raison,
 Par son agreable poison,
 Et sa flâme n'est point honteuse;
 La seule passion y regle les desirs,
 Le goust y fait choix des plaisirs,
 Moins ils sont permis, moins ils lassent;
 Les hommes sont sans honte en leur brutale ardeur,
 Et les femmes qui les surpassent,
 Font gloire d'estre sans pudeur.

On voit luire sur leurs visages,
 Les beautez trompeuses du fard,
 Leur soin, leur étude, leur art
 Est de captiver des courages.
 Mais en les embrasant d'un regard enflâmé,
 Leur propre cœur est consumé,
 En les gesnant, elles se gesnent;
 Par les noms seulement leurs maux sont differens,
 Et les captifs qu'elles enchaînent,
 Sont leurs veritables Tyrans.

Iefabel , leur Reine barbare ,
 Est vn miracle de beauté ;
 Mais son horrible cruauté ,
 En ternit l'éclat le plus rare.
 L'impitoyable Achab est bien digne d'avoir
 Pour compagne de son pouvoir
 Cette épouvantable furie ;
 Et le Roy des Demons , le pere de l'erreur ,
 Pour défendre l'Idolâtrie
 Brûle d'une moindre fureur.

L'orgueil regne dans ses paroles ;
 Et ses sales affections ,
 Ses impudentes passions
 Sont ses veritables Idoles.
 Le brillant vermillon étouffe sur son teint ,
 Des fleurs dont nature le peint ,
 La beauté vive & naturelle :
 Et l'on trouve toujours son esprit irrité ,
 Si lors que l'on approche d'elle ,
 On ne farde la verité.

On flate sa vaine folie ,
 Mais rien ne la sçauroit flater ,
 Tant qu'on luy verra resister
 Le cœur invincible d'Elie.
 Sur le paisible front du Carmel glorieux ;
 Dans vn repos delicieux ,
 Il jouït de la solitude ;
 Et loin du bruit confus d'une prophane Cour ,
 De Dieu seul y fait son étude ,
 Comme seul il est son amour.

Qui pourroit chanter les loüanges
De ce miracle d'Israël ?
Il vit avec vn corps mortel ,
Comme sans corps vivent les Anges.
De ce corps où son ame est comme en vn tombeau ,
Son zele est l'innocent bourreau ,
Il rend sa revolte inutile ;
Et cet homme divin pratique contre foy ,
Tous les conseils de l'Evangile ,
Dans les tenebres de la loy.

Mais quand la prompte Renommée
Eut dans les antres du Carmel ,
Des desseins contre l'Eternel ,
La triste nouvelle semée :
Quand il vid du vray Dieu , les Autels renversez ;
Les divins Prophetes chassez ,
Par vne insolence cruelle ;
Ils sort de ses deserts , & vient comme vn Lyon ,
Heurter d'vn Monarque Infidèle
La prophane Rebellion.

C'est-toy , dit-il , superbe Prince ,
Qui par ta noire impieté ,
As ravi la tranquillité
A ta malheureuse Province.
C'est toy qui du vray Dieu méprisant les bontez ,
Rends des hommages effrontez ,
Aux Dieux que tes voisins adorent ;
Mais vive le vray Dieu , je vay te faire voir ,
Que les Ministres qui l'implorent ,
Surpassent tes Dieux en pouvoir.

Cieux, si legers, & si solides,
Qui par vostre corps si réglé,
Faites voir au plus aveuglé,
Que Dieu meut vos sphaeres rapides;
Puis qu'Achab ne veut pas dans les miroirs roulans
De vos globes étincelans,
Contempler sa vive lumiere;
Fermez-vous jusqu'au jour où le Roy des saisons,
Aura dans sa longue carriere,
Trois fois visité ses maisons.

Il se teut, & le Ciel se ferme,
Et l'on le sollicite en vain,
D'ouvrir ses campagnes d'airain,
Avant cet effroyable terme.
Le flambeau lumineux qui mesure le jour,
Depuis qu'il commence son tour,
Jusqu'à ce qu'il entre dans l'onde,
De son char flamboyant des heures attelé,
Au lieu de lumiere seconde,
Verse vn feu dont tout est brûlé,

Dans les solitaires bocages,
Les Arbres jadis si touffus,
Sous leurs bras tout secs & tout nuds,
N'ont plus de fraîcheur, ni d'ombrages,
Ceux qui par leur nature, en dépit des hyvers,
Gardent leurs rameaux toujours verds,
Dans ce chaud ardent se noircissent;
Les prez perdent l'émail de leurs vives couleurs,
Toutes les campagnes jaunissent,
Et tous les jardins sont sans fleurs.



Les ruisseaux qui dans les prairies
Serpentoient d'un cours diligent,
Ne roulent plus de flots d'argent,
Et les fontaines sont taries.
Ces torrens furieux qui par superbes bonds,
Rouloient du haut sommet des monts,
Arrestent leurs bruyantes courses;
Et ce fleuve fameux qui pour l'arche s'ouvrit,
Ne peut tirer de ses deux sources,
Assez d'eau pour mouiller son lit,

Les oiseaux faisis de tristesse,
Laissent leurs concerts amoureux;
Les troupeaux les plus vigoureux
Meurent d'une lente foiblesse.
Le Laboureur qui voit l'Automne revenir,
Dans ses champs ne voit point jaunir
L'or de la moisson désirée;
Et lors que des sillons les tuyaux sont sortis;
Bien-tôt la saison alterée,
En Cendres les a convertis,

Vne épouventable famine
Regne avec vne triste horreur,
Et fait dans sa longue fureur,
Sentir la vengeance divine,
On rencontre par tout des phantosmes errans,
Des hommes foibles & mourans,
Qui n'ont plus que la peau noircie;
Leurs yeux sont enfoncez, leurs regards sont affreux,
Et de leur bouche rétraissie
Il sort un souffle venimeux,

Dans Iericho , dans Samarie ,
Les plus opulens Citoyens
A peine trouvent les moyens
D'allonger leur mourante vie.
Où le luxe insolent , & les vaines grandeurs
Estaloient toutes leurs splendeurs ,
Les miseres sont sans pareilles ;
Iesabel en fremit , elle invoque ses Dieux ,
Pour l'ouïr , ils n'ont point d'oreilles ,
Ni de mains , pour ouvrir les Cieux.

Cependant vne grotte obscure
Cache dans sa profonde nuit ,
Celuy qui commande sans bruit ,
A tous les corps de la nature.
Dieu pour qui le Prophete est contraint de chercher
Un lieu secret à se cacher ,
L'y comble d'une sainte joye ;
Par vn noble miracle il appaise sa faim ,
Et veut que des oiseaux de proye
Tous les jours luy portent du pain.

Mais c'est assez punir la terre ,
L'Astre qui rallume le jour ,
Du troisiéme en a fait le tour ,
Depuis que tu luy fais la guerre.
Prophete , dont la langue à son commandement
Ouvre , ou ferme le firmament ,
Enfin la famine t'ennuye ;
Le Ciel t'obeït comme à son Souverain ,
A ta voix pour donner la pluye
Ouvre ses campagnes d'airain.

O que les plaines alterées,
Par vn cruel embrasement,
Receurent lors avidement
Des eaux si long temps desirées.
Elles percent leur sein par la soif crevassée,
Et bien tost leur teint effacé
Reprend ses beautez fugitives;
La verdure embellit les pâles arbrisseaux,
Et les sources claires & vives
Grossissent le cours des ruisseaux.

Après ces insignes merveilles,
Prophetes trompeurs de Baal,
Pouvez-vous à vostre rival,
En opposer d'autres pareilles?
Déchirez vostre chair, invoquez vostre Dieu,
Baal est bien loin de ce lieu,
Il dort, & ne peut vous entendre;
D'holocaustes sanglans vous chargez ses Autels;
Mais loin de les reduire en cendre,
Il brûle en des feux eternels.

Elie ordonne que l'on mouille,
Le bois, la victime, l'Autel,
Qu'il offre au vray Dieu d'Israël,
Qu'Israël de gloire dépoüille.
Le Ciel estoit obscur, il s'éclaircit soudain,
Et l'on void parmi l'air serain,
Vn globe de flâme descendre;
Il embraza l'Autel, la victime, & le bois;
Orgueilleux Baal, viens défendre
Et tes Prophetes, & tes lois.

De Frestres vne bande impie,
Est conduite au bord du Jourdain,
Contre eux le peuple arme sa main,
Et leur sang leurs crimes expie.
Le fleuve avec plaisir voit dans son lit natal,
A ces riches flots de crystal,
Changer leur couleur naturelle;
Et fuyant vers la mer d'un pas précipité,
Porte l'agréable nouvelle
De cette sainte cruauté.

Qui pourroit dire la colere;
Dont Iefabel sent le transport,
Apprenant la tragique mort
D'une troupe à ses yeux si chere?
Le Lion inhumain avec moins de fierté,
Rugit dans son antre écarté,
Lors qu'il n'y trouve plus sa race,
Mais le Chasseur jouit de son enlèvement,
Triomphe de sa fiere audace,
Et rit de son rugissement.

Iefabel tu seras punie
De ta barbare cruauté,
Et tu perdras la Royauté,
Que tu changes en tyrannie.
Celuy dont ton orgueil a juré le trépas,
Sçait tes desseins, & ne craint pas
La peine que tu luy destines;
Lors que tu crois le perdre, il fait un nouveau Roy,
Par qui les vengeances divines
Vont bien-tost éclater sur toy.

Nabot , par ta fureur insigne ,
Endure vn injuste trépas ,
Parce qu'il ne te laisse pas
Iouir des beautez de sa vigne.
De ce sang innocent la voix avec horreur ,
Accusa ta noire fureur ,
Devant le Dieu de la nature :
La mort te va ravir le sceptre que tu tiens ,
Et ton corps , pour sa sepulture ,
N'aura que le ventre des chiens ,

Dans cette troupe mercenaire ,
Qui flate tes sens déreglez ,
Et dont les yeux sont aveuglez ,
Ou qui s'aveuglent pour te plaire ;
Dans ces Prophetes faux qui te restent encor ,
Et qui te font d'un siecle d'or ,
Concevoir la vaine esperance ;
Tu ne pourras trouver , en ce moment fatal ,
Ni de conseil , ni d'assistance ,
Non plus qu'en tes Dieux de metal ,

Ton malheur instruira les Reines ,
Qui respectant la verité ,
Veulent avec sincerité ,
Défendre ses loix souveraines ;
Tes Prophetes menteurs leur feront soupçonner ,
Ceux qui tâchent de suborner ,
Ou leur ignorance , ou leur zele ;
Et qui pour leurs rivaux devenus furieux ,
Appellent leur haine mortelle ,
La cause , & l'interest des Cieux ,

Et toy, miraculeux Elie,
 Des vrays Prophetes du Seigneur,
 Par ton zele pour ton honneur,
 Tu feras l'image accomplie.
 Tu feras le miroir des Orateurs sacrez,
 Qui sans peur d'estre massacrez,
 Font aux Roys entendre leurs crimes,
 Et qui de leur grandeur les voyant abuser,
 Ne se servent point des maximes
 Par qui l'on peut tout excuser,

Demeure encore sur la terre,
 Où ton zele sage & brûlant
 Peut seul du Demon insolent,
 Soutenir l'effroyable guerre :
 Ta seule autorité peut entre les Mortels ;
 Conserver les divins Autels
 Du Dieu dont la gloire te touche.
 Le peuple à qui tu fais tes desseins seconder,
 Craint plus les foudres de ta bouche,
 Que tous ceux que l'air fait gronder,

Saint Prophete, au lieu de te rendre
 A la justice de mes vœux,
 Je voy des globes lumineux,
 Vn char magnifique descendre :
 Il semble à son éclat si pur, & si brillant,
 Qu'un seul rubis étincelant
 En est la superbe matiere ;
 Il sort de longs éclairs de son brûlant effieu,
 Et les chevaux pleins de lumiere,
 Des narines soufflent le feu.

Voilà qu'il se perd dans la nuë ,
Et qu'il t'enleve dans les Cieux ,
Pour te mettre loin de nos yeux ,
Dans vne demeure inconnuë :
O gloire d'Israël , puis qu'il faut aujourd'huy ;
Se resoudre à souffrir l'ennuy
De ton absence si cruelle ;
Demander tout son feu , ce seroit trop pour moy ,
Il me suffit qu'une étincelle
Eclaire & réchauffe ma foy.

Filles de ce merveilleux Pere ;
Divine Race du Carmel ,
De qui le Monarque eternal ,
Est l'Amant , l'Epoux , & le Frere :
Vierges , qui dans le sein de vos vivans tombeaux ,
Comme des celestes flambeaux ,
Eclairez la nuit de la France ;
Recevez y ces Vers , que je chante pour vous ,
Et pour toute la recompence ,
Chantez-les devant vostre Epoux.



Voilà qu'il se perd dans la nuit,
 Et qu'il s'enlève dans les cieux,
 Pour se mettre loin de nous,
 Dans une demeure inconnue.
 O espoir d'aimer, qui faisais mon sort,
 Se retire à l'instant de mon cœur,
 De ton absence il est dégoûté,
 Demander tout son bien, ce n'est plus son sort,
 Il ne lui reste qu'une chose,
 Eclaircir & reconnaître son sort.

Filles de ce merveilleux sort,
 Divine Race du Ciel,
 De qui le Monarque éternel
 Est l'Amant, l'Époux, le Prince.
 Virgins, qui dans le sein de vos pères
 Aimez des cœurs si chastes,
 Éclaircissez nous de la même lumière,
 Recevez ces Vœux, que je présente pour vous,
 Et pour toute la reconnaissance,
 Que les cœurs de vos Époux.



SAINT IEAN
BAPTISTE.

HYMNE II.

DO V c E Maistresse de ma lyre,
Muse, mes pudiques amours [Martyre
Qui charmes de mon cœur le plus cuisant,
Par des Vers qui coulent toujourns,
Pourquoy veux-tu quitter la superbe Solyme,
Où par le juste honneur d'un culte legitime,
On adore le Dieu qui forma l'Vnivers?
D'où vient cette humeur solitaire,
Qui me commande, pour te plaire,
De te suivre dans les deserts?

Peux-tu pas dans ce temple auguste
Du Roy par qui regnent les Rois,
Trouver vne matiere aussi noble que juste,
Des sçavans accords de ta voix?
C'est-là que l'Eternel qui lance le tonnerre,
Descend pour écouter tous les vœux de la terre,
Et ne se plaist pas moins qu'il se plaist dans les Cieux:
C'est là qu'à de sacrez Cantiques,
Tu peux dans les festes publiques,
Joindre des airs d'elicieux,

Tire le Voile , adore l'Arche ,
Et chante d'un ton plus qu'humain ,
Les illustres exploits de sa superbe marche ,
Qui se fit ouvrir le Jourdain.
Chante comme ce fleuve en son fameux passage ,
Au milieu de son lit , fit un double rivage ,
De ses flots divisez en deux monts de crystal ,
Et comme plus bas que les herbes ,
Jericho vid ses murs superbes
Tomber à son abord fatal.

Chante la pompeuse structure
De ce temple au front glorieux ,
Où l'art joint ses trésors à ceux de la Nature ,
Pour y rendre tout précieux.
Que si tu crains l'éclat de ces riches merveilles ,
Prens pour le noble objet de tes sçavantes veilles ,
L'illustre fondateur de ce Palais divin ;
Chante sa divine sagesse ,
Et par une pieuse adresse ,
Cache la honte de sa fin.

Muse , je prens trop de licence ,
C'est à moy de suivre tes loix ,
C'est ta divine ardeur , dont la douce puissance
Gouverne mon cœur & ma voix.
Je ne puis m'égarer quand je suivray ta piste ,
Il faut , car tu le veux , chanter du grand Baptiste ,
Et la sainte naissance , & l'admirable mort ,
Il faut obeïr à ta flâme ,
Et jamais son feu dans mon ame ,
Ne fut ni si doux ni si fort.

Ce beau feu qui fait ma loüange ,
Donne assez de force à mes yeux ,
Pour soutenir l'éclat des beautez de cet Ange ;
Qui descend des voûtes des Cieux.
Ecoute Zacharie vn Messager fidele ,
Qui te veut annoncer l'agreable nouvelle ,
D'un fils dont la naissance est au dessus des sens :
Croy cette admirable naissance ,
Et joins vne humble obeïssance ,
Au sacrifice de l'Encens,

Voilà qu'Elizabeth est Mere ,
Voilà qu'un fils elle conçoit ;
Et sur ce fils d'amour , de grace , & de mystere ;
La Nature n'a point de droit.
Dans ses sages parens , par la vieillesse sainte ,
Du feu des voluptez toute ardeur est éteinte ,
Ils en ont triomphé , quand ils ont combattu ;
Après leur paisible victoire ,
Ce fils naît comme un fils de gloire ,
Au chaste sein de la vertu.

Quelle inconcevable merveille !
Il sent l'approche de son Roy ,
La foy passe en son cœur , sans passer par l'oreille ,
Avant la vie il a la foy.
Il ne peut pas encor luy mesme se conneître ,
Toutefois il adore , il reconnoît son maître ,
Par un tressaillement qui n'a rien de charnel ;
Et ce mouvement sans exemple ,
Change en un magnifique temple ,
La prison du sein maternel.

Pleurez, Meres infortunées,
 Enfantant ces fils malheureux
 Qui naissent heritiers des tristes destinées,
 D'une faute plus vieille qu'eux.
 Mais, chaste Elisabeth, quand de la nuit profonde
 De ton pudique sein, BAPTISTE vient au monde,
 Que d'un plaisir tout pur ton esprit soit touché;
 Sans crime il entre sur la terre,
 Et sa voix y fera la guerre
 Au Demon, au monde, au peché.

Trop incredule Zacharie,
 Qu'il se montre puissant pour toy,
 Il ne sçauroit parler, & ta langue il délie,
 Et ses cris instruisent ta foy.
 Chacun accourt au bruit de ces nouveaux miracles;
 Chacun est étonné d'entendre les Oracles,
 Que ta bouche prononce avec tant de clarté;
 Et dans les champs de l'Idumée
 Bien-tost la nouvelle est semée
 De leur prochaine liberté.

BAPTISTE donne le présage
 Des ses exploits victorieux,
 L'Angelique pudeur colore son visage,
 Un feu divin luit dans ses yeux.
 On sent à son abord sa pureté celeste,
 On ne voit rien de bas en son air, en son geste
 Tout s'y montre divin, tout y paroît nouveau;
 Il parle en gardant le silence,
 Et cet enfant n'a de l'enfance,
 Que les langes & le berceau.

A peine

A peine vn lustre sur sa teste
A-t-il fait son rapide tour ,
Que ce jeune heros aux batailles s'apreste ,
Dans vn solitaire séjour.
Son corps n'est pas formé, JEAN craint qu'il ne s'infecte,
Et d'un Prestre , & d'un Saint la maison est suspecte ,
Et cet Ange caché dans le corps d'un Enfant ,
Fiers Demons qu'aveugle l'audace ,
Fuyez , il faut quitter la place ,
A cet ennemi triomphant.

Vieux deserts , campagnes ardentes ,
Où des infertiles sablons
Les vents forment tantost des montagnes brûlantes ,
Et tantost creusent des vallons :
Cet amour inconnu dont la flâme secrete ,
Est maistresse du cœur de ce chaste Prophete ,
A plus d'ardeur encore que le feu qui vous cuit ,
Et dans vos antres solitaires ,
En la science des mysteres
Cet amour sans maistre l'instruit.

C'est cet amour qui le gouverne ,
Et quand il le veut retirer ,
Du tombeau penitent de sa sombre caverne ,
Il le quitte sans differer.
Son discours animé d'une sainte constance ,
Condamne les pecheurs , prêche la penitence ,
Sur les bords écartez du celebre Iordain ,
Et vient comme vn terrible foudre ,
Heurter , abatre & mettre en poudre ,
Du Demon le thrône hautain ,

„ Hebreux , dit-il , que la sagesse ;
„ Et les beautez de l'Eternel
„ Ont fait vn peuple saint , d'un peuple criminel ;
„ Illustre objet de sa tendresse ;
„ Vous , pour qui son pouvoir s'est armé tant de fois ;
„ Pour qui sa main brisa tous les thrônes des Rois ,
„ Qui vouloient s'opposer à vos nobles ancestres ;
„ Lors que par tant d'exploits divers ,
„ Sa faveur les rendit les maistres
„ Des plus beaux lieux de l'Vniuers.

„ Enfin de vos longues miseres
„ Le Ciel veut terminer le cours ,
„ Celuy que le Seigneur a promis à vos peres ,
„ En descend pour vostre secours.
„ Ce saint Libérateur dont la grace celeste
„ Doit delivrer vos cœurs d'un servage funeste ,
„ Est au milieu de vous , sans en estre connu ;
„ Parmi vous il cache sa vie ,
„ Et je suis sa voix qui vous crie ,
„ De Dieu le Royaume est venu.

„ Fussiez-vous des Cedres superbes ;
„ Dont le front montaît dans les Cieux ,
„ Vous ferez renversez aussi bas que les herbes ,
„ Par la foudre du Roy des Cieux.
„ L'Arrest en est donné , ce redoutable foudre
„ Va punir vostre orgueil , & vous reduire en poudre ,
„ Si vostre repentir n'en éloigne les coups :
„ Pecheurs , faites donc penitence ,
„ Et venez par la repentance ,
„ Au Royaume établi pour vous.

„ C'est peu de m'ouïr sur ces rives ,
 „ Accuser vos noires erreurs ,
 „ Il faut vous baptiser dans ces eaux fugi
 „ Et dire , nous sommes pecheurs :
 „ Il faut lavant vos corps , protester que
 „ Detestent la fureur de leurs injustes fl
 „ De leur haine enragée , & de leur fol
 „ Attendant cet autre Baptême ,
 „ Où chacun mourant à soy mesme ,
 „ Trouve sa vie en son cercueil ,

La glorieuse renommée
 De la doctrine , & du Docteur ;
 Dans les champs Palestins aussi-tost fut semée ;
 Par vn bruit qui n'est point flateur.
 On court de tous costez pour voir , & pour entendre
 Cet Ange des deserts , dont la voix vient apprendre
 Du Messie attendu l'heureux avenement ;
 Et le Jourdain qui dans son onde ,
 Voit alors entrer tout le monde ,
 En est saisi d'étonnement ,

Parmi la criminelle bande
 Des pecheurs , & des publica ins ;
 Le Sauveur des mortels à B A P T I S T E demandé ;
 D'estre baptisé de ses mains.
 Il doit à son desir vne humble obeïssance ,
 Mais en obeïssant , il blesse l'innocence
 Du divin Redempteur , du fils de l'Eternel ;
 Que faut-il doncques qu'il choisisse ?
 Qu'il refuse , ou qu'il obeïsse ,
 Il ne peut qu'estre criminel ,

Obey, BAPTISTE admirable,
Le Sauveur n'a point de peché,
Mais pour purifier l'homme vain & coupable,
Il veut en parêtre tâché.
Voilà l'Agneau divin que la Terre desire,
Il est temps qu'il agisse, il est temps qu'il retire
Les hommes aveuglez de leur profond sommeil;
Saint Precurseur, cede à ton Maître,
L'Aurore ne doit plus parêtre,
En la presence du Soleil.

O qu'il confesse avecque joye,
Qu'il n'est point le Christ du Seigneur,
Mais la voix qui semond quel'on dresse sa voye,
Et qu'on luy prepare son cœur.
Avec étonnement le peuple le contemple,
De sa vertu celeste il admire l'exemple,
Pour le divin Messie il le veut recevoir;
Et JEAN par sa voix, par sa vie,
De cet admirable Messie,
Frêche la gloire, & le pouvoir.

Mais quelle funeste aventure
A mis dans de rigoureux fers,
Celuy dont la naissance étonnant la Nature,
Fit trembler le Roy des Enfers?
Pourray-je bien penser, mais pourray-je bien dire,
Sur les tons delicats où j'ay monté ma lyre,
D'un impudique amour les barbares transports?
La Lyre est pour les doux Cantiques,
Et pour des sujets si tragiques,
Ses tons ne sont pas assez forts.

Herode d'une amour brutale,
 Porte les liens rigoureux:
 Comme vn breuvage doux son poison il avale,
 Il est Prince, il est amoureux.
 Il se voit au dessus des peines legitimes,
 Qu'établissent les loix pour arrester les crimes,
 Le murmure public n'est pour luy que du vent;
 Et sa passion déreglée
 L'emporte en son ame aveuglée,
 Sur la crainte du Dieu vivant.

BAPTISTE a l'oreille du Prince,
 Qui se plaist dans ses saints discours,
 Et qui pour bien regir sa fidele province,
 Le consulte presque tousjours.
 Mais ni haute faveur, ni royales caresses,
 Ni relevez espoirs, ni superbes promesses,
 Ne peuvent ébloüir son esprit genereux;
 Il luy reproche son inceste,
 Dont l'ardeur honteuse & funeste,
 Le rend coupable & malheureux.

Saint Homme, qui troubles sa joye,
 Sçay-tu pas qu'en parlant aux Rois,
 Il ne faut employer que paroles de foye,
 Et que leurs desirs sont leurs loix?
 Pourquoi n'imites-tu le respect, la prudence
 De ces Frêtres discrets, qui gardent le silence,
 Bien qu'ils soient obligez de blâmer son amour?
 Mais tu sors de la solitude,
 Et tu n'as jamais fait d'étude,
 Du style qui plaist à la Cour.

Celle dont l'ardeur dissoluë ,
 T'offense avec tant de raison ,
 Dans son cœur irrité ta perte a resoluë ;
 Par le fer , ou par le poison.
 Tous les jours elle employe & les cris & les larmes ;
 Les refus, les douceurs , les menaces, les charmes ,
 Pour obliger Hérode à signer ton trépas ;
 Peux-tu croire innocent B A P T I S T E ,
 Que toujourns ce Prince résiste.
 A de si dangereux appas ?

Quand l'hyver d'une triste audace ,
 A nos champs ravit leurs trefors
 Sur le bord des ruisseaux qui deviennent de glace ,
 Les Serpens nous paroissent morts :
 Mais quand le doux Printemps ramene la verdure ,
 Ces serpens assoupis pendant l'aspre froidure ,
 Roulent en mille plis leur corps étincelant ,
 Vn feu noir luit dans leurs prunelles ,
 Et dessus leurs langues mortelles
 Ils portent vn venin brûlant.

Ainsi le rival de son frere ,
 Mais le rival incestueux ,
 Semble n'avoir pour toy , ny dépit , ny colere ,
 Bien que tu condamnes ses feux.
 Mais d'un serpent qui couche au sein d'une ennemie ,
 La fureur n'est pas morte , elle n'est qu'endormie ,
 Elle fait vne trêve , & non pas vne paix ;
 Attens quelque Royale feste ,
 Et tu la verras sur ta teste ,
 Lancer ses plus horribles traits.

Cent lampes d'or sont allumées,
Dans vn salon étincelant ,
On y verse du baûme , & leurs douces fumées
Forment vn parfum excellent.
De superbes tapis on couvre les murailles ,
Où l'aiguille sçavante a tracé des batailles ,
De ce Prince fameux qui s'étoit vû pasteur ,
Et qui de son peuple fidèle
Fut par sa valeur immortelle ,
Le Pere , & le liberateur.

Dessous vn haut dais magnifique ,
Herode donne vn grand festin ,
Il approche de luy la compagne impudique
De son miserable destin.
La fille se presente , elle est jeune , elle est belle ,
Ses cheveux annelez d'une façon nouvelle ,
Mélent leur or brillant au lustre des rubis ,
La taille en est majestueuse ,
Et la richesse somptueuse ,
Est galante sur ses habits.

Son abord fait fendre la foule :
Chacun admire ses appas ,
Elle danse , elle glisse , ou plutôt elle coule ;
Son oreille conduit ses pas.
Herode est transporté de sa charmante adresse ,
Et fait dans son transport vne folle promesse ,
De ne rien refuser à son ambition ;
Deust-elle alors , oze-t-il dire ,
De la moitié de mon Empire
Demander la possession.

A ces mots, la mere s'appreste,
A se vanger du Precurteur,
Elle veut que sa fille en demande la teste,
Au mari dont elle est la sœur.
Ce Prince malheureux qui craint son insolence;
Voudroit bien garentir de cette violence
Le saint que pour luy plaire il tenoit arresté;
Mais par vne crainte frivole,
De ne garder pas sa parole,
Il commet vne impieté.

Contente, ô Princesse execrable,
Tes ressentimens inhumains,
Tu tiens de ton Censeur la teste venerable,
Entre tes infidèles mains:
Horreur de la Iudée, & la honte des Reines,
Monstre affamé de sang, boy le sang de ses veines,
C'est vn breuvage propre à ta chaude fureur;
Qui pour sa vengeance secrette,
Sans crainte massacre vn Prophete,
Peut boire son sang sans horreur.





S A I N T E
C E C I L E.
H Y M N E I I I.



Q R G V E I L L E V S E Philosophie,
Douce peste de la raison,
Qui fais pour le remede avaler le poison,
A quiconque en ses maux à ton aide se fie,
Toi, de qui le plus grand effort,
Est à l'approche de la mort,
De ne témoigner point de crainte,
Vien m'oüir chanter le trépas
D'une Vierge dont l'ame aussi forte que sainte,
Vid la mort, la sentit, & ne la craignit pas.

Cette grande & superbe ville,
Cet abbrege de l'univers,
Rome, où l'on voit briller cent miracles divers;
N'en a point de plus grand que la jeune C E C I L E;
Elle conte entre ses ayeux,
Les heros les plus glorieux,
Dont Rome honore la memoire;
Mais elle surpasse leur rang,
De ses propres vertus elle tire sa gloire,
Et donne vn nouveau lustre à son illustre Sang.

La Nature l'avoit pourveuë,
De ces attraits victorieux,
Qui rendent aux esprits leur joug délicieux,
Et portent dans les yeux le poison par la veuë;
Mais bien qu'elle eût tous les trefors,
Qui peuvent faire aimer vn corps,
Elle n'en fut jamais plus fiere;
Elle méprisa ses beautez,
Et n'en pouvant encor éteindre la lumière,
Sa solitaire humeur en cacha les clartez.

Eprise d'une sainte flâme,
Elle offre sur le saint Autel,
Aux divines beautez de l'Epoux immortel,
Les graces de son corps, & les dons de son ame;
Ce sacrifice merveilleux,
Fait fremir le Prince orgueilleux,
Dont le siecle est l'aveugle empire;
Mais tandis que dans les Enfers,
Des farouches Demons le noir peuple en soupire,
Les Anges dans les Cieux en font de doux concerts.

Depuis cet acte magnanime,
C E C I L E au monde ne vit plus;
Pourroit-elle goûter des plaisirs défendus,
Elle qui ne veut point de plaisir legitime?
Dans les pleurs que versent ses yeux,
Dans les jeusnes laborieux,
Dans les haïres, dans les oilices;
Son cœur par la grace affermi,
Trouve sans se lasser d'innocentes délices,
Et ne traite son corps que comme vn ennemi.

Les travaux de la penitence ,
Par leur constante cruauté ,
De son aimable corps conservent la beauté ,
Et luy font seulement perdre son insolence.
Valerien en est épris ,
Mais il trouve vn chaste mépris ,
Qu'il nomme vne injure cruelle ;
Son bien ébloüit ses parens ,
Et pour cette hymenée ils exercent sur elle ,
Au mépris de son vœu le pouvoir de Tyrans.

Elle est contrainte de se rendre ,
Et son cœur espere toujourns ,
Que son divin Epoux qui seul a ses amours ,
De son Epoux mortel la sçaura bien défendre :
„ Sçache , luy dit-elle hardiment ,
„ Qu'un Ange est mon jaloux amant ,
„ Qu'il est mon immortelle garde ;
„ Et qu'il est prest de te punir ,
„ Si comme mon mari ton amour se hazarde ,
„ De m'oster vne fleur qui ne peut revenir.

Aux foudres de sa belle bouche ,
Valerien saisi d'horreur ,
Sent couler dans son ame vne sainte terreur ,
Qui le rend tout d'un coup vne insensible foudre :
A peine ose-t-il regarder ,
Ces yeux qui semblent luy darder ,
Pour regards , des traits homicides ;
Et croyant ses Fables encor ,
En elle il pense voir l'arbre des Hesperides .
Dont vn Dragon gardoit les riches pommes d'or.

Quelquefois il sent dans son ame ,
 Vn combat long & dangereux ,
 Il veut croire tantost ses desirs amoureux ,
 Et tantost le respect en modere la flamme :
 Enfin la grace dans son cœur ,
 Fait que le respect est vainqueur ,
 Aux loix de CECILE il se range ;
 Mais il veut pour y consentir ,
 Voir les divins appas de ce merveilleux Ange ,
 Dont elle fait si haut le pouvoir retentir .

Tu ne sçauois voir , luy dit-elle ,
 Ce défenseur chaste & jaloux ,
 Qui conserve mon corps pour le celeste Epoux ,
 Si tu n'es comme moy son esclave fidèle :
 Il faut que dans vn sacré bain ,
 Tu dépouilles ton estre humain ,
 Que tu renonces à toy-mesme ;
 Et que comme dans vn tombeau ,
 Ton vieil homme mourant dans l'onde du Baptême ,
 Tu sortes en esprit revestu du nouveau .

Alors le Prince des tenebres
 Sous vn infidèle Empereur ,
 Souloit sur les Chrétiens sa barbare fureur ;
 Et rendoit par leurs maux , leurs triomphes celebres ,
 Sous Rome aux sept monts orgueilleux ,
 Ils creusent d'vn art merveilleux ,
 Vne autre Rome toute entiere ,
 Et dans ce tenebreux séjour ,
 Le flambeau de leur foy leur donne vne lumiere ,
 Plus douce à leurs esprits que la clarté du jour .

Là vivans ils s'ensevelissent ;
 Et parmi l'horreur des tombeaux ,
 Fuyant l'œil des Tyrans, & trompant leurs bourreaux ,
 De leurs sacrez concerts les grotes retentissent.
 Urbain , le Prince des Pasteurs ,
 Y donne à ses saints auditeurs ,
 Vne divine nourriture ,
 Et leur cœur de zele enflâmé ,
 Trouve mille plaisirs dans cette sepulture ,
 Où leur esprit est libre, & leur corps enfermé.

L'amoureux Epoux de Cecile ,
 Y vint le Pontife aborder ,
 Et bien-tost ses desirs se firent accorder ,
 Vn remede à ses maux aussi saint que facile ;
 Du Baptême où l'on le longea ,
 L'eau merveilleuse le purgea
 De ses souillures criminelles ;
 Et soudain changeant de desirs ,
 Où son esprit trouvoit des contraintes cruelles ,
 Il trouva désormais de celestes plaisirs.

Comblé d'une ineffable joye ,
 Il sort du tenebreux séjour ,
 Revient trouver Cecile , à qui son pur amour ,
 En de tendres discours, mais chastes, se déploie.
 „ Je puis , répond-elle , aujourd'huy
 „ Que mon Epoux te joint à luy ,
 „ T'aimer sans offenser ses flâmes ;
 „ L'Hymen n'a pû joindre nos corps ,
 „ Mais les nœuds de la foy qui conjoignent nos ames ,
 „ Côme ils sont bien plus doux, sont aussi bien plus forts.

„ Tandis que ton cœur infidèle,
 „ Servoit d'un culte diligent,
 „ Comme le Dieu du Ciel, des Dieux d'or & d'argent;
 „ Je ne pouvois t'aimer sans estre criminelle.
 „ Maintenant que ton cœur changé
 „ Au joug du Seigneur s'est rangé,
 „ Pour toy le mien aussi se changé;
 „ Nos feux seront pleins de douceurs,
 „ Et je n'ay plus besoin de la garde d'un Ange;
 „ Parce que je feray ton Epouse, & ta sœur.

Elle eut dit, & l'Ange celeste,
 Sous un corps dans l'air emprunté,
 A leurs yeux ébloüis decouvre vne beauté,
 Qui n'a rien que de haut, & rien que de modeste:
 Sur son front la chaste pudeur,
 Tempere l'auguste grandeur,
 L'or brille dans ses tresses blondes;
 Ses yeux sont deux divins flambeaux,
 Et quand la nuit étend ses tenebres profondes,
 On ne voit point au Ciel d'Astres qui soient si beaux.

Je viens, luy dit-il, pour complaire
 Au desir ardent de me voir,
 Qui sur ta passion eut assez de pouvoir
 Pour éteindre tes feux, les pouvant satisfaire:
 N'admire ni la Majesté,
 Ni les charmes ni la beauté,
 Qui paroissent sur mon visage;
 Tout ce qui t'ébloüit les yeux
 N'est qu'un obscur crayon, & qu'une sombre image
 Des divines beautés du Monarque des Cieux.

Pour des roses pleines d'épines ,
 Que vous ne voulez pas cueillir ,
 Vous cueillerez des fleurs qui ne peuvent vieillir ,
 Et dont rien ne corrompt les délices divines ;
 Vous avez par vn saint mépris ,
 Desja gagné l'illustre prix
 Des voluptez abandonnées ;
 Bien-tost par vn plus noble sort ,
 Vous verrez saints Epoux, vos testes couronnées
 De lauriers immortels , par vne heureuse mort.

L'Ange finit , & s'en revole
 Dans les vastes plaines de l'air ,
 Il disparoist en feu comme fait vn éclair ,
 Dont la flâme brilloit de l'un à l'autre pole :
 De l'œil le saint couple le suit ,
 Le sort sanglant dont il l'instruit ,
 Les porte desja dans la gloire ;
 Leur amour en oste l'effroy ,
 Et devant le combat, s'ils chantent la victoire,
 Ce n'est pas vanité, c'est courage, c'est foy.

L'heure du combat se presente ;
 Valerien d'un zeile ardent ,
 Montre à ses fiers bourreaux , à son Juge impudent ;
 Que plus son corps patit , plus son ame est contente,
 Tiburce qu'il a fait Chrétien ,
 S'vnit par vn sanglant lien ,
 A cet incomparable frere ;
 Le Ciel contente leurs desirs ,
 Et les courtes douleurs d'une mort passagere ;
 Leur font goûter au Ciel d'immuables plaisirs.

C E C I L E sans verser des larmes ,
 Sur ces Heros victorieux ,
 Dans vn riche cercueil met leurs corps precieux ,
 S'instruit par leur exemple , & met la main aux armes :
 Le Iuge trouve à ses terreurs ,
 Ses menaces , & ses fureurs ,
 Que son esprit est invincible ;
 Les maux cedent à sa vertu ,
 Et son cœur est noyé d'un plaisir indicible ,
 Quand d'effroyables maux son corps est abatu.

Le Iuge prend sa resistance
 Pour fureur , pour brutalité ,
 Bien que la modestie , & que l'humilité ,
 Accompagnent toujours sa fidèle constance.
 Il veut l'étouffer dans le bain ;
 Comme il voit qu'il la presse en vain ,
 Il commande que l'on l'allume ;
 Mais ce feu vif , & violent ,
 Perd pour elle l'ardeur qui brûle & qui consume ,
 Et sert à son beau corps d'un voile étincelant.

C'est assez , ô Iuge barbare ,
 Par vn miracle si nouveau ,
 Le Ciel fait assez voir que Tyran, ny bourreau ,
 Sans luy ne peut détruire vn ouvrage si rare ,
 Mais tu n'as plus d'yeux , ny de cœur ,
 Tu te flates d'estre vainqueur
 De la foiblesse d'une fille ,
 Pour ta honte elle a trop vécu ,
 Et quand tu fais tomber la teste de **C E C I L E** ,
 La Martyre triomphe , & le Iuge est vaincu.



S A I N T
B O N I F A C E
M A R T Y R.
H Y M N E I V.

C'E s t trop laisser dormir ma lyre ,
Il faut l'éveiller en ce jour ,
Et d'un saint miracle d'amour ,
Luy faire chanter le Martyre.
Il faut envoyer jusqu'aux Cieux ,
Les sons les plus melodieux ,
Dont elle ait flaté les oreilles ,
Depuis qu'en leurs saintes forests
Les Muses gouvernant mes veilles ,
M'ont appris leurs plus beaux secrets.

Mais où m'emporte ce langage ?
Parnasse , la Muse , Apollon ,
Leur bois , leur source , leur vallon ,
N'ont point de part en mon ouvrage ;
Je suis hors de ma vieille erreur ,
Et je n'attens plus ma fureur ,
De cette troupe imaginaire ;
Mon transport n'a plus rien d'humain ,
Mon Helicon est le Calvaire ,
Et mon Permesse le Jourdain.

Parmi les peines obstinées,
Que me donne vn fascheux troupeau,
Qui de mon âge le plus beau
Vie les plus belles journées;
Je ne laisse pas toutefois
D'exercer encore mes doits
Sur la Musette ou sur la Lyre,
Et par leurs accords ravissans,
D'adoucir le fascheux martyre,
Et les longs ennuis que je sens.

Ni ma Musette, ni ma Lyre
N'ont jamais leurs sons profanez,
Ni pour des Tyrans couronnez,
Ni pour des faux Dieux d'un Empire.
Ou j'ay consacré leurs beaux airs,
Au Dieu que j'aime, & que je fers,
Les joignant aux Hymnes des Anges,
Ou si j'ay loüé des humains,
Je n'offris jamais mes loüanges
Qu'à des Heros, ou qu'à des Saints.

Quand la fureur de la jeunesse,
Gouvernoit mes affections,
J'eus de plus nobles passions,
Que pour vne aveugle Maistresse.
Pour moy la Fortune n'eut pas
Assez de force, assez d'appas,
Pour me faire adorer sa rouë,
Et porter mes vers innocens,
Quand vne Idole estoit de boüe,
A luy presenter de l'encens.

Maintenant ma veine échaufée ,
 Du beau feu qui fait les beaux vers ,
 Veut que j'apprenne à l'Vnivers ,
 D'un Martyr l'illustre trophée.
 B O N I F A C E , entre les mortels ,
 Merita d'avoir des Autels ,
 Après sa sanglante victoire ,
 Et ma Lyre haussant ses tons ,
 Luy vient au temple de Memoire ,
 Consacrer ses saintes chansons.

L'Astre qui sort du sein de l'onde ,
 Dix fois de l'an a fait le tour ,
 Depuis que d'une ardente amour ,
 Il sent la blessure profonde ,
 Il est aimable , il est aimé ,
 Celle qui le tient enflâmé ,
 Brûle du feu qui le dévore ;
 Et ce feu luy paroist si beau ,
 Qu'elle veut qu'il la brûle encore ,
 Dans la froide nuit du tombeau.

Aglæe d'un triste veuvage ,
 Se console par cet Amant ,
 Elle se plaist dans son tourment ,
 Et se croit libre en son servage ,
 Rome murmure de ses feux ,
 Les nomme à sa gloire honteux ,
 Mais elle rit de ce murmure :
 Elle a peur de la guerison ,
 Son cœur entretient sa blessure ,
 Et son amour est sa raison ,

Enfin la lumière divine
 Luy fait connoistre son erreur,
 Et la criminelle fureur,
 De cet amour qui la domine :
 Elle sort d'un sommeil profond,
 Son cœur se trouble, & se confond,
 Songeant à ses fautes passées ;
 Les larmes coulent de ses yeux,
 Et ses beautés sont effacées,
 Par ses ennuyés religieux.

„ Donques, disoit-elle en soy-mesme,
 „ J'ay du noir Tyran des Enfers,
 „ Préféré les rigoureux fers,
 „ Au joug du Monarque suprême ?
 „ Donques par d'infâmes desirs,
 „ Par de détestables plaisirs,
 „ Au Demon je fers de victime :
 „ Donques par mon aveuglement,
 „ Je fais ma gloire de mon crime,
 „ Et mon repos de mon tourment ?

„ Lors qu'une cruelle aventure,
 „ Mit mon Epoux dans le cercueil,
 „ Je voulois en ce juste deuil,
 „ M'enfermer dans sa sepulture :
 „ Cent fois je juray que toujours
 „ Il seroit mes seules amours,
 „ J'abhorray le nom d'hyménée ;
 „ Et sans hymen, un feu nouveau,
 „ A dans mon ame infortunée,
 „ Fait mourir mon premier flambeau.

„ Mais mon crime le plus étrange !
 „ N'est pas de manquer lâchement ,
 „ A la foy d'un chaste serment ,
 „ Où j'eusse trouvé ma loüange :
 „ L'ay dans le cercueil vn Epoux ,
 „ Qui ne scauroit estre jaloux ,
 „ Apprenant ma seconde flâme ;
 „ Mon crime le plus odieux ,
 „ Est d'avoir dérobé mon ame
 „ A l'Epoux que j'ay dans les Cieux.

„ O que ton partage est funeste ,
 „ Superbe & trompeuse beauté ,
 „ Si l'on n'y joint la loyauté ,
 „ Qu'on doit à cet Epoux celeste !
 „ Tu triomphes de tous les cœurs ,
 „ Mais tes vaincus sont tes vainqueurs ,
 „ De leurs fers tu fais leurs couronnes :
 „ Tu deviens esclave avec eux ,
 „ Tu prens le poison que tu donnes ,
 „ Et tu te brûles de tes feux.

„ Le pris ce que je voulois prendre ,
 „ Mais je me vis prise à mon tour ,
 „ BONIFACE brûla d'amour ,
 „ Et son feu m'a réduit en cendre.
 „ Agreable , & cruel amant ,
 „ Que tu me coûtes de tourment ,
 „ Que tu m'es doux , que tu m'es rude ;
 „ Et que j'ay de peine aujourd'huy ,
 „ A sortir d'une servitude ,
 „ Qui fait ma joye , & mon ennuy.

„ Il faut pourtant rompre mes chaînes ,
„ Il faut enfin que la raison
„ M'ouvre vne profonde prison ,
„ Dont j'aime la nuit , & les gesnes ,
„ B O N I F A C E , il faut te bannir ,
„ Je ne puis plus te retenir ,
„ Mon devoir me rend inconstante ;
„ Mais le repentir genereux ,
„ Qui me va rendre penitente ,
„ Te va rendre aussi plus heureux .

„ Mes yeux firent sans doute vn crime ,
„ Quand pour te mettre sous leur loy ,
„ Ils te firent manquer de foy ,
„ A ton Monarque legitime :
„ Cher Amant, c'est aussi le mien ,
„ Doncques par vn mesme lien ,
„ Vnifions-nous à son service ;
„ Expions par mesmes travaux ,
„ Mesme larcin , mesme injustice ,
„ Et d'amans devenons rivaux .

„ Seigneur , dont la grace m'éclaire ,
„ Je connois mon aveuglement ,
„ Mon malheur , mon déreglement ,
„ Et mon cœur ne veut plus s'y plaire :
„ Fay luire la mesme clarté
„ A qui pour moy s'est écarté
„ Hors de tes routes éternelles ;
„ Par ce changement douloureux ,
„ Fay que sans nous estre infideles ,
„ Nous soyons toujours amoureux .

Le Ciel exauce sa priere ,
 Et B O N I F A C E en vn moment ,
 Par vn bien-heureux changement ,
 Reçoit la divine lumiere.
 Ils ont toujourns mesmes desirs ,
 Ils ont toujourns mesmes plaisirs ,
 Sans meriter le mesme blâme ;
 Sous mesme joug ils sont rangez ,
 Et brûlant d'une mesme flâme ,
 Ils changent sans estre changez .

Aglâé n'est plus idolâtre ,
 Des merveilles de sa beauté ;
 Sa triomphante vanité
 Ne fait plus de bruit au theatre :
 Le beau feu de ses yeux s'éteint ,
 Les roses aux lis sur son teint
 Ne mêlent plus leurs jeunes charmes ;
 Et l'on connoist par sa pâleur ,
 Par ses soupirs , & par ses larmes ,
 Son changement & sa douleur .

B O N I F A C E suit son exemple ,
 Comme elle , il fait de sa maison ,
 Vne sainte & douce prison ,
 Ou plutôt il en fait vn temple :
 Son crime passé le confond ,
 Il sent vn repentir profond ;
 Sa douleur n'a point de pareille :
 Et quand l'Astre du jour s'enfuit ,
 Pleurant , & soupirant , il veille
 Avec les Astres de la nuit .

Ils inventent mille supplices,
Et leur amoureux repentir,
En les souffrant leur fait sentir
De chastes & saintes délices.
L'Eglise qui pleuroit pour eux,
Voyant dans de trop libres feux
Perir leur ame criminelle;
Voit par vn regret si constant,
Dans chacun l'image fidelle,
D'un veritable penitent.

Alors dans les lieux où l'Aurore
Chassant les ombres du sommeil,
Au char lumineux du Soleil,
Vient du Ciel les portes déclore;
Les Empereurs audacieux,
Aux serviteurs du Roy des Cieux,
Faisoient vne mortelle guerre;
Et sans respect d'âge, ou de sang,
Leur cruauté noyoit la terre,
D'affreuses rivières de sang.

B O N I F A C E y vole sans crainte,
Pour recueillir les corps sacrez,
Que les bourreaux ont massacrez,
Dans vne querelle si sainte:
Aglæ qui sçait son dessein,
Sent que le zele dans son sein,
Etoufe toutes ses tendresses;
Il luy dit les derniers adieux,
Et n'en a pour toutes caresses,
Que des soupirs religieux.

Pour

Pour des corps morts elle consacre ,
 Cent brillantes larmes de lait ,
 Qui dans vn lustre tout parfait ,
 Ont quitté leurs Palais de nacre :
 Les Diamans & les Rubis ,
 Qui sur ses superbes habits ,
 Luisoient d'un lustre magnifique ,
 Par l'employ de la pieté ,
 Font la penitence publique ,
 De l'employ de la vanité.

Les vents au gré de BONIFACE ,
 Enflent les voiles du Vaisseau ,
 Qui sur les abysses de l'eau ,
 Laisse vne blanchissante trace.
 Il arrive à Tharse , & soudain ,
 Embrasé d'un feu plus qu'humain ,
 Il court à la place publique ,
 Où la barbare impiété ,
 Contre vne troupe pacifique ,
 Fait gloire de sa cruauté.

Quel horrible champ de bataille ,
 Pour le courage des Chrétiens ,
 Icy l'un chargé de liens ,
 Gemit sous l'ardente tenaille :
 Là d'autres sur le chevalet ,
 Comme dessus vn lit mollet ,
 Sans gemir , se laissent étendre ;
 Ceux-là meurent par le cousteau ,
 Et ceux-cy sont reduits en cendre ,
 Dans le sein d'un ardent taureau :

B O N I F A C E brûlant de zele,
 Exhorte les vaillans Martyrs,
 Et montre par de longs soupirs,
 Qu'il s'intéresse en leur querelle.
 Avec vn effroyable bruit,
 Soudain au Iuge il est conduit,
 Il le menace, il le caresse ;
 Mais la foy qui regne en son cœur,
 Et de menace, & de promesse,
 Le rend également vainqueur.

Le Iuge qu'aveugle la rage,
 Croit que l'heroïque transport
 Qui luy fait mépriser la mort,
 A son pouvoir fait vn outrage :
 Ses Ministres sortis d'Enfer,
 Avecque des griffes de fer,
 En mille pieces le déchirent,
 Et plus il souffre constamment,
 Plus ces cruels monstres conspirent,
 A faire durer son tourment.

Avec des picquantes Alesnes,
 Entre les ongles & la chair,
 Ils pensent luy rendre bien cher,
 Le mépris qu'il fait de leurs gesnes :
 Mais luy d'une constante voix,
 Louant le Fils du Roy des Rois,
 Se rit de leur long homicide ;
 Et l'épouvantable liqueur
 Du plomb que le feu rend liquide,
 Est vn doux nectar à son cœur.

Sous la chaudiere où le bitume ,
 A la refine se mêlant ,
 Luy prépare vn tombeau brûlant ,
 Vn feu redoutable s'allume :
 Les bourreaux du Iuge inhumain ,
 Sous son large ventre d'airain ,
 Nourrissent la flâme ondoyante ;
 Le vent redouble ses efforts ,
 Et l'écume noire & bouillante ,
 Se répand par dessus ses bords.

On jette aussi-tost B O N I F A C E
 Au fond du liquide fourneau ,
 Où par vn miracle nouveau ,
 L'ardente poix devient de glace :
 Comme d'un agreable bain ,
 Il en sort plus frais & plus sain ,
 Son corps de lumiere étincelle ;
 Mais le Iuge aveuglé d'erreur ,
 Au lieu de devenir fidèle ,
 Devient vn monstre de fureur.

Il ordonne qu'on le délivre ,
 De ce genereux Etranger ,
 Dont l'exemple avecque danger ,
 Des autres se peut faire suivre :
 Vn bourreau son bras déployant ,
 Luy décharge vn coup foudroyant ,
 Sans que le Martyr s'étonne ;
 La teste tombe ouvrant les yeux ,
 Et pour recevoir la Couronne ,
 L'ame s'envole dans les Cieux.

Soudain la masse de la terre ,
 Par vn horrible tremblement ,
 S'émeut jusques au fondement ,
 Et l'air retentit du tonnerre :
 A ses longs assauts redoublez ,
 Les Gentils de crainte troublez ,
 De leurs Dieux le secours invoquent ,
 Foibles Dieux qui ne peuvent pas ,
 Dans leurs Idoles qui se choquent ,
 S'empescher de tomber à-bas.

Elles tombent , elles se brisent ;
 Et par leur chute les Mortels ,
 Qui leur élevoient des Autels ,
 Les connoissent & les méprisent
 Les aveugles adorateurs
 Des Dieux qu'ont taillez des Sculpteurs ;
 Adorent le vray Dieu du monde ;
 Et le noir Tyran des Enfers
 Apprend dans sa grotte profonde ,
 Que Tharse a secoué ses fers.

Cependant les celestes plaines ;
 Brilloient des astres de la nuit ,
 Et le doux sommeil qui la suit ,
 Enchantoit les mortelles peines.
 Aglaé fuyant ses douceurs ,
 Prioit dans de saintes ardeurs ,
 Et peut-estre pour B O N I F A C E ;
 Lors que le Messager de Dieu ,
 Avec vne mode ste audace ,
 L'abondant , éclaire le lieu.

Elle voit sur son front modeste ;
 La douceur , & la Majesté ,
 Dans ses yeux luit vne clarté
 Toute pure , & toute celeste.
 Sa robe éclate d'un azur ,
 Le plus brillant & le plus pur ,
 Qu'aux plus beaux jours le Ciel étale ;
 Et le Printemps n'a point de fleurs ,
 Qui de ses deux aîles égale ,
 Les incomparables couleurs.

„ Je viens de la voûte empyrée ;
 „ Pour, dit-il, t'apprendre le sort
 „ D'un Martyr dont la sainte mort ,
 „ Ne peut sans crime estre pleurée :
 „ Aglaé , ne crains point pour luy ,
 „ Ton cher BONIFACE aujourd'huy ,
 „ Est assuré de sa victoire ;
 „ Il regne au celeste séjour ,
 „ Et tu peux sans bleffer ta gloire ,
 „ Avoüer pour luy de l'amour.

A cette agreable parole ,
 Le Messager étincelant ,
 Dans vn globe de feu brillant ,
 Plus leger qu'un oiseau s'envole :
 Aglaé qui le suit des yeux ,
 Sent vn plaisir délicieux ,
 S'écouler au fond de son ame ;
 Et rend grâces à l'Eternel ,
 Qui changeant l'objet de sa flamme ,
 Fait vn Martyr d'un criminel.

5, Je ferois, dit-elle, vne injure ;
5, A la gloire de son trépas,
,, Si mon cœur ne benifloît pas
,, Cette bien-heureuse avanture :
,, Il est vray, je craignois touîjours,
,, Que dans de nouvelles amours,
,, Ton ame ne fût enchaînée ;
,, Et pour la gloire de ta foy,
,, L'avois peur d'estre abandonnée,
,, Sans estre jalouse de toy.

5, Aujourd'huy que tu m'abandonnes,
5, Mais pour entrer au Firmament,
,, I'aime ton abandonnement,
,, Et je prens part à tes Couronnes.
,, Heureux Soldat du Roy des Rois,
,, Martyr que je fis autrefois,
,, Mourir sous mon injuste empire ;
,, D'amante je deviens ta sœur,
,, Et tu deviens par ton Martyre,
,, De mon tourment mon défenseur.

5, Le Laurier qui couvre ta teste,
5, Après ton combat glorieux,
,, Ne peut du Demon furieux
,, Deformais craindre la tempeste :
,, Mais moy je combats ses erreurs,
,, Il m'étonne par ses fureurs,
,, Il me séduit par ses amorces ;
,, Prends donc soin de me secourir,
,, Et pour moy demande des forces,
,, De resister, ou de mourir.

„ Je ne suis pas digne sans doute ,
 „ Après mon noir aveuglement ,
 „ Et mon honteux déreglement ,
 „ De suivre la sanglante route :
 „ Mais si je ne merite pas ,
 „ De me voir par mesme trépas ,
 „ D'un Tyran la sainte victime ;
 „ Je veux que jusques au tombeau ,
 „ Le long repentir de mon crime ,
 „ Soit mon Tyran & mon bourreau.

„ Afin que ton illustre exemple ,
 „ Instruise à jamais les Mortels ,
 „ Je veux t'élever des Autels ,
 „ Et te bâtir un riche temple ;
 „ Je consacre tous mes trefors ,
 „ Pour loger dignement ton corps ,
 „ A qui mes vœux se peuvent rendre ;
 „ Et te recevant en vainqueur ,
 „ Dans l'or j'enfermeray ta cendre ,
 „ Et ta memoire dans mon cœur.



1. Je suis par un chemin étroit
 2. Apres mon saint engagement
 3. Et mon honneur et mon salut
 4. De suivre la sainte route
 5. Mais il se ne trouve pas
 6. De ne voir par un chemin étroit
 7. Et par la sainte route
 8. Je suis par un chemin étroit
 9. Et par la sainte route
 10. Je suis par un chemin étroit

11. Afin que son saint exemple
 12. Soit un exemple pour tous
 13. Je veux par un chemin étroit
 14. Et par la sainte route
 15. Et par la sainte route
 16. Et par la sainte route
 17. Et par la sainte route
 18. Et par la sainte route
 19. Et par la sainte route
 20. Et par la sainte route

21. Et par la sainte route
 22. Et par la sainte route
 23. Et par la sainte route
 24. Et par la sainte route
 25. Et par la sainte route
 26. Et par la sainte route
 27. Et par la sainte route
 28. Et par la sainte route
 29. Et par la sainte route
 30. Et par la sainte route



SAINT AVGVSTIN.

HYMNE V.

DIVIN salut de la nature ;
 Ioug de nos esprits indomtez ;
 Maîtresse de nos volontez ,
 Gage de la gloire future ,
 Flambeau de nos entendemens ,
 Ecueil de nos raisonnemens ,
 Grace , fruit du sang de mon Maître ,
 Pur amour , celeste douceur ,
 En AVGVSTIN on vid parestre ,
 Ton chef-d'œuvre , & ton défenseur.

Par où faut-il que je commence ,
 L'Hymne qu'en medite mon Luth ?
 Que ne fis-tu pour son salut ?
 Que ne fit-il pour ta défense ?
 En sa conquête tu fis voir ,
 Tous tes attraitz , tout ton pouvoir ,
 Il fut ta plus noble victoire .
 O Grace ! viens donc aujourd'huy
 M'inspirer pour ta propre gloire
 Des chants qui soient dignes de luy.

Jamais esprit ne fut si sage,
 Jamais esprit ne fut si clair ;
 C'est vn foudre , c'est vn éclair ,
 Qui s'ouvre par tout vn passage.
 Où les autres sont arrestez
 Par de sombres difficultez ,
 Il trouve vne brillante route.
 Tout ce qu'il attaque se rend ,
 Et dans les Sciences , on doute ,
 S'il les fait , ou s'il les apprend.

Des familles les plus celebres ,
 Où la Sageſſe a des amans ,
 Il connoiſt tous les fondemens ,
 Il perce toutes les tenebres :
 Le fier portique de Zenon ,
 Se flate qu'il porte son nom ,
 Platon a la meſme penſée ,
 Epicure dit qu'il eſt ſien ,
 Et les promenoirs du Lycée ,
 Se vantent de ſon entretien.

L'épineuſe Dialectique ,
 Entre ſes mains n'a que des fleurs ,
 Et ſes querelleuſes chaleurs
 N'ont rien qui l'enflâme & le pique.
 La nature dans tous les corps ,
 Luy decouvre tous ſes treſors ,
 Et toutes ſes beautez ſans voiles ,
 Du Ciel il fend le viſ azur ,
 Et deſſus le front des étoiles ,
 Il lit les ſuccés du futur.

Pythagore n'a point de nombres,
Dont les secrets myfterieux,
Ne foient vifibles à fes yeux,
Dans leurs tenebres les plus fombres.
De ce bel art qui par fes loix,
Regle les accords de la voix,
Il connoift les douces merveilles :
Mais on voit mieux dans fes efcrits,
Cet Art qui charmant les oreilles,
Se rend le maître des efprits.

Il fait confefler dans Carthage,
A fes plus jaloux auditeurs,
Qu'il peut aux plus grands Orateurs,
Disputer le prix du langage.
Et quand de fes difcours puiffans,
Pour défendre les innocens,
L'illuftre force eft reclamée;
On reconnoift dans le barreau;
Qu'en luy l'innocence opprimée,
Rencontre vn Hercule nouveau.

Mais lors qu'il gagne la victoire
De l'Eloquence & du fçavoir,
Son efprit fe fait plûtoft voir
Efclave, qu'amant de la gloire.
Il ne peut goûter fon bon-heur,
Le defir d'un nouvel honneur,
En fecret toujourns le confume;
Et plus il boit de ce poifon,
Plus l'ardente foif qui l'allume,
Aveugle, & trouble fa raifon.

Heureux , si cette seule flâme
Brûlant son cœur ambitieux ,
La volupté n'eust par ses yeux
Letté le venin dans son ame.
Il voit , il aime , il est aimé ,
De ses tourmens il est charmé ,
Il met son bonheur dans ses gesnes ,
Il chérit son aveuglement ,
Et plus il se charge de chaînes ,
Plus il croit vivre librement.

Dans ses plus charmantes délices ,
La juste conduite du Ciel
Mêle pourtant toujours du fiel ,
Et ses pechez font ses supplices.
S'il recherche , il est transporté ;
S'il possède , il est agité
Ou de crainte , ou de jalousie ;
Il est rongé de ses desirs ,
Et son ardente frenaisie
Change en douleurs tous ses plaisirs.

Mais privé des clartez divines ,
Qui luy feroient voir ses malheurs ,
Il croit se couronner de fleurs ,
Lors qu'il est herissé d'épines.
Au jour il préfere la nuit ,
Il voit le meilleur , & le fuit ,
De ses maux il est idolâtre ,
Il perd pour eux le sentiment ,
Et ses yeux pleurent au theatre ,
Les fausses douleurs d'un amant.

A cette dangereuse peste ,
 Dont il entretient la fureur ,
 Manés , par sa brutale erreur ,
 En joint vne autre plus funeste.
 Dieu qui veut punir son orgueil ,
 Laisse briser à cet écueil ,
 Et son sçavoir & sa prudence ;
 Qui prennent pour la verité ,
 Des dogmes , dont l'extravagance
 Passe encore la fausseté.

Il croit qu'on fait vn homicide ,
 Quand sur vn arbre on cueille vn fruit ,
 Qu'un Dieu bon au bien nous conduit ,
 Et qu'au mal vn mauvais nous guide ;
 Qu'ils ont formé dans leurs discords ,
 L'un l'esprit , & l'autre le corps ,
 Qu'une double ame nous anime ;
 Qu'au destin l'homme est attaché ,
 Que l'hymen n'est pas legitime ,
 Et que l'aumosne est vn peché.

S'il lit les escrits admirables
 De nos celestes Escrivains ,
 Où Dieu qui conduisoit leurs mains ,
 Rend des oracles adorables ,
 De leur stile il est dégouté ;
 Son esprit plein d'obscurité ,
 Pour luy n'y trouve rien de rare ;
 Et pour son eloquence , il craint ,
 D'apprendre vn langage barbare ,
 Où son cœur peut devenir saint ,

Toy qui pense par ta science
 Pouvoir trouver la verité,
 Rougis de ta temerité,
 En cette illustre experience.
 Aprens que l'esprit le plus beau,
 Dont la Foy n'est point le flambeau,
 N'est qu'une Comete funeste;
 Et qu'un grand orgueil justement,
 Est par la vengeance celeste,
 Puni d'un grand aveuglement.

Qui peut de la chaste MONIQUE
 Exprimer les vives douleurs,
 Que par ses soupirs & ses pleurs,
 En vain à son fils elle explique?
 Il aime les maux qu'elle plaint,
 Du trait dont son cœur est atteint,
 Il ne veut pas qu'on le délivre;
 Elle ne peut le secourir,
 Elle a honte de le voir vivre,
 Elle craint de le voir mourir.

Voyant que ni pleurs, ni prières,
 Ne touchent ce cher criminel,
 Devant les yeux de l'Eternel,
 Ses yeux se changent en rivières.
 Son cœur s'épanche devant luy,
 Elle luy conte son ennuy,
 Elle luy dit toutes ses craintes,
 Et ne donnant ni nuit ni jour
 De trêve aux innocentes plaintes,
 Que produit son ardent amour.

Elle visite tous les temples ;
 Où son zele & sa pieté ,
 Sa douceur , son humilité ,
 Donnent d'admirables exemples.
 Chaque jour sur le saint Autel ,
 Où l'on voit mourir l'Immortel ,
 Elle presente son offrande ;
 Et dans vn amoureux transport ,
 Pour ce cher Fils qu'elle demande ,
 Elle mesme s'offre à la mort.

Consolez-vous , pieuse Mere ,
 Et pleurez moins amèrement ,
 Le triste & long égarement
 D'une ame qui vous est si chere ;
A V G V S T I N , dont le cœur impur
 Se monstre à vos larmes si dur ,
 A la grace rendra les armes.
 Sçachez qu'elle veut le guerir ,
 Et que l'enfant de tant de larmes ,
 Desormais ne peut plus perir ,

Vous tremblez quand laissant Carthage ;
 Pour aller sur les bords Latins ,
 Chercher de plus heureux destins ,
 Il vous quitte sur le rivage ;
 Il renouvelle vos douleurs ,
 Vos cris , vos plaintes , & vos pleurs ,
 Pourroient émouvoir vn barbare ;
 Mais c'est pour son bien qu'il s'enfuit ,
 Et lors qu'il semble qu'il s'égare ,
 Par la main son Dieu le conduit.

Il est vray, la Mer est cruelle,
 Elle se change en vn moment,
 Et de ce farouche element
 Le calme est toujors infidele.
 L'amour vous fait pour A V G V S T I N,
 Plus craindre vn funeste destin,
 Plus vous le connoissez coupable :
 Mais Rome, où tendent ses desirs,
 Est pour luy bien plus redoutable
 Par son repos & ses plaisirs.

Dans cette Maîtresse du monde,
 Les objets sont contagieux ;
 Le cœur s'y corrompt par les yeux,
 Par tout de poisons elle abonde.
 L'interest y fait les amis,
 Le crime heureux s'y voit permis,
 Les vertus y sont étouffées,
 Les voluptez de toutes parts
 Y dressent de honteux trophées,
 Et Venus regne au champ de Mars.

A V G V S T I N trouve en vne Ville
 Tous les tresors de l'Vniuers,
 Et de ses miracles divers,
 Admire la pompe fragile ;
 Mais aussi-tost qu'il y fait voir,
 Et son esprit, & son sçavoir,
 On doute si ce n'est qu'un homme ;
 Tous les Doctes luy font la cour,
 Et de la merveilleuse Rome,
 Il est la merveille & l'amour.

Milan le reçoit avec joye,
 Son esprit sublime & charmant
 Y donne de l'étonnement,
 Par les trefors qu'il y déploye.
 Mais plus il se voit estimé,
 Plus de gloire il est affamé,
 Plus sa soif cruelle s'augmente;
 L'intérêt devient son vainqueur,
 Le desir du bien le tourmente,
 Et l'amour déchire son cœur.

En des passions si diverses
 Qu'il souffre de cruels transports !
 Que de soupçons ! que de remords !
 Que de dégouts ! que de traverses !
 Mais Dieu, par ces secrets tourmens,
 Qui troublent ses contentemens,
 Commençoit à guerir son ame ;
 Et vouloit que sentant l'ennuy
 D'une injuste & cruelle flâme,
 Elle ne brûlât que pour luy.

Des délices dont il s'enyvre,
 Et qui corrompent sa raison,
 Il ne connoist point le poison,
 Et sans elles il ne peut vivre ;
 D'Ambroise le rang glorieux,
 Par son éclat frappe ses yeux,
 Et luy paroist digne d'envie ;
 Mais il croit que la pureté,
 Qui fait la gloire de sa vie,
 Luy vend trop cher sa dignité.

Ambroise , tes exploits celebres ,
 Pour la gloire du Roy des Cieux ,
 Feront à ton nom precieux
 De l'oubly percer les tenebres ;
 Ton invincible fermeté ,
 Sous qui l'on vid l'autorité
 Du grand Theodose soumise ,
 Te rendra l'vnique miroir ,
 Où tous les Pasteurs de l'Eglise
 Verront leur gloire en leur devoir.

Mais la plus fameuse conquête ,
 Et qui de lauriers les plus verds
 Au jugement de l'Vnivers
 Couronne ton illustre teste ;
 C'est A V G V S T I N reduit par toy
 Au bien-heureux joug de la Foy ,
 C'est ton triomphe , c'est ta gloire ,
 Et dans ce seul homme soumis ,
 L'Eglise gagna la victoire
 De tous ses autres ennemis.

Vn si grand bruit qu'il voit s'épandre
 De tes discours victorieux ,
 Fait que d'un discours curieux
 Il t'écoute pour te reprendre.
 Mais de ce jaloux auditeur ,
 Tu fis bien-tost l'admirateur
 De ton eloquence sublime :
 Tu trouvas l'art de le charmer
 Et le fôrças par ton estime ,
 Et de te croire , & de t'aimer.

Dans tes discours , c'est ton langage ,
 Qui l'attire par sa beauté ,
 Sans songer qu'à la verité
 Il sert d'insensible passage.
 Tu caches sous ces belles fleurs ,
 Dont il recherche les couleurs ,
 Ces traits qui penetrent son ame ;
 Et tu commences d'allumer
 Les rayons de la sainte flâme ,
 Qui bien-toit le doit consumer.

La loy dans ses vieilles figures
 N'offense plus son jugement ,
 Quand il t'en voit si sagement
 Tirer des lumieres si pures ,
 Par tes invincibles discours ,
 Tu le détaches tous les jours
 De la doctrine qui l'infecte ;
 Et quand tu le tiens suspendu ,
 Entre l'Evangile & sa Secte ,
 Tu peux dire qu'il est rendu.

Cependant l'illustre MONIQUE ,
 De qui le maternel amour
 Trouble le repos nuit & jour ,
 Laisse les rives de l'Afrique :
 Les travaux d'un si long chemin ,
 Pour trouver son cher AVGVSTIN ,
 Ne font qu'enflâmer son courage ;
 Son espoir est ferme & constant ,
 Et des peines de son voyage ,
 Un noble repos elle attend.

Le calme sur la plaine humide ;
 Où court le navire léger ,
 Ne tarde guere à se changer
 En vne tempeste perfide.
 Le flambeau du jour s'obscurcit ,
 L'air de nuages s'épaissit ,
 Les flots en montagnes grossissent ;
 Le vent devient toujours plus fort ,
 Et sur les vagues qui mugissent ,
 On voit le thrône de la mort.

Les matelots baissent les voiles ,
 Le pilote las du travail ,
 Abandonne le gouvernail ,
 Il perd la route & les étoiles.
 MONIQUE en cette extrémité ,
 Leur montre par sa fermeté ,
 A ne craindre point le naufrage ;
 Et dans vn celeste transport ,
 Leur promet que malgré l'orage ,
 Ils doivent arriver au port.

Les effets suivent ses promesses ,
 La vague à la fin s'adoucit ,
 Le vent cesse , l'air s'éclaircit ,
 Le Soleil montre ses richesses.
 Le Pilote & les matelots ,
 Sur les calmes fillons des flots ,
 Rencontrent vne route aisée ;
 Et le Zephyre seulement ,
 Après la tempeste apaisée ,
 Regne sur l'humide Element.

O que M O N I Q V E sent de joye,
 Quand elle tient entre ses bras,
 Ce cher fils, pour qui tant de pas,
 Et tant de peines elle employe:
 Mais son plus doux contentement
 Est de sçavoir en ce moment,
 Qu'il laisse son erreur grossiere,
 Qu'il recherche la verité,
 Et s'il n'est pas dans la lumiere,
 Qu'il est moins dans l'obscurité.

Elle cesse les tristes plaintes,
 Dont elle importunoit les Cieux,
 Les pleurs tarissent dans ses yeux,
 Et son cœur perd toutes ses craintes.
 D'une plus ardente ferveur
 Elle conjure le Sauveur,
 D'achever l'œuvre de sa gloire,
 Sans plus endurer qu'AUGUSTIN,
 En luy disputant la victoire
 S'oppose à son heureux destin.

Cependant son salut s'avance,
 Et pour la divine beauté,
 Son cœur du monde dégoûté,
 Sent quelque douce violence.
 PAVL, ce grand maistre des esprits,
 Dans ses adorables écrits,
 La luy presente toute nuë;
 Il y goûte de saints plaisirs,
 Et par vne force inconnuë,
 Il sent changer tous ses desirs.

C'est là qu'il trouve condamnées
Ses brutales affections
Et les honteuses passions
Qui deshonnorent ses années,
Il y voit la fragilité ,
La foiblesse & la vanité ,
De toute la grandeur mortelle ;
Et s'étonne dans ce portrait ,
Qu'il ne connoist que trop fidelle ,
De se voir si sale & si laid.

Il voit que si lustres rapides
Ont desja mesuré ses jours ,
Mais il ne remarque en leurs cours ,
Que des égaremens perfides.
Il rougit , il veut se changer ,
Il veut sous vn joug se ranger ,
Par qui ses plaisirs soient sans crime ,
Et qui par le saint nom d'Epoux ,
Rendant son amour legitime ,
Le rende & plus fort , & plus doux.

MONIQUE à l'hymen le convie,
Et bien-tost , selon son desir ,
Sa prudence luy sceut choisir
Vne compagne de sa vie ;
Mais tandis que de ce tresor
Qui n'est pas assez meur encor ,
La jouïssance est reculée ;
Il cherche , oubliant son dessein ,
Au feu dont son ame est brûlée ,
Le remede en vn autre sein.

Il n'a pas assez de courage
 Pour suivre le beau mouvement
 De celle à qui si longuement,
 Il a fait vn honteux hommage;
 D'Affrique elle a suivi ses pas,
 Pour luy seul elle eut des appas,
 Elle ne sentit que sa flâme,
 Et le quitant, elle fait vœu,
 Qu'autre amour jamais dans son ame
 N'allumera de nouveau feu.

Mais AVGVSTIN aime ses gesnes,
 Et sous le joug de ce peché,
 Où l'Enfer le tient attaché,
 Il est l'artisan de ses chaines:
 Luy mesme fuit sa guerison,
 Luy mesme ferme sa prison,
 Luy mesme ses flâmes allume;
 Il n'a plus de pouvoir sur soy,
 Les actes ont fait la coustume,
 Et la coustume a fait la loy.

Vainqueur du Prince des tenebres,
 Ange terrestre des deserts,
 Antoine, de qui l'Vnivers
 Admire les combats celebres;
 Qu'au recit de tes actions,
 Il sentit dans ses passions,
 S'élever vn heureux orage;
 Et que malgré sa vanité,
 Voyant ton illustre courage,
 Il rougit de sa lâcheté.

Ce fut dans ce miroir fidèle ,
 Que son esprit vid clairement ,
 Le déplorable égarement ,
 De sa conduite criminelle ;
 Il cherche en ce trouble intestin
 La solitude d'un jardin ,
 Où sous un figuier il se couche ,
 Et par sa mortelle pâleur ,
 Son visage mieux que sa bouche ,
 Exprime sa vive douleur .

Il voit tous ses crimes ensemble ,
 Et de honte il baisse les yeux ,
 Il n'ose regarder les Cieux ;
 Il gemit , il soupire , il tremble ,
 Son esprit n'a point de repos ,
 La terreur au fond de ses os
 Porte de mortelles alarmes ;
 Il veut parler , & son discours
 Est interrompu par les larmes ,
 Dont ses sanglots enflent le cours .

Il est à luy-mesme contraire ,
 Il veut deses chaînes sortir ,
 Il veut ses flâmes amortir ,
 Mais il veut ce qu'il ne peut faire .
 Il plaint son mal , & le nourrit ,
 Il le déteste , & le chérit ,
 Il en aime & craint le remede :
 Et dans ce triste aveuglement ,
 Soit qu'il résiste , soit qu'il cede ,
 Il ne voit pour luy que tourment .

Il reconnoist bien qu'il sommeille
 D'un sommeil qui sera sa mort ,
 Et la peur de ce triste sort ,
 Fait quelquefois qu'il se réveille ;
 Il semble qu'il ouvre les yeux ,
 Et que son cœur victorieux
 Va bien-tost sortir de servage ;
 Mais le somme enfin est vainqueur ,
 Et remet le premier nûage ,
 Et sur ses yeux & sur son cœur.

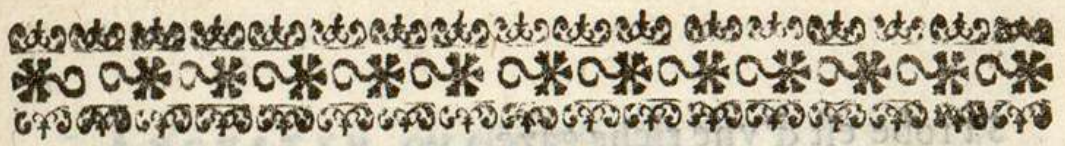


Il reconnoît bien qu'il s'agit d'un homme
 D'un homme qui sera la mort de tous les autres
 Et la peur de ce terrible sort
 Fais qu'il se réveille
 Il semble qu'il ouvre les yeux
 Et que son cœur victorieux
 Va bien-tôt sortir de son giron
 Mais le homme en lui est vainqueur
 Et ramène le premier vilage
 Et sur les yeux & sur son cœur
 Et sur les yeux & sur son cœur

Il se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur



Il se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur
 Et se voit en son cœur



SAINT AVGVSTIN.

HYMNE VI.

CEPENDANT la molle Deesse,
Dont il encense les Autels,
Et qui par ses appas mortels,
Ternit la fleur de sa jeunesse;
La volupté craint justement
De voir vn si celebre amant
De ses fers sauver sa franchise,
Et par son exemple inspirer,
Aux captifs qu'elle tyrannise,
Le dessein de s'en retirer.

Pour rassurer cette conquête,
Elle ramasse dans ses yeux,
Tous leurs attraits victorieux,
Et de fleurs couronne sa teste;
D'un vermeil cinabre elle peint,
Le faux albâtre de son teint,
Son sein découvre ses richesses;
Et sous de longues boucles d'or
Sa main sçait de ses belles tresses,
Ranger l'étincelant trefor.

Sa robe est d'une riche gaze
 Où l'œil trompé croit que des fleurs
 Brillantes de mille couleurs
 Sortent d'un magnifique vase;
 D'Emeraudes, de Diamans,
 On voit les pompeux ornemens,
 Sur son écharpe délicate,
 Et sa ceinture où les rubis
 Relevent la pourpre incarnate,
 Semble couronner ses habits.

Elle tient des bouquets de roses,
 Qui par la brillante fraîcheur
 De leur pourpre & de leur blancheur,
 Dans ses mains paroissent écloses;
 Son carquois d'or & de coral,
 Porte ce trait doux & fatal,
 Dont la blessure est si cruelle;
 Son port a de charmans appas,
 Les Amours volent autour d'elle;
 Et les fleurs naissent sous ses pas.

En cet estat si plein d'amorces,
 Elle s'approche d'AVGVSTIN,
 Et vient de son trouble intestin,
 Par ces mots, accroître les forces :
 „ Ingrat, tu me veux donc quitter ?
 „ Ton cœur se veut donc revolter
 „ Contre mon agreable empire ?
 „ Donc flaté de nouveaux desirs,
 „ A d'autres faveurs il aspire,
 „ Et se lasse de mes plaisirs ?

„ AUGUSTIN, cet esprit si rare ;
 „ Augustin, cet esprit si doux,
 „ Fait donc divorce avecque nous,
 „ Pour vne maîtresse barbare ?
 „ Qui t'a rempli de ces terreurs ?
 „ Qui te fait craindre les fureurs
 „ De tant de fabuleux supplices ?
 „ Quelle est la clarté qui te luit,
 „ Et change en crimes les délices,
 „ Où la nature te conduit ?

„ Ressouviens-toy que tes années,
 „ Tandis que tu fus sous mes loix,
 „ De nouveaux plaisirs mille fois
 „ Par mes mains furent couronnées,
 „ Ce furent les commencemens
 „ De ces parfaits contentemens :
 „ Qui doivent chasser ta tristesse,
 „ Et qui te feront confesser
 „ Que je suis la seule Maîtresse
 „ Qui sçait bien l'art de caresser.

„ Tu ne te connois pas toy-mesme,
 „ Si tu crois me manquer de foy,
 „ Pouvoir jamais vivre sans moy :
 „ Ton front eust-il vn diadème,
 „ Tu ne peux rompre mes liens,
 „ Pour d'autres plaisirs que les miens
 „ Vainement ton ame soupire ;
 „ Et tu dois enfin estimer,
 „ Quoy que ta raison puisse dire,
 „ Qu'Augustin est fait pour aimer.

„ Poursuy , poursuy ton entreprise ,
 „ Mets-toy sous le joug des vertus ,
 „ Suy des chemins si peu batus ,
 „ A ton cœur je rends la franchise.
 „ Que dis-je, reviens insensé ,
 „ Ton crime n'est que commencé ,
 „ Dans le fonds ton esprit m'adore ;
 „ Aussi veux-je , ô mon cher captif ,
 „ Comme amant te traiter encore ,
 „ Et non pas comme fugitif.

Ainsi la volupté flatteuse ,
 En son cœur verse vn doux poison ;
 Qui de sa debile raison ,
 Rendit la victoire douteuse ;
 Elle joint aux discours ardents ,
 Les regards les plus impudens ,
 Et les plus charmantes caresses ;
 Et peu s'en faut que dans son cœur ,
 Par la douceur de ses promesses ,
 Le Demon ne reste vainqueur.

Mais tandis que l'Enfer employe
 Et les efforts audacieux ,
 Et les secrets malicieux ,
 Pour garder cette illustre proie ;
 La chasteté qui sous vn corps ,
 A caché ses divins trefors ,
 Vient pour défendre sa querelle ,
 Et par la divine clarté ,
 Dissiper la nuit criminelle
 De la flatteuse volupté ,

Son front est vn thrône d'yvoire,
 Où parmi l'honneste pudeur
 On void reluire vne grandeur
 Qui n'a rien de la fausse gloire;
 Ses cheveux simplement tressez,
 D'un crespé d'argent sont pressez,
 Son visage est doux & modeste,
 Dans ses yeux luit vn vif azur,
 Et toute la voûte celeste
 N'a point d'astre qui soit si pur,

De lis sa teste s'est parée,
 Et leur innocente blancheur,
 Ne craint jamais que sa fraîcheur,
 Par le temps puisse estre alterée.
 Son teint qui jette de l'éclat,
 Sans artifice est délicat,
 Les roses y sont naturelles;
 Son port est plein de majesté,
 Et dans ses graces immortelles,
 Rien n'est bas, rien n'est affecté,

Sa robe où le luxe n'étoit
 Ni les perles, ni les rubis,
 Efface pourtant les habits
 De son orgueilleuse Rivale.
 Son éclat ébloüit les yeux,
 Vn Ange dans l'azur des Cieux,
 En a pris la riche matière;
 Il en a meslé les couleurs,
 Qui sans couleur particulière
 A celles de toutes les fleurs,

Des vierges marchent après elle,
 Qui font éclater des appas,
 Qu'en la terre on ne trouve pas,
 Et dont la fleur est immortelle.
 Celles qui sont aux premiers rangs,
 De roses parmi les lis blancs,
 Montrent leurs têtes couronnées :
 D'autres ont des lis seulement,
 Et leurs diverses destinées
 Forment ce divers ornement.

AUGUSTIN ravi de merveille,
 Voyant ces objets glorieux,
 Dont l'éclat ébloüit ses yeux,
 Ne sçait, ou s'il dort, ou s'il veille :
 Il sent à leur divin aspect,
 Que l'amour avec le respect,
 Pour eux dans son ame s'accorde ;
 Mais silence, la chasteté,
 Qui d'un pas modeste l'aborde,
 Confond ainsi sa lâcheté.

„ Est-il possible que tu doutes,
 „ Si tu dois aimer ma beauté,
 „ Ou suivre de la volupté
 „ Les sales & mortelles routes ?
 „ Faut-il que par son attentat,
 „ L'infame me mette en estat
 „ De venir défendre ma gloire ?
 „ Peux-tu bien douter de ma foy ?
 „ Et si je gagne la victoire,
 „ Ne la gagnay-je pas pour toy ?

„ Tu sçais quelles sont les caresses ,
„ Les faveurs, les contentemens ,
„ De celle qui pour ses amans
„ N'a que des trompeuses promesses.
„ Tu sçais en vivant sous ses fers ,
„ Les maux que ton cœur a soufferts ,
„ Les ennuis dont il fut la proye ,
„ Donques si tu n'es insensé ,
„ Iuge, pour assurer ta joye ,
„ De l'avenir par le passé.

„ Interroge ta conscience ,
„ Et pour te regler dans le choix
„ Qu'il te faut faire de nos loix
„ Ne prends que ton experience.
„ Si tes plus delicats plaisirs
„ Ont pû contenter tes desirs ,
„ Si leurs douceurs ont esté pures ,
„ Si tu n'as leur joug détesté ,
„ Si tu n'as haï leurs souillures ,
„ Le te cede à la volupté.

„ AUGUSTIN cet esprit si rare ;
„ Ne reconnoîtroit-il donc pas
„ L'éclat trompeur , les faux appas ,
„ Dont cette impudente se pare ?
„ Défendrait-il ses trahisons ?
„ Se nourrirait-il de poisons ?
„ Se plairait-il dans ses supplices ?
„ Craindroit-il d'estre mieux instruit ?
„ Voudrait-il goûter ces delices ,
„ Où le seul Demon le conduit ?

„ Tu ne te connois pas toy-mesme ,
„ Quand tu refuses mes liens ,
„ Ils sont la source de tous biens ,
„ Ils valent mieux qu'un diadème.
„ C'est un raisonnement trompeur ,
„ Qui de ces liens te fait peur ,
„ La Grace les forge & les nouë ;
„ A U G U S T I N cet esprit charmant ,
„ Est fait pour aimer , je l'avouë ,
„ Mais pour aimer Dieu seulement.

„ Si mon joug te semble trop rude ,
„ Si ton esprit dans sa langueur ,
„ Ne sent pas assez de vigueur
„ Pour en porter la servitude ,
„ Le feu de mon amour puissant
„ Soutiendra ton cœur languissant ;
„ Il en bannira la foiblesse ;
„ Et tu diras à tous momens ,
„ Que je suis la seule Maîtresse ,
„ Qui sçait bien traiter ses amans.

„ Voy mes Compagnes fortunées ,
„ Qui jadis d'un esprit si pur ,
„ Au joug qui te semble trop dur ,
„ Ont soumis leurs jeunes années ;
„ Crois-tu qu'elles fussent sans corps ,
„ Crois-tu que sans faire d'efforts ,
„ Elles demeurassent fidelles ,
„ Mais leur Epoux les défendoit ,
„ Et sa Grace faisoit en elles ,
„ Ce que sa loy leur commandoit.

„ Voy les Agnes & les Agathes ,
 „ Et rougis de craindre vne Loy ,
 „ Qui n'a pas donné de l'effroy
 „ A des Vierges si délicates :
 „ Aspire à leur noble destin ,
 „ Ressouviens-toy d'estre A U G U S T I N ,
 „ Ecouste ton Dieu qui t'appelle ,
 „ Porte tes desirs dans les Cieux ,
 „ Et donne ton ame immortelle ,
 „ Aux traits immortels de mes yeux ,

A ce mot la Vierge s'envole ,
 Et laisse Augustin si troublé ,
 Qu'aux soins dont il est accablé ,
 Il ne voit rien qui le console :
 Il s'agite , il fait des efforts
 Pour calmer vn peu ses remords
 Dont la violence est extrême ,
 Et qui par leur ardent flambeau ,
 En luy-mesme , contre luy-mesme ,
 Mettent son juge & son bourreau .

Lors qu'en cette douleur secrète ,
 Tous ses sens sont ensevelis ,
 Vne voix luy dit , PRENS ET LIS ,
 PRENS ET LIS , la Voix luy repete :
 De Paul , le Docteur des humains ,
 Il avoit lors entre les mains
 Les Lettres saintes & sçavantes ;
 Il les ouvre , & Dieu luy fait voir ,
 En ces paroles éclatantes ,
 Et ses fautes & son devoir ,

*Du corps les brutales délices ,
 La gourmandise , les festins ,
 La haine , les discords mutins ,
 La trahison , les artifices ;
 L'ambition pleine d'appas ,
 Enfin les crimes ne sont pas
 Le chemin du celeste Empire ;
 Fidèles , aimez les vertus ,
 Fuyez ce qu'au siècle on desire ,
 Et de C H R I S T soyez revêtus.*

*Passage de
 S. Paul en
 l'Epist. aux
 Romains qui
 convertit
 saint Augu-
 stin.*

*AUGUSTIN relit ces oracles ,
 Et la Grace les animant ,
 Fait par elles en ce moment ,
 Les plus fameux de ses miracles.
 Son esprit void vn nouveau jour ,
 Son cœur sent vn nouvel amour ,
 Qui rompt toutes ses vieilles chaînes,
 Et qui par de nouveaux desirs ,
 Finissant ses honteuses gesnes ,
 Le comble de divins plaisirs,*

*Le calme y succede à l'orage ,
 La sainte assurance à la peur ,
 La lumiere à l'éclat trompeur ,
 Et les vrais biens à leur image ;
 Son front par sa serenité ,
 Montre quelle tranquillité
 Remet la bonace en son ame ;
 Les pleurs tarissent dans ses yeux ;
 Et font luire en leur vive flâme
 Vn Rayon de celle des Cieux,*

Que le cœur de sa sainte Mere
 Epreuve vn doux contentement ,
 Lors qu'elle sçait le changement ,
 Qu'en ce cher fils la Grace opere !
 Elle bornoit tous ses souhaits
 A le voir vivre desormais
 Dans les regles de l'Evangile ,
 Et Dieu qui le vient éclairer ,
 A son cœur rendant tout facile ,
 Aux conseils le fait aspirer ,

Ambroise , à ces grandes nouvelles ,
 Benit l'éternelle Bonté ,
 Qui d'Augustin a surmonté
 Les resistances criminelles.
 Il croit que cet auguste Nom
 Va faire trembler le Demon ,
 Qu'il confondra son insolence ;
 Et qu'au changement de son cœur ,
 L'Eglise acquiert pour sa défense ,
 Vn Pere , vn Soldat , vn Vainqueur ,

Il ne veut plus dans les Echoles ,
 Où son nom a fait tant de bruit ,
 A ceux que la gloire y conduit ,
 Vendre l'art des belles paroles :
 Mais il veut laissant vn mestier ,
 Qui flatoit son esprit altier
 Par le bruit de son Eloquence ,
 Dans vne sainte obscurité ,
 Par les larmes , par le silence ,
 Purifier sa vanité ,

Il connoist la Grace propice
Du Sauveur qui l'a racheté,
Il ressent sa benignité,
Mais il sçait quelle est sa Justice;
De tant d'infames actions,
Où l'ont porté ses passions,
Il la veut vanger sur luy-mesme;
Il veut dans de saintes douleurs,
Se préparer à son Baptême,
Par le Baptême de ses pleurs.

En l'amertume de son ame,
Dans vn solitaire séjour,
Il confesse à Dieu nuit & jour
Les déreglemens de sa flâme.
Il rougit de sa vieille erreur,
A luy-mesme il se fait horreur,
Son cœur sent le poids de ses vices;
Et par des travaux innocens,
Il fait payer de ses délices,
Vne sainte usure à ses sens.

Aux portes de l'auguste Temple,
Ne le voy-je pas prosterné,
Qui demande au peuple étonné,
Pardon de son mauvais exemple.
Avec les pleurs & les sanglots
Il répond aux terribles mots,
Que son Exorciste prononce;
Et le Demon son vieux Vainqueur,
Perd en sa fidèle réponse
L'espoir de rentrer dans son cœur.

Ambroise vient à sa rencontre ,
 Et de son amour paternel ,
 En ce triomphe solemnel ,
 De tendres signes il luy montre.
 Son front a plus de majesté ,
 D'une plus brillante clarté
 Son regard modeste étincelle ,
 Et sans avoir rien de hautain ,
 Sa voix ne semble plus mortelle ,
 Son port ne paroist plus humain.

Sur sa magnifique Thiare
 L'artisan docte & diligent ,
 A fait avec l'or & l'argent ,
 Ce qu'il sçait faire de plus rare :
 Les Saphirs & les Diamans
 Mélangent sur ses longs vestemens ,
 Leur plus éclatante lumière ;
 Et l'œil également surpris ,
 De la forme, & de la matiere ,
 Ne sçait à qui donner le prix.

Le chœur des Prestres l'environne ,
 Tous couverts d'habits précieux ,
 Comme on voit les Astres des Cieux ,
 Faire à la Lune vne Couronne.
 Le zele pieux des Mortels ,
 Dans le Temple , & sur les Autels ;
 Fait eclater l'or , & la foye ;
 Et mille lampes à l'entour ,
 Par leurs feux , font vn feu de joye ,
 Qui fait pâlir le feu du jour,

Au bord de la sainte Fontaine
 L'admirable Ambroise conduit
 Sans confusion & sans bruit
 Son illustre Cathecumene.
 Chacun dans vn respect profond ;
 Aux sacrez Cantiques répond,
 Mais plus du cœur que de la bouche ;
 Tandis qu'A V G V S T I N par ses pleurs,
 Du saint repentir qui le touche,
 Montre les sinceres douleurs.

„ Enfin nous voyons la journée ,
 „ Dit Ambroise , où le Roy des Rois ;
 „ Rangeant ton ame sous ses loix ,
 „ Va couronner ta destinée ;
 „ Voicy le moment glorieux
 „ Où ses dons les plus précieux
 „ En foule sur toy vont descendre ;
 „ Il va rompre tous tes liens ,
 „ Dans ton esprit il va répandre
 „ Toute sa gloire , & tous ses biens.

„ Ne croy| pas que ton Eloquence ;
 „ Que tes vertus, que ton sçavoir ,
 „ Eussent jamais eu le pouvoir ,
 „ De te soumettre à sa puissance.
 „ Ton Eloquence t'aveugloit ,
 „ Ta science te déregloit ,
 „ Ta vertu t'enflloit le courage ;
 „ Et les conseils de ta raison ,
 „ Pour vn salutaire breuvage ,
 „ T'offroient vn funeste poison.

„ Le saint Baptême où tu t'engages
„ Rend nets les cœurs les plus impurs ,
„ Il éclaire les plus obscurs ,
„ Il adoucit les plus sauvages :
„ Il leur donne vn estre nouveau ,
„ C'est leur cercueil , c'est leur berceau ,
„ C'est leur mort , & c'est leur naissance ;
„ Il les retire des Enfers ,
„ Et par vne sainte puissance ,
„ En couronne il change leurs fers.

„ Il est le gage de la gloire
„ Et du triomphe où nous courons ,
„ C'est où pour vivre nous mourons ,
„ C'est le champ de nostre victoire :
„ C'est le sceau de l'adoption ,
„ Le salut , la perfection
„ De l'ame à la Croix asservie ,
„ L'appuy de son infirmité ,
„ L'engagement d'une autre vie ,
„ La source de la liberté.

„ Sçache donc venant au Baptême ,
„ Qu'il faut d'un genereux effort ,
„ Mourir par vne sainte mort ,
„ Aux pechez , au monde , à soy-mesme ;
„ Mais comme sur l'infame bois ,
„ I E S V S n'a souffert qu'une fois
„ La rigueur d'une mort cruelle :
„ Ainsi mourant à tes forfaits ,
„ Cette mort doit estre éternelle ,
„ Pour ne les commettre jamais.

„ La Grace a vaincu les obstacles
 „ Que tu mettois à ton bon-heur,
 „ La Grace en toy pour son honneur
 „ A ramassé tous ses miracles.
 „ La Grace en se donnant à toy
 „ A d'elle mesme pris la loy,
 „ D'elle-mesme elle est la mesure;
 „ Mais, vn jour ta plume & ta voix
 „ Luy payeront avec vsure,
 „ Tous ces grands dons que tu reçois.

Ambroise en ces termes sublimes;
 Au Grand A V G V S T I N fait sçavoir,
 De son religieux devoir
 Les hautes & saintes maximes;
 Après, de son auguste main,
 Il le met dans le sacré bain,
 Où son cœur se lave & se change;
 Quand il entre il est criminel,
 Et quand il sort, il est vn Ange,
 Il est le fils de l'Eternel.

Ainsi l'Aigle, dont la vieillesse
 Retardoit le vol glorieux,
 Sortant de l'eau montre à nos yeux,
 Tous les trefors de la jeunesse;
 Son œil qu'on voyoit languissant,
 Reluit d'vn feu vif & perçant,
 Ses ailles sans peine il déploie,
 Et montant au plus haut de l'air;
 Il en fond pour prendre sa proye,
 D'vn vol aussi prompt qu'vn éclair.

AVGVSTIN quitte ces maximes,
Et ces hautes prétensions,
Qui faisoient à ces passions,
Pour des vertus prendre des crimes :
Des dignitez & du pouvoir,
De la loüange, du sçavoir,
Son ame n'est plus affamée;
L'honneur luy paroist decevant,
Le grand renom vne fumée,
Et le sçavoir, vn peu de vent.

Il craignoit les routes divines;
Où ses pieds marchent à grands pas;
Son cœur ne rencontre qu'appas,
Où ses yeux ne voyoient qu'épines;
Des plaisirs dont pour vn moment,
Il avoit crainct l'éloignement,
Il benit l'absence éternelle,
Et Dieu de qui l'amour vainqueur
Chasse la volupté mortelle,
Est la volupté de son cœur,

Pour Dieu, tout son cœur se déploie;
Il borne en luy tous ses desirs,
Il trouve en luy tous ses plaisirs,
Il fait de luy toute sa joye.
Iadis son amour déréglé,
Faisoit à ce cœur aveuglé,
Mépriser la Beauté suprême;
Et par vn heureux changement,
Il se hait aujourd'huy soy-mesme,
Et vit pour elle seulement.

Comme il ſçait que par ſa naiſſance ;
Des creatures il eſt Roy ,
Il ne veut pas prendre la loy ,
De qui luy doit obeïſſance ;
Mais en ſe ſoumettant à Dieu ,
En tout , en tout temps , en tout lieu ,
A luy ſeul rendant ſon hommage ;
Il trouve dans la loyauté
De ſon doux , & noble ſervage ,
Vne nouvelle Royauté.

Sur l'eſprit des enfans du monde ;
Il voit comme Dieu juſtement ,
Pour punir leur aveuglement ,
Laiſſe regner la nuit profonde :
Il n'y voit que fauſſes clartez ,
Que temeraires vanitez ,
Pour de vrais biens que biens en ſonge ,
Pour la juſtice qu'intereſt ,
Pour la verité que menſonge ,
Et pour raiſon que ce qui plaiſt ,

Vne connoiſſance ſi claire
Fait que de ce monde il a peur ,
Et pour bien tromper ce trompeur ;
Il veut ſe cacher & ſe taire.
Il veut de la foule écarté
A ſon Dieu rendre en liberté
Vn ſervice pur & fidèle ;
Et par l'uſage des momens ,
Gagner d'une gloire éternelle
Les immortels contentemens,

L'Enfer joint les ruses aux forces
Contre son esprit & son corps ,
Mais il repousse ses efforts
Et se moque de ses amorces.
Les objets des plaisirs passez ,
Sont par le Demon retracez
Dans ses sens & dans sa memoire ;
Mais s'il y paroist en vainqueur ,
Il perd le fruit de sa victoire
Quand il veut entrer dans son cœur.

Grand Dieu , voy le mien qui soupire
Dans les fers dont il est pressé ,
Voy qu'à luy-mesme delaiissé ,
Plus il vieillit , plus il s'empire.
G R A C E de mon divin Sauveur ;
Vien par ta benigne faveur
Eclairer mes tristes tenebres ,
Vien , me delivrant de mes fers ,
Pour moy faire vn des coups celebres ,
Que tu m'as fait dire en mes Vers.





SAINT AVGVSTIN.

HYMNE VII.

L'EGLISE avoit vaincu la rage,
De cent ennemis insolens,
Et dans leurs efforts violens,
Montré sa force, & son courage;
Simon, le chef audacieux
De ces monstres pernicieux,
Avoit mal commencé la guerre;
Sa chute trompa son orgueil,
Et luy fit rencontrer en terre;
Pour temple, vn infame cercueil;

Combien de cet horrible pere,
Sortirent d'enfans monstrueux,
Dont les combats présomptueux,
N'eurent pas vn sort plus prospere;
L'Eglise en cent combats divers
Soutint leurs efforts découverts,
Dissipa leurs trames secretes;
Et ce grand feu qu'elle avoit craint,
Fut pareil au feu des Cometes,
Qui menace, brille, & s'éteint.

On ne connoist plus ces Gnostiques ;
 Dont l'infame brutalité
 Fit des regles de pieté
 Des plaisirs les plus impudiques.
 Ces execrables imposteurs ,
 Avoient trouvé des sectateurs
 De leurs monstrueuses maximes ; i
 Mais leur nom devint odieux ,
 Et l'on vid pour vanger leurs crimes
 Conspirer la terre , & les Cieux.

Fiers & farouches Montanistes ,
 De qui la folle austerité
 Fit la guerre à la verité ,
 A peine on rencontroit vos pistes.
 Vous estiez chassez des Autels ,
 Vous qui ravissiez aux Mortels
 L'espoir du pardon de leurs vices ,
 Et dont le discours effronté ,
 Conservant à Dieu la justice ,
 Luy faisoit perdre la bonté,

Ta secte , insensé Maniché ,
 N'avoit plus aux illusions
 De ses grossieres visions ,
 Qu'une foible troupe attachée :
 A V G V S T I N , l'Aigle des esprits ,
 Avoit dans ses rets esté pris ,
 C'estoit ta fameuse victoire ;
 Mais quand A V G V S T I N te suivit ,
 Il te donna bien moins de gloire ,
 Que son depart ne t'en ravit.

Toy

Toy, qui d'un impudent langage ;
Au Fils du Monarque des Cieux
Ravis ce titre glorieux
Qui fait sa gloire & son partage :
Il est vray, ta subtile erreur,
Fut plus heureuse en sa fureur,
Pour défenseurs elle eut des Princes ;
Et le monde fut étonné,
De voir dans toutes ses Provinces,
Ton noir blasphème couronné,

Mais par les foudres qu'à Nicée
La Verité lança sur toy,
Ne vis tu pas avec effroy,
Ta folle audace terracée ?
Ton orgueil ne se trouva pas
Plus heureux aux seconds combats
Qu'il renouvela dans Sardique,
Et sans un Empereur brutal,
De cette victoire publique,
Le coup t'auroit esté fatal.

Le noir Monarque des tenebres,
Qui voit malgré tant d'ennemis,
Le monde à l'Eglise soumis,
Gemit dans ses grottes funebres :
La rage devore son cœur,
Il ne peut souffrir son vainqueur,
Il ne peut luy ceder la place ;
Rien ne l'étonne, & ne l'abat,
Et par vne brutale audace,
Il veut revenir au combat.

Comme lors que contre vne Ville,
Vn assiegeant audacieux
Des assauts les plus furieux
Voit la violence inutile;
Pour en épargner les hazards,
Il conduit deslous les remparts
Des mines qu'il remplit de poudre;
Le feu s'allume en vn moment,
Et la mine vomit vn foudre,
Qui renverse leur fondement.

Ainsi le Demon plein de rage,
Qui voit tous ses traits émouffez,
Et tous ses efforts repouffez,
Dans la guerre où l'orgueil l'engage;
Resout d'inventer vne erreur
Où l'esprit trouve moins d'horreur
Plus il se croira raisonnable;
Et dont la douce impieté
Ebranle d'un coup memorable;
Le thrône de la verité.

Il sort de l'obscure caverne,
Où d'un thrône d'airain brûlant,
Avec vn Empire insolent,
Son peuple farouche il gouverne:
Il fait le tours de l'univers,
Et de tant de climats divers
Que dans cette course il visite,
L'Ecosse enfin a le malheur,
Qu'à l'entreprise qu'il medite,
Elle donne vn executeur.

Le Demon rencontre en Pelage ;
 Ce Ministre si souhaité ,
 Par qui doit estre executé
 Le dessein que forge sa rage.
 Ce qu'on voit de ses mœurs est saint ,
 Mais l'orgueil dont il est atteint ;
 De ses mœurs corrompt l'innocence :
 Il joint l'eloquence au sçavoir ,
 Mais en sa bouche , l'Eloquence
 Devient vn art de decevoir.

Le seducteur verse en son ame
 Vn abominable poison ,
 Qui flatant sa vaine raison
 La corrompt , la trouble & l'enflâme.
 Alors comme avec d'autres yeux ,
 Il lit les écrits précieux ,
 Qui sont les regles de l'Eglise ;
 Dans la source des veritez ,
 Son esprit orgueilleux ne puise
 Que de superbes faussetez.

Il ne reconnoist point dans l'homme
 Le s'effets du venin puissant ,
 Qui dessus luy vange en naissant
 L'vsage interdit de la pomme.
 Il ne voit dans sa volonté ,
 Ny langueur , ny captivité ,
 Quitant soit peu blessé sa gloire ;
 Et l'appetit le plus brutal ,
 Luy semble vn sujet de victoire ,
 Au lieu de luy sembler vn mal.

*Erreurs de
 Pelage.*

*Qu'il n'y a
 point de pe-
 ché originel.*

*Que la concu-
 piscence n'est
 point mau-
 vaisse.*

Nul poids de peché ne l'emporte
 Aux mauvaises affections ,
 La guerre de ses passions ,
 Par sa seule foiblesse est forte.
 Il a , dit-il , pour s'échauffer ,
 Pour combattre & pour triompher ,
 Son feu , ses armes dans luy-mesme :
 Et c'est vn magnifique Roy ,
 Qui pour garder son diadème ,
 N'a jamais besoin que de soy.

*Que l'homme
 n'a pas be-
 soin d'autre
 grace que
 de la force
 de sa volonté
 pour résister
 aux tenta-
 tions.*

Si quelque Grace l'illumine ,
 C'est cette grace que la Foy,
 Ou que les livres de la Loy
 Luy présentent dans leur doctrine :
 De l'Auteur de la sainteté ,
 Des Heros qui l'ont imité ,
 L'exemple sert à la conduire ;
 Mais si l'on croit le seducteur ,
 Le Fils de Dieu qui peut l'instruire ,
 N'en peut pas estre le moteur.

*Qu'il n'y a
 point d'autre
 grace que
 celle de la
 doctrine d.s
 Escritures
 saintes , les
 exemples de
 I. C. & des
 Saints.*

Elle perd sa noble franchise
 Si sous le joug délicieux
 De la Grace qui vient des Cieux ,
 Elle est parfaitement soumise :
 Ce qu'elle veut, elle le peut ,
 Elle s'arreste , elle se meut ,
 Par le branle qu'elle se donne :
 Et malgré l'effort des Enfers ,
 Elle seule fait sa couronne ,
 Comme elle seule fait ses fers,

*Que la grace
 des orthodo-
 xes détruit
 la liberté, &
 que la volon-
 té se déter-
 mine tout
 seule.*

A son gré la Grace il limite ;
 Et quoy qu'on trouve dans son nom ;
 Il ne la prend pas pour vn don ,
 Mais pour le loyer du merite ,
 Pour agir plus facilement ,
 Non pour agir absolument ,
 Il veut qu'elle soit necessaire ,
 Et que toute sa motion
 Donne la puissance de faire ,
 Mais ne donne pas l'action.

*Que la Gra-
 ce se donne
 selon les me-
 rites.*

Vouloir que d'une autre puissance
 L'homme prenne sa fermeté ,
 C'est nourrir son oisiveté ,
 Et c'est flater sa nonchalance ,
 C'est luy donner vn joug fatal ,
 C'est pour demeurer dans le mal ,
 Luy fournir vne juste excuse ;
 Et Dieu , dit le blasphemateur ,
 Par la Grace qu'il luy refuse ,
 De ses pechez se rend l'auteur.

*Mauvaises
 consequence
 que Pelage
 tiroit de la
 necessite de
 la Grace.*

Voilà ce qu'à Pelage inspire
 Le Demon de rage enflâmé ,
 Voulant par vn coup renommé ,
 Soutenir son superbe empire.
 Pelage, entre des auditeurs
 Trompez par ses discours flatteurs
 Répand vn poison si funeste ;
 Il seme par eux ses écrits ,
 Et sans que l'on craigne sa peste ,
 Sa peste a gasté les esprits.

Sacrez miroirs de penitence ;
 Anachorètes glorieux ,
 Dont les Demons injurieux
 Attaquoient en vain la constance ;
 Vous que dans ses sables mouvans
 L'Egypte enterroit tout vivans ,
 Anges , revestus de cilices ;
 Pelage tenta vos esprits ,
 Et de ses profonds artifices
 Vous fustes les premiers surpris.

*Pelage com-
 mença à se-
 mer ses er-
 reurs dans
 les Monaste-
 res d'Egypte.*

Il vous trompa par ce visage ,
 Que le jeûne avoit abbatu ,
 Il sceut sous la fausse vertu ,
 Cacher l'orgueil de son courage.
 Il sceut dans des discours pieux ,
 Mesler le poison furieux ,
 Qu'en vos cœurs il venoit répandre ;
 Et flatant trop la liberté ,
 Il sembloit la vouloir défendre
 Des loix de la fatalité.

Ainsi sous les fleurs les plus belles
 Vn serpent au dos émaillé ,
 Cachant son long corps écaillé ,
 Dresse des embuches mortelles :
 Ainsi le Demon décevant ;
 Couvre sa laideur bien souvent
 Deffous vne Angelique voile ;
 Ainsi dans l'ombre de la nuit
 Vn faux ardent pour vne étoile
 Au précipice nous conduit.

C'est peu pour l'insolent Pelage ;
 De semer le mortel poison ,
 Qu'il rend si doux à la raison ,
 Dans vn champ aride & sauvage ;
 Ces exploits luy semblent trop bas ,
 L'orgueil qui gouverne ses pas ,
 Veut qu'à Rome il porte sa course ,
 Et flatant sa temerité ,
 Qu'il vienne iusques dans la source
 Empoisonner la verité.

*Pelage vient
à Rome.*

Innocent au thrône de Pierre
 Par les vertus estoit monté ,
 Et d'un cœur toujourn indomté ,
 A l'Enfer il faisoit la guerre :
 Mais tandis qu'en des soins divers
 Contre cent monstres découverts
 Ce fameux Pasteur se consume ;
 Vn nouveau Monstre sourdement
 Au centre de l'Eglise allume
 Vn déplorable embrasement.

Il montre en ses tendres maximes
 Et ses douces distinctions ,
 L'art de suivre ses passions ,
 Et de commettre tous les crimes.
 Il rend de toutes les vertus
 Les sentiers aisez & batus ,
 A l'esprit il fait tout facile ;
 A tout il trouve des couleurs ,
 Et le chemin de l'Evangile ,
 Sous ce guide n'a que des fleurs.

Dans ses paroles , dans ses gestes ,
 Il sçait avec dextérité ,
 D'une trompeuse humilité ,
 Faire voir les marques modestes ;
 Mais aussi-tost que les esprits
 En ses pieges se trouvent pris ,
 On reconnoist sa violence ;
 Et dans ses desirs enflâmez
 Il montre toute l'insolence ,
 Dont les Tyrans sont diffamez : |

Il faut en marchant dans ses routes ,
 Marcher le bandeau sur les yeux ,
 C'est estre trop audacieux
 Que de luy proposer ses doutes.
 C'est l'offenser mortellement ,
 Que de consulter seulement
 Les lumieres d'un autre guide ;
 Luy seul veut tout faire & tout voir ,
 Luy seul à la vertu préside ,
 Luy seul a la clef du sçavoir.

L'Heretique cachoit encore
 L'impieté de son erreur ,
 Mais il est temps que sa fureur
 Dans le monde la fasse éclore.
 Vne fille illustre de sang ,
 De biens , de vertus & de rang ,
 Des saintes Vierges prend le voile ;
 Et par ce dessein glorieux ,
 L'Eglise eut vne jeune Etoile
 Qui fit honte à celles des Cieux.

*Demetriade
 de la famille
 des Anciens
 prend le voile
 des Vierges.*

Lors

Lors que la prompte Renommée
 Eut de ce projet plus qu'humain,
 Dans le vaste Empire Romain,
 Lagrande nouvelle semée ;
 Et les plus illustres Docteurs,
 Et les plus celebres Pasteurs,
 Joignant les avis aux loüanges,
 Firent retentir hautement,
 Le nom de celles que les Anges
 Celebroient dans le firmament,

Entre ces admirables signes
 Pelage ose bien se mesler,
 Sans songer qu'il va reveler
 Ses blasphêmes les plus insignes.
 Son discours a toutes les fleurs,
 Tout l'éclat, toutes les couleurs,
 Qui peuvent parer le langage ;
 Mais sous les fleurs qu'il y répand,
 La grace de Dieu qu'il outrage,
 Découvre vn horrible serpent.

*On reconnoît
 les erreurs
 de Pelage
 dans l'épître
 qu'il écrivit
 à la Vierge
 Demetriade.*

Il vante le cœur heroïque
 De celle qui d'un si beau choix
 Se soumet aux heureuses loix
 D'un estat vrayment Angelique ;
 Mais à ce cœur si genereux,
 Il offre vn poison dangereux,
 Dans l'or d'une coupe brillante ;
 Et voulant qu'elle trouve en foy,
 Vne pureté si constante,
 Il corrompt celle de sa foy,

Dans Diospole , sur sa teste ,
 Les Ministres de l'Eternel ,
 Alloient d'un Arrest solennel ,
 Lancer la mortelle tempeste ;
 Mais il sçait si bien se cacher ,
 Qu'il leur fait la foudre lâcher ,
 Il se vante de sa victoire ,
 Et tire de ce jugement
 Le sujet d'une fausse gloire ,
 Et d'un plus noir aveuglement ,

*Pelage prome-
 pe les Exes-
 ques assem-
 blez à Dios-
 polis , pour
 le condamner,
 par une fausse
 confession de
 Foy.*

L'Eglise celebre d'Hipône
 Avoit A V G V S T I N pour Pasteur ;
 Et cet admirable Docteur
 Estoit sa gloire & sa couronne.
 La brigue , la chair & le sang
 Pour le mettre en un si haut rang
 Ne meslerent point leurs maximes ,
 Mais le sçavoir , la pieté ,
 Furent les degrez legitimes
 D'une si sainte Dignité.

En luy l'Orphelin trouve un pere ,
 Qui de sa défense est jaloux ;
 La Veuve y rencontre un époux ,
 Qui la soulage en sa misere ;
 Les innocens , un protecteur ;
 Les tristes , un consolateur ;
 Les abandonnez , un refuge ;
 Les heretiques , un marteau ;
 Les pescheurs obstinez un juge ,
 Et les égarez , un flambeau ,

Sur luy les Prelats de l'Afrique,
 Où Pelage épand son poison,
 Remettent avecque raison,
 La guerre contre l'Heretique.
 Sa vertu venerable à tous,
 Et qui ne fait point de jaloux,
 Leur est vne arre de victoire;
 Et l'on reconnoist qu'en ce choix,
 Ils travaillent moins pour sa gloire,
 Que pour celle du Roy des Rois.

*S. Augustin
 fut député
 par les Con-
 ciles d'Afri-
 que, pour
 écrire contre
 les Pela-
 giens.*

David dans les champs d'Idumée
 Veit ainsi reposer sur soy,
 Avec le salut d'un grand Roy,
 L'honneur d'une puissante armée;
 Dieu par son bras victorieux,
 Du Philistin audacieux
 Punit le superbe blasphème;
 Et fit en ce noble danger,
 Voir qu'il combattoit pour luy-mesme;
 Par la main d'un vaillant berger.

La grace enflâme le courage
 De son illustre Protecteur,
 Contre l'infame seducteur
 Qui l'attaque avec tant de rage.
 Elle l'élève dans les Cieux,
 Elle fait paroistre à ses yeux.
 Ses beautez sans voile & sans ombre;
 Et pour ses propres interets,
 De ses mysteres les plus sombres,
 Luy decouvre tous les secrets,

Par cette lumière si pure,
 Il voit le malheureux état,
 Où par son superbe attentat
 Adam a réduit la Nature ;
 Il apprend que la volonté
 N'a plus ni force ni bonté,
 Depuis sa revolte infidèle ;
 Et que cette corruption,
 N'est pas sa forme naturelle,
 Mais qu'elle est sa punition.

Il voit combien est legitime
 Cer Arrest du Juge eternal,
 Qui fait du premier criminel,
 A ses enfans passer le crime ;
 Comme si sa fidélité
 Aux loix de la divinité
 Eust conservé l'obeïssance,
 Le pere innocent eût donné
 A ses enfans cette innocence,
 Dont son Dieu l'avoit couronné,

„ Hommes , dit-il , vostre franchise
 „ Vient de ce joug délicieux ;
 „ Où la Grace du Roy des Cieux
 „ Pour vostre gloire l'a soumise ;
 „ Ce qu'elle veut , elle le peut ;
 „ Par cette Grace qui la meut ,
 „ Qui sçait nettoyer ses souilleures ,
 „ Qui la tire de la prison ,
 „ Et qui guerissant ses bleffeures ,
 „ Joint la force à la guerison.

*La Grace de
 I. C. n'est point
 la liberté , mais
 la confirme.*

„ Ce n'est pas de la loy cruelle
 „ Qu'il faut attendre cet effet,
 „ Il est trop pur & trop parfait,
 „ Pour cette loy toute charnelle.
 „ La loy découvre les pechez,
 „ Les plus noirs & les plus cachez,
 „ La Grace en est la medecine;
 „ Moysse est vn Legislateur,
 „ Et par cette Grace divine
 „ I E S V S est le liberateur.

*La Grace n'est
 point donnée par
 la Loy de Moy-
 se, mais par
 I. C.*

„ Dieu, dont l'amour est sans limites,
 „ Donne sa Grace avec vn choix
 „ Qui suit ses éternelles loix,
 „ Et qui devance nos merites.
 „ Par cette Grace il nous instruit,
 „ Il nous éclaire, il nous conduit,
 „ Il nous garde, il nous environne.
 „ Dans la gloire il écrit nos noms,
 „ Et quand nos œuvres il couronne
 „ Il couronne ses propres dons.

*La premiere
 Grace n'est
 point donnée
 selon les meri-
 tes.*

„ En l'état de son innocence,
 „ L'heureux Pere du genre humain
 „ Comme il estoit encore sain
 „ Avoit la Grace en sa puissance.
 „ Ni son esprit en sa clarté,
 „ Ni son cœur dans sa liberté,
 „ N'avoient point d'atteinte mortelle,
 „ Le corps à l'ame estoit soumis,
 „ Et l'ame ne voyoit en elle,
 „ Ni de poison, ni d'ennemis.

*Il y avoit une
 Grace propre à
 l'état d'inno-
 cence, & il en
 faut une qui
 soit propre à
 l'état de la na-
 ture corrompue.*

„ Mais depuis la fatale pomme
 „ Cet heureux état a changé ,
 „ Rien n'est plus ni sain , ni rangé ,
 „ Dans le corps , ni l'ame de l'homme.
 „ Son esprit dans l'aveuglement ,
 „ Son cœur dans le dérèglement ,
 „ Ne sentent pas leur mal extrême ;
 „ Le corps emporte la raison ,
 „ Et l'ame trouve en elle-mesme
 „ Les ennemis & le poison.

„ Donc à l'extrémité fatale
 „ Du mal qui nous fait tous périr ,
 „ La Grace qui le doit guerir ,
 „ En puissance doit estre égale.
 „ Il faut que ses divins efforts
 „ A l'ame soumettent le corps ,
 „ Qu'elle éteigne la convoitise ,
 „ Qu'au cœur elle oste son bandeau ;
 „ Ou plutôt qu'elle le détruise ,
 „ Pour nous en donner vn nouveau.

„ Chassez cette frivole crainte ,
 „ Que sa puissante autorité
 „ Impose ou la nécessité ,
 „ Ou quelque fatale contrainte ;
 „ La Grace est vn amour vainqueur ,
 „ Qui dilate & remplit le cœur
 „ D'une volupté si parfaite ,
 „ Que par vn tres-libre desir
 „ Il se porte à ce qu'il souhaite ,
 „ En s'y portant avec plaisir.

Comment cette
 Grace opere.

„ Le plaisir nous rend tout facile ,
 „ Sans le plaisir on ne fait rien ,
 „ Il est & du mal , & du bien ,
 „ Le doux & le puissant mobile ;
 „ Et si les plaisirs vicieux ,
 „ Dans leurs appas délicieux ,
 „ Ont vne force si funeste ;
 „ Croira-t-on que pour nous mouvoir ,
 „ Vn plaisir & juste , & celeste ,
 „ Sur nos cœurs ait moins de pouvoir ?

*La Grace met
 la volonté a-
 greablement, &
 sans interesser
 la liberté.*

Par cette volupté divine ,
 Le cœur s'attache à de vrais biens ,
 Il rompt ses funestes liens ,
 Il calme sa guerre intestine.
 Par elle il prend d'autres desirs ,
 Par elle il trouve ses plaisirs ,
 Où devant il trouvoit ses gesnes ;
 Par elle il aime les douleurs ,
 Fait sa couronne de ses chaisnes ,
 Et sa gloire de ses malheurs.

*Effets de la
 Grace divine
 dans les hom-
 mes.*

„ Par elle le plus noir orage ,
 „ Et les plus rebelles efforts ,
 „ Qu'excite la fureur du corps
 „ Ne luy font point faire naufrage.
 „ Par elle le Demon confus
 „ Luy voit faire vn constant refus
 „ De ce qu'a le monde d'aimable ;
 „ Par elle il trompe ce trompeur ,
 „ Et se rend bien-tost redoutable
 „ A qui jadis luy faisoit peur.

„ On ne peut voir d'ame si dure ,
 „ Dont cette sainte volupté
 „ N'amolisse la dureté ,
 „ Sans blesser sa libre nature :
 „ Plus son amoureux mouvement
 „ Est dans vne ame vehement ,
 „ Mieux il la détache du crime ;
 „ Plus fort il la sçait retenir
 „ Sous son joug saint & legitime ,
 „ Plus libre il la fait devenir .

*La Grace rend
 la volonté plus
 libre.*

„ O sainte hauteur des richesses ,
 „ O merveilles du jugement
 „ D'un Dieu qui fait si sagement ,
 „ Et ses refus & ses largesses !
 „ O mysteres ! ô profondeur !
 „ O gloire ! ô puissance ! ô grandeur !
 „ Que vos secrets sont ineffables !
 „ Que de puissantes veritez !
 „ Que de lumieres adorables
 „ Dans vos saintes obscuritez !

„ Pecheur , dont l'aveugle impudence
 „ Impute à la fatalité ,
 „ D'un choix plein d'inégalité ,
 „ Ton abominable licence ;
 „ Celuy qui ne te choisit pas ,
 „ Ne te pousse point au trépas ,
 „ Il ne te porte point au vice ;
 „ Tu fais seul ton aveuglement ,
 „ Et de ton éternel supplice
 „ N'accuse que toy seulement .

*La prédestina-
 tion ne rend
 pas Dieu auteur
 du peché.*

Voilà ce que la Grace inspire
 A son défenseur glorieux,
 Contre les assauts furieux
 De l'ennemi de son empire.
 Par ses invincibles discours,
 Pelage voyant tous les jours
 Tomber ses machines en poudre;
 Il ne reste à son esprit vain,
 Que l'honneur de brûler du foudre.
 Que lance vne si noble main.

Vn jeune & docte temeraire,
 A son nom cherche de l'éclat
 Dans la guerre qu'à ce Prelat.
 Avec outrage il ose faire:
 De fleurs il couvre ses poisons,
 Il pare, il farde ses raisons,
 A la force il mesle les charmes;
 Mais AVGVSTIN toujourn vainqueur,
 De ses mains fait tomber les armes,
 Et de crainte glace son cœur.

*Julien écrit
 contre S. Augu-
 stin avec beau-
 coup d'éloquen-
 ce.*

Il fuit aussi bien que Pelage,
 Et loin de Rome il va chercher
 Quelque lieu qui puisse cacher
 Le débris d'un si grand naufrage.
 La Grace triomphe par tout,
 Son thrône demeure debout,
 Malgré le Prince des tenebres,
 Qui dans sa caverne gemit,
 De voir qu'en ces combats celebres,
 Ce qui l'ébranle l'affermir.

*Victoire de l'E-
 glise sur les Pe-
 lagiens par S.
 Augustin.*

AUGUSTIN est comblé de gloire,
 L'Eglise, dont il est l'appuy,
 Confesse qu'elle tient de luy
 Et son repos, & sa victoire.
 Mais lors qu'elle croit pour jamais
 Goûter les plaisirs de sa paix,
 Et le bonheur de son trophée,
 L'Enfer avec plus de fureur,
 Tira d'une erreur étouffée
 Une plus dangereuse erreur.

*Naissance de
 l'erreur des
 Semi-pélagiens.*

Cassien aux bords de Marseille
 Estoit par son austerité,
 Sa doctrine & sa piété,
 Une illustre & sainte Merveille,
 D'**AUGUSTIN** il lit les Escrits,
 Où le grand Maître des esprits
 Fait tant de richesses reluire;
 Et Dieu par un conseil profond,
 Permet, en s'y voulant instruire,
 Qu'il s'y perd, & qu'il s'y confond.

*Cassien homme
 saint combat la
 doctrine de S.
 Augustin, la-
 quelle il n'en-
 tendoit pas.*

Il croit que Pelage blasphème;
 Mais il croit aussi qu'**AUGUSTIN**
 Voulant étouffer son venin,
 S'estoit empoisonné luy-mesme.
 Il veut en trouvant un milieu,
 Conserver la Grace de Dieu,
 Et les droits de la creature;
 Mais ce milieu de vanité
 A la Grace fait une injure,
 Pour défendre la liberté,

*Il veut chercher
 un milieu en-
 tre sa doctrine
 & celle de Pe-
 lage, mais ce
 milieu ruine
 les veritez de
 la Grace.*

Au lieu de la croire blessée ,
 Et de rougir de sa langueux ,
 Il croit qu'en sa forte vigueur ,
 D'aucun joug elle n'est pressée :
 Que le premier consentement
 Dépend de l'homme seulement ,
 Sans que la Grace le prévienne ,
 Et qu'au progrès de la vertu ,
 Il suffit qu'elle se soutienne
 De peur qu'il ne soit abatu.

*Erreurs du Semi-
 pelagianisme.*

Ainsi vers le thrône suprême
 De la divine verité ,
 Le pecheur sans estre excité ,
 Fait le premier pas de luy-mesme :
 Ainsi par l'homme criminel ,
 L'œuvre du salut eternel ,
 Sans l'aide celeste , commence :
 Ainsi la Grace perd son nom ,
 Et devient vne recompense ,
 Au lieu qu'elle doit estre vn don.

*Blasphèmes qui
 suivent de la
 doctrine des Se-
 mipelagiens.*

Ainsi ce grand homme s'engage
 Dans l'aveugle & superbe erreur ,
 Dont luy-mesme est frappé d'horreur ,
 Dans la doctrine de Pelage ,
 Pour remede il prend le poison ,
 Pour la foy l'humaine raison ,
 Pour le chemin le précipice ,
 Il peche pour ne point pecher ,
 Et fait sans avoir de malice ,
 Tout le mal qu'il veut empêcher.

*Cassien est trom-
 pé dans ses bon-
 nes intentions.*

Cette ardente & fatale peste,
 Dont tous les traits sont si flateurs,
 Saisit & brebis, & Pasteurs,
 D'un cours aussi prompt que funeste;
 Traversant les monts & les mers,
 Dans le plus fameux des deserts,
 Elle fait vn progrès étrange;
 Et les champs sacrez des Lerins
 Par elle perdent la louange
 De ne porter point de venins.

L'Eglise en ce nouvel orage,
 Au docte A V G V S T I N a recours,
 Et bientoſt d'un puissant discours
 Il en arreſte le ravage,
 Les ans ont affoibli ſon corps,
 Mais ſa raiſon fait des efforts
 Qui ne montrent point de foibleſſe;
 Et ce miracle des eſprits,
 Par les écrits de ſa vieilleſſe,
 Couronne ſes autres écrits.

Il ſonde l'abyſme adorable
 De ce choix & juſte & caché;
 Qui de la maſſe du peché,
 Quand il veut, tire les coupables.
 De cet occulte jugement,
 Son ſublime raiſonnement
 Découvre la conduite ſainte;
 Et défend ſa ſtabilité,
 Des reproches & de la crainte,
 D'une dure fatalité.

*S. Auguſtin
 compoſa le Livre
 de la Prédeſti-
 nation des
 Saints contre
 les erreurs des
 Preſtres de
 Mârſeille;*

Dans vne celeste lumiere,
 Il fait voir le prix de ce don,
 Par qui Dieu tout juste & tout bon,
 Nous mène au bout de la carrière.
 Celle de ses illustres jours,
 Ne pouvoit terminer son cours,
 Avec plus d'éclat & de gloire;
 Et ce merueilleux Conquerant,
 Par cette celebre victoire,
 Couronna l'Eglise en mourant.

*Il publia encore
 le livre du don
 de la perseve-
 rance contre les
 mesmes erreurs.*

Mais avec la fin de sa vie,
 Sa victoire ne finit pas,
 Ses écrits après son trépas
 Le font vivre malgré l'envie.
 La clarté de ce grand flambeau,
 Ne s'éteint point dans le tombeau,
 L'Eglise l'a toujours pour guide;
 Et de l'audacieux effort
 D'une secte ingrate & perfide,
 Elle triomphe par vn mort.

Les fiers rejettons de Pelage
 Emportez d'un aveugle orgueil,
 Pensent le voyant au cercueil,
 Impunément luy faire outrage.
 Mais ils l'entreprennent en vain,
 L'Eglise prend sa cause en main,
 Elle n'en a point de plus chere;
 Tous ses rivaux sont déconfits,
 Le fils a couronné la mere,
 Et la mere vange le fils.

*L'Eglise défend
 la doctrine de
 S. Augustin
 comme la sienne
 à cause que les
 Conciles & les
 Papes l'ont ap-
 prouvée.*

Ceux qui sur le thrône de Pierre
 Sont les oracles de la Foy ;
 D'AVGVSTIN reçoivent la loy ,
 Lors qu'à la Grace on fait la guerre ,
 L'Eglise juge des Escrits ,
 Où les autres ont entrepris ,
 La défense de sa doctrine ;
 Mais dans le fameux differend ,
 Qu'excite la Grace divine ,
 AVGVSTIN pour juge elle prend ,





SAINT E GENEVIEVE

PATRONE
DE LA VILLE DE PARIS.

HYMNE VIII.

PARIS, écoute-moy, c'est ta grande Patrone;
La chaste GENEVIEVE, objet de ton amour,
Pour qui plein de respect, en ce celebre jour,
Au pied de ses Autels, vn Câtique j'entonne;
Ce dessein est trop grand pour moy,
Mais je recevray de ma Foy,

Le feu que la nature à mon ame refuse;
Ou plutôt cette Vierge à qui j'offie mes vers
Elle mesme fera la Muse,
Qui portera son nom dans le vaste Vnivers.

Nulle humaine grandeur éclate en sa naissance,
Mais sa vertu luy donne vn lustre glorieux,
Dont ceux de qui la Fable a fait des Demi-dieux,
Ne peuvent égaler la gloire & la puissance :

CLOVIS, comme son souverain,
Au pied de son thrône hautain,
La vid comme sujette humblement abaissée;
Et CLOVIS maintenant au pied du haut cercueil,
Où l'or tient sa cendre enchassée,
S'estime bien-heureux d'abaisser son orgueil.

Avant que de son corps la revolte elle sente,
 Sous vn severe joug son corps elle reduit,
 Et son divin Epoux qui sans Maître l'instruit,
 En reçoit par son vœu la victime innocente.

Son cœur est le vivant Autel
 De ce sacrifice immortel,
 Et le feu de l'amour consume sa victime:
 Mais en la consumant par vn heureux effort,
 Il l'embellit, il la ranime,
 Et l'oste pour jamais au pouvoir de la mort.

Rien ne plaist à ses yeux que son Epoux celeste,
 Tout est sombre pour elle auprès de sa splendeur,
 Ce que le monde admire en l'humaine grandeur,
 Est ce qu'elle méprise, & ce qu'elle déteste.

Pour jouir des charmans plaisirs,
 Qui seuls contentent ses desirs,
 Elle cherche des bois l'aimable solitude,
 Où paissant ses brebis sans crainte & sans danger,
 Elle fait vne haute étude
 Des secrets éternels de son divin Berger,

Sa chaste passion le trouve en toutes choses,
 Les clartez du Soleil, & des flambeaux des Cieux
 Luy parlent des clartez qui brillent dans ses yeux,
 Elle croit voir son teint dans les lys & les roses.

Les Colombes par leur blancheur
 Luy representent sa candeur,
 Et luy font souvenir qu'il est plus pur encore.
 Les brebis qu'elle tond, & qui ne bessent pas,
 Luy peignent l'Agneau qu'elle adore,
 Qui sans'ouvrir la bouche est conduit au trépas.

Comme

Comme après sa prison dans vn sombre nuage ;
 Le clair flambeau des jours en sort brillant de feux ,
 Et semble dans vn char , plus riche & plus pompeux
 Jusques à son couchant poursuivre son voyage :

Ainsi de ces bois écarterez ,
 Sortit brillante de clartez ,
 La vierge dont le Ciel gouverne la carrière ,
 Et vint luire à Paris comme vn Soleil ardent ,
 Dont la merveilleuse lumiere
 Augmenta son éclat jusqu'à son occident.

Sans parler , elle instruit quiconque la contemple ;
 Son air humble aux plus vains oste la vanité ,
 Son pudique regard apprend la pureté :
 De toutes les vertus c'est vn parfait exemple :

Si la charité quelquefois
 L'oblige à faire ouïr sa voix ,
 Vne âme divine anime ses paroles ;
 Ce sont des vifs éclairs , & des foudres vainqueurs ,
 Qui brisent toutes les Idoles ,
 Que l'orgueilleux Demon eleve dans les cœurs.

Il luy fait à son tour vne guerre bien dure ,
 Des maux les plus cruels il afflige son corps ,
 Mais par la cruauté de leurs rudes efforts
 Il ne peut de sa bouche arracher vn murmure ,

Plus ce corps paroist abatu ,
 Plus l'esprit montre de vertu ,
 Lors que l'un s'affoiblit , l'autre se fortifie ;
 Elle fait de son lit vn douloureux Autel ,
 Et l'amour qui l'y sacrifie ,
 Avant sa mort éteint ce qu'elle a de mortel.

Le Demon étonné de voir croître sa gloire,
 A mesure qu'on void ses peines s'augmenter,
 Ne veut plus par les maux son courage tenter,
 Ni par eux luy fournir des sujets de victoire :
 Dans les gouffres de l'Acheron,
 Il choisit le plus noir poison
 Qui jamais ait brûlé les langues médifantes ;
 Et l'illustre Bergere éprouva la fureur
 Des coups de cent flèches ardentes,
 Dont l'aveugle imposture attaqua son honneur.

Mais le long sifflement de ces lâches couleuvres
 Pour elles seulement se trouva venimeux.
 Le nom de GENEVIEVE en devint plus fameux,
 Et le mauvais discours fit place aux bonnes œuvres,
 Germain par son autorité,
 Par son sang, par sa pieté,
 Fut l'heureux défenseur de la Vierge accusée ;
 Son oracle à Paris ne pût estre suspect,
 Et la médifance apaisée,
 Se changea tout d'un coup en vn profond respect.

Ainsi l'or qui desja d'un beau lustre étincelle,
 Quand il s'est affiné dans le brûlant fourneau,
 En sort brillant d'un lustre, & plus pur, & plus beau,
 Qu'alors que l'on l'a mis dans l'ardente coupelle :
 Ainsi quand vn arbre chenu,
 Sans s'ébranler a soutenu
 Le redoutable assaut d'une longue tempeste,
 Avecque plus de gloire, & plus de majesté,
 Dans le Ciel il porte sa teste
 Et mieux de son vieux tronc on void la fermeté.

GENEVIEVE soutient l'ennemi qui l'accable ;
 Plus son cœur est cruel plus le sien est humain ,
 Les biens qu'elle a receus sont gravez sur l'airain ,
 Et les maux qu'on luy fait sont écrits sur le sable :
 Les noirs discours des médifans ,
 Luy sont plus doux & plus plaisans ,
 Que le plus grand éloge & le plus legitime :
 Et de ses envieux les affronts solelnels ,
 Luy faisant détester le crime ,
 Ne peuvent l'empêcher d'aimer les criminels .

Tel qu'on voit en hyver du sommet des montagnes
 Tomber à flots boufis vn superbe torrent ,
 Qui d'un rapide cours entraîne en murmurant
 Des rochers tout entiers dans le sein des campagnes :
 Le berger & le laboureur
 Laissent en proie à sa fureur
 Les brebis & les bœufs , dont la perte les touche ;
 A ses bruyans assauts rien ne peut resister ,
 Et le passage qu'on luy bouche ,
 Redouble ses efforts au lieu de l'arrester .

Tel , ou plus fier encor , du climat des Gepides
 Dans les Gaules fondeit ce Monarque inhumain ,
 Qui de *Fleau du grand Dieu* prenoit le titre vain ,
 Pour punir des Mortels les offenses perfides .
 Le Boristhene impetueux ,
 Le Danube aux flots tortueux ,
 Le Rhin qui se grossit de si grosses rivières ,
 Pour arrester son camp que le Demon conduit ,
 Furent de trop foibles barrières ,
 La Terreur va devant , & la victoire suit .

Des barbares soldats tout éprouve la rage ;
 Et par vne fatale & triste nouveauté
 L'avarice en leur cœur cede à la cruauté ,
 Ils sont plus alterez de sang que de pillage.
 L'horrible Tyran de l'Enfer ,
 Ni par le feu ni par le fer ,
 N'a jamais fait pleurer des excès si tragiques ;
 Des temples les plus saints , des Palais les plus beaux ;
 Des villes les plus magnifiques ,
 Avec plus de plaisirs ils font de grands tombeaux.

L'enfant dans le berceau trouve la sepulture ;
 Et ses cris innocens ne les sçauroient fléchir ,
 Le vieillard ne s'en peut par son âge affranchir ;
 Et leur fureur se plaist à forcer la nature.
 Le mari voit devant ses yeux ,
 Par vn effort injurieux ,
 Oster à son épouse & l'honneur & la vie ;
 Et la Vierge benit la rigueur de son sort ,
 Quand la mesme injure est suivie ,
 D'un favorable coup qui luy donne la mort.

Cette fille de l'air aux cent menteuses bouches ,
 Qui fait d'un vol si prompt le tour de l'Vnivers ,
 Du cruel Attila , par mille bruits divers ,
 Augmente la puissance & les actes farouches.
 Paris saisi d'étonnement ,
 Croit par la fuite seulement
 En pouvoir éviter l'effroyable insolence ;
 GENEVIEVE s'oppose à des desseins si bas ,
 Et rompant son chaste silence ,
 Promet que le Tyran n'en approchera pas.

Les Démons ennemis de la Vierge divine ,
 Dessous vn corps humain courant par la Cité ,
 Font croire aux habitans dans leur perplexité ,
 Que sa devotion conspire leur ruine.

D'abord , c'est vn murmure sourd ,
 Après , de bouche en bouche il court ,
 Puis il gagne en croissant vne foy generale ;
 Et la Vierge se voit sur le point de sentir
 Vne mort injuste & brutale ,
 Par ceux que sa priere en devoit garentir.

Elle recourt au jeusne , aux cilices , aux larmes ,
 Pour fléchir du grand Dieu le terrible couroux ,
 Et pour sauver Paris des redoutables coups
 De ce monstre inhumain qui cause ses allarmes.

Le Seigneur oit des vœux si purs ,
 Attila s'éloigne des murs
 Qu'un seul de ses regards eust renversez par terre ;
 Et lors qu'il eseroit avec vn fol orgueil ,
 Les plus beaux lauriers de la guerre ,
 Au champ Catalaunique il trouva le cercueil.

Paris , lors que tu creus ta chaisne dénoïée ;
 Et tes foibbles remparts assurez pour jamais ,
 Par l'aimable retour d'une constante paix :
 Tu te vis assiéger du camp de Meroüée ,

Ce Conquerant victorieux ,
 Qui sort des climats ennuyeux ,
 D'où le froid Aquilon a banni le Zephyre ,
 Vient fonder dans la Gaule vn empire éclatant ,
 Et de ce redoutable Empire ,
 Tu dois estre le centre & le siege constant ,

Il ne veut pas forcer tes débiles murailles ;
 C'est moins ton ennemi que ton libérateur ,
 Il sçait qu'il ne pourroit estre ton destructeur
 Qu'il ne perdît en toy le fruit de ses batailles :
 Toutefois ton peuple mutin
 Ignorant son heureux destin ,
 Sous ce Prince nouveau refuse d'estre libre ;
 Il s'oppose à sa gloire , & croit que son salut
 Est que toujours la Seine au Tybre
 Rende avecque respect vn fidèle tribut.

Contre sa liberté son courage s'obstine ,
 Et l'amour du vieux joug luy fait sans murmurer ;
 D'un siege si facheux tous les maux endurer ,
 Et ne conter pour rien l'horreur de la famine,
 Bien-tost les plus robustes corps ,
 Ainsi que des spectres de morts
 Passés & décharnez se traînent par la rue ,
 A peine le plus riche a dequoy se nourrir ,
 Il faut vivre de ce qui tué ,
 Et de peur de la mort s'exposer à mourir.

De ces calamitez la Bergere est touchée ,
 Et formant vn dessein aussi grand que nouveau ,
 A la pointe du jour elle monte sur l'eau ,
 Et va chercher des bleds à la ville bouchée :
 Le Demon contre elle animé
 A ce voyage renommé ,
 Oppose avec fureur mille estranges obstacles :
 Mais malgré le Demon, malgré les ennemis ,
 Cette ouvriere de miracles
 Tint plus aux Citoyens qu'elle n'avoit promis ;

Il faut pourtant se rendre au pouvoir d'un Monarque,
 Pour qui visiblement le Ciel a combattu ;
 Il veut voir la Bergere , il aime sa vertu ,
 Et sa faveur en donne une publique marque.

De cette éclatante faveur
 Qu'elle trouve auprès du vainqueur ,
 Tout le fruit en revient à sa chere patrie ;
 Et son ambition , dans les soins qu'elle prend ,
 Est d'oster à l'Idolatrie
 Un zélé défenseur en ce grand Conquerant.

Mais le Ciel diffiera cette illustre victoire ,
 Le fameux Meroüée entra dans le tombeau ,
 Sans avoir de la foy veu luire le flambeau ,
 Et son fils fut couvert d'une nuit aussi noire.

La Sainte travaille toujours ,
 C L O V I S , résiste à ses discours ,
 Et ses yeux pour C L O V I S verserent tant de larmes ,
 De tant d'austeritez elle affligea son corps ,
 Qu'enfin il luy rendit les armes ,
 Et receut de la Foy les celestes tresors.

Que ne dois tu donc pas à la sainte Bergere ,
 Qui sous les loix de C H R I S T rangea son premier Roy ,
 O France , dont jamais le Soleil de la Foy
 Depuis cet heureux jour n'a quitté l'hémisphere ?

Combien de fois ses descendants ,
 En de perilleux accidens ,
 En ont ils éprouvé la faveur maternelle ?
 L O V I S , de qui long temps tu porteras le deuil ,
 Par son assistance fidelle
 Revint plus d'une fois des portes du cercueil ,

Ettoy, riche Paris, Monde plutôt que Ville;
 Qui gemis aujourd'huy sous ta propre grandeur,
 Dois-tu pas ton pouvoir, ta pompe, ta splendeur;
 A celle qu'à tes vœux tu trouves si facile?

Tu n'as que de foibles remparts,
 Qui sont ouverts de toutes parts,
 Et que de foibles coups feroient tomber par terre;
 Mais ta grande Patrone en son puissant secours,
 Contre les fureurs de la guerre
 Te sert de bastions, de fossez & de tours.

Quand la Seine sortant de sa couche profonde
 Au delà de ses bords porte ses flots troublez,
 Qu'elle ébranle tes ponts par leurs coups redoublez,
 Et qu'un tonnerre sourd semble gronder sous l'onde.

Quand l'impitoyable élément,
 S'enfle de moment en moment,
 Et court par ses quartiers à vagues épandues;
 Comme court un torrent qui se grossit soudain,
 De l'amas des neiges fonduës,
 Et qui n'a plus ni lit ni rivage certain.

En ce funeste estat chacun sent des allarmes,
 Chacun qui de la mort se voit environné,
 Le courage abatu, le visage étonné,
 A recours aux regrets, aux prieres, aux larmes.

Mais ni vœux publics, ni secrets,
 Ni les larmes, ni les regrets,
 Ne peuvent adoucir l'orgueilleuse riviere;
 Les os seuls de la Sainte arrestent ses efforts,
 Et sa cendre en l'or prisonniere,
 Remprisonne le fleuve en ses antiques bords.

Que l'ardente chaleur dans la plaine embrasée
 Ait fait de la moisson mourir le doux espoir,
 Que le Ciel soit d'airain & ne laisse plus choir
 Dessus l'émail des fleurs des gouttes de rosée:
 Ou qu'une longue humidité
 Oste aux champs leur fertilité,
 Et qu'en broüillards épais vn Automne se passe,
 GENEVIEVE rend l'air ou sec, ou pluvieux,
 Et Paris trouve dans sa châtelle
 Vne clef pour ouvrir, ou pour fermer les Cieux.

Celle qui s'opposant à l'Aigle ambitieuse,
 Arresta de son vol l'effort audacieux,
 Et qui tira des fers par son bras glorieux
 Le Danube, le Rhin, la Moselle & la Meuse,
 Celle dont la main tous les jours
 Ebranloit les superbes tours,
 Qui rendoient la Castille & si forte & si fiere;
 Celle qui par l'éclat de son constant support
 Se voyoit l'arbitre guerriere
 Du Levant, du Midi, du Couchant & du Nort.

Celle qui sur la mer autant que sur la terre,
 Par ses nouveaux Typhis, par ses vaillans Guerriers,
 Moissonnoit autrefois des forests de lauriers,
 Et tenoit en ses mains le destin de la guerre;
 Aujourd'huy changeant de destins
 Voit par ses discords intestins
 Ses lys presque effacez, ses palmes étouffées,
 La splendeur de sa gloire éteinte en vn moment,
 Et ses plus solides trophées,
 Avec honte sapez jusques au fondement.

○ Vierge merveilleuse, abaisse sur la France
Tes yeux, dont les regards sont si forts & si doux,
Et voyant ses malheurs demande à ton Epoux
La bien-heureuse fin de sa longue souffrance.

Contente nos justes souhaits,
Descends du Ciel avec la paix,
Pour éteindre le feu d'une guerre mortelle;
Et jettant la discorde aux gouffres de l'Enfer,
Attache de cette infidelle,
Et les pieds & les mains de cent chaînes de fer.

Au Prince que le Ciel par merveille nous donne
Accorde en ses besoins un secours merveilleux,
Qui malgré les assauts de l'Ibère orgueilleux,
Sur sa tête sacrée arrête sa couronne.

Releve son trône abatu,
Fais que son auguste vertu,
Deformais le soutienne autant que sa naissance;
Et que des vertueux se déclarant l'appuy,
Il regne moins par sa puissance,
Que par le tendre amour que l'on aura pour luy.

Rallume dans les cœurs l'amour de la patrie,
Dessus le front du Roy fais voir le doit de Dieu
A ceux qui sans pouvoir observer de milieu,
Sont ou dans la revolte, ou dans l'Idolatrie.

Apprens aux peuples furieux;
A cherir le joug précieux,
Où leur propre salut en naissant les engage:
Rends le premier éclat à nos lys effacez,
Et loin de nous porte l'orage,
Dont par l'ire du Ciel nous sommes menacez.


Ta Patrone, ô Paris, fera tous ces miracles,
Elle dissipera tous les foudres de l'air,
Ses yeux n'en auront veu que le brillant éclair,
Seulement à ton bien ne forme point d'obstacles.

De ton antique loyauté,
Pour le Roy, pour la Royauté,
Ne perds pas en vn jour tant de tîtres celebres;
De tes malheurs passez prens vn sage conseil,
Et pour sortir de tes tenebres,
Sçache, ô grande Cité, que tu n'as qu'un Soleil,



Tu parles, ô Paris, les tourterelles
 Elle dit que pour les tourterelles
 Ses yeux n'ont point vu que le brillant éclair
 Seulement à son bien ne forme point d'obstacle
 De son amour joyeuse
 Pour le Roy, pour la Reine
 Ne parles pas en vain pour tant de choses célestes
 De ces malheurs passés prends un sage conseil
 Et pour servir de tes larmes
 Sèche, ô grande Cécile, que tu n'as qu'un soleil,





SAINT LOVIS.

HYMNE IX.

TOY, qui sur la voûte empyrée
 Conduis les celestes concerts,
 Et qui du grand Dieu que tu sers,
 Es divinement inspirée,
 Muse, descens pour moy de ton Ciel lumineux,
 Et viens par le plus clair de tes aimables feux,
 Chasser de mon esprit les profondes tenebres;
 Mais je demande peu pour le vaste dessein
 De chanter d'un saint Roy les triomphes celebres,
 Toy-mesme tout entiere entre au fond de mon sein.

L O V I S, de qui le nom illustre
 Consacre le nom de nos Rois,
 En montant au thrône François,
 N'a pas fini son second lustre;
 Il éprouve aussi tost que sa minorité,
 Qui paroist sans défense & sans autorité,
 Donne vne lâche audace aux esprits temeraires;
 Et l'aveugle discorde aux cheueux de serpent,
 Allumant son flambeau dans des cœurs sanguinaires
 Embrase tout l'Etat du feu qu'elle y répand.

Ceux que leur Royale naissance
 Attache par des nœuds plus forts ,
 A la gloire de ce grand corps ,
 En affoiblissent la puissance ,
 Ils ne peuvent souffrir que Blanche au premier rang ,
 Gouverne le timon au mépris de leur sang ,
 De sa race étrangere ils luy font vn grand crime ;
 Le bien public leur sert d'un honneste bandeau ,
 Et pour soulager ceux qu'ils disent qu'on opprime ;
 Par la guerre civile ils doublent leur fardeau ,

Les esperances criminelles
 D'une insolente ambition ,
 Engagent dans la faction ,
 Ceux qui sembloient les plus fidèles ,
 Les peuples insolens que leur fougue conduit ;
 Se laissent aveugler à l'espoir qui leur luit
 D'un prompt soulagement du vieux joug qui les presse ;
 Ils sortent de leurs bords en rapides torrens ,
 Et faisant à ce coup ce qu'ils feront sans cesse ,
 Pour leurs libérateurs , ils prennent leurs tyrans .

La Regente à ce grand orage ;
 Qui heurte son gouvernement ,
 Oppose sans étonnement ,
 Et la prudence & le courage :
 Le chef des factieux munissant ses chasteaux ,
 Donne de clairs soubçons de ces desseins nouveaux ,
 Que nourrit dans son cœur vne esperance folle ;
 Et B L A N C H E à qui le Ciel vn cœur masse a donné ,
 Accourt à ce peril , ou plutôt elle y vole ,
 Ainsi le feu s'éteint au moment qu'il est né .

Le Ciel à sa gloire conspire ,
 Et montre aux François tous les jours ,
 Qu'il est armé pour le secours
 De son fils & de son empire.
 Ce cher fils est l'objet de ses soins amoureux ,
 Elle en veut faire vn Prince habile & genereux ,
 Qui soit de son état la gloire & les délices ;
 Et dit qu'en l'élevant dans l'honneur , dans la Foy ,
 Dans l'amour des vertus , dans la haine des vices ,
 Elle en fait vn bon fils en faisant vn bon Roy.

Elle veut qu'il ait l'ame forte ,
 Et que luy-mesme à l'avenir ,
 Sans appuy sçache soutenir
 Le fardeau du sceptre qu'il porte.
 Elle luy fait aimer dès ses plus jeunes ans ,
 Les penibles travaux , & les soucis cuisans ,
 Dont vn Roy paresseux se degoute & s'étonne-
 Ainsi L O V I S devient si digne de son rang ,
 Qu'il merite bien mieux son auguste Couronne ,
 Par le droit des vertus que par le droit du Sang.

Vous dont la regle tyrannique
 Est , que pour gouverner en paix ,
 On ne peut accorder jamais
 L'Evangile & la Politique ;
 Venez voir cet accord en vn Roy glorieux ,
 Qui sçait heureusement par les regles des Cieux
 Conserver en repos sa vaste Monarchie ;
 Qui se montre prudent sans devenir trompeur ;
 Et qui des passions ayant l'ame affranchie ,
 Mieux que de son Etat soit le Roy de son cœur.

La flaterie ingenieuse
N'ose approcher de son Palais ,
Plus elle se pare d'attraits ,
Plus elle luy semble odieuse ,
Il ne s'aveugle point lors qu'il parle de foy ;
Il estime bien moins le haut titre de Roy ,
Que le titre sacré qu'il porte de fidèle ;
L'éclat de son pouvoir n'ébloüit point ses yeux ;
Et son humilité dans la grandeur mortelle
Ne luy fait estimer que la grandeur des Cicux.

Il garde la Royale pompe ,
Par les loix de sa dignité ,
Et son esprit sans vanité
Ne s'en flate ; ni ne s'y trompe.
On voyoit quelquefois sur ses habits pompeux
Les rubis parmi l'or étinceler de feux ,
Pour faire à ses sujets respecter sa puissance ;
Mais dans cet appareil dont ils sont ébloüis ,
Il a honte en son cœur de sa magnificence ,
Et le Roy glorieux cache l'humble L O V I S.

Pour son peuple il a la tendresse
D'un bon pere pour ses enfans ,
Le fruit de ses faits triomfants
Est leur repos & leur richesse ,
Il est des oppressez l'amoureux protecteur ,
On ne le peut gagner par un discours flateur ,
Lors qu'il faut des puissans abbatre l'insolence ;
Et Themis voit souvent sous les chesnes des bois
Ce Prince dont les mains soutiennent sa balance ,
Faire l'office saint d'oracle de ses loix.

Du Dieu vivant il est l'Image,
 Mais l'Image de cet amour,
 Qu'il fait paroître chaque jour,
 Pour le salut de son ouvrage.
 De ses Royales mains découlent les bien-faits,
 Mais vn aveugle erreur ne le corrompt jamais,
 L'équité, la prudence en reglent la mesure:
 La colere pour luy n'a ni feu ni bandeau,
 Et lors qu'il faut monîtrer qu'il ressent vne injure,
 Sa voix est d'un lyon, & son cœur d'un agneau.

Les délices effeminées
 Ne peuvent corrompre ses sens,
 Tous ses plaisirs sont innocens,
 Depuis ses plus tendres années.
 La molle volupté par ses plus doux appas
 Tend de mille costez des pieges à ses pas,
 Et met toute sa gloire à le pouvoir surprendre,
 Les beautez de la Cour secondent son dessein,
 Mais celles qui pensoient le pouvoir mettre en cendre,
 Par ses chastes regards sentent glacer leur sein,

Ainsi la plaintive colombe,
 Dans les solitaires forests,
 S'échappe heureusement des rets
 Où l'oïseleur veut qu'elle tombe:
 Ainsi l'on voit vn fleuve au milieu de la mer,
 Fendant ses flots chenus, dont le goust est amer,
 Rouler ses claires eaux sans prendre d'amertume:
 Ainsi la Salemandre en vn feu vehement,
 Trouve sans que du feu la force la consume,
 Au lieu de la chaleur la clarté seulement.

C'est peu d'abhorrer les délices
 Pour ce Monarque si pieux,
 Et sous vn air contagieux
 D'éviter la peste des vices :
 Par des rudes chemins & peu souvent batus,
 Il court pour arriver aux plus rudes vents,
 Que des vastes deserts les saints hostes pratiquent.
 Le temple & le Conseil partagent tout son temps,
 Sous le manteau Royal le cilice le picque,
 Et c'est dans vn Palais vn Roy des penitens.

Mais quand il faut qu'iter la haine
 Pour prendre le pesant harnois,
 Ce Roy, la merveille des Rois,
 Fait tout ce qu'un Heros peut faire.
 O Pont de Taillebourg, par ses hardis efforts,
 Ne veis-tu pas boucher ton passage de morts,
 Et partir de ses mains vn horrible tonnerre;
 Quand de fiers ennemis encoint de routes parts
 Tout seul il resistoit à toute l'Angleterre,
 Et que la mort vers luy voloit sur mille dards ?

Il jouïssoit dans ses Provinces,
 Et du repos & de l'honneur,
 Où le courage & le bon-heur
 Peuvent porter les plus grands Princes :
 Il estoit au dehors craint par les ennemis,
 Il tenoit à son joug les rebelles soumis,
 Par tout les factions se voyoient étouffées,
 La pompe & l'abondance éclatoient dans sa Cour;
 L'Europe à sa valeur erigeoit des trofées,
 Et craignant son pouvoir recherchoit son amour.

En ce haut comble de la gloire ,
 Dont ses vertus l'ont couronné ,
 Et qui du Demon enchainé
 Luy donne vne illustre victoire ;
 Les Chrétiens oppressez dans les brûlans climats ,
 D'où l'ardeur du Midi chasse les noirs frimats ,
 Et dans ceux où le jour commence à poindre au monde ;
 Par le juste recit des maux qu'ils ont soufferts ,
 Luy font de son Etat quitter la paix profonde ,
 Pour vanger leur injure , & pour rompre leurs fers ,

A son courage magnanime
 Son zele sans peine promet
 D'oster au joug de Mahomet
 Les fameuses tours de Solyme.
 Il ne pût plus souffrir qu'en cet auguste lieu ,
 Aux loix du Sarazin le cercueil de son Dieu
 Ait la honte de voir sa franchise asservie ;
 Et que les fiers Demons par cet injuste sort ,
 Erigent vn trofée où l'auteur de la vie
 En souffrant le trépas triompha de la mort.

Princes , qui faites à la terre
 Sentir avecque tant d'horreur ,
 Tous les maux , toute la fureur ,
 D'une longue & penible guerre ;
 Serez-vous toujours sourds à la bruyante voix ,
 Qui sortant du tombeau du Roy de tous les Rois ,
 Vous reproche sa chaisne & si longue & si dure ;
 Et propose vn objet à vos exploits guerriers ,
 Où dans de saints combats la gloire sera pure ,
 Et qui jusques au Ciel portera vos lauriers ,

Le Rhin , le Danube & la Meuse ,
 L'Ebre , le Tage & l'Eridan ,
 N'ont-ils pas assez à leur dam ,
 Nourri cette guerre fameuse ?
 Castille , pense-tu que des lys précieux ,
 Dont la fleur est en terre & la tige est aux Cieux ;
 Jamais tes hautes tours deviennent couronnées ?
 Et toy, France , croy-tu que tes heureux combas ,
 Maintenant que le Ciel change tes destinées ,
 De ces superbes tours jette la gloire à bas ?

¶ Donc tant d'irreparables pertes ,
 Donc tant de meurtres inhumains ,
 Donc tant d'injures aux lieux saints ,
 Donc tant de Provinces desertes ,
 Donc avec tant d'horreur tant de lieux ravagez ,
 Donc aux yeux paternels tant d'enfans égorgés ,
 Ne peuvent de vos mains faire tomber les armes ?
 Donc vous ne craignez pas endurcissant vos cœurs ,
 Que Dieu qui de l'Eglise écoutera les larmes ,
 Pardonnant aux vaincus ne perde les vainqueurs ?

Pouquoy dans les plaines de Crète
 N'allez-vous d'un bras genereux
 Empêcher les progrès heureux
 De la gloire d'un faux Prophete ?
 Qu'à l'envi n'allez-vous par un secours puissant ,
 Des murs de la Canée arracher le Croissant ,
 Et malgré son orgueil faire pâlir ses cornes ?
 Le laissant triompher dans ce lointain séjour ,
 Où son ambition avoit trouvé des bornes ,
 Pourrez-vous empêcher qu'il n'acheve son tour ?

Mais où me transporte mon zele ?
 Grand Prince , je reviens à toy ,
 Et de ton heroïque Foy
 Je chante la gloire immortelle.
 Tu quittes vn repos & doux & glorieux ,
 Tu combats seulement pour la cause des Cieux ,
 L'honneur du nom Chrétien enflâme ton courage ;
 Nulle autre ambition ne t'échauffe le sein ,
 Et sur ses aisles d'or la Victoire volage
 Semble vouloir porter ton belliqueux dessein.

Le Nil dont la mer par sept bouches
 Reçoit le tribut ondoyant ,
 Et qui fait boire en tournoyant ,
 Ses eaux à cent peuples farouches ;
 Te vid-t-il pas alors d'un saint zele enflâmé ,
 Dans son gouffre profond se jeter tout armé ,
 Pour aller attaquer les hauts murs de Peluse ;
 Et faire sur ses bords de si fameux exploits ,
 Que l'Egypte surprise aussi bien que confuse ,
 Crût résister à Dieu résistant aux François ?

Que l'éternelle Providence ,
 Qui conduit tout si sagement ,
 Trompa bien-tost le jugement
 De nostre mortelle prudence ,
 LOUIS , dont le grand cœur méprise le danger ,
 Quand tu te promettois sous ce Ciel étranger ,
 De voir la Croix jeter des racines profondes ;
 Tu vois de ta vertu triompher le malheur ,
 Le Nil du sang Chrétien teint ses perfides ondes ,
 Et le nombre infidèle accable ta valeur.

En de si fatales rencontres
Rien ne t'afflige & ne t'abat,
Tel qu'on t'a veu dans le combat,
Tel dans les chaînes tu te montres.
D'une sainte fierté tu portes tes liens,
Mais quand tu vois les fers qui chargent les Chrétiens,
La tristesse saisit ton esprit magnanime;
Et dans la charité dont ton cœur est brûlant,
Tu t'offres à servir de publique victime,
Pour les tirer du joug d'un vainqueur insolent.

Paris parmi les feux de joye
Eclaire ton heureux retour,
Et d'un respectueux amour
Pour toy tous les signes déploie.
Tu ne retournes pas couronné de lauriers,
Mais aux nobles malheurs de tes exploits guerriers,
Ton humble patience a mêlé tant de gloire;
Un repos si divin regne au fond de ton cœur,
Que l'honneur qui te suit en perdant la victoire,
Fait voir que le vaincu vaut mieux que le vainqueur.

Comme quand un sombre nuage
A caché le flambeau des jours,
Il montre en achevant son cours
Plus de feu sur son beau visage:
Comme quand sur les monts de forêts couronnez,
Contre un chesne orgueilleux tous les vents mutinez
Luy font pour l'ébranler une commune guerre;
Plus son tronc est battu d'un violent assaut,
Plus avant jette-t-il ses racines en terre,
Et plus son chef hautain s'élève-t-il en haut.

Ainsi L O U I S dans l'infortune
 Dont on le croyoit abatu ,
 Montre aux François que sa vertu
 N'est pas vne vertu commune :
 Les funestes succès de son pieux dessein ,
 Donnent au feu sacré qui brûle dans son sein ,
 Vne plus vive ardeur , vne clarté nouvelle ;
 Il afflige son corps avec plus de rigueur ,
 Et quand l'âge affoiblit sa force naturelle ,
 Sa pieté reprend vne jeune vigueur ,

L'honneur du Monarque suprême
 Est le seul qui le rend jaloux ,
 Et comme vn lion en courroux ,
 Il rugit s'il oit vn blasphême.
 Pour punir les sermens qu'on apprend en Enfer ,
 Dans ses loix il employe & la flâme & le fer ,
 Qui des blasphémateurs marquent la langue impie ;
 Et sans distinction de sang , de qualité ,
 Il faut dans ses Etats que le coupable expie
 L'effroyable attentat de son impiété.

O que d'un Prince si fidèle
 L'Eglise reçoit de splendeur !
 Que pour accroistre sa grandeur
 Il a de soins , il a de zele !
 Qu'il sçait bien soutenir la gloire des Autels ;
 Que de leur saint respect aux profanes mortels ,
 Il donne tous les jours d'admirables exemples
 Et que par sa prudence il trouve heureusement
 Le secret d'accorder le thrône avec le temple ,
 Et de faire servir la terre au firmament !

D'une vaine magnificence
 Il n'éleve point jusqu'aux Cieux
 Des bastimens audacieux
 Pour faire éclater sa puissance.
 Les ouvrages nouveaux dont il orne Paris,
 S'ils montrent son pouvoir par leur superbe prix,
 De sa Religion sont des plus belles marques;
 Et faisant des leçons à la posterité,
 Condamnent ces desseins où les autres Monarques
 Eternisent leur honte avec leur vanité.

Ce n'est pas aux temples de pierre,
 Où par sa liberalité,
 Son heroïque pieté
 Se découvre mieux à la terre;
 C'est aux temples vivans où paroist son ardeur,
 C'est où sa charité surmonte sa grandeur
 Et met le diadème aux pieds des misérables;
 C'est elle qui luy fait, ô spectacle nouveau!
 Et servir & baiser des lépreux incurables,
 Dont le corps est vn monstre, & le lit vn tombeau,

Toujours du cercueil de son Maître
 Que presse vn joug injurieux,
 La plaintive Idole à ses yeux
 Vient pitoyablement parêre:
 Du fond de l'Idumée il oyt à tous momens
 Les plaintes, les soupirs & les gemissemens
 Des Chrétiens accablez sous l'Empire infidèle;
 Et comme il a pour eux vn amour paternel,
 Il croit qu'à leur secours leur misere l'appelle,
 Et que vivre en repos c'est vivre en criminel,

Son corps pesant par la vieillesse
 Par le zele devient leger ;
 Plus on luy montre de danger
 Plus son cœur a de hardiesse :
 Il s'engage avec joye à des soins infinis ,
 Mais à peine voit-il les plaines de Thunis
 Que la peste en son camp fait de tristes ravages,
 Bien-tost elle s'attaque à ce merveilleux Roy ,
 Et luy fait rencontrer sur ses ardents rivages ,
 La fin de ses travaux & le prix de sa Foy.

Chaste fruit des vœux de la France,
 L o v i s , qui dans l'extremité
 De sa longue calamité ,
 Es l'objet de son esperance ;
 Je consacre à tes pieds ce fidèle tableau ,
 Où le zele & ma Foy gouvernant mon pinceau ,
 Je peins de S A I N T L O V I S la venerable image ;
 Mais où voyant son sceptre en tes mains aujourd'huy
 Je songe beaucoup plus à faire en cet ouvrage
 Vn bon miroir pour toy qu'un beau portrait de luy.

Comme luy , ta jeunesse tendre
 Et des perfides factions ,
 Et des noires seditions
 Est contrainte de se défendre.
 Dieu qui le défendit tous les-jours te défend ,
 Nous allons bien-tost voir par ton bras trionfant
 Des peuples mutinez les fureurs étouffées,
 Nos funestes discords s'en vont ensevelis ,
 Et l'Ibere orgueilleux perdra ces vains trophées
 Qu'il pensoit élever à la honte des Lys.

C'est peu que ces Lys te couronnent,
 Et qu'ils ne soient point abatus,
 Il faut que tes propres vertus,
 Des clartez nouvelles leur donnent :
 Il faut par la prudence en garder la blancheur,
 Il faut par la iustice en nourrir la fraîcheur ;
 Il faut par la clemence assurer leur victoire ;
 Il faut de leur pouvoir te déclarer jaloux :
 Mais il faut moins paroistre , en défendant leur gloire ;
 Vn Monarque puissant, qu'un amoureux Epoux,

Souvien-toy toujours de l'orage ;
 Où par vn horrible attentat,
 Le vaisseau flotant de l'Etat
 S'est veu si proche du naufrage.
 De ces fiers mouvemens d'un peuple forcené
 Apprend que c'est bien peu que d'estre couronné,
 Si Dieu par son pouvoir ne soutient la Couronne ;
 Et qu'un peuple ébranlé par de secrets ressorts,
 Est vne grande mer qu'il faut qu'il emprisonne,
 Ou qui romt en fureur la prison de ses bords,

Cette mer que dans ses limites
 Vn vent cruel a fait sortir,
 Et qui vouloit tout engloutir,
 Appaise ses vagues dépités ;
 La voila renfermée en son lit ancien ;
 Voilà qu'en son repos elle trouve son bien,
 Prens soin d'entretenir sa bonace profonde ;
 Et ne la traite pas comme ce Roy bruta
 Qui punit par le foïet l'insolence de l'onde ;
 Mais à qui cet orgueil fut après si fatal,

Ne croy point, ô Prince admirable,
Par la rigueur estre puissant,
Ni rendre vn peuple obeïssant,
Quand tu le rendras miserable.
Dieu t'a fait son Pasteur en te faisant son Roy.
Son repos, son salut est la suprême loy,
Qui doit de tes conseils estre la regle sainte;
Ton bon-henr est de voir tes sujets bien-heureux,
Et ton cœur doit avoir cette maxime empreinte,
Qu'ils sont moins faits pour toy que tu n'es fait pour eux.

Fuy comme des pestes publiques
Les flateurs qui d'un doux poison
Veulent corrompre ta raison
Par des maximes tyranniques.
Connois la vanité de l'humaine grandeur,
Voy que du plus grand Roy la plus vive splendeur
Ne peut dans le tombeau faire entrer sa lumiere;
Que ce Dieu n'est qu'un homme, ou plutôt vn neant;
Et que la mort reduit en la même poussiere,
Le Roy victorieux & le Roy faincant.

Que jamais l'Eglise oppressée
N'ait besoin d'implorer tes mains
Pour guerir des coups inhumains
Dont les méchans l'auront blessée.
C'est l'Epouse du Roy par qui regnent les Roys;
Si tu veux que ton peuple obeïsse à tes loys,
Fais paroître ton zele à maintenir les siennes:
Ne deviens point jaloux de son sacré pouvoir;
Et croy que quand on suit les maximes Chrétiennes,
On ne peut pour l'Etat manquer à son devoir.

Ainsi tes illustres années
D'un nouveau bon-heur tous les jours
Seront dans leur paisible cours
Par l'auguste paix couronnées :
Ainsi de la discorde éteignant le flambeau,
La France dont ce monstre a fait un grand tombeau,
Reprendra la splendeur de sa gloire première :
Ainsi de tes vertus nous serons ébloüis,
Ainsi quand tes vieux ans finiront leur carrière,
Nous te verrons asseoir auprès de S A I N T L O V I S,





S A I N T
L A M B E R T
E V E S Q V E
D E V E N C E.

H Y M N E X.

DE la plus belle de nos festes ,
Peuples , voicy l'heureux retour , [jour,
Que tout soit magnifique en cet heureux se-
De roses couronnons nos testes :
Que chacun bannisse aujourd'huy
Le soin , la tristesse & l'ennuy ,
Cruelle peste de la vie ;
Et que l'on lise dans nos yeux
La sainte joye où nous convie
Le triomphe d'un Saint que celebrent les Cieux ,

Vive source de la lumiere ;
Bel Astre qui dans tes maisons
Toujours d'un pas égal des ans & des saisons ,
Fournis l'immuable carrière ;
Soleil , Roy des divins flambeaux ,
Ton char sortant du sein des eaux
De si clairs rayons nous envoie :
Qu'on voit à leur vivacité
Que tu secondes nostre joye ,
Et tu veux avoir part à la solemnité.

Jamais on n'a veu ton visage
 Etinceler d'un feu si pur ;
 Et le Ciel dans le champ de son mobile azur
 N'a pas le plus petit nuage.
 Borée au souffle mutiné
 Est dans sa caverne enchaîné ,
 On n'oyt que l'aimable Zephyre ;
 Et ce vent qui baise les fleurs ,
 Parfumant l'air que l'on respire ,
 Tempere avec plaisir ses ardentes chaleurs.

D'on entend les douces musiques
 Des amoureux Chantres des bois ,
 Qui meslent les accords de leurs charmantes voix ;
 Avec nos celestes Cantiques.
 Les Bergers au bord des ruisseaux
 Font resonner leurs chalumeaux
 Dans le sein des vertes campagnes ;
 L'Echo repete leur concert ,
 Et dans le sein de nos montagnes ,
 On oyt bruire le nom de l'Auguste L A M B E R T ;

Tel qu'on void vn essain d'Abeilles
 Sortir au point d'un beau matin ,
 Pour venir dans les champs succher l'esprit du thim ;
 Et composer leur miel de mille fleurs vermeilles :
 Tels les peuples de toutes parts ,
 Femmes , enfans , jeunes , vieillards
 En foule accourent dans le Temple ;
 Où sur vn Autel prétieux
 Le Chef de L A M B E R T on contemple ,
 A qui l'art semble mettre vne ame dans les yeux.

Par vne forme industrieuse
 L'ouvrier d'un soin diligent
 Releve la splendeur & le prix de l'argent
 De sa matiere précieuse.
 Dessus son venerable front
 Aux belles rides qui s'y font
 Paroist vne Majesté sainte ;
 Mais où se mesle vne douceur ,
 Qui fait que l'amour & la crainte
 Entrent en mesme temps par les yeux dans le cœur.

L'ardent Epoux de la nature ,
 Le Pere des ans & des jours ,
 A peine dans le Ciel fait le dixième cours ,
 De sa lumineuse ceinture :
 Que L A M B E R T , qui dès le berceau
 Eclairé du divin flambeau ,
 Connoist la vanité du monde ;
 Vient aux beaux deserts de Lerins
 Piller dans l'étude profonde
 Les tresors précieux des Grecs & des Latins.

*S. Lambert
 vient dans
 l'Isle de Lerins
 pour
 étudier.*

Lerins dans sa retraite auguste
 Cachoit en ce temps glorieux
 Des hommes qui vivoient comme on vit dans les Cieux,
 Et c'estoit la cité du juste ,
 C'estoit le Carmel des François ,
 Où le monde voyoit ses loix
 Par de plus saintes abolies ;
 Où ceux qu'il traittoit comme foux
 Faisoient connoistre ses folies ,
 Et méprisoient les biens dont il est si jaloux.

On ne trouve rien de l'enfance
 En vn si merueilleux Enfant ;
 C'est vn sage vieillard des vices trionfant ,
 Aussi bien que de l'ignorance.
 Bien-tost son lumineux esprit ;
 Sous d'excellens Maîtres comprit
 Les Sciences les plus sublimes ;
 Mais il connoist la vanité
 De leurs orgueilleuses maximes ,
 Et choisit de la Croix la sainte humilité.

Vainqueur du feu de sa jeunesse
 Il renonce à tous les plaisirs ,
 Et pour en moderer les turbulens desirs
 Il suit vne austere sagesse.
 Son travail est continuel ,
 Il est à soy-mesme cruel ,
 Il se fait la guerre , il se domte :
 Du Demon il est combattu ,
 Mais le Demon voit à sa honte
 Qu'enfin tous ses combats cedent à sa vertu.

Sans orgueil d'un tranquille empire
 Il regne sur ses passions :
 Rien d'humain ne se mesle à ses affections ,
 Pour Dieu seul son ame soupire.
 La terre n'a point de splendeur ,
 De richesses , ni de grandeur ,
 Qu'avec mépris il ne contemple ;
 Et sa vie & sa pureté
 Est vn incomparable exemple
 Qui peut estre connu & non pas imité.

A son

A son humilité sincere
 L'un prend à tâche d'arriver ;
 L'autre veut de plaisirs comme luy se priver
 Et devient à soy-mesme austere.
 Qui le suit en sa pauvreté,
 Qui dans sa debonnaireté,
 Qui dans sa souffrance fidelle,
 Qui dans la force de sa Foy,
 Qui dans son charitable zele,
 Mais il les laisse tous bien loin derriere soy.

Sur l'aisle de la Renommée ;
 La haute vertu de L A M B E R T ,
 Quoy qu'il s'enfvelisse en son profond desert
 Dans les champs de Vence est semée.
 Son Pasteur entrant au cercueil
 Combloit son Eglise de dueil,
 Mais bien-tost ce dueil se console ;
 Quand L A M B E R T comme vn grand flambeau ,
 Par l'exemple & par la parole ,
 Commence d'éclairer son fidèle troupeau.

Il a laissé sa solitude ,
 Pour suivre la voix du Seigneur ;
 Dont le choix l'élevant au comble de l'honneur
 Le charge d'un fardeau si rude :
 Mais s'il abandonne Lerins ,
 Où contre les fâcheux destins
 Il trouvoit vn paisible asile ;
 Il en garde toujours les loix ,
 Et l'on le trouve dans la Ville
 Aussi grand penitent qu'il estoit dans ses bois.

Nuit & jour son ame soupire
Quand il void son peuple brutal ,
Par vn aveuglement à son salut fatal
Du Demon reverer l'Empire.
C'est trop peu pour luy de parler ,
Son zélé sçait mieux signaler
L'horreur qu'il conçoit de son crime :
Pour luy ses pleurs sont éternels ,
Leur Prestre devient leur victime ,
Et l'innocent se met au rang des criminels.

Lors qu'il trouve dans les montagnes
Les Laboureurs industrieux ,
Cultivant les rochers d'un soin laborieux ,
Qui les change en riches campagnes :
Et leur travail & leur moisson
Luy font vne grande leçon
De la divine agriculture ;
Il défriche , il sème à propos ,
Et plus il trouve vne ame dure ,
Plus pour elle il s'obstine à perdre le repos :

Enfin ses travaux reüssissent ,
Par ses soins & par ses discours ,
Par les pleurs que ses yeux répandent tous les jours ,
Ces cœurs de rocher s'adoucissent :
La Foy , l'Espoir , la Charité ,
La Iustice , la Pieté ,
En eux commencent de parêre ;
Leur vertu n'a rien qui soit feint ,
Et de la sainteté du maître
On void l'illustre preuve en vn peuple tout saint.

Le Demon forcenant de rage,
 De voir que delivré d'erreur,
 Et malgré ses appas, & malgré sa fureur
 Il rompt son funeste servage :
 Sort de l'ancre noir & fumeux,
 Où parmi le soufre & les feux,
 Il trouve vn regne en son supplice ;
 Et prenant en main le flambeau,
 Il vient d'une ouverte malice,
 Pour fâcher le Pasteur, attaquer le troupeau.

Mais loin de reparer ses pertes,
 Tous ses desseins sont renversez,
 Ses projets confondus, ses efforts repoussez,
 Et ses malices découvertes.
 LAMBERT qui veille nuit & jour,
 Ne trouve rien à son amour
 Ni de rude, ni d'impossible ;
 Et par vn continu travail,
 Il rend toujours inaccessible
 A ce loup enragé l'accès de son bercail.

Par l'appas d'une erreur nouvelle,
 Et par vn Schisme audacieux,
 Ce mortel ennemi du Monarque des Cieux,
 Attaque l'Eglise fidelle.
 Parmi les bancs & les rochers,
 Sous des infidèles nochers,
 Cette sainte Nacelle flote ;
 Son trouble ne se peut calmer,
 Et pour avoir plus d'un Pilote,
 Il semble tous les jours qu'elle va s'abyssmer.

Gelase au thrône de saint Pierre
Avec bien peu de matelots
S'oppose à la fureur & des vents & des flots,
Qui luy font vne rude guerre.
Vn Empereur fier & puissant
Contre le Pontife innocent ;
Arme les forces de l'Empire ;
Le faux Pape est autorisé ,
Et le monde Chrétien soupire
Sous tant de factions dont il est divisé ,

*L'Empereur
Henry V.
fit élire
Maurice
Bourdin , qui
fut Antipa-
pe, & se
nomma Gre-
gaire VIII,*

L A M B E R T oppose aux heretiques ;
Dont le credit croist tous les jours ,
Et ses soins vigilans , & ses doctes discours ,
Et des penitences publiques.
Le loup rode autour du troupeau ,
Et dans quelque piege nouveau
Il s'efforce de le surprendre ;
Mais le Pasteur laborieux ,
Veille toujourns pour le defendre ,
Et des efforts du loup il est victorieux.

Avec vn courage heroïque
Contre vn Empereur inhumain
Il défend le Pontife & le Siege Romain
D'un vsurpateur tyrannique :
Gelase qu'il en a banni ,
Après vn travail infini
Cherche son afile en la France ;
Et L A M B E R T de divin propos
Console sa rude souffrance ,
Et remet dans son cœur vn celeste repos :

O combien son zele s'allume,
 Combien souffre-t-il de travaux,
 Quand dans les factions de deux Princes rivaux,
 Son pays natal se consume.
 Il s'oppose à la faction,
 Au discours il joint l'action,
 Tout cede à son cœur magnanime;
 Et par ses soins industrieux
 Enfin le Comte legitime
 Possede sans rival l'Etat de ses ayeux.]

*Raymond
 Berenguer
 & le Comte
 Gilbert.*

Ainsi ce Prelat admirable
 Par son credit, par sa vertu
 Sert l'Eglise opprimée & l'Etat abbatu
 Avec vn succès memorable;
 Lors que leur peril est passé,
 Son esprit sans estre lassé
 Parmi son cher peuple travaille;
 Et d'un nouveau feu s'allumant,
 Aux Demons livre vne bataille
 Où leur défaite joint la honte & le tourment.]

En luy l'orphelin trouve vn pere,
 Aussi secourable que doux;
 La veuve desolée y recouvre vn Epoux
 Qui l'assiste dans sa misere.
 L'affligé son consolateur,
 Le captif son liberateur,
 Le desesperé son refuge;
 Le pecheur public son fleau,
 Le Prestre scandaleux son juge,
 Et l'esprit égaré son lumineux flambeau.

Bien qu'il vive dans l'innocence ;
 Que rien n'égale sa vertu ,
 Il tient toujours son corps par les ans abatu ,
 Sous le joug de la penitence :
 On l'en blâme , on le presse en vain ,
 D'estre à soy-mesme plus humain ,
 De se conserver pour l'Eglise ;
 Il dit que son peuple est pecheur ,
 Et qu'il doit du Dieu qu'il méprise
 Souffrant pour ses pechez, appaiser la fureur.

Mais Dieu par vn miracle insigne
 Autant qu'il estoit amoureux ,
 Veut apprendre au Pasteur pour soy trop rigoureux
 Vne conduite plus benigne.
 O ma lyre à ce coup il faut
 D'un ton & plus fort & plus haut ,
 Chanter cette rare merveille ;
 Et par les charmes de tes tons ,
 Ravir la plus superbe oreille
 Qui jamais ait jugé de tes saintes chansons !

En ce jour heureux & funeste ,
 Où le Roy qui juge les Rois
 Par son cruel trépàs sur l'Autel de la Croix ,
 Appaïsa son Pere celeste :
 L A M B E R T veut pour son aliment
 Du pain & de l'eau seulement
 Alors que le Soleil se couche :
 Mais , ô pouvoir du bras divin !
 Si tost qu'il met l'eau dans sa bouche ,
 De nature elle change , & prend le goust du vin.

D'abord il s'en plaint & refuse
 Le celeste soulagement ,
 Mais la troisieme fois il void le changement ,
 Il benit le Ciel , il en use ,
 Le bruit en court par la cité ,
 Chacun pami l'obscurité ,
 Vient trouver son Pasteur fidèle ;
 On goust de cette liqueur ,
 Et sa force surnaturelle
 Illumine l'esprit en échaufant le cœur.

Comme le Roy de la lumiere
 Se couchant en vn jour d'esté
 Brûle d'un feu plus vif , jette plus de clarté ;
 Que lors qu'il ouvre sa carrière :
 Ainsi L A M B E R T lors que ses jours
 Au couchant conduisent leurs cours ,
 Fait voir vne vertu plus pure ;
 Pour luy la vie est sans appas ,
 Le corps luy sert de sepulture ;
 Et de ses vœux ardens l'objet est le trépas.

Du Dieu pour qui son cœur soupire
 Enfin L A M B E R T est écouté ,
 Il meurt , & par sa mort son ame en liberté
 Regne dans le celeste Empire.
 Il met son Diocese en dueil ,
 Mais lors qu'il le void au cercueil ,
 Faire des merveilles si grandes ,
 Il est heureusement contraint
 De changer son dueil en offrandes ,
 De benir son trépas , & de le nommer Saint.

Celuy qui d'un mal incurable
Epreuve le rude tourment,
Lors qu'il vient réverer son sacré monument
Le trouve à ses vœux secourable ;
Boiteux , muets, aveugles, sourds
Y recouvrent par son secours ,
Les pieds , la voix , l'œil , & l'oreille ;
La santé tous les jours en sort ,
Et par vne rare merveille
La source de la vie est au lieu de la mort ;

O grand Saint , lors que je contemple
Ton zele , ton humilité ,
Ta prudence, ton cœur , ta foy , ta charité ;
Tu me fers de maître & d'exemple :
Mais puis-je suivre cette loy ,
Si tu ne fais couler en moy
Quelque étincelle de la flâme ,
Dont l'embrasement glorieux
Autrefois consumoit ton ame ,
Et qui t'a fait si grand dans l'Empire des Cieux ?

Répans cette flâme divine
Dans mon cœur timide & glacé ;
Repeins y de mon Dieu le portrait effacé ;
Que son seul amour y domine.
Fay-moy , Seigneur, sans murmurer
La plus rude mort endurer ,
S'il la faut souffrir pour l'Eglise ;
Que sa gloire soit mon bonheur ,
Qu'elle seule au monde je prise ,
Et que de mon devoir je fasse mon honneur.

Conduis ceux que je dois conduire ;
Et sois de leur gloire jaloux ,
Sur vn peuple qui t'eut pour pere & pour époux
Fais ton assistance reluire.
Gouverne ses affections ,
Assujettis ses passions
Aux loix des celestes maximes ;
Inspire au pecheur effronté
La juste haine de ses crimes ,
Et des bons par ton aide augmente la bonté.



C'est par ceux que je dois connaître,
 Et toi de leur gloire jaloux,
 Sur un peuple duit par le sort pour épon-
 Fais ton alliance relative.
 Gouverne les affections,
 Affranchis les passions
 Aux loix des cieux résister;
 Inspire au peuple d'effroi
 La juste haine des crimes,
 Et débarras par ton aide agissante la patrie.



S A I N T
B E R N A R D.

H Y M N E X I.



O I C Y le berceau venerable
De B E R N A R D , cet ami des Cieux ;
Il faut d'vn ton melodieux ,
Chanter cet homme incomparable :
Muse , qui conduis les accords
Des vastes & mobiles corps ,
Où les Astres font leur carriere ,
Maistresse des divins concerts ,
Verse en mon esprit ta lumiere ,
Et tes richesses dans mes vers,

*Cette Hymne
fut commen-
cée dans le
Monastere
qui a esté
basty au lieu
où S. Ber-
nard est nay.*

Les champs que la Saone dormante
Baigne dans son tranquille cours ,
Veirent poindre les premiers jours ,
Du divin Heros que je chante ,
En son port , son front , & ses yeux ,
Reluifoit l'éclat glorieux
De la noblesse paternelle ;
Il est né pour se faire aimer ,
Et jamais dans prison plus belle ,
Ame ne se vint enfermer.

Cette ame si grande & si pure
 Semble du funeste peché,
 Dont l'homme en naissant est tâché
 Avoir évité la souillure :
 A peine est-il hors du berceau
 Que desja d'un esprit si beau
 La force à paroistre commence,
 Et c'est un enfant qui sans fard
 De son âge joint l'innocence
 A la sagesse d'un vicillard.

Ses passions sont toutes belles ;
 Il est de la gloire amoureux,
 Et dans un cœur si genereux
 Les vertus semblent naturelles.
 La volupté pleine d'appas
 Tend mille pieges à ses pas,
 Et couvre ses pieges de roses ;
 Mais le Ciel conduit ses plaisirs ;
 Et son cœur pour les belles choses,
 Ne sent que de chastes desirs.

Je le voy qui se précipite
 Dans le sein profond d'un étang
 Quand la vive ardeur de son sang
 Aux délices le sollicite.
 De glaçons il dresse un Autel,
 Où d'un effort plus que mortel
 De soy-mesme il fait une hostie ;
 Il est de soy-mesme vainqueur,
 Et du corps la flâme amortie
 Cede à la flâme de son cœur.

Après ce combat plein de gloire
 BERNARD sans plus faire d'efforts
 Devient le maître de son corps,
 Et joint la paix à la victoire.
 Ses sens de forces defarmez
 Sont sous le joug accoustumez;
 Ils se plaisent dans leur martyre;
 Ils ont pour guide la raison,
 Et l'ame d'un tranquille empire
 Fait un thrône de sa prison.

Mais ce triomphe memorable
 Ne scauroit assurer sa peur,
 De perdre cette chaste fleur
 Dont la perte est irreparable.
 Son cœur, quoy qu'il soit genereux,
 De mille ennemis amoureux,
 Redoute l'aimable poursuite;
 Et sans vouloir faire le vain
 Aime mieux vaincre par la fuite
 Que par un combat incertain.

Cistaux, loin du bruit & du monde,
 Pour conserver sa pureté
 Luy presente la seureté
 De sa solitude profonde.
 Là quoy qu'un amour criminel
 Jamais des loix de l'éternel
 N'ait tiré son obeïssance;
 On diroit à voir les rigueurs
 De son austere penitence,
 Qu'il est le plus grand des pecheurs.

Tandis que dans la vaste plaine
Que luy quitte l'Astre du jour,
L'humide Lune fait son tour,
Dans vn char d'argent & d'ebéne,
Sur luy le pere du repos
Ne verse point les doux pavots
Qu'il verse sur toute la terre;
Ou s'il dort c'est quelque moment,
Et sur le bois & sur la pierre
Il croit dormir trop mollement.

Toujours ses yeux fondent en larmes,
Et les plus aimables objets
Que le monde offre à ses sujets
Pour luy seul se trouvent sans charmes.
Il voit & ne voit pas les fleurs
Dont le printemps peint les couleurs
Et les richesses fugitives;
Il oyt & n'oyt pas les ruisseaux
Qui sur l'or le long de leurs rives
Roulent le crystal de leurs eaux.

L'ame, quoy qu'au corps enfermée,
N'en sent point la triste langueur,
Mais d'une immortelle vigueur,
On la voit toujours animée.
Toujours d'un vol humble & pieux
Elle s'élève dans les Cieux,
Où seulement elle veut vivre;
Et dans ses innocens transports,
Son divin amour la delivre
De l'amour & du soin du corps.

Du bel arbre de la science,
Dont pour les esprits curieux
Le fruit est si délicieux,
Il ne fait point l'expérience.
Ces morts illustres & sçavans
Qui parlent mieux que les vivans,
Ne sont point ses penibles maîtres,
Pour s'instruire aux divins secrets
Il ne consulte que les hêtres,
Et que les chesnes des forests.

C'est sous leurs ombres solitaires
Que pour luy le celeste agneau
Oste le tenebreux bandeau
Qui couvre ses sacrez mysteres.
Mais bien que sous ses saintes loix
Il soit le disciple des bois,
Son esprit n'a rien de sauvage;
Les abeilles n'ont point de miel
Qui soit si doux que le langage
De cet homme qu'instruit le Ciel.

De ce volume inexplicable
Où le Seigneur parle aux humains,
Et cache ses mysteres saints,
Il perce le voile adorable,
Il en sonde la profondeur,
Il en découvre la splendeur
Aux doctes superbes cachée:
Et l'explique aussi clairement
Que si son ame détachée
La lisoit dans le firmament.

Chaste-Epouse , dont le Cantique
 Par des transports si ravissans
 Et si peu connus à nos sens
 Exprime la flâme pudique ;
 Quel mortel parla jamais mieux
 De ces tourmens délicieux
 Que te fait sentir cette flâme ?
 Mais il en estoit mieux épris ,
 Son feu brûloit mieux dans son ame ;
 Qu'il ne luisoit dans ses écrits,

Sacré défenseur de l'Eglise
 Augustin , qui si saintement ,
 Découvres le temperament
 De la Grace & de la franchise ;
 Comme toy BERNARD a compris
 Ces mysteres qu'à nos esprits
 Leur splendeur rend impenetrables ;
 Il s'est enrichi de ton bien ,
 Et dans tes livres admirables
 Ton esprit anime le sien.

Dans Clairvaux il ouvre vne école
 De penitence & de vertu ,
 Où le corps de jeûne abatu
 Vit de la divine parole.
 Là les injustes passions ,
 Les brutales affections
 Sont sous le joug assujetties ;
 Là les mortels sont chaque jour ;
 Et les Prestres & les hosties
 Qui s'offrent au divin amour.

Là de tous BERNARD est le pere ,
 Il est toutes choses à tous ,
 Il est patient , il est doux ,
 Il n'est qu'à luy-mesme severe.
 Il ne veut du gouvernement
 Que les épines seulement ;
 De l'esprit seul il semble vivre :
 Et dans les vertus qu'il fait voir ,
 Il se rend de qui le veut suivre ,
 Et l'exemple & le desespoir.

Dans vn corps que le mal accable ;
 Son esprit toujours vigoureux ,
 Toujours clair , toujours genereux ,
 Jouit d'un repos admirable.
 La Charité fait à son corps ,
 Faire de si nobles efforts
 Qu'ils passent l'humaine puissance ;
 Et la plus mortelle langueur
 De sa severe penitence
 Ne peut adoucir la rigueur.

Comme on void de la mer profonde,
 Couler par de secrets détours
 Des fleuves dont le vaste cours
 Arrose tous les lieux du monde ;
 Ainsi BERNARD voit de Clairvaux
 Par ses soins & par ses travaux
 Sortir des enfans innombrables ,
 Qui portant les hommes charnels
 Au mépris des biens perissables
 Leur font part des biens éternels.

Lors que la charité l'appelle
 Dans les villes & dans les Cours,
 Son cœur s'y conserve toujours
 Constant, genereux & fidèle.
 L'ambition, la vanité,
 L'avarice, la volupté,
 N'ont pour luy qu'un charme inutile;
 Et dans cette inconstante mer
 C'est un fleuve toujours tranquille,
 Qui n'y prend point de goût amer.

Là par des trompeuses maximes;
 Et de douces distinctions
 Des plus injustes passions,
 Il n'en fait point de legitimes.
 Au vice, fust-il couronné,
 Son zèle, sans estre étonné
 Declare une mortelle guerre;
 Et rien n'est auguste à ses yeux
 Sur le front des Rois de la terre
 Que l'image du Roy des Cieux.

En luy les pauvres ont un pere;
 Il est bon, il est genereux,
 Il pleure avec les malheureux,
 S'il ne peut changer leur misere.
 Ses amis sont-ils en danger,
 Il ne craint travail ni danger
 Pour en détourner la tempeste;
 Et sa priere aux Souverains,
 Oste la foudre toute preste
 A cheoir de leurs puissantes mains;

Il pleure , il lamente , il soupire ,
 Quand il void sous d'heureux destins
 Les implacables Sarazins
 Etendre bien loin leur empire.
 Les peuples , les Princes , les Rois
 Emeus de sa puissante voix
 De l'abatre font l'entreprise ;
 Et la puissance du Seigneur
 Par cent miracles autorise
 Vn dessein fait pour son honneur ;

Nature luy rend ses hommages ;
 Et pour confirmer ses discours
 Avec plaisir change le cours
 Et la regle de ses ouvrages :
 A l'aveugle il rend la clarté ,
 Il oste aux sourds la surdité ,
 Des muets la langue il délie ,
 Il chasse les Demons des corps ,
 Des foux il guerit la folie ,
 Du cercueil il tire les morts.

Telles qu'au lever de l'Aurore
 Des ruches on voit s'efforer
 Les abeilles pour picorer
 Les fleurs qui ne font que d'éclore ;
 Tels s'assemblent de toutes parts ,
 Des guerriers sous les étendarts
 Où la Croix appelle à la gloire ;
 Et dans les dangers des combats
 Tous veulent bien à la victoire
 Aller par vn sanglant trépas ;

Le Nil dont sept bouches bruyantes
Dans la mer déchargent les eaux ,
Croit desja voir à nos vaisseaux
Desoler ses rives tremblantes.
Devant nous marche la terreur ,
Le Croissant à nostre fureur
Craint de servir bien-tost de proye ;
Solyme d'aïse tressaillit ,
Et le lourdain roule de joye
L'ondoyant trefor de son lit.

Mais, ô Dieu que ta Providence ;
Qui conduit tout si sagement ,
Trompa bien par l'évenement
Des Mortels la foible prudence !
En de si glorieux desseins
La délivrance des lieux Saints
Des Chrétiens animoit le zele ;
Et la victoire toutefois
Pour suivre le camp infidèle ,
Quitte le parti de la Croix.

Lors que la prompte Renommée
Sur la Seine & sur l'Eridan ,
Eut du triomphe du Soldan
La triste nouvelle semée ;
De quels discours injurieux ,
BERNARD ne vid-il en tous lieux
Noircir sa conduite innocente ?
Mais il méprise ces discours ,
Et malgré leur rage insolente ,
Sa vertu triomphe toujours ,

Celuy dont l'exécrable haine
 Toujours d'un orage nouveau
 Attaque le sacré vaisseau
 Où flotte l'Eglise Romaine ;
 Contre elle de rage enflammé,
 Dans son sein avoit allumé
 Du Schisme l'ardente tempeste ;
 En troubloit les justes accords,
 Et par vne seconde teste
 Faisoit vn monstre de son corps,

*Schisme de
 Pierre de Leon,
 contre le vray
 Pape Innocens
 deuxième.*

Tel que jadis sortit Elie
 Des grottes sombres du Carmel,
 Lors qu'Acab contre l'Eternel
 Fit voir sa rage & sa folie :
 Tel BERNARD sort de son desert,
 Quand le Demon à decouvert
 A l'Eglise livre la guerre ;
 Tout cede à son zele puissant,
 Et sa parole est vn tonnerre
 Pour la defense d'Innocent.

Le Schisme faisoit aux Provinces
 Sentir sa barbare fureur,
 Et divisoit avec horreur
 Les Peuples, les Rois & les Princes,
 Guillaume parmi les François,
 Qui voyoit couler sous ses loix
 Et la Garonne & la Charante,
 Sur tous les autres Potentats
 Par vne guerre plus sanglante
 Se signaloit dans ses Etats.

*Guillaume Duc
 de Guienne fa-
 vorisoit l'An-
 tipape.*

Vn lion fait moins de carnage
 Rencontrant vn foible troupeau,
 Qui sans peur le long d'un ruisseau
 Broute l'émail d'un pasturage;
 Que par sa noire impieté
 Et sa barbare cruauté,
 Guillaume n'en fait à l'Eglise;
 Et plus il devient furieux
 Mieux il croit dans son entreprise
 Défendre la cause des Cieux.

B E R N A R D plein de grace & de zèle
 S'efforce en vain par ses discours
 D'arrester l'effroyable cours
 De sa colere criminelle;
 Le tyran n'a plus de raison,
 Du Schisme le mortel poison
 Regne dans son ame barbare;
 L'Antipape a toujours en luy
 De son orgueilleuse thiare
 Vn constant & brutal appuy.

Quand le Saint dans ce grand orage
 Voit qu'il employe vainement
 La force du raisonnement
 Pour domter ce cruel courage;
 Il prend avec foy dans ses mains,
 Le corps du Sauveur des humains;
 Et luy dit d'une voix hardie:
 „ Prince, qu'aveugle nt tes forfaits;
 „ Voicy ton Dieu sous cette hostie,
 Qui vient te demander la paix,

Ces mots comme vn coup de tonnerre
 Abatent cet audacieux,
 Il sent le bras du Roy des Cieux,
 Il tombe & se roule par terre;
 Il frissonne, il grince les dens,
 Ses yeux sont deux flambeaux ardents,
 Ils lancent vn regard farouche;
 Son poil se herisse d'horreur,
 L'écume boüillone en sa bouche,
 Et ses cris montrent sa fureur.

En cet état épouventable
 BERNARD le touche seulement,
 Et par ce saint attouchement
 Il domte ce cœur indomtable,
 Le Schisme dont sa cruauté
 Défendoit la déloyauté
 Le perdant perd son insolence;
 BERNARD en tous lieux le poursuit;
 Et par sa divine eloquence,
 Par tout son empire il détruit,

Le Demon qui voit dans l'Eglise,
 La tranquillité revenir
 Et ses membrès se reünir
 Au Chef à qui Dieu l'a soumise;
 Redouble ses noires fureurs,
 Et par de nouvelles erreurs
 Vient troubler cette paix profonde;
 Vn Pasteur des rives du Clain
 Pour les répandre dans le monde,
 Luy presse sa langue & sa main.

Gilbert de la
 Poirée Evêque
 de Poitiers.

Il ose dans vn saint Concile ;
 Soutenir son impieté ,
 Et cherche en sa subtilité ,
 La gloire d'un trompeur habile :
 Mais il ne peut tromper BERNARD ,
 La Grace du Ciel luy depart
 Vne lumiere si puissante ,
 Que par sa divine vertu
 Sous la verité triomphante
 Le mensonge reste abatu .

Abellart , qu'un orgueil funeste
 Dans l'erreur a précipité ,
 De l'adorable Trinité
 Corrompt la doctrine celeste .
 Avec ses charmes decevans
 Au superbe esprit des sçavans
 Cette nouveauté paroist belle ;
 Mais BERNARD du Ciel éclairé ;
 En fait voir l'horreur criminelle
 Et redresse cet égaré .

C'est pour l'Eglise qu'il soupire ;
 Pour sa gloire il brûle d'amour ,
 Il ne travaille nuit & jour ,
 Que pour établir son empire :
 Dans ses biens il trouve ses biens ,
 De ses malheurs il fait les siens ,
 Pour elle soy-mesme il s'oublie ;
 Et par ses écrits & sa voix ,
 En cent lieux on void rétablie
 La discipline de ses loix ,

Des Prelats, quand on les opprime,
 Il est vn ardent défenseur,
 Et son discours à la douceur
 Joint la liberté magnanime.
 Il connoist de leur Dignité,
 L'excellence & l'autorité,
 Aux autres il la fait connoître;
 Et bien que le Ciel l'ait instruit,
 Il ne prend point le ton de maître;
 Mais il les écoute & les suit.

Genes sous vn Pasteur si sage
 Se rangeroit avec plaisir;
 Milan a le mesme desir,
 Rheims voudroit le mesme avantage.
 Mais sa severe humilité
 A l'honneur qu'il a merité
 Fait vne forte resistance;
 Pour luy la mitre est sans attrait,
 Il est riche en son indigence,
 Et son desert est son Palais.

*S. Bernard ven-
 fusa les Eves-
 chez de ces
 trois villes.*

Enfin BERNARD voit ses années
 Après vn cours laborieux
 De combats toujours glorieux,
 Par vn saint trépas terminées.
 Enfin delivré de ses fers
 Il va des maux qu'il a soufferts
 Recevoir l'vsure fidèle;
 La terre perd vn grand flambeau,
 Mais lors qu'il se couche pour elle
 Le Ciel gagne vn Astre nouveau.

Enfans de ce merveilleux pere ;
Recevez de moy ce tableau ,
Où mon cœur conduit mon pinceau ,
Où ma gloire est d'estre sincere.
Vous qui sous l'ombre de vos bois
Suivez ses rigoureuses loix ,
Avec moy chantez ses loüanges :
Que vostre sort est glorieux !
Sur terre vous estes des Anges ,
Et dans le Ciel vous ferez Dieux ;

Et vous , ses genereuses Filles ,
En ce veritable miroir
Venez apprendre le devoir
De vos Angeliques familles.
Voyez quelle fut sa vertu ,
Et comment sans estre abatu
Il soutint cent mille tempestes ,
Vos combats vont bien-tost finir ,
Bien-tost les voiles de vos testes
Vont des couronnes devenir.

Si vous recevez des injures ,
Vostre Pere en receut aussi ;
Mais il n'eut douleur ni souci
Des plus cruelles impostures.
Au proteuteur des innocens
De qui les bras sont si puissans ,
Il confia sa renommée :
Et par la prose & par les vers
Maintenant on la void semée
Dans tous les lieux de l'Vnivers.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

S. CHARLES
BORROMÉE

CARDINAL,
ET ARCHEVESQVE
DE MILAN.

HYMNE XII.



V s E, qui d'une sainte audace
T'éleves jusques dans les Cieux,
Méprisant le front glorieux
Des deux Montagnes de Parnasse;
Messagere du Roy des Rois,
Chaste Interprete de ses Loix,
Descens du Globe des estoiles;
Et montre à mon cœur transporté,
Mais sans nuages & sans voiles
Tous les tresors de ta beauté.

Entre dans les jardins celestes
Dont les parterres toujours verds,
Ne craignent point de nos hyvers
Les ravages les plus funestes;
Forme des plus brillantes fleurs,
Dont la Gloire y peint les couleurs,
Une guirlande renommée;
Et pour le plus Saint des humains,
Pour l'admirable BORROMÉE,
Vien me la mettre dans les mains,

Docte ouvriere de merveilles ;
 Il faut d'un art industrieux
 Joindre en ce chapeau précieux
 Les lys blancs aux roses vermeilles ;
 Des Martyrs C H A R L E s tient le rang ;
 Quoy qu'il n'ait pas versé le sang
 Qui couloit dans ses chastes veines ;
 Il n'eut ni Tyran , ni Bourreau ;
 Mais l'amour dans de longues peines
 Le fit Martyr de son Troupeau ,

Vierges , beaux Anges de la terre ,
 Qui dans vn corps , vivant sans corps ;
 Portez de si riches trefors
 Dans de fresles vaisseaux de verre ;
 C H A R L E s a choisi vostre Epoux ,
 Il porta des lys comme vous ,
 Il gagna le mesme victoire ;
 Et pour conserver ces beaux lys ,
 C H A R L E s renouvelle la gloire
 De vos Siecles ensevelis.

Dans les Echoles de Pavie
 L'orgueil du Demon inhumain
 Tendit de doux pieges en vain
 A l'innocence de sa vie.
 La sainte lumiere des Cieux
 Découvrit toujours à ses yeux
 Le serpent caché sous le piege ;
 Et sa flâme au fond de son cœur ;
 De la volupté qui l'assiege ,
 En fit vn illustre vainqueur ,

Vn Ennemi rempli de charmes
 Pour ébranler sa fermeté
 Employa ce que la beauté
 A de plus puissant dans ses armes :
 Elle luy lança ces regards ,
 Qui luy faisoient de toutes parts
 Gagner mille nobles trophées ;
 Mais C H A R L E S rompit tous ses traits ,
 Ses flâmes furent étouffées ,
 Et ses plus forts charmes défaits.

Ainsi dans l'ardente fournaise
 Où les Hebreux furent jettez ,
 Le feu pour eux eut les clartez ,
 Et n'eut pas l'ardeur de la braise.
 De doux & de plaisans zephirs
 Y firent aux jeunes Martyrs
 Ressentir leurs fraîches haleines ;
 Et de ces embrasez Tombeaux
 Les flâmes furent inhumaines
 Seulement contre leurs Boureaux ;

L'orgueilleux Tyran qui gouverne
 Avec vn dur sceptre de fer ,
 Le Peuple tremblant de l'Enfer ,
 Et pleure au fond de sa caverne ;
 Il gemit de voir vn Enfant ,
 Par vn exploit si triomphant ,
 Commencer sa course vaillante
 Renverser desja ses Autels ,
 Et de sa lumiere naissante ,
 Eblouir les yeux des mortels.

Quand pour ôter le voile aux choses
L'Aurore sur le front des Cieux
Seme d'un vase précieux
L'or parmi l'azur & les roses ;
Toujours le Midy du Soleil
En lumière n'est pas pareil
A la lumière de sa source ;
Et souvent au bord de Calis ,
Avant qu'il finisse sa course ,
On voit ses feux ensevelis.

L'Aurore du grand B O R R O M E E S
Où l'ardeur aux clartez se joint ,
D'un feu que les autres n'ont point
Desja se fit voir enflammée :
Son Midi pour ses ennemis
Fut plus chaud que n'avoit promis
La Grace naissante en son ame ;
Et quand il vint à l'Occident ,
Ce Midi tout rempli de flamme
A peine parut-il ardent.

Il est temps que Dieu qui l'éclaire ,
Tire ce lumineux flambeau
De ce domestique Tombeau
Où sa flamme est trop solitaire.
Il faut qu'à Rome il fasse voir
Avec un absolu pouvoir
Une innocence toute entière ;
Et que sur ce grand Horizon ,
Il répande cette lumière
Que Milan tenoit en prison.

Son Oncle au thrône de Saint Pierre ,
 Où Dieu venoit de le placer ,
 Voyoit devant luy s'abaisser
 Les plus grands thrônes de la terre ;
 D'un vol aussi prompt qu'un éclair
 Parmi les vastes champs de l'air
 A Milan la nouvelle en vole ;
 Tout s'émeut , & les plus Puissans ,
 A CHARLES , comme à leur Idole ,
 Offrent leurs vœux & leurs encens.

CHARLES feul à cette nouvelle
 A l'esprit comblé de douleur ,
 Et pour luy nomme vn grand mal-heur
 Ce que sa fortune on appelle.
 Il pleure , & l'on se réjouit ,
 Où l'œil des autres s'ébloüit
 Il ne void rien qui l'ébloüisse ;
 Ce Pontife si glorieux
 Luy paroist sur le précipice
 Quand on le croit proche des Cieux.

Contre le vaisseau de l'Eglise
 Tous les vents soufflent déchaînez ;
 Les Heretiques mutinez
 De le perdre ont fait l'entreprise.
 Luther de ses barbares mains ,
 Contre luy parmi les Germains
 Excite vn dangereux orage ;
 Et Calvin parmi les François ,
 Veut en vn semblable naufrage
 Ensevelir toutes ses Loix.

Il void au fort de la tempeste
Qu'éleve l'orgueil du Demon ,
Que Pie en a pris le timon ,
Et qu'à le conduire il s'appreste ,
Il sçait que ce Vaisseau divin
Malgré Luther , malgré Calvin
Ne peut s'abîmer quoy qu'il flote ;
Mais voyant la fureur de l'eau ,
Son amour craint pour le Pilote ,
S'il ne craint pas pour le Vaisseau ,

En cette sainte inquiétude
Dont son esprit est agité ,
Il recourt à l'austerité ;
Aux veilles , à la solitude :
Durant le calme de la nuit ,
Il pleure , il soupire sans bruit ,
Devant Dieu son cœur il déploie ;
Et Pie en cet heuteux moment ,
Où des autres il fait la joye ,
Fait & sa crainte & son tourment ,

Il faut enfin pour le refoudre
A quitter le natal séjour ,
Que Pie oubliant son amour
Menace sa teste du foudre ,
Lors il obeît à la voix
Du grand Pasteur , de qui les droits
Sont absolus sur les Fidèles ;
Et dans Rome il vient recevoir ,
Avec des bontez paternelles ,
Le partage de son pouvoir ,

Cinq lustres n'avoient pas encore
 Fait pour luy leur rapide tour,
 Depuis que son œil voit le jour,
 Se lever au rivage More ;
 Mais son esprit est desja meur ,
 Le Ciel de son feu le plus pur
 Des ans a purgé la foiblesse ;
 Il étonne le champ de Mars ,
 Et son admirable jeunesse
 Fait honte aux plus sages vieillards.

La Cour en foule l'environne
 Mais il connoist bien que la Cour
 A plus de respect & d'amour
 Pour son rang que pour sa personne ,
 Il fait que chaque adorateur
 Est vn vain & lâche flatteur
 Qui de ses hommages se jouë ;
 Et d'un culte aussi diligent
 Sert des Dieux qui sont faits de boüe ,
 Que des Dieux faits d'or & d'argent,

Mais bien-tost cette Cour flatteuse
 Voit en luy des dons éclater ,
 Qu'il ne luy falut point flater
 Par vne peinture menteuse ;
 De ses mœurs l'auguste splendeur ,
 La simplicité , la candeur
 Firent bien-tost taire l'envie ,
 Il fut sa vivante leçon ,
 Et l'innocence de sa vie
 N'eut le crime ni le soupçon,

La pourpre à ses yeux paroist teinte
 Non pas de la main des mortels ,
 Mais du sang dont sur nos Autels
 On offre la Memoire sainte ;
 Il voit en ce miroir ardent
 L'amour pur , le zele prudent
 Que son rang illustre desire ;
 Et son éclatante splendeur
 Luy sert d'un signe de martyre ,
 Plûtost que d'un signe d'honneur.

A le voir du soin de l'Eglise
 Dans sa jeunesse se charger ,
 Lors qu'un si visible danger
 Accompagne son entreprise ;
 Il semble en audace pareil
 A ce jeune fils du Soleil
 Qui pensa brûler l'hémisphere ;
 Quand d'un dessein audacieux
 Montant dans le Char de son pere
 Il voulut éclairer les Cieux.

Ce n'est point vne jeune audace
 Qui porte CHARLES vainement
 Au suprême Gouvernement ;
 La voix de Dieu mesme l'y place,
 Aussi n'est-il point étonné
 Lors qu'il se voit environné
 D'ennemis qui luy font la guerre ;
 Et durant son penible tour
 S'il embrase toute la terre
 C'est d'un embrasement d'amour.

Ainsi le Roy de la lumière,
 Qui nous mesure les saisons
 Voit des monstres dans ses maisons
 Sans que son char tourne en arriere :
 Devant l'ardeur de son flambeau
 Et le Belier & le Taureau
 Baissent leurs lumineuses cornes,
 Le Lyon ardent s'adoucit,
 Et dans de plus étroites bornes,
 Le Scorpion se racourcit.

Lors que son Eglise l'appelle
 Il romt aussi-tost ses liens,
 Le credit, les charges, les biens,
 Cedent à l'ardeur de son zele :
 Elle le reçoit à genoux,
 Elle attend de ce Saint Epoux
 La fin de ses longues miseres ;
 Et croit paroistre deormais,
 Comme aux plus beaux temps de ses Peres,
 Brillante de divins attraits.

Milan est couvert des tenebres
 De l'ignorance & de l'erreur,
 Le Demon y regne en fureur
 Sur les Testes les plus celebres ;
 La fourbe s'y reduit en art,
 L'amitié s'y couvre de fart,
 Le cœur y dément les paroles,
 L'intérest y donne la Loy ;
 Et comme d'antiques Idoles,
 On conte l'Honneur & la Foy.

En ombre la clarté s'y change ;
Le Vice loin de s'y cacher ,
S'y montre , y regne , y fait pecher ,
Avec vne haute louange.
La majesté de la Vertu ,
Gemit sous son thrône abatu ,
On la méprise , on l'abandonne ;
Et dans cet abandonnement ,
Comme d'un prodige on s'étonne ,
De luy voir faire quelque Amant.

Ce Monstre qui n'a point d'oreille
Pour les conseils de la raison ,
Que nourrit son propre poison ,
Que la seule rage conseille ,
La haine au cœur rempli de fiel
D'horreur y fait fremir le Ciel ,
Par les excés de sa furie ;
Et le Seigneur de tous costez ,
Oyr vne voix de sang qui erie
Vengeance de ses cruautéz.

Cette agreable Enchanteresse
Qui trempe dans vn doux venin ,
Ce trait qui semble si benin
Au premier moment qu'il nous blesse ;
La molle & douce volupté ,
Y brûle avec impunité ,
Mille cœurs de sa flâme impure ;
Et n'y donne dans les plaisirs ,
D'autre loy , ni d'autre mesure ,
Que le goust , & que les desirs ,

Les sacrez Ministres des Temples
 Y deshonnorent les Autels,
 Et des crimes les plus morrels
 Y donnent les plus noirs exemples :
 Les Pasteurs tirent des brebis ,
 La nourriture , les habits ,
 Boivent leur lait , tondent leur laine ;
 Et sans soin d'un Troupeau si doux ,
 Le laissent errer dans la plaine
 En proye à la rage des loups.

Ceux qu'une sainte solitude
 Par le vœu tenoit attachez ,
 En ont tous les nœuds relâchez ,
 En haïssent la servitude :
 Ils laissent leurs bois innocens ,
 Ils prennent la loy de leurs sens ,
 Leurs fautes ne sont plus secretes ;
 Et dans ce noir égarement ,
 Ont voit se changer en Cometes ,
 Les Etoiles du Firmament.

Les Vierges , ces chastes Epouses
 Du chaste Fils du Roy des Rois ,
 De son amour ni de ses loix ,
 Ne sont plus saintement jalouses ;
 Au lieu de luy donner des pleurs ,
 De sentir ses seules douleurs ,
 De luy consacrer tous leurs charmes ;
 Tous ces sentimens sont bannis ,
 Et quand elles versent des larmes ,
 C'est pour le trépas d'Adonis.

C H A R L E S , voulez-vous donc conduire
Ce Troupeau grondant de fureur ,
Qui fait gloire de son erreur
Et qui hait qui le veut instruire ?
Dans la crainte d'estre conduit ,
Chacun s'allarme , fait du bruit ,
A la défense se prépare ,
Medité des rebellions ,
Et dans cette guerre barbare ,
Les Brebis seront des Lions ,

Mais la guerre la plus cruelle
A C H A R L E S n'oste point le cœur ,
Et pour en demeurer vainqueur ,
Au secours la Grace il appelle.
Il a toujours les yeux ouverts ,
Il suffit à cent soins divers ,
Dans son zele il se montre sage ;
Et ce zele toujours nouveau
Dort encore moins que la rage
De l'ennemi de son Troupeau.

Son esprit jamais ne repose ,
Son esprit n'est jamais lassé ,
Et quand vn travail est passé
Vn plus penible il se propose.
Il prie , il menace , il promet ;
S'il punit , c'est avec regret ,
Mais il punit avec courage ,
Lors que par la punition
Il faut arrester le ravage
D'une grande corruption.

Avec ceux qui se réjoüissent
 Ce grand Pasteur se réjoüit,
 Et sans les flater il joüit
 De tous les biens dont ils jouïssent.
 Avec ceux qui versent des pleurs,
 Il pleure, & pleignant leurs malheurs
 Il fait bien-tost cesser leur plainte;
 Avec le brutal il est doux,
 Enfin par sa Charité sainte,
 Il est toutes choses à tous,

S'il parle, encore qu'il n'employe
 Ni sens, ni discours recherchez;
 Il n'est ni pecheurs ni pechez
 Qu'il n'abbate, qu'il ne foudroye,
 Son discours n'est pas vn éclair
 Qui brille vn moment parmi l'air
 Sans dissiper sa nuit profonde;
 C'est vn Astre toujours brillant,
 Dont la flâme claire & feconde,
 A toujours vn éclat brûlant.

A la parole il joint l'exemple,
 Son cœur ne se dément jamais;
 On le voit pur dans le Palais,
 Comme on le voit pur dans le Temple.
 La Penitence, l'Oraison,
 Bannissent loin de sa Maison
 L'éclat du luxe magnifique;
 Sa Famille en vertu reluit,
 Et c'est l'Eglise domestique
 Où son Diocese s'instruit.

Aux pieds il foule les richesses ;
Et pour secourir son Troupeau
Il verse l'or comme de l'eau ,
Dans ses charitables largesses.
En luy les pauvres ont toujours
Vn inépuisable secours
Pour leur indigence cruelle ;
Et quand , sans qu'il leur ait rendu
Quelque assistance paternelle ,
Le jour passe , il le croit perdu ;

Il est le mary de la veuve ,
Et le pere de l'orphelin ,
Son zele , en leur mauvais destin ,
Est pour eux toujours à l'épreuve.
Contre l'effort des plus Puissans
Il sert aux foibles innocens
De Protecteur inébranlable ;
Tout cede à son cœur genereux ;
Et pour le trouver favorable
Il suffit d'estre malheureux.

Milan , à la haute puissance
Luy voit joindre l'humilité
La douceur , l'affabilité ,
La modestie , & l'innocence.
Nuls maux ne peuvent le troubler ;
Nulles fatigues l'accabler ,
Nulles delices le seduire ,
Nulles promesses l'ébloüir ,
Nul propre interest le conduire ,
Et nul faux bien le réjouir ,

CHARLES

CHARLES, par cet art admirable
 De combattre ses Ennemis,
 Voit l'orgueil du Demon soumis
 Au joug de la Croix adorable :
 Si par tout le Vice ne fuit,
 Au moins ce n'est que dans la nuit,
 Qu'il commet ses œuvres tragiques,
 Il cede à l'honneste pudeur,
 La foy regne, & les mœurs antiques
 Reprennent leur vieille candeur.

Alors la Haine ouvre l'oreille
 Aux saints avis de la raison,
 Elle deteste son poison,
 Et la Charité la conseille ;
 Elle perd l'aigreur de son fiel ;
 Pour venger la gloire du Ciel,
 Elle entre contre elle en furie,
 Et ses larmes de tous costez
 Sont vne voix d'amour qui crie
 Le pardon de ses cruautéz.

D'une infidelle Enchanteresse
 On craint l'agréable venin,
 Plus son trait semble estre benin,
 Plus on a de peur qu'il ne blesse,
 Les fureurs de la volupté,
 Ne trouvent plus d'impunité,
 Les ames aiment d'estre pures,
 La Vertu conduit les desirs,
 Et l'Evangile est la mesure
 Par qui se reglent les plaisirs.

On void les Ministres des Temples
Servir saintement les Autels ,
Et de l'innocence aux Mortels
Montrer les plus nobles exemples.
Les Pasteurs donnent leurs habits
Pour couvrir leurs cheres Brebis ,
Lors qu'elles ont perdu leur laine ;
Et ce Troupeau leur est si doux ,
Qu'ils veillent toujours dans la plaine ;
De peur de la rage des loups.

Les Moines dans leur solitude ;
Aiment à se voir attachez ,
Des nœuds qu'ils avoient relâchez ;
Ils benissent la servitude.
Ils aiment leurs bois innocens ,
Ils refusent tout à leurs sens ,
Leurs grandes vertus sont secretes ;
Et par vn heureux changement
Ceux qui parurent des Cometes
Sont des Astres du Firmament.

Du Seigneur les chastes Epouses
Le preferent à tous les Rois ;
De son honneur & de ses loix
Elles sont ardemment jalouses.
Songeant à ses longues douleurs ,
Leurs yeux dans des torrens de pleurs
Se plaisent à noyer leurs charmes ;
Tous autres penfers sont bannis ,
Et la Grace éteint dans leurs larmes
Toutes les flâmes d'Adonis,

D'une confuse Babylone,
 Où regnoit l'impudicité,
 Milan devint vne Cité
 Où la Grace est comme en son thrône;
 Du grand succès de son travail,
 Du changement de son bercail,
 CHARLES à toute heure s'étonne,
 Et dans vne amoureuse foy
 Il en offre à Dieu la couronne,
 Et garde le travail pour soy.

Ainsi durant le regne sombre
 De l'Hyver aux cheveux mouillez;
 Des bras des arbres dépouillez
 Il tombe des feüilles sans nombre:
 Les champs, les jardins les plus verds;
 De frimats, de neiges couverts,
 Monstrent vne effroyable face;
 Et les eaux dans leur lit natal,
 Sentent dessous vn frein de glace
 Durcir leur liquide crystal.

Mais lors que du froid Capricorne
 Le Soleil retire ses feux,
 Et que du Belier lumineux
 Il touche la brillante borne:
 Les forests éclatent de vert,
 Le sein de la terre est couvert
 D'un riche émail de fleurs nouvelles;
 Et d'un cours libre & diligent,
 Les sources qui semblent plus belles
 Font rouler leur liquide argent.

Ce n'est pas que C H A R L E S sans peine,
 Sans rivaux & sans ennemis,
 Aux loix de l'Eglise ait soumis
 De Milan la teste hautaine.
 Sous des prétextes specieux
 Des Gouverneurs audacieux
 Souvent traverserent ses œuvres;
 Mais Dieu fut toujours son appuy,
 Et le sifflement des * Couleuvres
 Ne fut point venimeux pour luy.

* Ce sont les
 Armes de
 Milan.

Le Demon qu'il comble d'outrages
 Sort de ses tenebreux cachots,
 Il fait pour troubler son repos
 Soulever cent tristes orages:
 Il vnit contre ses desseins
 Les Pecheurs avecque les Saints,
 Il nomme son zele imprudence,
 Ses caresses déloyauté,
 Sa compassion inconstance,
 Et sa constance cruauté,

Quand il void cet homme celeste
 De tous les orages vainqueur,
 La rage à son perfide cœur
 Inspire vn dessein plus funeste,
 Sous la forme d'un Apostat
 Il veut par vn lâche attentat,
 Mettre la Couronne à ses crimes;
 Et ravir d'entre les Mortels
 Celuy qui ravit les victimes
 Et l'encens à tous ses Autels,

Il délache l'arme enflammée ,
 Le feu brille comme vn éclair ,
 Et d'vn son aigu parmi l'air
 Sifle la bale envenimée.
 CHARLES reçoit le coup brûlant ,
 Sans que son effort violent
 Imprime qu'une trace noire ,
 Sainte merveille de nos yeux ,
 Clair monument de sa victoire ,
 Et de la puissance des Cieux.

Du Saint la Famille s'étonne ,
 Mais il fait ferme dans le lieu
 Où son ame aux desseins de Dieu
 Dans la priere s'abandonne.
 Sous le noir manteau de la nuit
 Le lâche criminel s'enfuit ,
 CHARLES défend qu'on le poursuive ,
 Il le void d'un œil paternel
 Comme vne brebis fugitive ,
 Et non pas comme vn criminel.

Ainsi lors que tombe la foudre
 Sur la pointe d'un vieux rocher
 Qui dans le Ciel se va cacher ,
 L'œil trompé croit qu'il est en poudre ;
 Il fume , il est couvert de feux ,
 De son sein sort un bruit affreux ,
 Et l'on diroit qu'il se dépîte ;
 Mais dans cet assaut véhément
 Il demeure sans qu'il s'agite
 Affermi sur son fondement.

Vne ardente & maligne Peste
Commence avec le nouvel an ,
Et sur le superbe Milan
Elle décoche vn trait funeste :
Il vole le jour & la nuit ,
La Mort avec sa faux le suit ,
Et moissonne tout ce qu'il blesse :
Rien ne resiste à sa fureur ,
Tout est abbatu de tristesse ,
Et tous les objets font horreur.

A cette attaque violente ;
Milan aux desordres ouvert
Devient vn horrible desert ,
Et n'a plus sa foule opulente.
C H A R L E S se void abandonné ,
Mais son cœur loin d'estre étonné ,
S'arme d'une nouvelle force ;
A la fuite on le veut porter ,
Et le peril est vn amorce ,
Qui l'oblige de s'arrester.

Il voit que pour punir les crimes ;
Des vains & perfides Mortels ,
La peste aux pieds des saints Autels
Offre ses Brebis pour victimes.
Pour elles il brûle d'amour ;
Pour elles à Dieu nuit & jour
Comme victime il se presente ;
Et son inconsolable ennuy
Est de voir que la Peste ardente
Pour elles ne veut point de luy.

Il les soulage , il les console ,
 Par ses soins & par ses discours ,
 Et dans ce paternel secours
 Les effets passent la parole.
 Il les visite , il ne craint pas
 L'horreur d'un visible trépas ,
 La vie est le bien qui luy reste ;
 Et pour son Troupeau bien aimé ,
 Le plus ardent trait de la peste
 Moins que son cœur est enflâmé.

Quelles vertus , quelles merveilles ,
 Ne s'offrent encore à mes yeux !
 Que leur nombre est prodigieux !
 Quel riche sujet de mes veilles !
 Muse , qui m'agitois le cœur ,
 Je connois que ton feu vainqueur
 Hors de mon ame se retire ;
 Je te permets de me quitter ,
 Et je veux bien ne pouvoir dire
 Ce que je voudrois imiter.





SAINT FRANCOIS

XAVIER, APOSTRE DES INDES.

HYMNE XIII.

HEVREUSES regions, où le flambeau du monde,
Quand sur vn char brillant il sort du sein de
l'onde,
Répand le premier or de sa jeune clarté ;
Que vous sert ce noble avantage ,
Si Dieu dont le Soleil n'est que la sombre image
Par la nuit infidelle est de vous écarté ?

La pompe & l'abondance éclatent dans vos villes ,
De parfums précieux vos plaines sont fertiles ,
Au creux de vos rochers naissent vos diamans ,
Au sein de vos mers furieuses
L'Aurore sçait former ces larmes pretieuses ,
Dont les jeunes beautez font montre à leurs Amans.

Mais toutes ces beautez se trouvent effacées
Par le joug du Demon dont vous estes pressées ,
Et dont vostre foiblesse adore la fureur ;
Brisez donc vos vaines Idoles ,
Et venez écouter les divines paroles ,
De l'Apostre qui vient éclairer vostre erreur.

Des climats où l'on void le Roy de la lumiere
Achever tous les jours sa penible carriere,
Et laisser l'horison au bel Astre des mois,
X A V I E R, qu'anime vn feu celeste,
Accourt pour vous tirer d'un servage funeste,
Et de vos habitans en faire autant de Rois.

Au Tombeau des Martyrs que revere la France;
Et dont jadis la voix dissipa l'ignorance,
Qui couvroit les esprits de ces peuples guerriers,
D'une promesse solemnelle
Il consacre ses jours pour le peuple infidèle,
Et dans ce noble champ il cherche ses lauriers.

Le Demon orgueilleux par vn nouvel orage,
Alloit mettre l'Eglise à deux doits du naufrage,
Si l'orage pouvoit abysser ce vaisseau;
Et sur les rives de la Seine,
Sur les rives du Rhin sa fureur inhumaine,
Par deux Monstres d'Enfer y portoit le flambeau.

Mais Dieu de qui le soin veille pour son Eglise,
Oppose heureusement à leur fiere entreprise,
Le merueilleux I G N A C E & ses nouveaux soldats:
Mieux que la Fable ridicule
Aux Monstres de son temps n'oppose son Hercule
Dont avec tant de gloire elle dit les combats.

F R A N Ç O I S de ces soldats est le plus redoutable;
Et comme il les voit tous d'un courage indomtable,
Soutenir l'Evangile en Europe attaqué,
Il se cherche vn autre theatre,
Et porte l'Evangile au pais idolâtre
Où comme le vray Dieu le Diable est invoqué.

Mer, de tes flots bruyans applanis les montagnes,
Tyrans imperieux de ses moites campagnes,
Insolens Aquilons, calmez vostre courroux;
Levez-vous, benignes Etoiles,
Agréables Zephirs, faites enfler les voiles
D'un Navire qui porte un message si doux.

Mais FRANÇOIS ne craint pas la plus dure tempeste,
Qu'à l'engloutir la mer se montre toute preste,
Et que jusques aux Cieux elle élève ses flots,
Ou qu'en abysses effroyables
S'abaissent à ses yeux ses flots impitoyables,
Son cœur en cet orage est toujours en repos.

Qu'en un si grand danger le Pilote s'étonne,
Que de crainte sa main le timon abandonne,
Qu'il n'attende à tous coups que le coup de la mort;
A FRANÇOIS la Foy fait prédire
Sur l'humide Element le retour du Zephire,
Et comme il l'a prédit ils arrivent au port.

Lors Commorin ouït les heureuses nouvelles
D'un Dieu, dont sur la Croix les bontez paternelles
Firent couler le sang pour sauver les Mortels;
FRANÇOIS y porte la lumière,
De nouvelles vertus il ouvre la carrière;
Et du vray Dieu du Ciel il fonde les Autels.]

Ce n'est dans Commorin, Travacor, ni Malaque,
Que le Demon souffrit la plus mortelle attaque,
Et receut les affronts les plus injurieux;
C'est dans le Japon qu'à sa honte
L'invincible FRANÇOIS le combat, le surmonte,
Et fait branler plus fort son thrône imperieux.

O que pour acquérir cette illustre victoire ;
Que pour se couronner d'une si haute gloire ,
Il courut de perils , il souffrit de travaux !
Que d'une fiere resistance ,
Les Bonzes orgueilleux éprouvant sa constance ,
Se montrèrent pour luy d'implacables rivaux !

Ces hardis défenseurs des menteuses Idoles ,
Sous un triste maintien de sévères paroles ,
Et le dédain trompeur des licites plaisirs
Cachoient des passions brutales ,
Et goûtoient en secret des plaisirs les plus sales ,
Dont leur cœur concevoit les infames desirs.

Ni des hostes de l'air , ni de ceux des bocages ,
Ni des troupeaux qu'on mène aux tendres pâturages ,
Ni du peuple écaillé de l'humide Element
Ils ne tirent leur nourriture ,
Mais d'herbes & de fruits qui naissent sans culture ,
Pour tromper les Mortels ils vivent seulement.

FRANÇOIS qu'à tout souffrir la Charité convie ;
Avec même rigueur veut écouler sa vie ,
Et son amour soutient les forces de son corps :
Ainsi les trois Hebreux fidèles
Fuyant les mets pollus des tables criminelles ,
Au lieu de s'affoiblir en devinrent plus forts.

De FRANÇOIS ces jeûneurs ne se peuvent défendre ;
S'ils tentent le combat , soudain il se faut rendre ,
Un silence honteux suit leur temerité ;
Et la nuit de tant d'impostures ,
Qui coulent tous les jours de leurs bouches impures ,
De honte disparoît devant la vérité.

Les Bonzes confondus perdent toute creance ,
Le peuple est détrompé de leur fausse innocence ,
Le peuple de leurs mœurs voit la corruption :
Et dans FRANÇOIS chacun contemple
De toutes les vertus vn si parfait exemple ,
Que sa sainteté seule est son instruction.

Les plus cruels affronts , les plus noires injures ,
Au lieu de le porter à des aigres murmures ,
Le portent à prier pour ses accusateurs :
Il leur répond par le silence ,
Et par sa charité vainquant leur violence ,
Il est prest de mourir pour ses persecuteurs.

Tout l'or que dans son sein la terre voit reluire
Ne le sçauroit tenter , ne le sçauroit seduire ,
La Grace de son Maître est son vnique bien :
Il se plaist dans son indigence ,
Et de sa pauvreté faisant son opulence ,
Il est Maître de tout , & ne possède rien.

De ses lâches rivaux la superbe conduite
Mesure les Mortels par la nombreuse suite ,
Les meubles éclatans , les habits prétieux :
FRANÇOIS est par la méprisable ,
Mais sous l'humilité d'vn habit miserable ,
C'est vn homme enrichi de tous les dons des Cieux.

De ses yeux dégagez de tenebres funestes ,
Il soutient la splendeur des veritez celestes ,
Et voit si clairement ce qu'ils ont de plus beau :
Il sçait si bien les faire entendre ,
Que la Foy qui les peut si clairement comprendre ,
Est moins pour son esprit vn voile qu'vn flambeau.

La Nature à la Foy rendoit obeïſſance ;
Elle en reconnoiſſoit la ſuprême puiffance ,
Aux maux de qui la ſienne ignore le ſecours ;
Des ſourds il ouvre les oreilles ,
Il fait dire aux muets les divines merveilles ,
Et reſiler aux morts la trame de leurs jours.

Ces fameux condamnez aux éternelles flâmes ;
Qui poſſèdent les corps pour poſſéder les ames ,
Et pour les Japonois ont de ſi rudes fers ;
Devant luy de crainte friffonnent ,
Et ſortant en heurlant des corps qu'ils abandonnent ,
Vont raconter leur honte aux peuples des Enfers.

Mais ni de ſon eſprit les lumieres brillantes ;
Ni de ſa ſainteté les preuves éclatantes
Ne peuvent l'aveugler , & le rendre plus vain ;
On l'afflige quand on le loïe ,
C'eſt vn Ange qui penſe eſtre vn homme de boïe ;
Qui ſe croit tout terreſtre , & qui n'a rien d'humain ;

A ſon zele brûlant il n'eſt rien d'impoſſible ,
Le froid le plus cuiſant , le chaud le plus horrible ;
Les plus rudes chemins ne l'épouventent pas ;
Il vole au bord des précipices ,
Les maux ſont ſes plaiſirs , les peines ſes délices ;
Et d'un cœur invincible il brave le trépas.

L'agreable ſommeil qui dans la nuit profonde
Touche des ſes pavots les yeux de tout le monde ;
A peine en fait aux ſiens goûter la volupté ;
Il veille avecque les Etoiles ,
Et tandis que la terre eſt couverte de voiles ,
Il contemple de Dieu l'immortelle beauté.

Dés que de l'horizon l'Aurore aux doits de roses
Au doux Pere du jour a les portes declofes ,
Le grand XAVIER reprend ses soins laborieux ;
Et ses paroles embrasées
Font pleuvoir dans les cœurs les divines rosées ,
Qui les rendent feconds en fruits délicieux.

Ou d'une voix puissante il préche les mysteres ,
Ou par luy le Baptême en ses eaux salutaires
Abyfme le peché pour sauver le pecheur ;
Ou dans la sainte penitence ,
Aux fidèles noircis d'une mortelle offence
Il aide à retrouver leur premiere blancheur.

D'une adresse admirable il attaque les crimes ;
Les amours criminels en amours legitimes
Sans s'ouïr condamner sont par luy transformez :
Dans l'huile il trempe la lancette ,
Et gouverne ses coups d'une main si discrete ,
Qu'ils guerissent les maux les plus envenimez.

Mais si pour les pecheurs il ressent des tendresses ,
S'il fçait bien adoucir leurs ameres tristesses ,
Quand d'un vray repentir leur esprit est touché ;
Il fçait bien se montrer sévere ,
Un zele courageux enflâme sa colere ,
Quand ils veulent défendre ou cacher leur peché.

Lors il hausse la voix , lors elle est vn tonnerre ,
Les Cedres , les rochers , les monts tombent par terre
Sans pouvoir soutenir cette puissante voix :
Elle ne fait grace à personne ,
Et le vice insolent caché sous la couronne
Ne fçauroit éviter la rigueur de ses loix.

Avec les affligez ses yeux mellent leurs larmes ;
 Il sçait par vn discours plein de celestes charmes
 Des esprits irritez adoucir le courroux ;
 Des orphelins il est le pere ,
 Des malheureux il plaint , ou secourt la misere ,
 Enfin il est par tout toutes choses à tous.

Il lit au fond des cœurs les tragiques pensées ,
 Les mouvemens brutaux, les fureurs insensées
 Qu'on pense luy cacher d'un voile ingenieux :
 Et dans les nuits les plus obscures ,
 Que répande le Ciel sur les choses futures ,
 Quand il les faut sçavoir, sa Foy porte les yeux.

Il ne peut plus souffrir les funestes tenebres ;
 Où sont envelopez ces peuples si celebres ,
 Que renferme la Chine en son fertile sein ;
 Mais de cette heureuse contrée
 D'impitoyables loix interdisent l'entrée ,
 Et la mort est le prix de ce hardi dessein.

Il n'importe , F R A N Ç O I S n'écoute que son zele ;
 Il contemple sans peur la mort la plus cruelle ,
 Et s'il la faut souffrir , c'est l'objet de ses vœux ;
 Enfin il aborde au rivage ,
 Et de loin voit la terre où son ardent courage
 Veut faire du Demon choir le thrône orgueilleux.

Mais de sa volonté le Seigneur se contente ,
 Et lors que de la nuit la carriere inconstante
 Eut six fois arrondi son humide Croissant ,
 F R A N Ç O I S d'une fièvre empestée
 De son zele brûlant vid l'ardeur arrestée ,
 Et succombe aux efforts d'un venin si puissant.

La mort qui des pecheurs est le juste supplice ,
Se change pour FRANÇOIS en vn saint sacrifice ,
Dont il est la victime aussi bien que l'Autel ;
L'amour est le feu qui l'allume ,
Et par vn doux effort ce feu ne le consume ,
Que pour détruire en luy ce qu'il a de mortel.



IMITATION
DE LA
PREMIERE HYMNE
DE SYNESIVS.

C'EST assez chanter, ô ma Lyre,
Les attraits des jeunes beautez,
Qui sous vn rigoureux empire
Ont tenu mes sens arrestez,
C'est assez avoir fait entendre
Cet air doux, délicat & tendre
Qui t'a fait par tout renommer,
Il ne faut plus parler de mes flâmes mortelles,
Mais il faut à Dieu seul, que seul je veux aimer,
Consacrer tes Hymnes nouvelles.

Cette sainte & celeste flâme
Qui regne aujourd'huy dans mon cœur;
Force agreablement mon ame
A louer son nouveau vainqueur;
Elle veut que je me détrompe
De ces plaisirs, de cette pompe
Dont mon esprit fut enchanté;
Et que sont ces plaisirs? vn poison qui nous ronge;
Qu'est-ce que cette pompe, & cette vanité?
Vn doux & dangereux mensonge.

Quand plein de gloire dans le monde
On obtiendrait le premier lieu ,
Cet honneur n'a rien qui réponde
A l'honneur de parler de Dieu :
La terre n'a point de richesses ,
Les belles n'ont point de caresses ,
L'or n'a point la vive splendeur ,
Qui puissent égaler l'inexplicable joye ,
De célébrer de Dieu l'éternelle grandeur ,
Qu'en ses ouvrages il déploie.

Que l'un découvre son adresse
A dompter des chevaux fougueux ,
Que l'autre vante sa jeunesse ,
Son beau teint & ses beaux cheveux :
Que celui cy tâche de plaire
Aux yeux dont il est tributaire ,
Ou qu'il amasse des thresors ,
Que celui-là se plaise à forcer des murailles ,
Ne songe qu'à peupler les campagnes de morts ,
Et ne parle que de batailles.

De moy , je n'ay point d'autre envie ,
Tant que je jouiray du jour ,
Que de pouvoir cacher ma vie
Loin du tumulte de la Cour ,
Que mon tresor soit la sagesse ,
C'est le flambeau de la jeunesse ,
Des vieillards c'est le doux appuy ;
Elle enseigne des biens le legitime usage ,
Dans la necessité console nostre ennuy ,
Et releve nostre courage.

Quelle nouvelle ardeur m'inspire ?
D'où naissent ces nouveaux transports ?
D'où vient que sans toucher ma Lyre
Seule elle rend quelques accords ?
De cette puissance infinie
Qui regne ainsi sur mon genie,
L'adore & j'accepte les loix ;
Elle m'ouvre la bouche , elle veut qu'on m'entende
Il faut doncques chanter , il luy faut de ma voix ,
Consacrer la premiere offrande.

C'est luy dont le pouvoir suprême,
Gouverne la terre & les Cieux ,
Luy qui ne tient que de soy-mesme
Son estre & son rang glorieux.
Luy qui sur les globes celestes ,
Loin de tous accidens funestes
Jouit de sa felicité ;
Il est des vnitez l'Vnité la premiere ,
Et nul trouble n'arrive à sa tranquillité ,
Non plus que d'ombre à sa lumiere.

De luy procedent les personnes ,
Qui dans vne égale splendeur
Sont les immortelles couronnes
De sa gloire & de sa grandeur ;
De cette inépuisable source ,
Sans bruit , sans partage , sans course ,
Coulent deux celestes ruisseaux ,
Qui ne s'éloignant point de leur centre admirable ,
Mais à l'entour de luy , roulant toujourns leurs eaux ,
Font de trois le cercle adorable.

Mais, ô ma Lyre temeraire,
 Jusqu'où veux-tu porter tes sons ?
 Vn si saint & divin mystere
 N'est pas propre pour tes chansons:
 D'un humble & modeste silence
 Il faut adorer l'excellence
 De cet objet de nostre Foy ;
 Et si tu veux parler , parle de la lumiere
 De cette Ame du monde indivisible en soy ;
 Qui se répand dans la matiere.

Par vne sagesse profonde
 Cette Ame , l'ouvrage de Dieu ,
 Anime tous les corps du monde ,
 Est vne & presente en tout lieu,
 Si du Ciel la plaine azurée
 En sa course est si mesurée,
 C'est cette Ame qui la conduit :
 Au clair flambeau des jours la lumiere elle donne ,
 Et fait briller les feux dont on void que la nuit
 Ses voiles humides couronne.

*Synefius par.
 en Platonicien,
 & non pas en
 Theologien.*

C'est d'elle dont tirent les Anges
 Leur incorruptible beauté ,
 D'elles ils apprennent les loüanges
 Qu'ils chantent dans l'éternité ;
 Mais quand sur la terre où nous sommes
 Elle vient dans le corps des hommes ,
 Elle perd sa vive splendeur ;
 Dans vne nuit d'oubli ses lumieres se plongent ,
 Vn servage honteux succede à sa grandeur ,
 Et mille passions la rongent,

Mais dans cette prison obscure
Où nostre ame fait son séjour,
Elle ne laisse, quoy qu'impure,
D'entrevoir quelque peu le jour.
Il luy reste quelque étincelle
Qui par sa vigueur immortelle,
L'élève jusques dans les Cieux;
Qui la tire des fers, la rapporte à son pere,
Et luy fait rencontrer dans son sein glorieux,
La fin de sa longue misere.

Heureux celuy qui romt les chaines
Des terrestres affections,
Et qui se delivre des gesnes
De ses honteuses passions.
Heureux qui s'élevant de terre
Se fait à soy-mesme la guerre,
Et qui de Dieu garde les loix;
Quand la mort coupera la trame de sa vie,
Son ame de plaisirs auprès du Roy des Rois
Sera pour jamais assouvie.

Je sçay que ce n'est pas sans peine
Qu'on élève au Ciel ses desirs,
Et que dans la prison humaine,
On aime les divins plaisirs:
Mais malgré ce honteux servage,
Homme, relève ton courage,
Sur toy-mesme fais vn effort,
Dieu qui veut que ton cœur de ses fers se délivre,
Te donnera la main, te montrera le port,
Et le chemin que tu dois suivre.

Mon ame en l'immortelle source
De la gloire & de la grandeur,
Suivant son éternelle course
Appaise ta brûlante ardeur.
Méprise les choses mortelles,
Que la Foy te donne ses aïdes
Pour t'élever jusques aux Cieux;
Monte jusqu'à ton Pere, offre luy ta foiblesse,
Dieu te joignant à luy par vn nœud glorieux,
Aussi-tost te rendra Deesse.





IMITATION

DE

L'HYMNE SECONDE

DE SYNESIVS.



O r e y l'Aurore aux doigts de roses
 Qui nous annonce le retour
 Du lumineux Pere du jour [choses;
 Et qui rend à nos yeux toutes les belles
 O mon ame réveille-toy ,
 Celebre la grandeur de ce merveilleux Roy ,
 A qui le jour doit sa lumiere ,
 Et dont la sage main conduit
 Les éclatans concerts à la longue carriere
 Des Astres dont la flâme illumine la nuit.

C'est par luy que sont étenduës
 Les vastes campagnes de l'air ,
 C'est luy qui du feu pur & clair
 Tient dans vn globe ardent les flâmes suspenduës ,
 C'est par ses éternelles loix
 Que se meut le flambeau qui divise les mois ,
 Quand la nuit tend ses sombres voiles ;
 Et par luy sur le Firmament ,
 Où comme des fleurs d'or il sema les étoiles ;
 Le Mobile premier regle son mouvement.

Au delà des bornes du monde ,
Et de tous les celestes Corps ,
Ce riche auteur de leurs trésors
Trouve en soy de tous biens vne source seconde ,
Là dans vn silence divin
Il se parle touûjours , & se répond sans fin.
Il demeure vn , & se divise ;
D'un tronc pullulent trois rameaux ;
Vn Soleil sans rien perdre en trois rayons s'épuise ;
Et d'une mesme source il coule trois ruisseaux.

Où le Pere source ineffable
De la sainte Divinité ,
Fait paroistre sa Majesté ,
Là se trouve son Fils à sa gloire semblable ;
C'est l'immense fruit de son sein ;
Quand de faire le monde il conceut le dessein ;
Ce Fils en gouverna l'ouvrage ;
Avec eux l'Esprit saint reluit ,
Et par ces trois sans trouble, ainsi que sans partage,
Le monde fut formé , le monde se conduit.

C'est de cette source si pure
Quetirent leur fecondité
Ces Corps , dont la diversité
Dans le vaste vnivers embellit la nature ;
C'est ce Dieu qui fit dans les Cieux
Ces Esprits immortels , ces Anges glorieux ,
Qui chantent sa gloire immortelle ;
Et qui sans craindre le trépas ,
Contemplant des beautez la source originelle ,
Y puisent leur bon-heur & leurs divins appas.

C'est sous toy que leurs mains conduisent
 Du Ciel les globes lumineux ;
 Ta puissance entretient par eux
 Les brillantes beautez dont on void qu'ils reluisent ;
 O Verbe Eternel , c'est de toy
 Que ces Anges prennent la loy ,
 De tes vives clartez découle leur lumiere ;
 A ton pouvoir rien n'est pareil ,
 Et ton Pere voulant animer la matiere ,
 En ses diversitez il suivit ton Conseil.

O Dieu ! source de toutes choses ,
 Toy seul les sçais entretenir ;
 Du temps passé , de l'avenir ,
 Ainsi que du present en maître tu disposes ,
 Aux yeux fidèles tu parois
 Pere & Mere , silence & voix ;
 De la nature mesme on te croit la nature ;
 Le temps qui s'enfuit si soudain ,
 Prend de tes volontez sa rapide mesure ,
 Et son cours inconstant est constant dans ta main ;

Beni fois-tu , Centre du monde ,
 Juste arbitre de nos destins ,
 Vnité des nombres divins ,
 De toutes les beautez l'origine féconde
 Puissant Auteur de l'univers ,
 Preste ton oreille à mes Vers ,
 Eclaire mon Esprit du feu de ta sagesse ;
 Donne luy la tranquillité ,
 Ecarte loin de moy la trompeuse richesse ;
 Mais bannis-en aussi la triste pauvreté.

Sauve-moy des douleurs cruelles ;
 Qui par leurs violens efforts
 Troublent le cœur , troublant le corps ;
 Et font tomber l'esprit dans des langueurs mortelles ;
 Eteins des mouvemens charnels
 Les feux sales & criminels ,
 Délivre-moy des soins qui tourmentent ma vie ;
 Afin que m'élevant aux Cieux
 Des celestes plaisirs mon ame soit ravie ,
 Et prenne part aux biens de ton Fils glorieux ,





ODES SACRÉES.

ODE PREMIERE.

MUSE, ton ardente flâme
 Ne veut doncques jamais cesser
 D'agiter, d'emporter mon ame,
 N'est-il pas temps de me laisser ?
 Le cinquantième hyver dans peu d'heures s'appreste
 A me glacer le sang, à neiger sur ma teste,
 Ce n'est pas la saison de faire des chansons;
 Si mon cœur est touché de l'amour de la gloire;
 Assez d'autres labeurs au temple de memoire
 Peuvent graver mon nom en cent nobles façons,

Mais pourrois-je ne te pas suivre ?
 Pourrois-je avoir d'autres desirs ?
 Pourrois-je me refoudre à vivre
 Sans la douceur de tes plaisirs ?
 Je ne te cherchay point dans tes bois solitaires,
 Où l'on dit qu'en dormant on apprend tes mysteres,
 Sans peine à mon esprit tu vins les enseigner ;
 Ton feu divin s'accrût avecque mes années,
 Fit par sa noble ardeur l'heur de mes destinées,
 Et toujous à son gré sur moy voulut regner,

Si je ne touche pas la Lyre ,
Selon ta plus sçavante loy ,
Au moins je ne luy fais rien dire
Qui puisse estre indigne de toy :
Je ne fais point servir tes flâmes immortelles
A chanter follement des flâmes criminelles ,
A flater des puissans l'aveugle vanité ;
Je celebre l'objet que celebrent les Anges ,
Et comme vn bien du Ciel dispensant les loü anges ;
Je n'offre de l'encens qu'à la Divinité.

Tu n'as pour ta haute origine ,
O Muse , mon vnique amour ,
Ni Iupiter , ni Memnosyne ,
Helicon n'est point ton séjour.
Tu n'es pour les Chrétiens mortelle ni Deesse ,
Ils ne te cherchent point aux bords de ce Permesse ;
Où l'onde est prophetique & le poisson devin ;
La Fable qui l'a dit enseignoit vn mystere ;
Le Ciel est ton pays , l'Eternel est ton pere ,
Et par la verité ton art se fait divin.

Ce n'est point pour dire les peines
Ou les doux plaisirs d'un amant ,
Que ton chaste feu dans nos veines
Fait vn si doux embrasement.
Cet amour inconstant dont Venus est la mere ,
Ne te doit point conduire au sommet de Cythere ;
Pour t'y faire chanter les coups de son flambeau ;
Tu peux parler d'amour , mais d'un amour celeste ,
Dont tous les traits sont d'or qui n'a rien de funeste ,
Qui porte vne Couronne , & non pas vn bandeau.

Cet Enfant que la Fable appelle
Le Roy des hommes & des Dieux,
N'est qu'en sa peinture infidelle,
Redoutable & victorieux.
Nostre seule ignorance en adore les charmes ;
Et les coups les plus forts de ses plus fortes armes ,
A qui veut résister n'effleurent pas le cœur ;
Mais les lâches vaincus qui veulent le servage ,
Pour couvrir leur erreur , & leur peu de courage
Font vn Dieu tout-puissant de leur foible vainqueur ;

Pourquoy tant de celebres Cygnes
Que le Tybre ouït sur ses bords ,
Ont-ils par des sujets indignes
Prophané tes sacrez tresors ?
Qu'au lieu de celebrer ou Corinne ou Delie ;
Et d'immortaliser leur honteuse folie ,
N'ont-ils de l'Eternel célébré le grand nom ?
Que le fameux Virgile à la place d'Enée ,
Dont il a de lauriers la teste couronnée ,
N'a-t-il pour son Heros pris David ou Samson ?

Qu'a de si grand le sac de Troye ,
Qui fut prise par vn cheval ,
Lors qu'on vit ses Palais en proye
Au camp du Dolope brutal ?
Qu'ont de si merveilleux pour les races futures
D'Hector & de Priam les tristes aventures ,
Que la chute du Roy que Moyse détruit ?
Quel spectacle de voir la mer fendre ses ondes ,
Laisser passer vn camp dans ses grotes profondes ;
Et noyer dans son sein Pharaon qui le suit ?

Tout ce que la Grece Idolâtre
Chante des combats glorieux ,
Où malgré sa fière marâtre
Hercule fut victorieux ;
Le Taureau d'Acheloy , le Lion de Nemée ;
Le triple Gerion , & l'invincible Antée ,
Peuvent-ils de Samson , égaler les exploits ?
Hercule contre deux n'eut jamais de victoire ,
Et le vaillant Samson armé d'une machoire ,
De mille Philistins fut vainqueur autrefois.

Celuy dont la voix souveraine ,
Pour punir un Prince inhumain ,
Changea de la celeste plaine
L'azur mobile en dur airain ;
L'incomparable Elie à qui la mort cruelle
Rendit le cher Enfant de la veuve infidelle ,
Qu'elle avoit enfermé dans la nuit du tombeau ;
Ce char du feu brûlant qui l'enleve du monde ,
Ont une verité plus rare & plus féconde
Que tout ce que la Fable invente de plus beau.

Pourquoy donc , ô Chantres celebres ,
Qui par tant d'ouvrages divers
Tâchez à sauver des tenebres
Vos noms , vostre gloire , & vos vers ;
Pourquoy ne cherchez-vous dans ces sujets augustes ;
Un renom plus Chrétien , des loüanges plus justes ,
Que celles que l'on gagne à flater les Mortels ?
L'encens que vous donnez est un parfum celeste ,
Et c'est le profaner par un abus funeste ,
Que de l'offrir ailleurs que dessus les Autels ,

Méprisez

Méprisez ces vaines Idoles
 Dont l'éclat ébloüit les yeux ;
 Et que par ses lâches paroles
 La Cour met au nombre des Dieux :
 La Fortune les fait , la Fortune s'en jouë ;
 Et comme elle les prend au milieu de la boüe ,
 Pour les y replonger elle a mille détours ;
 O Poëtes sçavans , vostre Muse divine ,
 Qui d'un Pere eternal tire son origine ,
 Ne doit pas adorer un Dieu de quelques jours.

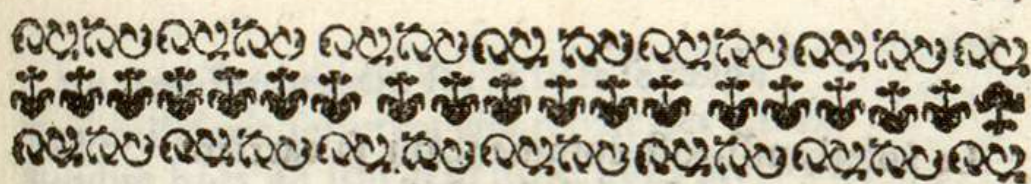
Les Rois meritent vos ouvrages ,
 Mais c'est lors que du Roy des Rois ;
 Ils sont les fidèles images
 Par la justice de leurs lois.
 S'ils sont de sa fureur les terribles Ministres ;
 S'ils sont pour leurs Etats des Cometes sinistres ,
 Si le crime par eux sur le thrône est monté ;
 Ne les noircissez pas à la race future ,
 Mais n'en faites jamais vne belle peinture
 Qui les fasse éclater d'une fausse bonté.

Ne parlez plus des Amarantes ,
 Des Florices , ni des Philis ,
 De leurs merveilles differentes ,
 De leurs roses , ni de leurs lys ;
 Ne flatez plus l'orgueil d'une vaine Maîtresse ;
 Ne donnez plus les noms d'Ange , ni de Deesse
 A celle qui souvent à peine sçait parler ,
 Reprenez la vigueur de vostre ame abatuë ,
 Ne vous nourrissez plus d'un poison qui vous tuë ;
 Ou ne le faites pas sur les autres couler.

Jusqu'au Ciel élevons nos ames,
 Puis que du Ciel vient ce beau feu
 Qui nous fait faire par ces flâmes,
 Des efforts qui coûtent si peu.
 D'une sainte fureur l'ame ardemment faisie,
 Pour la mesme beauté chantons sans jalousie,
 Regardons mesme fin en de mesmes travaux;
 L'objet qui nourrira nostre ardeur immortelle,
 En se donnant à tous à chacun est fidèle,
 Et faisant des amans ne fait point de rivaux,

Quel'un découvre en son Moyse,
 Tout ce que l'art a de plus beau,
 Quand la nature favorise
 La main qui conduit son pinceau.
 Que l'autre se surmonte en la chaste pucelle;
 Qui releva jadis d'une chute mortelle,
 Le grand thrône des lys par l'Anglois abatu;
 Qu'un peigne de Clovis le Baptême admirable,
 Et que d'un saint Monarque aux François venerable;
 La France en de beaux vers honnore la vertu,

De moy qui laisse la trompette
 A de plus genereux poulmons,
 Sur la lyre, ou sur la Musette,
 L'entonne de simples chansons;
 Sur ces arbres où l'or éclate sur les branches,
 Et l'Emeraude luit parmi les perles blanches,
 Je charme mes ennuis par un air different,
 Et de l'Eternité si mes chants ne sont dignes,
 Je veux qu'ayant vécu comme vivent les Cygnes
 Faire la mesme fin & chanter en mourant,



LE PARADIS TERRESTRE.

ODE II.



Greables trompeurs dont les doctes peintures
 Entrent dans les esprits sans passer par les
 yeux,
 Et qui malgré des ans l'effort injurieux
 Ne vieillirent jamais pour les races futures,
 Poètes, qui meslant la Nature & le fard
 Avecque tant d'esprit, tant de pompe & tant d'art;
 Rendez d'Alcinoüs les jardins memorables;
 Du saint jardin d'Edem venez voir le tableau,
 Où sans pompe, & sans fard les beautez veritables
 Terniront tous les traits d'un fabuleux pinceau.

Le Seigneur qui peut tout ne dit qu'une parole;
 Et soudain du neant elle tire les Cieux,
 Fait d'un mobile azur leurs globes précieux,
 Et pour fermes pivots leur donne un double pôle.
 Elle peint sur leur front mille immortelles fleurs,
 Qui ne redoutent point pour leurs vives couleurs
 Les rigueurs d'un hyver fatal aux belles choses,
 Qui ne se passent pas en bien peu de matins,
 Et que du firmament on peut nommer les roses,
 Comme les roses sont les astres des jardins.

Le Soleil aussi-tost commençant sa carrière
Qui mesure les ans & règle les saisons ,
A grands pas de Geant visite ses maisons ,
Et d'un ordre éternel y porte la lumière.
La Lune dont le front sans changer est changeant ;
Sur un char lumineux fait d'ébène & d'argent ,
Acheve son voyage au milieu des étoiles ,
Et suivant pas à pas le Soleil qui la fuit ,
De l'obscur horizon perce les sombres voiles ,
Et s'il regne le jour , elle regne la nuit.

Dans son lieu naturel chaque Element se place ;
Le feu prend le plus haut comme le plus léger ,
Et ne descend jamais que quand il faut vanger
Des Mortels revoltez la criminelle audace.
L'air fluide & subtil occupe le dessous ,
Il se peuple d'oiseaux qui d'un ramage doux ,
Benissent au matin les clartez renaissantes ;
Et dont l'Astre du jour peint en mille façons ,
Et les couds émaillez & les aîles brillantes ,
Comme pour les payer de leurs douces chansons.

Le riche amas des eaux en deux mers se partage ,
Dont le lit & le cours n'ont rien qui soit égal ,
L'une élevant bien haut son liquide crystal ,
A la plaine des Cieux pour lit & pour rivage ;
L'autre à ses flots grondans voit prescrire des bords ;
Où quelques grains de sable arrêtant leurs efforts
Font crever la fureur de leurs hautes montagnes ;
Le flux & le reflux par un cours merveilleux ,
Commence d'agiter les humides campagnes ,
Et prépare un écueil aux sçavans orgueilleux.

La terre fermement sur sa base se fonde ;
 Et par l'esprit secret qu'elle reçoit des Cieux
 Produit hors de son sein mille dons précieux ;
 Et devient des Mortels la nourrice féconde.
 Mais Dieu dont le pouvoir égale les bontez,
 Veut en vn seul jardin ramasser les beautez
 Qu'au reste de la terre il avoit répandues ;
 Il en fait vn chef-d'œuvre , & de ces mesmes mains
 Dont il avoit des Cieux les voûtes suspendues ,
 Il prépare vn Palais au premier des humains.

O mon sçavant Amour , ô Muse qui te vantes ,
 D'avoir entre les mains vn merveilleux pinceau ,
 Qui sçais quand tu le veux achevant vn tableau ,
 Faire d'vn objet mort des images vivantes :
 C'est aujourd'huy qu'il faut ce pinceau me prêter ;
 Aujourd'huy qu'à mon feu me laissant emporter
 L'entreprends vn portrait d'immortelle nature ;
 Vien doncques m'assister en ce hardi projet ;
 Si ce n'est pour l'amour de qui fait la peinture ,
 Que ce soit pour l'amour & l'honneur du sujet,

L'Astre dont la splendeur illumine le monde ,
 Et peint si richement tout ce que nous voyons ,
 Visite ce beau lieu de ces premiers rayons
 Dont il est couronné sortant du sein de l'onde :
 Lors que dans vn Midi brûlant & lumineux
 Il semble moins verser de clartez que de feux ,
 Il verse sur Edem vne douce lumière ;
 Et quand son char baissé se plonge dans les eaux ,
 Il y fait briller l'or de sa flâme dernière ,
 Et le laisse à regret aux celestes flambeaux.

Jamais le triste hyver n'y dépoüille les arbres,
 N'y ternit dans les champs ce qu'ils ont de plus beau;
 Et n'y donne au crystal d'un liquide ruisseau
 L'épaisse dureté des plus solides marbres.
 Jamais dans leur fureur les bruyans Aquilons,
 N'y font choir par l'effort de leurs fiers tourbillons
 Les chesnes orgueilleux dont se couvrent les plaines;
 L'Autan n'y vient jamais allumer les chaleurs,
 Et toujours les Zephirs par leurs tièdes haleines
 Y baissent doucement les herbes & les fleurs.

Jamais dans l'air serain le tonnerre n'y gronde,
 Sa basse region n'a pas moins de clarté,
 Que la plus élevée où la tranquillité
 Est encore aujourd'huy lumineuse & profonde,
 Il ne s'y nourrit point de ces Astres brûlans,
 Qui par leur flâme obscure & par leurs crins sanglans;
 Menacent les Etats d'avantures funestes;
 Et nulle exhalaison de la terre ne sort,
 Pour faire le venin de ces malignes pestes,
 Qui donne un peuple entier pour moisson à la Mort.

Là le bel Orange étale les richesses,
 Et dans mesme saison y fait parestre aux yeux;
 D'un Automne fecond les tresors précieux,
 Et d'un Printemps fleuri les aimables promesses.
 Le Zephire amoureux de son ombrage épais,
 Dans le plus chaud du jour y conserve le frais,
 De bronze en est le tronc, d'Emeraude est la feuille;
 Il n'est point de parfum comparable à sa fleur,
 Et l'or qu'on void briller sur le fruit qui s'y cueille
 De l'or Roy des metaux efface la couleur.

Là se trouve cet arbre orgueilleux & farouche,
 Qui veut que des regards on le vienne admirer,
 Et qu'en soy-mesme on void soudain se retirer,
 Quand du doit seulement aux feüilles on le touche.
 Là d'un verd éclatant se parent les lauriers
 Qui doivent couronner la teste des guerriers,
 Et le front immortel des Muses venerables,
 Les ifs & les Cyprés s'y meslent avec eux,
 Et comme le peché n'y fait point de coupables,
 Ils ne sont point encor des arbres malheureux.

Te pourrois-je oublier, Cocos émerveillable,
 Qui tout seul en tout temps toutes choses fournis,
 Et dans vn riche amas de tresors infinis,
 Joins le bon & le beau, l'utile & l'agreable?
 Tu contentes les yeux par ton brillant éclat,
 Tu soulages la faim par ton fruit délicat,
 Et pour tous alimens ton fruit seul peut suffire:
 Ta liqueur a le goust des plus genereux vins,
 Et de ta rendre écorce vne toile se tire
 Que la navette égale aux linges les plus fins.

Les plaisans Ypreaux, les agreables Ormes,
 Les Sapins élevez; les Cedres orgueilleux,
 Sont sans confusion en ce lieu merveilleux,
 Et se donnent du lustre en leurs diverses formes.
 Le Calambou, l'Ebène, & ces arbres si verds
 Dont les bras au matin font de manne couverts,
 Y montrent à l'envi leurs tresors & leurs charmes;
 Et cent autres y font de leurs troncs immortels
 Couler abondamment ces précieuses larmes,
 Dont la Religion parfume les Autels.

De tous les fruits qu'on cueille en vne heureuse Au.
 De ceux que font mûrir les rigoureux hyvers, [tomne,
 Et qui ne viennent bien qu'en des climats divers,
 Dans le fameux Edem la terre se couronne.
 Les arbres verdoyans gemissent sous le fais,
 Mais pour estre chargez ils ne rompent jamais,
 Ni ne courbent en bas leurs branches égalées;
 Et l'on croit à les voir qu'un art industrieux
 Alligne avecque soin leurs profondes allées,
 Où le goust se contente aussi bien que les yeux.

Peut-on sans estre vain entreprendre l'image
 De cet arbre que l'homme éprouva si fatal,
 Lors qu'il voulut sçavoir & le bien & le mal,
 Et s'égalier à Dieu dont il estoit l'ouvrage?
 Qui pourroit te dépeindre, ô toy, dont la vertu
 Eût remis nostre corps par les ans abatu,
 Dans sa premiere fleur & ses forces passées;
 Ce merveilleux effet exerce nostre Foy,
 Confond nostre sçavoir; surpasse nos pensées;
 Et celui qui t'a fait, peut seul parler de toy.

Qui peut dans vne nuit & tranquille & sereine,
 Lors que le Firmament brûle d'un feu si pur,
 Que le moindre brouillard n'en ternit point l'azur;
 Conter toutes les fleurs de la celeste plaine:
 Il peut dans ce jardin en beautez nompareil,
 Conter les fleurs qu'y peint la flâme du Soleil,
 Et qu'elle fait sortir du sein de la nature;
 Mais leur lustre est si vif, leur émail est si beau,
 Que quoy qu'on soit sçavant en l'art de la peinture;
 On les peut mieux nombrer qu'en faire le tableau.

Quelle assez docte main feroit celui des roses
Qu'on y voit éclater d'un feu si lumineux,
Et que n'enfermoient point les gardes épineux
Qu'a fait poindre un péché qui gasta toutes choses?
A la vive blancheur la pourpre se mêlant,
Forme ce teint vermeil, ce lustre étincelant,
Qui donne tant de lustre à leur feuille incarnate;
Et cet Astre qui peint son auguste couleur,
De crainte d'en flétrir la beauté délicate,
Le dore de rayons qui n'ont point de chaleur.

C'est avec les plus purs qu'il mêle les nuances
Dont la riche tulipe étale sur ses bords
D'un trait si délicat les éclatans trésors,
Et qui forment leur prix faisant leurs différences.
Chacune est son miracle ainsi que son amour,
Il ne fait rien d'égal durant son vaste tour,
Et si l'on en veut voir quelque naïve image,
On ne la peut trouver qu'en cet Arc glorieux,
Que de mille couleurs sur le front d'un nuage,
Il peint pompeusement dans la plaine des Cieux.

Là paroissent les Lys dans leur gloire éclatante,
Des uns la feuille est d'or, & des autres de lait,
La tige en est pompeuse & le lustre parfait,
Et sur eux la fraîcheur paroît estre vivante:
Les Oeillets incarnats & les œillets pourprez,
Ceux que si richement nature a colorez,
Y brillent à l'envi des rares Anémones;
La douce Tubereuse y répand son odeur,
Et d'un superbe émail les Iris, les Peones,
Avec les Martagons confondent leur splendeur.

Là luisent d'un feu doux les riches Hyacinthes,
 Où la Fable peignit d'un effronté pinceau
 Du Dieu que de la Terre elle fait le flambeau,
 La criminelle ardeur & les honteuses plaintes.
 Là le jeune Souci suit le vray Dieu du jour,
 Et n'est pas un effet de ce jaloux amour,
 Dont la Grece honora le trépas de Clytie;
 Et là les tendres fleurs qui craignent la clarté,
 Sitost que du Soleil la flamme est amortie
 Aux Astres de la nuit découvrent leur beauté.

Là sur toutes les fleurs la fleur Imperiale,
 Comme elle prend le nom d'un Empire orgueilleux
 S'efforce de regner par l'éclat merveilleux,
 Qu'au milieu de sa Cour avec pompe elle étale:
 Là sont en leur beauté les Pavots éclatans,
 Là luit la Violette, à qui du doux Printemps
 La nature a donné de faire l'ouverture;
 Du Ciel le plus serein elle efface le bleu,
 Et sur les Grenadiers avecque la verdure,
 On void étinceler mille langues de feu.

Qui pourroit expliquer la nature & le nombre
 Des Simples merveilleux dont Edem s'enrichit,
 Par qui si de la mort l'homme ne s'affranchit,
 Il entre au moins plus tard dans son Royaume sombre?
 Chacun qui du Soleil est veu diversément
 Y trouve & son climat & son temperament,
 Le chaud ou la fraîcheur, la colline ou la plaine;
 Les venins y sont tous dans leurs ordres divers,
 Et ce qui semble un mal pour la Nature humaine,
 Y sert pour embellir le corps de l'Univers.

Au milieu du Jardin vne source feconde ;
 Sort du sein de la terre , & bouillonne toujours ,
 Se fend en quatre bras , & d'un merveilleux cours ,
 Va porter l'abondance en tous les lieux du monde.
 C'est où puise le Nil cette fecondité ,
 Dont avec tant de soin & tant de vanité
 Les sçavans orgueilleux la cause ont recherchée ;
 Et que pour arrester leurs curieux efforts ,
 Le Dieu de verité tient encore cachée ;
 Aussi bien que le lieu dont je peins les trefors.

C'est vn digne Palais pour le pere des hommes ,
 Qui vient d'estre formé de sa puissante main ,
 Et qui n'est point encore sous le joug inhumain ,
 Sous qui nous gemissons , esclaves que nous sommes.
 Le Ciel dont la couleur est d'un brillant azur ,
 Avec tout son éclat n'est si clair ni si pur ,
 Que de cet homme heureux estoit l'ame innocente ;
 Au sein de la Nature il porte le flambeau ,
 Et celle qui se voile à sa race arrogante ,
 A lay comme à son Roy se montre sans bandeau.

C'est peu que son esprit par sa vive lumiere ,
 Connoisse sans erreur le cours du Firmament ,
 Et de tous ces flambeaux qui font si constamment
 Dans leurs globes dorez leur diverse carrière :
 C'est peu que du Soleil qui mesure les ans ,
 Il connoisse la route en ces monstres brillans ,
 Où chaque mois il porte vne flâme fertile ,
 C'est peu qu'il soit instruit , si cet Astre du jour
 Est au centre du monde vne flâme immobile ,
 Ou s'il en fait sans fin l'invariable tour.

C'est peu que son sçavoir penetre dans les herbes
Ces secretes vertus que Nature y répand ,
Et que depuis le Simple aux murailles rampant ,
Il sçache discourir jusqu'aux Cedres superbes :
C'est peu que des oiseaux qui volent dans les airs ,
C'est peu que des poissons qui nagent dans les mers ;
Et que des animaux qui marchent sur la terre ,
Trouvant les propres noms pour son sage dessein ,
Il découvre vn esprit qui sans bornes enierre
Tout ce que l'univers enferme dans son sein.

Il falloit que ce Roy de gloire & de puissance
Connût parfaitement tous ses sujets nouveaux ,
Qui luy rendoient en l'air , sur terre & dans les eaux ,
Avecque tant d'amour vne humble obeïssance :
Mais le Seigneur commun des sujets & du Roy ,
Qui lors qu'il fit Adam , le fit semblable à soy ,
Luy découvre l'éclat , les grandeurs de son estre ,
Et les luy manifeste avec tant de clarté ;
Que presque à son esprit rien ne reste à connoître ,
De ce qu'il doit vn jour voir dans l'Eternité.

Autant qu'en son esprit la lumiere est brillante ,
Pour connoître le monde & son divin auteur ,
Autant pour le cherir d'une parfaite ardeur ,
Sa volonté se trouve & fidèle , & puissante ,
Des folles passions de l'appetit mutin ,
Nul trouble dangereux , nul discord intestin
Ne trouble son repos , n'asservit sa franchise ;
Comme vne grande Reine , elle se fait des loix ,
Et la Grace divine elle mesme est soumise ,
Pour le bien ou le mal au pouvoir de son choix ,

Son cœur pat sa santé, sa force & sa lumière ;
Peut en son propre amour par son poids s'arrester ;
Et peut d'un vol heureux sans peine se porter
Jusques au pur amour de la beauté première.
Son corps ne ressent point ces mouvemens honteux,
Qui rendent aujourd'hui le triomphe douteux,
Quand ils attaquent l'ame avec tant d'insolence,
Qui la font soupirer, qui troublent sa raison,
Et joignant la douceur avec la violence,
Souvent luy font aimer & haïr sa prison.

ODE III.

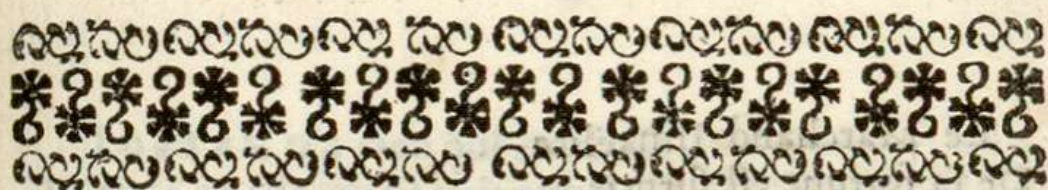
En cet heureux état on ne peut reconnoître ;
Qu'au doux commandement de s'abstenir d'un fruit ;
Qu'Adam où tant de gloire & de grace reluit,
A Dieu pour souverain comme auteur de son estre,
L'infidèle qu'il est contemple sa beauté,
Mais en la contemplant il perd sa loyauté,
Il se trouve si beau que luy-mesme il s'adore ;
Il porte sur le fruit ses insolentes mains,
Et ce fruit est pour nous le vase de Pandore,
D'où la Fable a tiré tous les maux des humains.

Ce rival orgueilleux du Monarque suprême,
Qui par l'aveuglement d'un superbe conseil
Au Dieu qui l'a formé vouloit estre pareil,
Est livré justement à l'amour de soy-mesme.
Cet amour fut son crime, il devient son bourreau ;
Où de la verité rayonnoit le flambeau
L'ignorance répand un tenebreux nuage ;
Un funeste poison corrompt sa volonté,
Et celle qui de Dieu refusoit le servage,
Perd sa douce franchise en perdant sa bonté.

Son infidèle corps sent la guerre intestine ;
 Et le dérèglement des farouches humeurs
 Suit celui que sent l'ame en ses brutales mœurs
 Depuis qu'elle a perdu la lumière divine ;
 La mort victorieuse entre dans l'Univers,
 Son carquois se fournit de mille traits divers ;
 Certain en est le coup , fatale en est l'atteinte :
 Chacun se voit soumis à ses cruelles loix ,
 Et sa tranchante faux vient moissonner sans crainte
 Les plus superbes lys qui couronnent nos Rois,

Mais en voulant parler de ce triste supplice,
 Je sens que mon esprit se couvre d'un bandeau,
 La Muse de mes mains retire son pinceau,
 Et ne leur preste plus sa conduite propice.
 Et que me serviroit d'achever un portrait,
 Où paroîtroit Adam , si hideux & si laid ,
 Luy qu'on a veu paré de tant d'aimables charmes ?
 Peindrois-je pas mon crime eu peignant ses malheurs ,
 Et ne vaut-il pas mieux l'effacer par les larmes ,
 Que le représenter par de foibles couleurs ?





IOSEPH,

MINISTRE

DE PHARAON.

ODE III.



QUELLE brutale colere,
 O freres trop inhumains,
 Vous porte à tremper vos mains
 Dans le sang de vostre frere?
 Qu'a fait IOSEPH contre vous?
 Il est aimable, il est doux,
 Autant que vostre ame est dure:
 Rendez-vous donc aujourd'huy,
 A la voix de la nature,
 Elle vous parle pour luy.

Cette lâche & noire envie
 Qui vient vos cœurs embraser,
 Ne peut-elle s'appaiser
 Que par la fin de sa vie?
 Bornez vostre cruauté
 A vendre sa liberté,
 C'est trop, ô freres perfides,
 Mais il vaut encore mieux
 Estre vendeurs qu'homicides
 D'un frere si précieux.

Le Marchand Ismaélite
 De sa fortune est surpris,
 Gagnant pour vn si bas prix
 Vn captif de ce merite.
 Vn Courtisan du grand Roy,
 Dont le Nil reçoit la loy,
 Comme vn miracle l'achete;
 Il le conduit à Memphis,
 Et ce bon Maître le traite
 Moins en esclave qu'en fils.

Iacob dans vn deüil extrême
 Cependant pleure sa mort,
 Et ne sçait point que le sort
 L'approche du diadème.
 Rien n'allege sa douleur,
 Il n'a plus que son malheur,
 Que son I O S E P H dans la bouche:
 Par tout son œil éploré
 Voit cette beste farouche,
 Qu'il croit l'avoir dévoré.

Iacob mets fin à ta plainte;
 L'objet de ton tendre amour
 Voit la lumiere du jour,
 Et sa vie est toute sainte.
 Le Maître de ses liens
 Luy donne sur tous ses biens
 Vne autorité publique;
 Et par vn choix si prudent
 Trouve vn Ange domestique
 En ce nouvel Intendant,

I O S E P H

I O S E P H n'a rien qui ne plaise,
 Et pour ce charmant vainqueur
 Sa Maîtresse dans son cœur
 Sent vne infernale braise.
 Il voit avec déplaisir
 Le détestable desir
 Que ses beautez ont fait naître;
 Et par vn fort rigoureux
 Il faut qu'il soit pour son Maître
 Criminel ou malheureux,

A cette infidelle Epouse
 Il represente l'honneur,
 Dont pour son propre bon-heur
 Elle doit estre jalouse:
 Il tâche par ses discours
 D'arrester le triste cours
 De sa flâme criminelle;
 Mais ils sont hors de saison;
 L'amour qui triomphe d'elle,
 Triomphe de sa raison.

Elle le nomme barbare;
 Et pour le brûler d'amour,
 Avec plus d'art chaque jour
 Elle s'ajuste, elle se pare;
 Dessus ses habits galans
 Les rubis, les diamans
 Meslent leurs vives richesses;
 Et ce noir si délicat
 Dont luisent ses longues tresses,
 Donnent aux perles de l'éclat.

Sa flâme aveugle la trompe.
 Si I O S E P H ne se rend pas
 A ses aimables appas,
 Se rendroit-il à sa pompe ?
 Il est jeune, il est aimé,
 Il voit vn cœur enflâmé
 Se ranger sous son empire ;
 Mais vn autre cœur n'est rien
 A celui qui ne desire
 Que de commander au sien.

Doncques Amante inhumaine ;
 Tu passes en vn moment
 D'un amour si vehement
 Dans vne si forte haine.
 Le legitime refus
 Qui rend ton esprit confus,
 Rend ta raison inutile ;
 Et tu fais emprisonner
 Par ton Epoux trop facile
 Celui qu'il doit couronner,

Il entre comblé de joye
 'Au cachot sombre & relant ;
 Où son Maître violent
 Sur luy sa rage déploye.
 En ce funeste séjour
 L'Astre qui donne le jour
 Ne fait point luire sa flâme ;
 La nuit y porte l'effroy,
 Mais I O S E P H a dans son ame
 Le clair flambeau de sa Foy,

Par luy son deuil il modere ;
 Il est libre dans ses fers ,
 Et craint bien moins les Enfers
 Qu'une maison adultère.
 L'infortune de son sort ,
 La plus rigoureuse mort
 N'a rien dont son cœur s'étonne ;
 Et pour vn sujet si beau
 A la plus riche couronne
 Il préfère le tombeau.

Que de divines délices
 Comblent son cœur innocent ;
 Lors qu'on pense qu'il ressent
 D'épouvantables supplices !
 Si son corps est attaché ,
 Il void qu'il a du peché
 Evité la servitude ;
 Et son cœur dans ce plaisir
 A pour la mort la plus rude
 Moins de peur que de desir.

Pour luy les hommes se trompent ;
 Et quand de sa liberté
 L'esperoir sembloit estre osté
 Ses longues chaînes se rompent ,
 Pharaon par ses discours
 Reçoit vn heureux secours
 Dans les soins dont il se ronge ;
 Et croit oüir vn des Dieux
 Qui luy dit d'un triste songe
 Le secret mystérieux.

Au dessus de tous les Princes
 Il le fait seoir après luy,
 Et soutient par son appuy
 Le fardeau de ses provinces.
 Bien-tost par ses sages loix
 Le peuple en luy voit le choix
 Du plus sage des Ministres;
 Et de merveilles surpris
 Il le chante sur les Cistres,
 Comme vn nouvel Osiris,

De sa nouvelle puissance
 I O S E P H ne s'ébloüit point;
 Mais plein de force il joint
 La douceur & l'innocence.
 Par ses conseils moderez
 Les rangs les plus honorez
 Sont pour les plus grands merites;
 Tout est pur dans sa maison,
 Et son pouvoir sans limites
 Les reçoit de la raison,

La foy regne en ses paroles;
 Et la fourbe est à ses yeux
 Vn crime autant odieux
 Que le culte des Idoles.
 Toujourns en douceur égal
 Iamais d'un refus brutal
 Il n'éconduit les demandes;
 Il donne en ne donnant rien,
 Et ses graces sont plus grandes
 Par l'art de les faire bien.

On ne void plus d'insolences
 Et la justice aux humains
 Sans yeux ainsi que sans mains
 Administre ses balances.
 Par tout le vice est abbatu
 Sous les pieds de la vertu
 Cache ou change ses maximes ;
 Les bons sont en seureté ,
 Et le pouvoir pour les crimes
 Ne fait point l'impunité,

Par sa prudence profonde
 Les heureux Egyptiens
 Jouissent de tous les biens
 Dont la douce paix abonde ;
 Le commerce abandonné
 Est repris , est fortuné
 Dans leur paisible contrée ,
 Et l'orient dans leurs ports
 Sur l'écumeuse Erithrée ,
 Leur porte tous ses tresors.

Le Nil par ses riches ondes
 D'un cours si loin étendu
 N'a point encore rendu
 Les campagnes si fécondes.
 Les longs guerets engraissez
 De tant d'épics sont pressés ,
 Que la faucille se lasse ;
 Et par vne douce erreur ,
 L'heureuse moisson surpasse
 Tous les vœux du laboureur.

Le peuple dans l'abondance
 Ne songe plus qu'aux festins,
 Et de ses heureux destins
 Ne craint point la décadence :
 Mais I O S E P H qui voit venir
 Vn mal qu'il veut soutenir,
 Fait les amas d'un avare ;
 Et dans la fertilité
 Des remèdes il prépare
 Contre la sterilité.

L'Astre qui par sa lumière
 Fait qu'au monde tout est beau
 A sept fois de l'an nouveau
 Recommencé la carrière ;
 C'est le temps où le Seigneur
 Doit pour vanger son honneur
 Aux Mortels faire la guerre ;
 Et par vne horrible faim
 Qui desolera la terre
 Punir son luxe trop vain,

L'E gypte qu'on vid si belle
 Perd aussi-tost sa beauté,
 Tout l'an n'est qu'un long Esté,
 Tout l'air n'est qu'un feu pour elle :
 Le Nil qui si richement
 Par un doux débordement
 Fait que de biens elle abonde,
 Craint pour son propre salut,
 Et dans l'Empire de l'onde
 Porte à peine son tribut.

'Alors l'Egypte affligée
D'un si cruel accident,
Voit par un amas prudent
Sa famine soulagée.

JOSEPH ouvrant ses greniers,
Fait aux peuples volontiers
De leurs champs ceder le tîrre ;
La vente est vne faveur,
Et l'Etat en son Ministre
A rencontré son sauveur.

Quel est le trouble funeste
De ces freres inhumains,
Se voyant entre ses mains
Par la conduite celeste ?
Leur détestable fureur
Rentre lors avec horreur
Dans leur memoire étonnée ;
Et chacun avec raison
Attend pour sa destinée
Ou la mort, ou la prison.

Mais cette peur est frivole ;
Et JOSEPH en ce moment
Ne leur dit pas seulement
Vne fâcheuse parole ;
De joye il pleure avec eux,
Au delà de tous leurs vœux
Il soulage leur misere ;
Au sang son cœur s'est rendu ;
Il songe qu'il est leur frere,
Et non pas qu'ils l'ont vendu.

5, Chassez, dit-il, cette crainte
 „ Qui vous rend à demi-morts,
 „ Seulement d'un saint remords
 „ Sentez l'équitable atteinte.
 „ Vn mouvement envieux
 „ Qui vous rendoit furieux
 „ Vous a portez à me vendre;
 „ Je perdis la liberté,
 „ Maintenant je vous veux rendre
 „ Ce que vous m'avez osté.

5, Que le Monarque du monde
 „ Et ma conduite fait voir
 „ Vn admirable pouvoir,
 „ Vne sagesse profonde!
 „ Vous pensiez en me vendant
 „ A mon heureux ascendant
 „ Mettre d'éternels obstacles;
 „ Mais vostre haine sans fruit,
 „ Par le plus grand des miracles
 „ M'a presqu'au thrône conduit,

„ Qu'on me baise, qu'on m'embrasse,
 „ Et faisons voir en ce jour
 „ Que le fraternel amour
 „ Dans nos cœurs reprend sa place:
 „ Que nos desordres passez
 „ Soient de nos cœurs effacez,
 „ Comme de nostre memoire.
 „ Pour moy, cet oubli m'est doux,
 „ Et je veux bien que ma gloire
 „ Se partage avecque vous.

Par la prompte Renommée
Dans la Cour en vn moment
De ce rare événement
La nouvelle fut semée.
Soudain le peuple & la Cour
Monstrent des signes d'amour
Aux freres du grand Ministre :
Et ceux dont les cœurs troublez
Craignoient vn trépas sinistre,
De presens sont accablez.

A Jacob on les renvoye ;
Et qui peut à leur retour ,
Sçachant qu'il voyoit le jour ,
Dire l'excès de sa joye ?
Il veut de ses propres yeux
Le voir au rang glorieux,
Où l'Egypte le revere ;
Il se prépare au depart ,
Et la tendresse de Pere
Fait rajeunir le vieillard.



Par la même Raison
 Dans le Cœur en vainnement
 Que rare vnement
 La nouvelle se termine.
 Soudain le peuple & la Cour
 Monnent des lèges d'amour
 Aux fers du grand Ministre
 Et ceux dont les cœurs troublés
 Craignent un tropes flétris
 De peuples sont accablés.

A Jacob on les renvoye
 Lequel peut à tout vent
 S'échapper du vol de la jour
 Dire l'écrit de la joye
 Il veut des lèges pour
 Le voir au sang glorieux
 Où l'Égypte se revere
 Il se prépare au départ
 Et la tendre de l'Égypte
 Et le respect le vieillard

Il est un de ces
 Cœur de la main
 Cœur de la main
 Cœur de la main
 Cœur de la main
 Cœur de la main
 Cœur de la main
 Cœur de la main
 Cœur de la main
 Cœur de la main



SAMSON.

ODE IV.



H A S T E S délices de mon ame,
 Muse, mes plus tendres amours,
 Donques me verray-je toujours
 Privé de ta celeste flâme?

Desja la Lune au front d'argent
 A dix fois d'un cours diligent,
 Ses jeunes cornes arondies,
 Depuis qu'à tes ardeurs mon cœur accoutumé
 Se plaint de les voir refroidies,
 Luy qui dès le berceau s'en est veu consumé.

Voilà ma priere exaucée,
 O Muse, du plus haut des Cieux,
 Vn trait de ton feu préteux
 Tombe dans mon ame glacée.
 Le nuage s'est écarté,
 Mon esprit revoit la clarté
 Dont il a tant senti la perte;
 Il est comme autrefois dans vn divin transport,
 La source des vers s'est r'ouverte,
 Et pour moy de son lit toute entiere elle sort.

Il faut avant qu'elle tarisse,
Chanter vn Cantique nouveau;
Et choisir vn sujet si beau,
Qu'il plaise sans qu'on l'embellisse.
Je veux, ô celebre SAMSON,
De ma voix élever le ton,
Pour dire tes faits admirables,
Et sans autre ornement que de la verité,
Faire rougir toutes les Fables,
Qui consacrent Hercule à la posterité.

Je voy des plaines azurées
Descendre vn Ange flamboyant;
De fleurs vn émail ondoyant
Brille sur ses aisles dorées:
Le Roy des celestes flambeaux,
Au point qu'il sort du sein des eaux,
Iette vne lumiere moins pure;
Sa robe transparante est de pourpre, & de bleu;
Et les rubis sur sa ceinture,
Meslez de diamans la couronnent de feu.

Philistins, qui sous vn servage
Aussi rude qu'injurieux
Tenez vn peuple glorieux,
C'est vous que touche son message.
Ce peuple en sa captivité
Voit que son infidelité
A vos armes le donne en proye;
Il pleure, & par ses pleurs Dieu se laissant fléchir,
Par ce bel Ange qu'il envoie,
Luy promet le Heros qui le doit affranchir,

Anne à peine peut-elle croire
La naissance de cet enfant ,
Qui va par son bras triomphant
Comblér sa Famille de gloire.
Et l'âge & la sterilité ,
Combatent sa fidélité ,
Mais sa foy demeure Maîtresse ;
Elle enfante S A M S O N par vn ordre nouveau ,
Et del' Angelique promesse ,
Cent présages heureux honorent son berceau.

Sous de si grandes destinées
Comme vn jeune Sapin il croist ,
Et bien-tost sa force paroist
Estre au delà de ses années.
Les Lions au poil herissé
Et qui dans leur œil courroucé,
De la mort ont l'image empreinte ,
Au carnage apprestant leurs ongles inhumains ,
A son abord tremblent de crainte ,
Et leurs corps déchirez ensanglantent ses mains.

C'est vn éclair , c'est vn tonnerre ,
Et le superbe Philistin
Voit par luy changer le destin
Qui l'avoit suivi dans la guerre :
Il pensoit bien que les Hebreux,
Jamais de son joug rigoureux
Ne tenteroient la délivrance ;
Les Hebreux qui perdoient l'esperoir avec le cœur
S'accoustumoient à la souffrance ,
Et les lâches vaincus asseuroient le vainqueur.

SAMSON ressuscite leur gloire ,
Et par vn changement soudain
Sur les rivages du Jourdain
Rappelle l'auguste victoire :
Elle est attachée à ses pas ,
Elle luy fait dans les combats
Moissonner des palmes nouvelles ;
Dans les plus grands perils de ses exploits guerriers
Elle le couvre sous ses aïles ,
Et jamais de son sang n'arrose ses lauriers.

Voilà que l'infidelle Armée
L'attaque , & croit l'avoir surpris ,
Dans l'air elle en pousse des cris ,
Elle est de vengeance enflammée :
Les tambours meslez aux clairons ,
De leurs épouvantables sons
Etonnent les vertes collines ;
Le genereux Courfier d'écume blanchissant
Jette le feu par les narines ,
Ronfle , & fleur de loin la guerre en hannissant.

SAMSON d'un courage invincible
Soutient les escadrons ferrez ,
Dont les rangs épais & ferrez
S'ébranlent d'un ordre terrible :
Il void sur luy de toutes parts
Pleuvoir des flèches & des dards
Aux pointes de poison trempées ;
De chars armez de faux , il est environné ;
Et de traits , de flèches , d'épées ,
Sans armes , & tout seul , il n'est point étonné ;

Il charge les rangs, il les perce ;
Et pour se sauver de ses coups ,
Dans la peur qui les saisit tous ,
L'un dessus l'autre se renverse.
Les plus hardis dans les combats
Pour mieux courir , jettent à bas
Leurs armes jadis triomphantes ;
Et ceux qui dans ce trouble ont encore du cœur ,
En tremblant sous ses mains vaillantes
Pensent trouver leur gloire en celle du vainqueur.

Vn asne , qui le pourroit croire ?
Pour dissiper ce camp nombreux ,
Au noble sauveur des Hebreux
Fournit seulement sa machoire :
Mais contre des guerriers si vains
Elle devient entre ses mains ,
Vn plus épouvantable foudre ,
Que celui dont la Fable arma le Roy des Dieux ,
Quand de l'Olympe il mit en poudre ,
Les Geans dont l'orgueil vouloit forcer les Cieux ;

Tous les jours les forces guerrières ,
En ce Heros vont s'augmentant ,
Les armes au sort inconstant
Pour luy ne sont point journalières.
Tout cede à sa noble fureur ,
Devant luy marche la Terreur ,
Qui trouble le camp infidelle ;
Au peuple d'Israël il vaut mille guerriers ,
Et par sa valeur immortelle ,
Ceux qui portoient des fers , sont chargez de lauriers.

Gaze , en l'enclos de tes murailles
Lors que tu le tiens enfermé ,
Ton peuple de rage enflâmé
S'appreste à voir ses funeraillles.
Il s'en rit , il se leve , il fort ,
Sa vaillante main sans effort
De leurs gons enleve tes portes ;
Et pour accroistre encore ce ridicule affront ;
Voilà sur ses épaules fortes
Qu'il les porte en trophée à la cime du mont.

Ainsi quand sous ses sombres voiles
La nuit cache l'azur des Cieux ,
On void vn Sanglier furieux
Donner quelquefois dans les toiles.
Les chasseurs si tost que le jour
Sur l'horison est de retour ,
L'attaquent dans leur large enceinte :
Et le fier animal redoublant ses fureurs ,
Soutient leur attaque sans crainte ,
Romt les toiles , se sauve , & trompe les chasseurs.

Mais en des filets plus funestes ,
Pour sa gloire & pour son repos ,
Voilà que ce vaillant Heros
Tombe au mépris des loix celestes.
Celuy dont le bras indomté
Fit au Philistin effronté
Sentir la vengeance divine ,
Oubliant la grandeur de son premier dessein ,
Est captif d'une Philistine ,
Et ses lauriers si verts flétrissent dans son sein.

Par ses impudiques amorces
Dalila trompe cet Amant,
Et veut avec le jugement
Luy ravir encore les forces :
Elle le combat tous les jours,
Tantost par de tendres discours,
Tantost par vn refus severe,
Elle se sert des cris, des plaintes, & des pleurs,
Des caresses, de la colere,
Des fausses gayetez & des feintes douleurs,

Enfin sa charmante industrie
Connoist le secret important
De ses forces qui coûtent tant
A sa miserable patrie :
Voilà qu'au comble de ses vœux
Elle luy coupe ses cheveux
Où ses forces estoient cachées ;
Et ce vaillant Heros qu'aveugle le sommeil ;
Sent plutôt ses mains attachées
Qu'il n'a des Philistins soupçonné le conseil.

Avec vn hurlement horrible
Tout d'un coup ils fondent sur luy,
Sçachant bien qu'il n'a plus l'appuy
Qui rendoit son bras invincible :
S A M S O N ignorant son malheur
S'éveille, & void que sa valeur
Est reduite à la loy commune ;
Qu'elle s'en est allée avec son poil fatal,
Et qu'une honteuse infortune
Le livre à la fureur d'un ennemi brutal,

Tel paroist vn Lion terrible
 Qu'enchaînent de hardis chasseurs ;
 Tandis qu'il goûte les douceurs
 D'un sommeil profond & paisible.
 La rage paroist dans ses yeux ,
 Mais de ses regards furieux
 Les chasseurs ont perdu la crainte ,
 Ses ongles inhumains s'éguissent vainement ,
 Ils ne peuvent donner d'atteinte ,
 Et rien n'est libre en luy que le rugissement.

Aussi-tost la grande nouvelle
 Des chaînes du vaillant S A M S O N
 Vole dans Gerh , dans Ascalon ,
 Et fiate le peuple infidèle.
 Mais lors qu'il parut à ses yeux
 Chargé de fers injurieux ,
 Il n'est rien d'égal à sa joye ;
 Il n'en peut moderer le barbare transport ;
 Et les marques qu'il en déploye ,
 Pour l'illustre vaincu sont pires que la mort.

De fleurs la teste couronnée
 Il court au temple de Dagon ,
 Chanter des hymnes en son nom
 Pour cette prise fortunée.
 A son Idole de metal ,
 Par vn aveuglement brutal ,
 Il en donne toute la gloire ,
 Et pense en s'acquittant de ses yeux criminels ;
 Avoir attaché la victoire
 Au thrône Philistin par des nœuds éternels.

Dans vne sale spacieuse
Je voy cent flambeaux parfumez
Sur des plaques d'or allumez,
Qui rendent la nuit lumineuse :
Des tapis dont l'antiquité
Fait le prix & la rareté,
On couvre les longues murailles,
Où le docte Brodeur d'un art industrieux,
Animant d'horribles batailles ;
Le spectateur ravi boit le sang par les yeux.

Là dessus des tables dressées
Dans vn appareil somptueux,
Pour plaire aux gousts voluptueux
Toutes choses sont amassées.
Là l'on void des hostes nouveaux,
De l'air, de la terre & des eaux,
Portez dans des plats magnifiques,
Là sur de hauts bufets étincellent à l'œil
Des coupes, des vases antiques,
Où le barbare étale & mire son orgueil,

Des captifs en robe de soye
Servent à ce fameux festin,
Où le luxe du Philistin
Et sa richesse se déploie :
Là sont venus de mille lieux
Les vins les plus délicieux,
Dont vn goust délicat se flate ;
On les trouve aussi clairs qu'en leur pais natal,
Et semble à voir leur écarlate,
Que ce sont des rubis fondus dans du crystal.

Bien-tost de leurs chaudes fumées
 Tous les barbares assemblez
 Se sentent les esprits troublez,
 Et les poitrines enflâmées:
 La débauche renverse tout,
 L'un est couché, l'autre est debout,
 L'un se promene, l'autre danse,
 Qui crie à pleine teste, & qui chante tout bas,
 Qui fait vn discours de science,
 Qui s'entretient d'amour, qui parle de combats.

Mais tous s'accordent aux blasphêmes,
 Contre le Monarque des Cieux,
 Et d'un discours audacieux
 Attaquent ses bontez suprêmes.
 Ils disent, vantant leurs exploits
 Contre vn peuple qui suit ses loix,
 Qu'ils ont sa puissance étouffée;
 Et le vaillant S A M S O N en leurs fers arresté,
 Tout seul est vn riche trophée
 Qu'éleve leur orgueil sur leur impiété.

Je voy ce Heros redoutable,
 A qui d'un dessein furieux
 Leur vengeance a crevé les yeux,
 Qui leur sert de jouiet à table.
 O combien il est different
 De celuy qui comme vn torrent
 Couroit la plaine Philistine,
 Quand les jeunes guerriers de Geth & d'Ascalon,
 Troublez par sa valeur divine,
 Apprehendoient son ombre, & fuïoient à son nom.

De chacun la langue décoche
Contre cet illustre vaincu ,
Qui pour sa gloire a trop vécu ,
Quelque lâche & sanglant reproche :
Mais , ô tragique événement ,
SAMSON embrasse en ce moment
Les piliers où la voûte porte ,
On les voit craqueter d'un effroyable bruit ;
A cette secousse si forte
Ils tombent tout d'un coup , & la voûte les suit ;

L'Eternel par ce coup de foudre ,
Que ne devance point l'éclair ,
Et qui n'a point grondé dans l'air ,
Met le joug de son peuple en poudre.
SAMSON par son noble malheur
Est son Martyr & son sauveur ,
Il le délivre , il le couronne ;
Et montant dans le Ciel par un chemin nouveau ,
Dont le Ciel luy-mesme s'étonne ,
En un riche trophée il change son tombeau ,



Le charbon la langue décolorée
 Contre cet illustre vaincu,
 Qui pour la gloire a trop versé,
 Quelques larmes & sanglant reproche:
 Mais, ô tragique événement,
 S'a m s o n embraillé en ce moment
 Les piliers où la voûte porte,
 On les voit craquer d'un effroyable bruit,
 A terre l'écroulé se jette,
 Le tombeau tout d'un coup, & la voûte les suit.

L'Eternel par ce coup de foudre,
 Que ne devance point l'éclair,
 Et par n'a point grande dans l'air,
 Met le joug de son peuple en poudre.
 S'a m s o n par son noble malheur,
 Est son Martyr & son sauveur,
 Il le délivre, il le couronne;
 Et montant dans le Ciel par un chemin nouveau,
 Dont le Ciel lui-même s'ouvre,
 En un riche trophée il change son tombeau.





LE COMBAT
DE DAVID
AVEC GOLIAT.
ODE V.

D'Où vient l'étonnement qu'on voit sur ton
visage,
Prince, dont le Seigneur a voulu faire choix;
Pour délivrer vn peuple amoureux de ses loix,
D'un honteux & rude servage ?
Quelle peur a saisi tes illustres guerriers,
Dont la vaillante main a de tant de lauriers
Iadis fait la moisson dans le champ de la guerre ?
Quel est ce fier Geant au port audacieux,
Qui d'une horrible voix bruyant comme vn tonnerre,
Blasphème impunément le Monarque des Cieux ?

O ma fameuse Lyre, ô toy de qui les charmes
Soulagent mes travaux en cent douces façons,
Cherches-tu le sujet de tes saintes chansons
Dans les aventures des armes ?
Mais ce vaillant Heros au monde si vanté
Sur sa harpe celebre autrefois a chanté
Le merveilleux combat qu'aujourd'huy tu veux dire ;
Va donc dans tes accords jusqu'où tu peux aller,
Et fais voir par tes tons qu'une amoureuse Lyre
Peut en de doctes mains la trompette égaler,

Depuis que le Soleil commence sa carrière
 Jusqu'à ce que lassé de son pénible tour,
 Il cherche le repos dans l'humide séjour,
 Et nous dérobe sa lumière :
 L'insolent Goliath de fureur enflâmé,
 Dont le corps monstrueux est d'orgueil animé ;
 Et qui croit qu'il n'est rien que sa force ne domte,
 Provoque tous les jours les Hebreux au combat,
 Et leur reproche avecque honte
 Qu'ils n'ont ni de vray Dieu, ni de vaillant soldat ;

Ce blasphème impudent qui vole dans l'armée,
 Fait à tous les esprits vne incroyable horreur,
 Mais dans tous les esprits la mortelle terreur
 Est malheureusement semée.
 Ceux qu'on a veu monter sur les plus hauts remparts
 Au travers des épieux, des flâmes & des dards,
 Sans craindre de la mort la plus terrible face,
 Aux discours insolens d'un ennemi moqueur
 De l'extrémité de l'audace
 Passent honteusement à celle de la peur.

Si le Prince suivoit son genereux courage,
 Il iroit attaquer l'orgueilleux Philistin,
 Et deust-il rencontrer vn tragique destin
 Il repousseroit cet outrage.
 Tout le peuple s'oppose à ses hardis projets,
 Il n'est pas à luy-mesme, il est à ses sujets,
 Pour chercher leur salut, il neglige sa gloire :
 Mais pour leur redonner l'assurance & le cœur
 Après cette noble victoire
 Il engage sa fille à l'hymen du vainqueur.

DAVID se trouve au camp, il entend l'infidèle ;
 Qui du Dieu d'Israël se mocque tous les jours ,
 Il ne peut endurer ses profanes discours ,
 Et son âge cede à son zele.
 Il se vante par tout d'attaquer l'ennemi ,
 Qui croit que l'Eternel pour les siens endormi
 Ne peut , ou ne veut pas punir son insolence ;
 Il aborde le Roy de pompe environné ,
 Et par sa modeste assurance
 Il soutient tout l'éclat dont il est couronné.

D'une prodigue main la Nature en partage
 Luy donne les trésors d'une masse beauté ,
 On voit de la douceur avec de la fierté
 Sur son agreable visage.
 Cent riches boucles d'or annelent ses cheveux ;
 Ses doigts n'ont pas le soin se travaillant pour eux
 D'en ranger avec art l'étincelante tresse ;
 Sa taille est élevée , il a les yeux perçans ,
 Et la saison de la jeunesse
 Sur son visage a mis des attraits fleurissans.

„ Tu t'étonnes , dit-il , ô Prince que j'honore ,
 „ De m'entendre tenir vn discours trop hardi ,
 „ A moy de qui les ans bien loin de leur midi
 „ A peine ont passé leur Aurore.
 „ Je garde des brebis , & j'ay veu bien souvent
 „ Des Lyons & des Ours plus legers que le vent
 „ Sur mon foible troupeau fondre écumant de rage ;
 „ Mais bien souvent aussi sans crier au secours ,
 „ Sans blefmir , sans perdre courage ,
 „ Mes mains ont étranglé ces Lyons & ces Ours.

„ Ce n'estoit pas ma main qui faisoit ces merveilles,
 „ C'estoit la main de Dieu qui les faisoit par moy,
 „ Et cette mesme main, ô magnanime Roy,
 „ En peut faire encor de pareilles.
 „ Tout foible que je suis, je veux par son appuy,
 „ Pour l'honneur de son nom faire choir aujourd'huy,
 „ De cet incirconcis l'audacieuse teste;
 „ Qu'est-il pour resister au vray Dieu des guerriers?
 „ Ne crains rien, je sens qu'il m'appreste
 „ En la mort du Geant le plus beau des Lauriers.

A ces mots animez d'une force celeste
 Saül sent du respect pour le jeune Berger,
 Il croit que l'Eternel par son bras veut vanger
 De son camp l'opprobre funeste:
 „ Ta jeunesse, dit-il, & ta débilité
 „ Te feroient soupçonner d'une temerité
 „ Dans le hardi combat qu'aujourd'huy tu proposes;
 „ Mais Dieu te fait parler, agreable Pasteur,
 „ Avec luy tu peux toutes choses,
 „ Et je croy voir en toy nostre Libérateur.

Il finit, & soudain ses armes il luy baille;
 Il luy vest sa cuirasse où sur l'acier luisant,
 Présage fortuné de ce combat present,
 Samson donnoit une bataille.
 Cet illustre guerrier que craignent les Demons
 Ouvre des Philistins les épais escadrons,
 Et se fait sur leurs corps un chemin à la gloire;
 Rien ne peut resister à son vaillant effort,
 Pour arme il n'a qu'une machoire,
 Mais pour eux dans sa main c'est la faux de la mort.

Sur le large bouclier au camp Madianite
Durant l'obscur nuit le vaillant Gedeon ,
En la droite vne cruche , en la gauche vn clairon
Fait prendre vne honteuse fuite.
La mortelle terreur a versé dans les cœurs
De ces Maîtres cruels , de ces lâches vainqueurs
Ce qu'ont de plus affreux ses plus fortes allarmes ;
Les vns jettent leurs dards , les autres leurs écus ,
Et ceux qui retiennent leurs armes
Se croyans ennemis d'eux-mesmes sont vaincus,

Sous le pesant fardeau des armes magnifiques
Le délicat Berger gemit emprisonné ,
Il se fait desarmer , & sans estre étonné
Il reprend ses armes rustiques.
Il part rempli de joye , & dans vn clair torrent
Qui le long de ses bords s'enfuit en murmurant ;
Il choisit cinq cailloux éclatans de lumiere ,
Pour sa lance en sa main il porte son baston ,
Et sur ses flancs sa pannetiere ,
Garde pour le combat les pierres de Cedron.

Du superbe Geant énorme est la stature ,
Il paroist vn Sapin qui menace les Cieux ,
Son visage est farouche , & le feu de ses yeux
Eclate d'une flâme obscure.
Il a deux rangs de dents plus dures que le fer ,
Le soufre qui bouillonne aux gouffres de l'Enfer ,
A moins de puanteur que sa brûlante haleine ;
Et quand il parle on croit ouïr bruïre les flots ,
Lors que sur la liquide plaine
Le vent qui les grossit fait peur aux matelots.

De l'airain martelé sur l'enclume luisante
 Le forgeron a fait le casque du Geant ,
 Vn Dragon furieux a le gosier beant
 Dessus la creste étincelante.
 Pour former vn harnois propre à son corps bruta,
 La fournaise embrasée a du brillant metal
 Veu couler dans son sein vne ardente riviere ;
 Luy seul en peut porter le penible fardeau ,
 Et l'on prend sa lance guerriere ,
 Quand on la void de loin, pour le mast d'un vaisseau.

Lors qu'au camp d'Israël le Colosse se monstre ,
 Il donne aux plus hardis vne mortelle peur ,
 Mais le vaillant Berger qui sent enfler son cœur ,
 Va d'un pas fier à sa rencontre.
 „ C'est donc toy , luy dit-il , cruel Incirconcis ,
 „ Pour qui tous nos soldats de crainte sont transis ,
 „ Et qui blasphêmes Dieu d'un langage superbe ?
 „ Mais sçache que ma main punira ton orgueil ,
 „ Et qu'à ton corps couché sur l'herbe
 „ Le ventre des corbeaux servira de cercueil.

„ Tu viens avec l'armet , la cuirasse & l'épée ,
 „ Et tu crois qu'à tes coups rien ne peut résister ,
 „ Mais de quelque valeur que tu t'oses flater ,
 „ Ton audace sera trompée.
 „ De moy je viens au nom du Seigneur que je sers ,
 „ Mais ce nom fait pâlir le Prince des Enfers ,
 „ L'entendant prononcer la terre tremble toute ;
 „ Et si quand je combats pour l'honneur de sa Loy
 „ Je mettois ma victoire en doute ,
 „ L'offenserois sa gloire aussi bien que ma foy.

Lors qu'un vaillant Lyon à pas lents se promene
Sur les sables mouvans des Libyques deserts,
Qu'on voit par les Autans ennemis des hyvers,
Tantost en mont, tantost en plaine :
S'il trouve quelque enfant qui d'une foible main
Ose sans redouter son courroux inhumain
Luy lancer vne flèche à la pointe acérée :
Sa fureur si terrible en son embrasement,
Par son orgueil est modérée,
Et ne daigneroit pas en rugir seulement.

Ainsi quand Goliath qu'enfle vne aveugle audace,
Au combat contre luy voit venir le Berger,
Qui loin d'estre étonné dans un si grand danger
D'un ton assuré le menace :
Il croiroit l'honorer s'il entroit en fureur,
Il pense qu'un regard glacera de terreur
Ce foible ennemi qu'il méprise ;
Mais il connut bien-tost que le plus foible enfant
Quand le Seigneur le favorise,
Sans force, sans valeur peut estre triomphant.

Il lâche de sa fronde vne pierre luisante ;
Comme un tonnerre sourd, & qui n'a point d'éclair,
Le Geant orgueilleux la voit voler en l'air
Sans craindre sa chute bruyante :
Le Berger l'a poussée, un Ange la conduit,
L'armet où sur l'airain l'or émaillé reluit,
Ne peut sauver son front de sa rude tempeste ;
Il tombe à la renverse, & de son propre fer
Le vainqueur immolant sa teste,
Fait triompher les Cieux, & soupirer l'Enfer,

Son Tyran est surpris de voir cette grande ombre
Dans le cachot obscur qui le tient enfermé,
Lors qu'il pensoit encore par son bras renommé
Gagner des victoires sans nombre.
Les farouches Demons qui grossissent sa Cour,
Avec vn bruit aigü voletant à l'entour,
S'étonnent qu'en son port elle soit toujours fière;
Et la plongeant soudain dans ces feux éternels
Dont la chaleur est sans lumiere,
Ils la placent au rang des plus grands criminels;

Les Philistins troublez d'une crainte mortelle,
Abandonnent leur camp dès la prochaine nuit,
La retraite est sans ordre, & l'Hebreu qui le suit
En fait vne moisson cruelle.
Le Capitaine est lâche autant que le soldat,
Dieu donne à ses enfans sans travail, sans combat
La douceur du salut, & l'éclat de la gloire,
O Vainqueur, qui gagnez vn triomphe si doux,
L'Hymne d'une telle victoire,
Ne scauroit dignement se chanter que par vous;



LA
PENITENCE
DES NINIVITES.

ODE VI.

NINIVE est la Reine du monde ;
Et l'Astre qui nous rend le jour ,
Ne voit point dans son vaste tour
Vne ville qui la seconde :
De magnifiques tours, de superbes remparts,
Dont l'énorme hauteur travaille les regards ,
La ceignent fierement d'une longue couronne ;
Elle brille par tout de miracles divers ,
De tous les biens elle foisonne ,
Et dans son large enclos on trouve l'univers.

Mais cette Ninive si belle
Par mille Palais éclatans ,
Est par les mœurs des habitans
Aussi laide que criminelle :
Son orgueil insolent est au comble monté ;
Rien n'est plus corrompu , rien n'est plus effronté ;
Le vice y fait regner ses plus noires maximes ;
La défense des loix luy donne des attrait ,
Et bien loin d'y cacher les crimes ,
On s'y vante par tout de ceux qu'on n'a pas faits.

Le Monarque qu'elle revere
 Est esclave de ses desirs ,
 Dans ses fureurs , dans ses plaisirs ;
 Nulle raison ne le modere :
 Ses forces , ses tresors , son pouvoir , sa grandeur ;
 Ebloüissent ses yeux de leur vaine splendeur ,
 Il se pardonne tout , il n'aime que luy-mesme ;
 Et pour tromper le peuple allant prier ses Dieux ,
 Il pense par le diadème
 Estre dans son Etat ce qu'ils sont dans les Cieux.

Sa main a tiré de la boîte
 Vn favori sot & brutal ,
 Qui par vn desordre fatal
 Des bons & des sages se joüe.
 Il tient entre ses mains les honneurs , les bienfaits ,
 Mais ses injustes mains ne les versent jamais
 Que sur ceux que leur vie en rend les plus indignes ;
 Les plus lâches flatteurs y sont les plus puissans.
 C'est vn monstre en crimes insignes
 Toutefois comme vn Dieu ce Monstre a de l'encens.

Les Prestres par leurs sacrifices
 Y trompent les simples Mortels ,
 Et sous le culte des Autels
 Ils cachent l'horreur de leurs vices.
 A les ouïr parler , à les voir au dehors ,
 La vertu semble en eux verser tous ses tresors ;
 Ils composent leur geste , ils reglent leurs paroles ;
 Mais ils aiment le bien , le pouvoir , le credit ;
 Leurs interets sont leurs Idoles ,
 Chacun par ce qu'il fait y combat ce qu'il dit.

Les Grands y portant la puissance
Jusqu'où son excès peut aller ,
Aiment bien mieux se signaler
Par l'orgueil que par l'innocence.
Rien ne peut refroidir leurs chaudes passions ,
Il n'est rien si léger que leurs affections ,
L'honneur & les vertus sont pour eux vne fable ;
On leur rend tous les jours des services en vain ,
Ils les écrivent sur le fable ,
Mais ils gravent l'injure en des lames d'airain ;

Quand l'ame de haine est outrée ,
A qui peut tout tout est permis :
On n'y sçait que c'est de Themis ,
Ni que des balances d'Astrée.
Les juges corrompus les font toujours pancher
Pour ceux dont les presens sçavent mieux étancher
L'insatiable ardeur de leur sale avarice :
Ou la crainte , ou l'espoir composent leurs Arrests ,
Et le bandeau de la justice
Ne leur sert qu'à voiler leurs lâches interêts ,

Pour vne parole legere ;
Ou pour de frivoles amours ,
Le sang s'y verse tous les jours
Par vne brutale colere :
Le Demon qui preside à ces tristes combats ,
Dans le sang des Taureaux ne se contente pas ;
De l'honneur vsurpé d'un culte illegitime ;
Il veut pour se saouler boire le sang humain ,
Et que la vaillante victime
S'immole à sa fureur & de sa propre main.

Le luxe est vn torrent rapide
Qui rompt la prison de ses bords ,
Et dont les superbes efforts
Ne reconnoissent plus de bride.
Les Palais sont bastis de marbres prêt ieux,
Par les lambris d'azur l'or ébloüit les yeux,
Les tableaux y font voir l'effort de la peinture :
Il n'est rien si pompeux que les emmeublemens ,
Et l'art s'y joint à la nature ,
Pour y faire vn amas de riches ornemens.

Mais ces Palais si magnifiques ,
De qui le front audacieux
S'élève jusques dans les Cieux
Sont faits des ruines publiques.
Du sang des citoyens par impôts tourmentez ;
Ils sont insolemment plus que d'eau cimentez ,
Chaque pierre à quelqu'un souvent coûte la vie ;
Et les masses qu'à peine élèveroient des Rois ,
Sans craindre la publique envie
Font monstre de leur gloire à la honte des Loix.

Pour les tables délicieuses
Il faut sous vn Ciel étranger
Avec travail , avec danger
Chercher des choses curieuses.
Il faut dépeupler l'air des plus rares oiseaux ,
Il faut dans l'Océan aller au fond des eaux
Enlever des poissons qu'ignore l'Erytrée ,
Et dans les doux climats où se leve le jour
Monstrer tout ce qu'à la contrée
Qu'à dans son char panchant il achève son tour.

Tous les jours y sont jours de festes,
 Les femmes font sur leurs habits
 Briller l'or parmi les rubis,
 Et de perles chargent leurs testes.
 Pour leur esprit superbe il n'est rien d'assez beau,
 Tout flatte leur desir pourveu qu'il soit nouveau,
 Par la possession toutes choses les lassent,
 Et sans distinction d'âge ou de qualité,
 De grande naissance ou de basse,
 Le luxe pour sa loy n'a que sa vanité.

L'or est l'idole de l'avare,
 Et cet infame adorateur
 A l'or pour le persecuteur
 De son avarice barbare :
 Plus il boit à longs traits, plus il est enflammé,
 L'insatiable ardeur dont il est allumé
 Viole la justice & n'a point de mesure :
 Le pauvre vainement à luy vient recourir,
 Il est sourd, ou par ses vsures
 Il le veut devorer feignant de le nourrir.

Les Peres, ces Dieux domestiques
 Par la nature autorisez,
 De leurs enfans sont méprisez
 Jusqu'aux insolences publiques :
 Ils estoient par le sang leurs premiers precepteurs,
 Ils ont dans leur jeunesse esté leurs corrupteurs,
 Par d'infames discours, par l'exemple du vice,
 Mais se voyans haïs par ce qu'ils ont aimé,
 Leur faute devient leur supplice,
 Et la moisson répond à ce qu'ils ont semé,

L'un rit des dons & des victimes,
Que l'on presente aux immortels,
L'autre en vient charger leurs Autels,
Pour mieux dissimuler ses crimes.
Le peuple dont l'esprit est & foible & brutal
Sert comme de vrais Dieux des masses de metal,
Et prend pour culte saint vn culte détestable;
A suivre le mensonge on le voit toujours prest,
Sa pieté n'a rien de stable,
Et le vray Dieu de tous est le propre interest,

La vertu leur est inconnüe,
Et de ses plus divins appas,
Leurs cœurs ne s'enflâmeroient pas
Quand ils la verroient toute nuë.
Les noires trahisons ne leur font point d'horreur,
La Foy pour leur esprit est vne vieille erreur,
Pour eux l'utilité mesure toutes choses,
Ils feignent de garder les loix de l'amitié,
Mais ils ne cherchent que les roses,
Et l'ami leur fait peur quand il leur fait pitié.

Tels sont les crimes de Ninive,
Et Dieu ne veut pas toutefois
Avant qu'elle entende sa voix
Qu'une juste peine les suive.
Il veut que le flambeau qui mesure les jours
Quarante fois encor recommence son cours,
Avant qu'il la renverse, & la reduise en poudres
Il prononce l'Arrest, il en charge Ionas,
Mais pour luy c'est vn coup de foudre;
Et la peur luy fait voir l'image du trépas.

Soudain ce Prophete timide
 Manquant & d'honneur & de Foy,
 Pour n'obeir pas à son Roy,
 Se met sur la plaine liquide.
 L'infidèle qu'il est, oublie en ce moment
 Que Dieu donne des loix à l'humide Element,
 Qu'il ne peut se sauver d'une main si puissante;
 Et que ne voulant pas contre un peuple Gentil
 Faire ouïr sa voix menaçante,
 Il fuit une conquête & non pas un peril.

A peine est-il dans le Navire,
 Que les Aquilons mutinez
 Hors de leur antre déchaînez
 Font taire le plaisant Zephire:
 Sous un rivage obscur la mer s'enfouit,
 La tempeste perçant jusqu'au creux de son lit,
 Soulève avec horreur les flotantes campagnes;
 Le vaisseau court au gré des vents impetueux,
 Tantost il est sur des Montagnes,
 Et tantost dans le fond d'un goufre tortueux.

Le Pilote enfin perd courage;
 Et cedant à son long travail
 Abandonne le gouvernail
 Aux noires fureurs de l'orage.
 Matelots, passagers, les larmes dans les yeux,
 En ce peril pressant implorent de leurs Dieux
 Par des cris differens l'inutile assistance;
 Tous ces Dieux impuissans pour eux demeurent sourds,
 Le vent accroist sa violence,
 Et contre le vaisseau les flots s'enflent toujours.

Voyant que ni vœu , ni priere ,
 Ne peut les sauver de la mort ,
 Ils veulent recourir au sort ,
 Comme à l'esperance dernière ;
 On croit que le forfait de quelque passager
 A sur tous attiré cet horrible danger ,
 Et le sort fera voir cette cause secrète ;
 Chacun le craint pour soy , mais Dieu qui le conduit
 Le fait tomber sur le Prophete
 Qui connoist que c'est luy que l'orage poursuit.

Il ne déguise point son crime ,
 Et veut bien que les matelots
 Le précipitent dans les flots ,
 Comme vne publique victime.
 On l'y jette , & soudain l'air obscur s'éclaircit ,
 De l'orageuse mer la fureur s'adoucit ,
 La mort ne se fait plus vn thrône de ses ondes ,
 Les bruyans Aquilons cedent aux doux Zephirs ,
 Et dessus les vagues profondes
 Le Vaisseau court au gré de leurs plaisans soupirs.

Ionas dans l'Element barbare
 Croit bien rencontrer le trépas ,
 Mais le timide ne sçait pas
 Quel azyle Dieu luy prépare.
 Vne grande Baléne en nageant à fleur d'eau ,
 L'engloutit dans son sein comme dans vn tombeau ,
 Et le garde vivant par vn nouvel exemple ;
 La lumiere du Ciel y luit à sa raison ,
 Et luy fait changer en vn temple ,
 Pour louer le Seigneur sa profonde prison.

„ Dans le fond d'un obscur abyfme
 „ L'ay , dit-il , prié l'Eternel ,
 „ Dont par vn refus criminel
 „ Je fuyois l'ordre legitime ;
 „ Et fans se fouvenir de ce lâche refus ,
 „ L'excès de fon amour dont mon cœur eft confus ,
 „ Me prépare vn azyle au lieu de mon fupplice ;
 „ Le miracle pour moy fe joint à la faveur ,
 „ Et par vne bonté propice
 „ D'un Monstre dévorant il en fait mon faveur

„ Quand pour appaifer la tempefte
 „ Je me vis jeter dans les flots ,
 „ Et que dans leur mobile enclos
 „ J'eus toute la mer fur la teſte :
 „ Je creus que le Seigneur juſtement irrité
 „ En me faiſant le mal que j'avois mérité ,
 „ N'auroit jamais pour moy de regard favorable ;
 „ Toutefois ſa bonté me conſerve le jour ,
 „ Et dans ſon temple venerable
 „ Je me promets encor de benir ſon amour.

„ Dans l'angoiſſe la plus terrible
 „ Qui pouvoit mon cœur oppreſſer ,
 „ A Dieu j'ay voulu m'adreſſer ,
 „ Et mes cris l'ont trouvé ſenſible :
 „ Sa clemence oubliant mon infidélité ,
 „ M'a fait dans ma priſon trouver ma liberté , [mede
 „ Et pour moy c'eſt bien moins vn tourment qu'un re-
 „ Auſſi veux-je en l'aimant au delà du trépas
 „ Que mon obeïſſance excède
 „ La faute que j'ay faite en n'obeïſſant pas.

L'Astre dont la vive lumière
Fait tous ces miracles divers
Qu'on admire dans l'univers,
Ouvroit sa troisième carrière ;
Quand ce vivant écueil que le Seigneur conduit ;
La Baleine soufflant d'un effroyable bruit
Sur la plage jetta le rebelle Prophete ;
Il n'a plus de frayeurs ni l'esprit agité,
Et de cette échole muette
Il sort plein de courage & de fidélité,

Aussi-tost il court à Ninive,
Et veut par vne sage ardeur
Expier l'aveugle froideur
De sa revolte fugitive.
Il crie en tous ses coins, en tous ses carrefours,
Que ses riches Palais, que ses superbes tours,
Par l'Arrest du grand Dieu s'en vont tomber en poudre,
Et qu'au terme précis de quarante matins
Si les pleurs n'éteignent sa foudre,
Son ardente colere a borné ses destins.

Le son bruiant de ses paroles
Frape les cœurs des habitans ;
D'un mesme esprit en mesme temps
Ils vont abatre leurs Idoles.
Ils redoutent le Dieu qu'ils ne connoissent pas ;
Ils changent pour changer l'Arrest de leurs trépas ;
Leurs vieux déreglemens en coustumes meilleures ;
Leur ame s'abandonne à de saintes douleurs,
Et toute Ninive en peu d'heures
Retentit de soupirs, & nage dans les pleurs.

Le celebre Sardanapale
Oit le Prophete menaçant,
Et troublé de crainte, il descend
Du thrône où sa gloire s'étale.
Au grand Dieu d'Israël il presente ses vœux,
De cendre en soupirant il couvre ses cheveux,
Il dépoüille la pourpre, & se vest d'un cilice;
Et voyant son Etat pressé des derniers maux,
Il a recours au sacrifice
D'un jeufne qu'il étend jusques aux animaux.

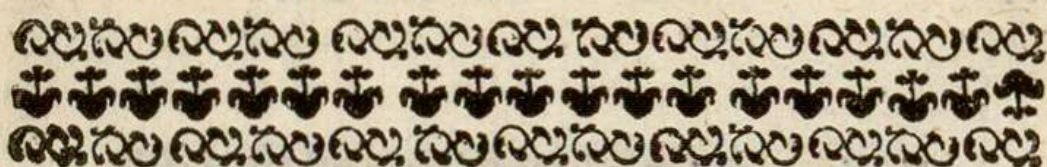
Le Seigneur qui voit dans les larmes
Citoyens, Satrapes & Roy,
Se laisse toucher à leur Foy,
Et soudain il quite les armes.
Ninive ne voit point au quarantième tour
Du celeste flambeau qui mesure le jour
La terre l'engloutir dans ses noires entrailles;
Par les pleurs, par les cris, par les gemissemens,
La penitence à ses murailles
Donne pour s'affermir de nouveaux fondemens.



Le célèbre gardien de la porte
 Oï le Prophète menaçant, et le
 Et capable de craindre, il jure
 De l'homme ou la gloire
 Au grand Oïdipus, le
 De l'homme en l'opinion
 Il dévouille la porte, et le
 Et voyant son état, il se
 Il a recours au sacrifice
 D'un jeûne qu'il croit

Le Seigneur qui voit dans les ténements
 Citoyens, d'après le Roy, se
 se laisse toucher à leur Roy, et
 Et l'homme il pousse les armes
 D'ailleurs ne voit point de
 D'ailleurs l'homme qui
 L'homme l'homme l'homme
 Par les pleurs, par les
 La pénitence à la
 Donne pour s'effacer

Le Seigneur qui voit dans les ténements
 Citoyens, d'après le Roy, se
 se laisse toucher à leur Roy, et
 Et l'homme il pousse les armes
 D'ailleurs ne voit point de
 D'ailleurs l'homme qui
 L'homme l'homme l'homme
 Par les pleurs, par les
 La pénitence à la
 Donne pour s'effacer



ROME LA SAINTE.

A

N. S. P. LE PAPE

ALEXANDRE VII.

ODE VII.



L LUSTRE Maîtresse du monde ,
 Chef-d'œuvre du pouvoir des Cieux ,
 Toy , de qui le nom glorieux
 Vole sur la terre & sur l'onde ,
 Mere de ces fameux Guerriers
 Qui de leurs illustres Lauriers
 Ombragerent toute la terre ,
 Rome , la Reine des Citcz
 Qui dans la paix , & dans la guerre
 N'as point eu de pareille en tes prosperitez ,

Vn autre chantera la gloire
 De tes habitans genereux ,
 Qui par mille combats heureux
 Avoient enchaîné la victoire.
 Il dira de tes premiers Rois
 Les nobles & vaillans exploits
 Contre tes jalouses voisines ;
 Et te couronnant de splendeur
 Il tirera de leurs ruines
 Les premiers fondemens de ta vaste grandeur ;

Il dira quel ferme courage
 Tu fis autrefois éclater ,
 Lors qu'il te falut résister
 Aux mortels efforts de Carthage :
 Comme tu ne t'abatis pas
 Après les malheureux combats
 De Canes & de Thrasimene ;
 Et comme enfin sous ta vertu ,
 Ta Rivale jadis si vaine
 Vid malgré son orgueil son Empire abatu.

Il dira par quelle sagesse ,
 Et par quels genereux efforts
 Tu sceus joindre à ton vaste corps
 Les Republiques de la Grece.
 Comment cette Mere des Arts ,
 Athenes , où de toutes parts
 Les Muses ouvroient leurs fontaines ,
 Sous toy fut esclave à son tour ,
 Et comment les Muses hautaines
 Vinrent aux bords du Tybre établir leur séjour.

Il dira qu'aux bords de l'Euphrate
 Contre les Parthes mutinez ,
 De tes triomphes fortunéz
 Encore la grandeur éclate.
 Comment le Nil imperueux
 Abaisa ses flots tortueux
 Sous ton orgueilleuse puissance ;
 Et comment le Phare surpris
 Enfin adora ta vaillance ,
 Et fit dire ta gloire aux cistres d'Osiris.

S'il laisse les champs où l'Aurore
Montrant son visage vermeil
Vient au char brillant du Soleil
Des Cieux la barrière déclore ;
Il chantera d'un ton plus fort
Comment sous les glaces du Nord
Ta valeur porta ses tempestes ,
Et des bouts du monde approchant
Ne borna ses hautes conquêtes ,
Qu'aux rives que le jour éclaire en se couchant ;

Je quitte ces aspres batailles ,
Et ne veux pas même chanter
Les trésors dont se peut vanter
L'enclos de tes larges murailles :
Je laisse à d'autres Ecrivains
L'honneur de signaler leurs mains
En figurant ton Colisée ,
Où les spectateurs furieux
Marchoient sur l'arène arrosée
De rivières de sang qu'ils beuvoient par les yeux ;

Je ne feray point la peinture
De cet Arc encore aussi beau ,
Que lors que le docte ciseau
Commença sa riche sculpture ;
Où de ces fameux Marcomans
Par des traits hardis & charmans
La défaite se renouvelle ,
Et fait aux siècles à venir
Du triomphe de Marc-Aurele
Sur le marbre animé vivre le souvenir.

I'oublieray ces longues Aiguilles
Dont la hauteur fait si bien voir
La hardiesse & le sçavoir
Des mains de leurs Sculpteurs habiles,
Je ne peindray point la grandeur,
Les richesses, ni la splendeur
Des vieux Temples de tes Idoles,
Où ton aveugle vanité
Vint dans les oracles frivoles
Du pere de l'erreur chercher la verité.

Je cacheray sous le silence
Le grand & superbe cercueil,
Où d'un Prince aveuglé d'orgueil
On voit encore l'insolence;
Je ne diray rien de ces bains,
Où le plus cruel des Romains
A fait perir tant de Fidèles,
Ni de ton Cirque merveilleux,
Ni des Fontaines éternelles,
Où s'étancha la soif de ton peuple orgueilleux,

De ces admirables statues;
Ou que les Gots audacieux,
Ou que le temps injurieux
Dans les siècles ont abatuës,
Je n'apprendray point par mes vers
Aux Citoyens de l'univers
Les incomparables merveilles:
Je regarde un objet plus beau,
Et je ne veux point que mes veilles
De ta beauté prophane achevent le tableau.

De ta beauté religieuse
Je veux la grandeur raconter ,
Et moy-mesme me surmonter
En cette entreprise pieuse.
Muse , qui des globes des Cieux
Regles l'accord mélodieux ,
O docte & divine Vranie ,
Apprens-moy les plus belles loix
De ta plus sçavante harmonie ,
Anime mon poulmon , & gouverne ma voix.

Le cruel Demon sur la terre
Faisoit d'un orgueil criminel
Aux Loix du Monarque éternel
Vne longue & mortelle guerre,
Il tenoit l'homme malheureux
Sous le joug fier & rigoureux
D'une barbare Idolatrie ;
Et dans Rome il avoit planté ,
Comme en la commune patrie ,
Le thrône de sa gloire & de sa cruauté,

Rome au faiste du Capitole
Rendoit des honneurs immortels
Sur de magnifiques Autels
A sa vaine & trompeuse Idole ;
Celle dont les combats divers
Assujettissoient l'Univers ,
Sous luy s'estoit assujettie ;
Et plus dans sa credulité ,
Elle se faisoit voir impie ,
Mieux l'aveugle pensoit monstrier sa pitié.

Dans son sein estoient ramassées
 Toutes les superstitions,
 Que chez les autres nations
 Elle rencontroit dispersées :
 Souvent son orgueil effronté
 Du peuple qu'elle avoit domté
 Menoit les Deïtez captives,
 Et prenoit pour ses protecteurs
 Ceux mesmes dont les mains oisives
 N'avoient pû donner d'aide à leurs adorateurs

Là triomphoient des Bachanales
 Les déreglemens indiscrets ;
 Isis y monstroït les secrets
 De ses mysteres les plus sales ;
 Et ces Romains si genereux,
 Si fermes & si valeureux
 Dans les belliqueux exercices,
 Aveuglez du Demon trompeur,
 Offroient de sanglans sacrifices
 Et dressoient dans leur ville vn Autel à la peur,

Des mœurs l'effroyable licence
 Répondoit au culte brutal,
 Et d'vn débordement fatal
 Ravageoit la foible innocence.
 Selon la loy de ses desirs
 Chacun des plus honteux plaisirs
 Faisoit des plaisirs legitimes ;
 Et par le profit seulement
 Entre les vertus & les crimes
 Le vulgaire mettoit quelque discernement.

Le fourbe & farouche Tybere
 Dessus le thrône avoit porté
 Et l'orgueil & la cruauté,
 Et l'avarice & la colere.
 Caligula de sang nourri
 Sur ce Monstre avoit encheri
 Par mille forfaits sans exemples;
 Et l'un & l'autre toutefois
 Dans l'Empire obtenoit des Temples
 Ainsi qu'eust fait vn Roy la merveille des Rois.

Mais Neron les surpasse encore
 En fureur, en impiété,
 C'est vn Monstre en brutalité,
 Et qu'on revere, & qu'on abhorre,
 Le Senat voyoit par ses mains
 Mourir les plus braves Romains,
 Dont il tient la vertu suspecte;
 Et sa mere avoit éprouvé
 Qu'il n'est rien qu'il craigne ou respecte;
 Lors que par vn grand crime il croit estre sauvé.

Comme vn fleuve à vagues dépités
 Inonde les riches fillons,
 Et pour ses écumeux bouillons
 Ne reconnoist plus de limites:
 De mesme on vid par le peché
 De toutes chaînes détaché
 Rome insolemment ravagée;
 Et la Nature tous les jours
 Pleuroit de se voir outragée
 Par le feu criminel des plus sales amours.

Pierre en vn état si funeste
 Part des rives où le Soleil
 Découvre à son ardent réveil
 Ses feux à la plaine celeste ;
 Il vient d'une sainte ferveur
 Arborer la Croix du Sauveur,
 Sur le sommet du Janicule,
 Et faire laisser aux Mortels
 Leur Iupiter & leur Hercule
 Pour celui dont la mort a fondé les Autels,

Le Demon qui voit son Empire
 Jusque dans le cœur attaqué,
 Du Pecheur dont il s'est moqué,
 Alors la ruine conspire.
 Simon, ce fameux Enchanteur,
 Est le cruel persecuteur
 Qu'il oppose à son entreprise,
 Et que dans cet auguste lieu
 Il veut, pour détruire l'Eglise,
 Par ses illusions faire passer pour Dieu.

Devant l'Empereur qu'il abuse,
 Tantost il se change en oiseau,
 Tantost il devient vn Taureau,
 Après sa teste est de Meduse.
 Comme vn effroyable serpent,
 Sur le ventre on le voit rampant,
 Il se racourcit, il s'allonge ;
 Vn feu noir reluit dans ses yeux,
 Et sous ce terrible mensonge
 Aux cœurs les plus hardis il paroist furieux.

Enfin le fourbe assigne l'heure,
 Où laissant le mortel séjour,
 Il doit dans la celeste Cour
 Aller reprendre sa demeure.
 Dessus les aisles du Demon
 Le peuple voit monter Simon
 Vers le Palais de la lumiere;
 Mais Pierre à sa temerité
 Oppose vne ardente priere.
 Et ce nouvel Icare en est précipité.

Avant que rendre l'ame impure;
 Il sollicite la fureur
 De l'impitoyable Empereur
 A vanger sa honteuse injure:
 Les Dieux qui te comblent de biens;
 Veulent, dit-il, que les Chrétiens
 Et que Pierre soient mes victimes,
 Ou leur bras te fera sentir
 Si tu te rends doux à leurs crimes,
 De ta folle clemence vn cuisant repentir.

Comme quand dans vne fournaise;
 Où la mort au milieu des feux
 Découvrant vn visage afreux,
 Regne sur vn thrône de braise;
 Si quelqu'un dans son sein brillant
 Jette du soufre petillant,
 Ou de noirs morceaux de bitume;
 Le feu devient plus furieux,
 Tout ce qu'il trouve, il le consume,
 Et ses clairs tourbillons montent jusques aux Cieux.

Ainsi Neron qui dans son ame
 Contre l'Apostre du Seigneur
 Desja d'une noire fureur
 Nourrissoit la mortelle flâme ;
 A ce discours seditieux
 De l'Enchanteur audacieux
 Conçoit vne rage nouvelle ;
 Et fait mettre en de rudes fers
 Pierre , dont la langue fidèle
 Luy vient ouvrir le Ciel, & fermer les Enfers.

Pierre se presente au supplice
 Avec vn visage serain ,
 Et fait d'un trépas inhumain
 Vn agreable sacrifice.
 Le thrône le plus glorieux
 Auroit moins d'attraits à ses yeux
 Que la Croix que l'on luy prépare :
 Il l'embrasse amoureusement ,
 Il meurt , & par sa mort barbare
 D'un Empire éternel jette le fondement,

Rome par son cruel massacre
 Sort d'un servage criminel,
 Et sous le joug de l'Eternel
 Pour jamais elle se consacre.
 Elle devient sous ce grand Roy ,
 De la pieté , de la Foy
 La Maîtresse & la Capitale ,
 Contre qui le Demon en vain
 Enflâme sa rage brutale ,
 Et dont par force il sent le pouvoir souverain,

Ce n'est pas que sans se défendre
 Il quite avecque lâcheté
 Les Autels où sa vanité
 Des honneurs divins s'est fait rendre.
 Il arme pour sauver ses loix,
 Les Prestres, les peuples, les Rois,
 Les doctes, les foux & les sages:
 Sa fureur croist à tous momens,
 Et pour ébranler les courages
 Se sert des doux plaisirs & des aspres tourmens.

Les peres qu'aveugle le zele
 Pour la gloire de leurs faux Dieux,
 En des sentimens furieux
 Changent l'amitié paternelle.
 Le mari livre sans pitié
 Sa chere & fidelle moitié
 A la mort la plus redoutable;
 Trépas, exil, pertes de biens
 Sont le partage indubitable
 Que reserve le monde à la Foy des Chrétiens.

Admirable, & chaste Levite,
 Que la rigueur de ton bourreau,
 Et que ton supplice nouveau
 Ont fait éclater ton merite!
 Pour toy le gril est vn Autel,
 Où d'un zele plus que mortel
 Tu t'immoles comme vne hostie;
 Et le feu qui brûle ton cœur
 Du feu dont ta chair est hostie
 Eteint la violence, & demeure vainqueur.

L'illustre Eglise de Solyme
 Vantoit le genereux trépas
 D'Estienne qui par mille bras
 A I E S V S servit de victime.
 Rome en cet honneur l'égalant
 Vante le triomphe brûlant
 Dont Laurens luy donne la gloire;
 Et dans vn Temple précieux
 Tous les ans redit la victoire
 Que gagna son amour pour la cause des Cieux.

De combien de nobles pucelles
 Le sang fit alors de ruisseaux,
 Dont Rome en de sacrez tombeaux
 Garde les dépouilles mortelles?
 Combien de Martyrs genereux
 Des tourmens les plus rigoureux
 Firent leurs plus douces délices?
 Ma Lyre, tes tons sont trop bas,
 Admire en leurs affreux supplices
 Leur courage heroïque, & ne les chante pas.

Enfin le fameux fils d'Helene
 Au thrône Romain fut conduit,
 Et fit du Prince de la nuit
 Tomber la puissance inhumaine.
 Il ferma les Temples des Dieux,
 De leur culte victorieux
 Abolit les sanglantes marques;
 Et par sa liberalité
 Devint l'exemple des Monarques,
 Dont l'Eglise à jamais loüra la pieté,

Rome, par ses mains heroïques
 Tu vois briller en mille endroits,
 Le signe vainqueur de la Croix,
 Elle orne les places publiques.
 Le Nom de C H R I S T de toutes parts
 Retentit dans le champs de Mars,
 La Fable cede à sa parole :
 Des Dieux le pouvoir n'est plus craint,
 Iupiter sort du Capitole,
 Et le feu de Vesta dans son Temple s'éteint.

Des champs où le Soleil se leve,
 Des ardens climats du Midi,
 Des glaces du Nord refroidi,
 Et des bords où le jour s'acheve ;
 Les Fidèles viennent à toy,
 Comme à la source de la Foy,
 Tes réponses sont leurs oracles,
 Tu fais regner la verité,
 Et sans forces & sans miracles,
 Tout cede avec respect à ton autorité.

C'est toy qui servis de refuge
 Aux grands Evesques opprimez,
 Et de leurs combats renommez
 Tu fus & l'arbitre & le juge.
 Athanase par ton secours
 Garantit ses illustres jours,
 D'une puissance tyrannique ;
 Et sur son thrône remontant
 Domta l'orgueil de l'heretique,
 Et gagna sur l'Enfer yn triomphe éclatant,

Celle qui dans les flots d'Oronte
 Miroit ses Palais sourcilleux,
 Celle dont le Phare orgueilleux
 Des siècles l'injure surmonte :
 Celle qui si pompeusement
 A veu jetter son fondement
 Sur le rivage du Bosphore,
 Ont eu d'infidèles Pasteurs,
 De qui les noms fument encore
 Du foudre qui punit ces hardis imposteurs.

Mais jamais au thrône de Pierre
 Le Demon n'a porté l'erreur,
 Qu'il sçait avec tant de fureur
 Verser au reste de la terre.
 De ce thrône d'un mesme cours
 La verité coule toujours,
 Comme d'une source eternelle ;
 C'est le centre de l'Unité,
 Et nulle puissance mortelle
 N'en sçauroit ébranler la sainte fermeté.

Nos Rois que la pompe environne,
 Et qui sous des fiers ennemis
 Ne voudroient pas avoir soumis
 L'auguste éclat de leur Couronne ;
 D'une sainte & pieuse ardeur
 Abbaissent toute leur grandeur,
 Aux pieds de ce thrône sublime ;
 Par leur bras il est affermi,
 Et quelque Prince qui l'opprime,
 Leur zele genereux en fait un ennemi.

Didier

Didier qui couvre la campagne
 De ses effroyables Lombards
 Menaçoit des derniers hazards,
 Ce trône aux yeux de Charlemagne;
 Mais si tost qu'il voit ce danger,
 Il arme, il court pour le vanger,
 Il vient, il combat, il surmonte;
 Il met ce trône en feureté,
 Couvre ses ennemis de honte,
 Et joint vn grand Etat avec sa liberté.

Vous que plaçoit la Providence
 Sur le siege de Constantin,
 Et qui par vn juste destin
 En avez veu la décadence:
 Empereurs Grecs ne cherchez plus,
 Avecque des soins superflus
 D'où vient sa fatale ruine?
 Vostre Schisme l'a renversé;
 Et par luy le Croissant domine
 Où de cent coups mortels l'Aigle l'auroit percé.

L'Astre qui porte la lumière
 A veu dans le vaste Vnivers
 S'élever des Temples divers
 Depuis qu'il fournit sa carrière;
 Mais il n'en a point éclairé
 Vn qui peust estre comparé
 En sa superbe architecture
 Au Temple où Pierre voit des Cieux
 L'art d'accord avec la Nature,
 Pour en faire icy bas le miracle des yeux.

Le Portique en sa grande masse
 Découvre vne auguste beauté ,
 Et la pompeuse Majesté
 De sa haute & superbe face
 Des colonnes l'ordre sçavant
 Qui jusqu'au Ciel va s'élevant ,
 Etonne l'esprit & la veüe.
 On tremble en abordant ce lieu ,
 Et l'ame saintement émeüe
 Dans vn profond respect se sent pleine de Dieu.

De bronze sont faites les portes ,
 Qui ferment ce lieu glorieux ,
 Où le Sculpteur ingenieux
 Anime des figures mortes.
 Là de sa paternelle main
 Eugene d'un Prince Romain
 La teste fameuse couronne ;
 Là les Grecs connoissent sa voix ,
 L'Arabe à son joug s'abandonne ,
 Et les Armeniens sont soumis à ses loix.

*L'Empereur
 Sigismond fut
 en l'an 1433.
 couronné par
 Eugene I^{er}. qui
 fit couvrir de
 bronze les por-
 tes de S. Pierre,
 où sont gravées
 les figures de
 l'obedience que
 luy rendent les
 Grecs & les
 Armeniens.*

Superbe tombeau de Mausole ,
 Pyramides , qui jusqu'aux Cieux ,
 Portez vos fronts audacieux ,
 Cedez à la riche Coupole ,
 Après ce hardi bastiment ,
 Vous ne pouvez plus justement
 Vous nommer miracles du monde ;
 L'Astre qui de feu couronné
 Tous les jours sort du sein de l'onde
 Tous les jours de sa gloire est encore étonné.

Quatre grands pilastres de pierre ;
 Portent l'énorme pesanteur
 De ce Dome dont la hauteur
 Semble au Ciel déclarer la guerre :
 Il voit dans la plaine des airs
 Sous luy se former les éclairs ,
 Le vent , la foudre & la tempeste ;
 Les Demons tâchent vainement
 D'ébranler sa superbe teste ,
 La Croix de son sommet soutient son fondement ,

Que cet Autel en ses figures
 Donne vn riche prix à l'airain ,
 Qu'il rend la memoire d'Urbain
 Précieuse aux Races futures !
 D'airain est aussi fait le dais ,
 Et quatre Anges portent le faix
 D'une merveilleuse Couronne ,
 Où les douces mères du miel
 Découvrent l'auguste personne ,
 Qui consacre l'ouvrage à la gloire du Ciel.

Le marbre dont Pare se vante ,
 Des murailles qu'il enrichit ,
 Fait vn miroir qui réfléchit
 Vne lumière étincelante :
 Des pierres de toutes couleurs
 Sur le pavé sement des fleurs ,
 Qui paroissent si naturelles
 Que le printemps ne scauroit pas
 En faire éclore de plus belles ,
 Rajeunissant l'année avec tous ses appas ,

L'Astre brillant de la lumière
 Cent fois des diverses saisons
 Dans ses éclatantes maisons
 A fourni l'égale carrière :
 Depuis que par ce grand dessein
 Jules fit de son noble sein
 La magnificence reluire,
 Vn siecle l'a veu s'élever,
 Et les siecles sans le détruire
 Luy verront constamment sa gloire conserver.

*Jules II. se
 commença l'E-
 glise de Saint
 Pierre en l'ann-
 née 1506.*

Architectes incomparables
 D'un Temple si grand & si beau,
 Vos mains en dépit du tombeau,
 Seront à jamais memorables.
 Mais comme vn grand Aigle entre tous,
 Sans que vous en foyez jaloux,
 On verra voler Michel-Ange,
 Et des Peintres & des Sculpteurs
 La plus haute & noble louange
 Sera d'en devenir de bons imitateurs.

O Grece, qui de la sculpture
 Te veis la Maîtresse autrefois,
 Et qui nous as donné les loix
 De cet art qui peint la nature;
 Cesse d'un accent orgueilleux,
 De vanter les noms merveilleux
 Soit de Lyssippe, soit d'Apelle;
 Michel-Ange plus justement
 Merite vne gloire eternelle.
 Et les efface tous par son seul iugement.

Que ce Iuge paroist severe ;
 Et que l'admirable pinceau
 A sur vn visage si beau
 Mis de terreur & de colere !
 De ses yeux il sort des éclairs ,
 Qui dans le rouge champ des airs
 Portent vne lumiere affreuse ;
 Le flambeau qui regle les ans ,
 Monstre vne face tenebreuse ,
 Et les astres du Ciel ont des rayons sanglans ;

L'Arc que d'une adresse inconnue
 On voit après l'orage obscur
 Peint de pourpre , d'or & d'azur ,
 Sur le front poli de la nuë ;
 En sa riche diversité ,
 N'a rien d'égal à la beauté
 De l'air où le Seigneur préside ;
 Les foudres grondent au dessous ;
 Etonnent le regard timide ,
 Et font ce semble oïr murmurer leur courroux.

Voyez cette troupe innombrable
 De Saints brillans de Majesté ;
 Que de gloire , que de clarté
 Paroist sur leur front venerable !
 Les Martyrs tiennent dans leurs mains
 De leurs supplices inhumains
 Toutes les marques triomphantes ;
 Et les Vierges au second rang
 Messent sur leurs testes brillantes
 A la blancheur des lys la pourpre de leur sang.

Que cette autre troupe est hideuse,
 Et que sur leur visage noir
 On connoist bien le desespoir,
 Qui trouble leur ame orgueilleuse.
 Les vns semblent des Leoparts,
 Les autres sur leurs crins épars,
 Branlent des viperes horribles;
 Ceux-cy paroissent des dragons,
 Et hors de leurs gosiers terribles
 D'un feu bleüastre il sort d'ondoyans tourbillens.

Tairay-je la Place, où MARIE
 Fit par vn signe merueilleux
 Connoître au Demon orgueilleux
 Qu'elle vouloit estre servie?
 Le Soleil en cette saison,
 Versoit du feu sur l'horison;
 Les vents brûloient par leurs haleines,
 Les arbres perdoient leurs rameaux,
 Et le Tybre aux liquides plaines
 Avoit peine à rouler le tribut de ses eaux.

En cette soif de tes campagnes,
 La neige qui tombe des airs
 Où brillent mille ardens éclairs,
 Couronne vne de tes montagnes;
 Rome, tu fus en ce moment
 Dans la crainte & l'étonnement,
 Ne comprenant pas ce miracle;
 Mais deux Epoux Religieux
 Y font la preuve de l'oracle
 Qu'ils ont reçu la nuit de la Reine des Cieux.

Elle leur avoit fait connoître
 Qu'elle vouloit que leur ferveur
 Bâtist vn Temple en son honneur ,
 Où la neige ils verroient paroistre :
 Ils n'ont point de posterité
 Qui s'oppose à leur pieté ,
 D'une amoureuse violence ;
 Le Temple se bastit soudain ,
 Et joint dans sa magnificence
 Au zele d'un Chrétien la pompe d'un Romain.

Qu'en leurs admirables Chapelles ,
 Sixte & Paul font voir de grandeur !
 Que de gloire ! que de splendeur !
 Que de choses riches & belles !
 Mais quels saphirs , quels diamans ,
 Quelle pompe , quels ornemens
 Répondent à la Crèche sainte ,
 Où l'on vid de l'Astre éternel ,
 La lumiere adorable éteinte ,
 Le Dieu des vertus parestre criminel.

O Crèche , qui pourroit décrire
 Ton ignorance & ton sçavoir ,
 Ton impuissance & ton pouvoir ,
 Ta servitude & ton empire ?
 Qui pourroit chanter dignement
 Ta gloire & ton abaissement ,
 Tes pauvretez , & tes richesses ?
 O Crèche , pour bien honorer
 Et tes forces & tes foiblez ,
 Il ne les faut pas dire , il les faut adorer.

Que cette niche est précieuse !
 Que les agathes, les lapis,
 Les emeraudes, les rubis,
 La font parestre lumineuse !
 C'est où repose le tableau,
 Que d'un admirable pinceau
 Luc fit de la Vierge celeste,
 En qui par d'amoureux efforts
 Pour rompre un servage funeste
 Le Verbe s'enferma dans la prison du corps.

Rome, je croy te voir encore
 Dans l'horrible calamité
 Où te réduit la cruauté
 De la peste qui te dévore.
 Gregoire porte dans ses mains
 De l'Avocate des humains
 Le tableau brillant de lumière ;
 La santé pas à pas le suit,
 L'air reprend sa bonté première,
 La mort quitte sa faux, & la peste s'enfuit.

Dans les entrailles de la terre
 Vne autre Rome s'offre à moy,
 Et dans les tombeaux que j'y voy
 Que de corps sacrez elle enferme !
 Le flambeau par qui nous voyons
 N'y verse jamais les rayons
 De sa lumière étincelante:
 Mais l'Astre du divin amour,
 Y fait par sa flamme brûlante
 Triompher vne nuit plus claire que le jour.

Là sous les Princes infidèles
Vivoient & mouroient les Chrétiens ;
Lors qu'à la perte de leurs biens
Se joignoient des peines mortelles ;
Entrant dans sa sombre noirceur
L'esprit se voit saisi d'horreur ,
Mais l'horreur est Religieuse ;
La piété s'y fait sentir ,
Chaque place est devotieuse ,
Et l'on n'y peut marcher que sur quelque Martyr.

O quand me verray-je assez libre
Pour aller de mes propres yeux
Voir ces miracles glorieux
Qui couronnent les bords du Tybre ?
O Saints & celestes Pescheurs ,
Nobles & sacrez Fondateurs
De la Foy dont Rome se vante ;
Quand iray-je à vostre tombeau
De ma charité languissante
Au feu de vostre amour rallumer le flambeau ?



PARAPHRASE
DV CANTIQUE
DV PROPHETE
HABACVC.

Ce Cantique est fort élevé & tout-à-fait Poétique, mais aussi est-il fort obscur & fort embarrassé, par le changement frequent des personnes qui y parlent. Le sens litteral est la punition du peuple Juif par les Babylonniens, leur délivrance de la captivité, en laquelle ils furent emmenez par Salmanazar & par Nabuchodonosor, & la punition que Dieu en devoit faire par Cyrus, qui détruisit leur Empire, & mit les Juifs en liberté. Le sens allegorique est le Mystere de l'Incarnation, qui est proprement l'œuvre du Seigneur, par laquelle les hommes sont retirez de la servitude du Diable & du peché. Le Prophete y fait une allusion perpetuelle à ce que Dieu avoit fait autrefois pour les Israélites contre les Egyptiens, & dit qu'il fera les mesmes choses par les Babylonniens contre eux: & cette remarque est absolument necessaire pour l'intelligence de ce Cantique.



SEIGNEUR, quand ta menace a frappé mon
oreille,
Et quand tu m'as fait voir l'effroyable mer-
veille

Qui doit sur Babylone en son temps éclater;
Il m'a semblé d'oïr le murmure du foudre
Qui doit mettre son trône en poudre,
Quelque orgueil insolent qui la puisse flater,

En punissant ainsi la cruauté brutale,
 A ton peuple captif si dure & si fatale,
 Tu dois de ce cher peuple alléger le tourment;
 De ses fers rigoureux l'heureuse délivrance
 Est l'ouvrage de ta puissance,
 Et l'on verra bien-tost ce grand événement.

Au temps qu'à ce miracle a prescrit la Justice,
 Nos maux te toucheront, tu nous seras propice,
 Ton courroux à nos pleurs se laissera fléchir:
 Et tes vieilles faveurs rentrant dans ta mémoire,
 Ta main pour l'honneur de ta gloire
 D'un joug long & fâcheux viendra nous affranchir.

Des champs où le Soleil dans sa longue carrière
 Répand en son Midi sa plus chaude lumière,
 Le Seigneur apparoit éclatant de splendeur;
 Du sommet de Pharan qui touche les étoiles;
 Bien qu'au travers de mille voiles,
 Aux Mortels étonnez il monstre sa grandeur.

Devant la Majesté de son auguste face
 Des yeux étincelans le vif azur s'efface,
 Le Soleil s'obscurcit à son divin aspect;
 Les vents les plus mutins soufflent sans violence,
 La terre tremble en sa présence,
 Et par son tremblement témoigne son respect.

Ses yeux sont allumez d'une flamme brillante;
 Aux cœurs les plus hardis il jette l'épouvante,
 Un glaive redoutable éclate dans sa main;
 Et les coups de sa main sont des coups de tonnerre,
 Qui vont faire tomber à terre
 Les plus fermes ramparts que baigne le Jourdain.

Ce Monstre dont la faux, Rois & peuples moissonne ;
 Que rien ne peut fléchir, qui n'écoute personne ,
 Dont la main tous les jours ouvre mille tombeaux
 Marche devant le char du Seigneur des batailles ,
 Ionche nos champs de funeraillles ,
 Et teint d'un sang vermeil le crystal des ruisseaux.

Le Demon qui commande aux hostes de l'Averne ,
 Sort de la triste nuit de sa noire caverne ,
 Et vient de ses Arrests estre l'exécuteur ;
 De Chaldée il conduit les cruelles cohortes ,
 Abat nos murs, ouvre nos portes ,
 Et des ingrats Hebreux est l'exterminateur.

Le Seigneur qui jadis après de longues guerres ;
 Des peuples Palestins nous divisa les terres ,
 Entre nos ennemis les divise aujourd'huy ;
 Et dans l'éloignement de la douce patrie
 Punit ceux que l'Idolatrie
 Par sa brutalité tient éloignez de luy.

La mortelle terreur saisit l'Ethiopie ,
 De son peuple insolent en son erreur impie
 Les riches pavillons vont estre butinez ;
 Et ces monts orgueilleux aussi vieux que le monde
 Saisis d'une crainte profonde
 Courberont leurs sommets de Sapins couronnez.

Seigneur, dont nos pechez irritent la Justice
 A nos victorieux tu rendras tout propice ;
 Ce que tu fis pour nous tu le feras pour eux ,
 Quand te laissant fléchir à nos longues prieres
 Tu fendis le sein des rivieres ,
 Et nous ouvris des mers les gouffres écumeux,

Lors pour sauver ton peuple on te vid à la teste ,
 Tu montas sur ton char que suivent la tempeste ,
 Les tourbillons de feux , les foudres , les éclairs ,
 Et contre le Tyran dont la brutale rage
 Pensoit nous remettre en servage ,
 Ta main fit soulever l'eau , la terre & les airs ,

Cette main favorable au secours de nos peres ,
 Brisera nos liens , finira nos miseres ,
 Ainsi qu'à nos Tribus ta bonté l'a promis ,
 Sur ton arc , ô grand Dieu , tu coucheras des flèches
 Qui feront de mortelles brèches
 Dans le cœur orgueilleux de nos fiers ennemis.

Si des fleuves grossis par les neiges fonduës
 Courent sur leur passage à vagues épanduës
 Leurs abysses pour eux s'en vont estre fendus :
 La mer comme autrefois ouvrira ses entrailles ,
 Et fera deux fermes murailles
 Du mobile crytal de ses flots suspendus.

Cet Astre dont les pas nous mesurent l'année ,
 Celuy par qui la nuit est de feux couronnée ,
 Pour nous favoriser arresteront leurs cours ;
 Au feu de tes éclairs nos troupes glorieuses
 Marcheront en victorieuses ,
 Et de nouveaux lauriers s'orneront tous les jours ,

Ton courroux sous tes pieds fera trembler la terre ;
 De tant de Nations si fieres dans la guerre
 Tu troubleras l'esprit d'une secrete horreur ,
 Ton Christ avecque toy tirera d'esclavage *Cyrus*
 Ceux dont tu fais ton heritage ,
 Et de ses vieux Tyrans punira la fureur.

Ce Monarque insolent qui nous tient dans les chaînes,
 Et qui nous fait souffrir de si cruelles gesnes, *Cyrus.*
 Tombera sous les coups de ta puissante main;
 Il verra ses Palais aussi bas que les herbes,
 Ses Guerriers pour nous si superbes
 Laveront dans leur sang leur orgueil inhumain.

Comme on void l'Aquilon de sa bruyante haleine,
 Les chesnes renverser dont se pare vne plaine,
 Et dans ses longs guerets, desoler les moissons;
 Ainsi fondit jadis leur insolente armée
 Dans les campagnes d'Idumée,
 Et fit de nos malheurs de honteuses chansons.

Quand de leurs cruautés nous nous vismes la proye;
 Leurs cœurs furent saisis d'une brutale joye,
 Qu'ils firent éclater par des cris furieux;
 Et nous voyant sans aide ainsi que sans courage,
 Ils creurent pour saouler leur rage,
 Que tout estoit permis à des victorieux.

Tu les feras perir comme autrefois perirent
 Ceux qu'en leur sein profond les flots ensevelirent;
 Lors que ta main ouvrit leur goufre tournoyant;
 Qu'à tes legers coursiers tu t'y fis vn passage,
 Et que la mer rendit hommage
 Aux sentiers lumineux de ton char flamboyant.

Lors que du châtimement de ma race infidelle
 Mon oreille entendit l'effroyable nouvelle,
 Mon esprit se troubla, je me trouvay sans voix:
 Mais voyant approcher l'heureuse délivrance
 De sa déplorable souffrance,
 Mon cœur est en repos comme il fut autrefois.

Que par des maux cachez mes membres s'affoiblissent,
Que tout mon corps se sèche, & mes os se pourrissent,
Que mon ame du corps soit presté à s'envoler ;
L'espoir de voir mon peuple après tant de miseres,
Libre comme au temps de nos peres ,
Dans mes maux les plus grands peut seul me consoler ;

Qu'alors que le Printemps rajeunit la nature ,
Mes figuiers soient sans fleurs , ainsi que sans verdure ,
Que du foudre leurs troncs semblent estre touchez ;
Que sur tous les costaux par des aspres gelées ,
Nos vignes se trouvent brûlées ,
Et que nul fruit ne reste à leurs pampres séchez.

Que de mes oliviers les trompeuses promesses
Ne me donnent jamais les aimables richesses
Dont l'agreable espoir m'a si long temps flaté ;
Et que dans mes guerets pour nourrir ma famille
Il ne tombe sous la faucille
Que des tuyaux rôtis par le feu de l'Esté.

Que de l'air corrompu l'influence funeste
Par des malins broüillards fasse couler la peste,
Et parmi nos brebis , & parmi nos agneaux :
Que la terre infectée au sein de nos prairies
Sous l'émail des herbes fleuries
N'offre que des venins mortels à nos troupeaux.

Enfin à quelques maux que je me trouve en proye ;
Mon cœur fera comblé d'une parfaite joye ,
Bien loin que tant soit peu j'en veuille murmurer ;
O mon Dieu dans l'espoir que tes mains souveraines
En repos changeront mes peines ,
Je ne refuse rien , je puis tout endurer.

Le Seigneur est ma force, & ses bontez propices
Me rendront pour marcher au bord des précipices,
Plus léger que les Cerfs qu'une meute poursuit;
Il ornera mon front de palmes immortelles,
Et moy par cent hymnes nouvelles
Je chanteray la gloire où sa main me conduit.





CONTRE LA MAUVVAISE

MORALE

DV TEMPS,

AVX EVESQVES

DE L'EGLISE.



MINISTRES du Seigneur, dont les
lèvres fidelles.

Conservent le dépost de ses loix éternelles,

Pasteurs de son troupeau, Guides de ses
amans,

Interpretes sacrez de ses Commandemens,

Feux ardens & luyfans, dont la clarté celeste,

Dissipe de l'erreur, la nuit sombre & funeste;

Si de la verité vos esprits sont jaloux,

Il faut pour sa défense armer vostre courroux;

Son mortel ennemy luy déclare la guerre,

Et veut insolemment la bannir de la terre.

Depuis que le Sauveur expirant sur la Croix,

D'un Empire nouveau fit les nouvelles loix,

De l'Ange revolté la maligne puissance

Tâcha par ses efforts, d'en flétrir l'innocence:

Mais comme en ce combat il armoit autrefois,

D'Apostats déclarez la criminelle voix,

Le nom de ces Docteurs décriant les doctrines,
Servoit à relever les veritez divines.

En ce temps malheureux, le pere de l'erreur
Sçait plus habilement déguiser sa fureur;
Il n'a plus pour Docteurs de ses fausses maximes
Des deserteurs noircis d'abominables crimes:
Des enfans de l'Eglise il emprunte le bras,
Des Ministres de Christ il se fait des soldats,
Dont l'esprit aveuglé l'ayde au lieu de luy nuire,
Et soutient son party, lors qu'il croit le détruire,
Car qui soupçonneroit que leur intention
Pût estre de flater l'aveugle ambition,
Des sales voluptez l'infame jouissance,
La sordide avarice, & l'ardente vengeance?

Mais que sert au malade accablé de langueur;
Que son medecin veuille adoucir sa douleur;
Si loin de le guerir, son remede infidèle
Ne fait qu'envenimer sa blessure mortelle?
Ce n'est pas des lueurs de l'humaine raison,
Qu'on apprend l'art divin de cette guerison.
Depuis que le peché par sa noire souilleure,
A d'un venin mortel infecté la nature;
Que sur l'entendement il a mis vn bandeau,
Qui de la verité luy cache le flambeau;
Et que sa volonté par luy voit sa franchise
Au joug des passions honteusement soumise;
Cette raison n'est plus qu'un guide furieux,
Dont l'orgueil, l'ignorance ont aveuglé les yeux,
Qui prend le bien trompeur, pour le bien veritable;
Qui de nous égarer seulement est capable,
Et qui porte la nuit dans le mesme séjour,
Où sa vanité croit faire luire le jour.
Il faut pour bien conduire, & guerir le fidèle,
Vne loy clair-voyante, infaillible, éternelle,
Et cette sainte loy n'est que la Charité;
Quand le cœur en est plein, il est plein d'équité:
Il rend à l'Eternel, au prochain, à soy-mesme,
Le veritable amour, & le culte suprême.
Qui peut donc sans erreur entendre qu'un Chrestien,
Oubliant ce qu'il doit à son souverain bien,

A Dieu qui le fait vivre, ainsi qu'il l'a fait naistre,
A Dieu qui par son Fils luy donne vn nouvel estre,
Pense que sans l'aimer on peut le bien servir,
Et que c'est faire assez de ne le pas haïr?
Quel pere ne croiroit recevoir vn outrage,
Si son fils luy faisoit vn si cruel partage?
Quel Roy de ses sujets ardemment amoureux,
Ne demande leurs cœurs, ne veut estre aimé d'eux?
Quel amy souffriroit sans murmure, & sans peine,
Que pour luy son amy seulement fust sans haine?
Qui peut haïr son Dieu qu'un damné, qu'un Demon,
Que son supplice force à blasphemer son nom?
Un fidèle peut-il songer au nom qu'il porte,
Sans qu'au divin amour ce nom tendre l'exhorte?
Sçait il pas que l'amour n'est pas moins que la foy,
Le caractere saint de la nouvelle loy?
Et qu'il n'est plus l'enfant de l'Esclave orgueilleuse,
Mais l'enfant de la femme, humble, libre, amoureuse,
Qu'il doit adorer Dieu; mais que c'est en l'aimant,
Que la loy par l'amour se fait parfaitement;
Que la charité seule, & la concupiscence,
Du vice, & des vertus, forment la difference;
Que la vertu chrestienne est l'ordre de l'amour,
Et qu'il nous ouvre seul le celeste séjour.

S'il aime le Seigneur, il aimera l'Eglise;
Et sçachant que son Fils par son sang l'a conquise,
Qu'il en est étably le Chef, & le Pasteur,
Et qu'il n'a pas luy-mesme vsurpé cet honneur;
Pourra-t-il se servir des damnables maximes,
Qui font pour l'acquiescer, tous moyens legitimes?
Et sous l'éclat trompeur d'une distinction,
Pensera-t-il cacher sa noire ambition?
A ces subtilitez l'Evangile il oppose,
Le prix, & le motif sont pour luy mesme chose;
Il demeure soumis aux éternelles loix
Qui veulent que du Ciel il attende le choix;
Il veut avec raison imiter les exemples
De tous les saints Pasteurs que celebrent nos temp'es;
Qui bien que leurs esprits brillassent de clartez,
Qu'ils tinssent de leur cœur, les vices écartez,

Que toutes les vertus enrichissent leur ame,
Que le divin amour les brûlât de sa flâme,
Qu'ils fussent tous de feu pour l'honneur des autels;
Et qu'ils connussent l'art de regir les mortels;
S'enfuyoient dans les bois, dans les grotes secretes,
Pour ne pas accepter les plus riches houletes,
Et vouloient voir du Ciel quelque signe nouveau,
Avant que se soumettre à ce pesant fardeau.

S'il aime le Seigneur, luy fera-t-il l'outrage,
De détruire en fureur sa plus parfaite image?
Si le meurtre est permis pour venger son honneur;
Ou pour sauver son bien que ravit vn voleur,
Ou pour d'un ennemy reprimer l'insolence,
Ou pour d'un imposteur punir la médifance;
N'ouvre-t-on pas la porte aux meurtres odieux?
Ne met-on pas l'espée aux mains des furieux?
Et desarmant les loix n'arme-t-on pas la rage;
Pour remplir l'univers d'horreur, & de carnage?
Descendez, descendez de vostre tribunal,
Magistrats, dont le glaive est aux vices fatal,
Vous n'avez plus en main la balance d'Astrée,
Si lors que d'un affront, vn homme a l'ame outrée;
Ou qu'il est déchiré par vn mauvais discours,
Il peut du médifant ensanglanter les jours.
Que sont les grands Estats que de grands brigandages;
Si tout homme a le droit de vanger ses outrages?
Que devient le precepte où Dieu nous a soumis,
De rendre bien pour mal, d'aimer nos ennemis?
Que seroit l'Evangile avec cette licence,
Qu'une loy de fureur, de sang & de vengeance?
Sa benigne douceur qui défend à la main,
De faire en se vengeant, couler le sang humain,
Ne souffre pas non plus que par vne imposture,
D'un calomniateur on repousse l'injure;
Et que pour décrier vn reproche inventé,
On l'imite luy-mesme en sa méchanceté.
Quels saints calomniez ont par la calomnie
Défendu leur vertu d'impostures ternie?
Qu'est-ce que cet honneur qu'on soutient à ce prix?
Son faux éclat doit-il enchanter les esprits?

Doit-on ainsi s'en faire vne trompeuse idole ,
A qui sans y penser , son salut on immole ?

Cet honneur n'est-il pas le Demon des François ,
N'est-il pas l'inventeur de ces barbares loix ,
Qui prennent pour valeur , vne brutale audace ,
Et d'un pays chrestien , font vn pays de Thrace ?
Par cet honneur sanglant voit-on pas massacrer ,
Ceux qu'à Dieu le baptême a daigné consacrer ,
Et qui doivent pour Dieu , comme pour leur patrie ,
Prodiguer , s'il le faut , ou conserver leur vie ?
Et des docteurs nouveaux , par vne aveugle erreur
Donneront des moyens de fouler leur Fureur ;
De se moquer de Dieu , d'éluder sa défense ,
Et d'estre criminels , sans perdre l'innocence ?
L'honneur d'un vray Chrestien à l'Evangile est joint ,
Est de souffrir la mort , & ne se vanger point ,
Est d'aimer qui le hait , de craindre qui l'honore ,
Et de fouler aux pieds , ce que le monde adore.

L'avare adore l'or , & pour en faire amas
S'il sçait la loy divine , il ne la garde pas.
L'vsure à son esprit ne paroist point vn crime ,
Mais , que dis-je ? en ce siecle on la rend legitime ;
On en ouvre la porte , on farde sa laideur ,
On en dresse des plans , on en oste l'horreur ;
Et par l'intention , par la fin qu'on déguise ,
On cherche à contenter l'humaine convoitise.
Et toutefois , Seigneur , celui qui dans les Cieux ,
Vn jour établira son Trône glorieux ,
Doit avoir le cœur pur , doit avoir l'ame pure ,
Et n'estre point souillé d'avarice & d'vsure.
Preste , nous dites-vous , à ton frere chrestien ,
Mais que ce prest soit franc , & n'en exige rien.
Fidéles , reverez cet oracle adorable ,
N'y cherchez point de glose à vos sens agreable ,
Rangez sous vostre loy vostre cupidité ,
Amassez des trésors , mais pour l'éternité ,
Et sans vous trop flater de ce vain avantage ,
Sçachez que de vos biens , vous n'avez que l'vsage.

Les biens estoient communs dès le commencement ,
Et par l'ordre de Dieu qui fait tout sagement ,

Vn partage inégale s'en est fait dans le monde,
Où l'un manque de tout, l'autre de tout abonde;
Et si cet ordre est juste, ô Riches inhumains,
C'est que la part du pauvre est mise entre vos mains;
Et que pour compenser le défaut du partage,
Tout vostre superflu devient leur heritage.
Mais que ce superflu ne soit pas limité,
Ni par l'ambition, ni par la vanité:
L'Evangile a ses loix, & le monde a les siennes,
Celles-là seulement reglent les mœurs chrestiennes;
Nul usage, nul temps, nulle corruption,
Nulle subtilité, nulle distinction,
Ne peuvent excuser d'un detestable crime,
De vostre superflu l'usage illegitime.
Ces superbes maisons, ces meubles précieux,
Ces lambris éclatans, ces portraits curieux,
Ces tables, ces miroirs, ces vases, ces antiques,
Enfin ce grand amas de choses magnifiques,
Tandis que vostre frere accablé de langueur,
De la faim, de la soif, éprouve la rigueur,
Vous reprochent-ils pas la cruelle injustice,
Qui rend de leur malheur vostre luxe complice?
Si le salut est cher, doit-on pas l'assurer?
Peut-on prendre vn chemin où l'on peut s'égarer?
Peut-on prendre l'avis moins sûr & moins probable,
Et croire en le suivant, que l'on n'est pas coupable?
Quel malade prendroit, voulant sa guerison,
Vn remede douteux, qui peut estre vn poison?
Quel Pilote voguant sur la liquide plaine,
Choiroït pour sa barque vne route incertaine?
Vn avis moins probable a moins de verité,
L'esprit qui la recherche est donc moins arresté,
Est donc moins convaincu dans cette incertitude,
Qui cause ses soupçons, & son inquietude.
Comment la conscience en cet état flotant,
Peut-elle se former par vn acte constant?
Comment sans se souiller, peut-elle se dédire,
De choisir le meilleur, & de laisser le pire?
Pourquoy pour nous tromper prenons-nous tant de soin?
Pourquoy n'écoutons-nous ce juge, & ce témoin,

Qui de nostre intérêt sçait démesler la ruse ,
Et comme il nous absout , de mesme nous accuse ?
Nos mœurs pour se regler n'ont-elles pas leur loy ,
Non moins invariable & ferme que la foy ?
Que sert que nos esprits sous la foy se captivent ,
Si nos cœurs sont sans joug , sont sans regles qu'ils suivent ?
Si selon l'intérêt , ou selon le plaisir ,
Ils peuvent contenter leur injuste desir ?
I e s v s , sans qui l'esprit du mensonge est la proye ,
De nos cœurs inconstans est l'infailible voye ,
Il faut aller à luy , mais par luy seulement ,
Et qui croit ce chemin sujet au changement ?
L'Evangile l'apprend ce chemin adorable ,
Et qui croit l'Evangile en ses loix variable ?
Quel Apostre aux mortels en a-t-il apporté
Ou l'adoucissement , ou la variété ?
Ces docteurs orgueilleux dont se vante la Grece ,
De diverses couleurs nous ont peint la sagesse.
De diverses leçons leur sage ils ont instruit ,
Et par divers chemins , ses mœurs ils ont conduit.
Mais l'Evangile où luit la sagesse éternelle ,
Par tout de mesme traits forme le vray fidèle ;
Luy prescrit mesmes loix , mesmes affections ,
Et sous vn mesme joug reduit ses passions
Sa morale n'est point sophistique , douteuse ,
Aveugle , intéressée , inconstante , flateuse ,
Mais solide , certaine , & dont la verité ,
Sur foibles , sur puissans prend mesme autorité.

Vn resveur alterant ses plus saintes maximes ,
Peut-il par vn détour justifier les crimes ?
Par quelle autorité cet insolent docteur ,
Sera-t-il devenu nostre législateur ?
Aux loix des saints Prelats , aux regles anciennes ,
Qui luy donne le droit de préférer les siennes ?
Quoy , ces hommes divins des siècles écoutez ,
Qu'avec respect l'Eglise a toujours consultez ,
Soit qu'il falust juger de la saine doctrine ,
Soit qu'il falust des mœurs regler la discipline ;
Ces oracles vivans de la loy du Seigneur ,
Qu'animoit l'esprit saint d'une celeste ard. ur ,

Et dont il gouvernoit & l'esprit & les plumes ,
 Regleront nostre foy , & non pas nos coûtumes ?
 Ils pourront dans l'esprit jeter quelque clarté ,
 Mais non pas sous le joug ranger la volonté ?
 Et de nouveaux auteurs sans nom , & sans creance ,
 Conduiront nostre vie avec plus d'affurance ?
 Il est vray que suivant les oracles divins ,
 Ils conduisent nos pas par de rudes chemins.
 Mais le sentier étroit de cette antique voye ,
 Finit heureusement par l'éternelle joye.
 Celuy donc qui par tout y cherche la douceur ,
 Est vn guide trompé , s'il n'est pas vn trompeur ;
 Quand l'homme s'est baigné dans les eaux du baptême
 Il est mort au peché , mort au monde , à foy-mesme ;
 Et s'il est mort au monde , ensuivra-t-il les loix ?
 Comme luy fera-t-il ennemy de la Croix ?
 Croira-t-il pas sa vie vn long pelerinage ,
 Qui l'arreste captif sous vn triste servage ,
 Qui tous les jours l'expose aux traverses du sort ;
 Et le tient éloigné des délices du port ?
 Lors que par le peché son ame s'est souillée ,
 Lors que de l'innocence elle s'est dépouillée ,
 Lors qu'elle a violé le serment solennel
 Fait dans le saint baptême , au Monarque éternel :
 Pour éviter d'un Dieu la vengeance , & la haine ,
 Est-il honte , ou travail , qu'il ne souffre sans peine ?
 S'il faut porter le feu dans son cœur vlcéré ,
 A supporter le feu , son cœur est préparé.
 S'il faut prendre du temps pour fermer sa blessure ,
 Cette longueur luy plaist , parce qu'il la croit sûre ,
 Et qu'il veut de ses maux guerir parfaitement ,
 Non pas y recevoir vn faux soulagement.
 Veut-il à son avis que son juge se range ?
 Veut-il qu'en sa faveur tous les ordres il change ?
 Aussi-toit que sa bouche a vomy son peché ,
 Veut-il insolemment en estre détaché ?
 Veut-il qu'en le flatant , on croye à sa parole
 Que depuis si long-temps , sans pudeur il viole ;
 Quoy qu'il soit insensible , & qu'il ne fasse voir ,
 De son amandement aucun solide espoir ;
 Veut-il

Veut-il se presenter à la divine Table ,
 Pour recevoir le corps du Sauveur adorable ,
 Quoy qu'à peine sorty de celle des Demons ,
 Dont il suivoit les loix , s'il détestoit leurs noms ?
 Peut-il ne pas sçavoir que la chair de son maistre ,
 Est pour vn vray disciple , & non pas pour vn traître ?
 Pour les bons, qu'il est vie, aux méchans, qu'il est mort,
 Et qu'un contraire état fait ce contraire sort ?
 Peut-il donc s'aveugler , & tenir pour barbare
 Celuy qui sagement pour vn temps l'en sépare ;
 Afin qu'au dernier jour , purgé de ses forfaits ,
 Il ne soit pas de Dieu séparé pour jamais ?

Saints hostes des deserts , bien-heureux solitaires ,
 Helas , qu'auprès de vous , nous sommes temeraires !
 Vous viviez dans le corps , comme n'en ayant point ,
 A Dieu par l'oraison , vostre esprit estoit joint ,
 Et chantant nuit & jour les divines loüanges ,
 Vous faisiez icy-bas , ce qu'au Ciel font les Anges.
 Lors qu'il falloit pourtant approcher de l'Autel ,
 Et nourrir vostre foy de ce pain immortel ,
 Vos cœurs si purs , si saints , estoient saisis de crainte ,
 Pour vne nourriture & si pure & si sainte.
 Et nous avec des cœurs enflés de vanité ,
 Rongez d'ambition , souillez d'impureté ,
 Envenimez de haine , & brûlans d'avarice ,
 Nous osons prendre part au divin sacrifice ?
 Nous voulons accorder par vn subtil milieu ,
 La table des demons , & la table de Dieu ?
 Estre grands dans le Ciel , estre grands sur la terre ,
 A nos sens , à nos corps , ne faire point de guerre ,
 Ou combattre sans peine , ou vaincre sans effort ,
 Et par vne bonace , arriver dans le port.

Saints Prelats , c'est par vous qu'à ce port on
 arrive ;
 C'est vous qu'il faut qu'on croye , & vous qu'il faut
 qu'on suive ;

Ne permettez donc pas que de nouveaux docteurs ,
 Des enfans de l'Eglise empoisonnent les cœurs.
 Le Ciel vous a rendus leurs veritables Peres ;
 Sans trahir ces beaux noms , & vos saints ministeres ,

408 CONTRE LA MAVV. MOR. &c.
Pouvez-vous endurer qu'au lieu de les guerir,
En leur cachant leurs maux, on les fasse mourir ?
L'Evangile blessé dans toutes ses maximes,
L'ouverture qu'on donne à commettre les crimes,
A souler sa vengeance, à goûter les plaisirs,
A flater son orgueil, & ses mauvais desirs,
Demande que d'un zele aussi brûlant, que sage;
Enfin vous arrestiez cet horrible ravage :
Vous taire lâchement en cette extrémité,
Où l'effort de l'erreur réduit la verité,
C'est de ses ennemis appuyer l'insolence ;
C'est joindre à leur poison, vn criminel silence ;
A ceux qu'on doit sauver, c'est donner le trépas,
Et faire tous les maux que l'on n'empesche pas.
Soutenez, il le faut, de vos augustes sieges,
L'honneur, l'autorité, le rang, les privileges ;
Mais n'abandonnez pas le déposit précieux,
Des saintes veritez qui vous viennent des Cieux.
C'est le riche trésor qu'ils vous donnent en garde,
Et de vous le ravir quand quelqu'un se hazarde,
Il faut comme lions, vous armer de fureur ;
Sans craindre les errans, il faut perdre l'erreur,
Deussiez-vous luy faisant vne mortelle guerre,
Voir retomber sur vous, tous les traits du tonnerre ;
Et pourquoy voulez-vous la prudence écouter,
Qui vous fait vainement ce malheur redouter ?
Vous ne foudroyerez d'une main heroïque,
Qu'un poison odieux, qu'une peste publique,
Et ce foudre innocent arrêtera le cours
Du venin dangereux qui s'épand tous les jours ;
Dissipera l'horreur des mensonges funestes,
Et rendra la splendeur aux veritez celestes ;

FIN,

Fautes à corriger.

Seconde partie

PA G E 15. *vers* 6. miroir d'argent. p. 18. *vers* 18. Et
lors que son miroir. p. 22. *vers* 32. que l'erreur t'y
fait voir. p. 28. *vers* 28. T'ordonne par ma voix. p. 74.
vers 20. On employa moins d'eau qu'on n'employa de
sang. p. 75. *vers* 27. dans ses rares écrits. p. 78. *vers* 11.
Servez-vous de ses traits. p. 100. 1. *Stance*, *vers* 2. Qui
par vostre cours si réglé. p. 101. *derniere Stance*, *vers* 3.
Du troisiéme an a fait le tour. *vers* 8. Le Ciel t'obeissant
comme à son Souverain. p. 113. *vers* 7. de la *premiere*
Stance, A cet Ange caché. *Stance* 2. *vers* 7. A plus d'ar-
deur encor. p. 126. *Stance* 1. *vers* 7. Pour toy le mien
aussi se change. *vers* 8. Nos feux seront pleins de dou-
ceur. p. 139. *Stance* *derniere*, *vers* 7. Sans que le Martyr
s'en étonne. p. 142. *vers* 2. A la gloire de ton trépas.
p. 150. *vers* 7. Et ne donne ni nuit ni jour. p. 158. 2.
Stance, 1. *vers*, Il voit que six lustres rapides. p. 183. 2.
Stance, *vers* 5. L'Eglise de cent assauts divers. p. 211.
Stance 3. *vers* 7. De si fortes riviéres. p. 122. 1. *Stance*,
vers *dernier*, Avec plus de plaisir. p. 223. *vers* *dernier*,
Mieux que de son Estat est le Roy de son cœur. p. 247.
vers 6. de la 1. *Stance*, Chacun parmi l'obscurité. p. 248.
3. *Stance*, *vers* 4. Enfin fay moy sans murmurer. p. 269.
3. *Stance*, *vers* 4. En pleure au fond de sa caverne. p. 281.
3. *Stance*, *vers* 5. Les faveurs de la volupté. p. 305. *Stance*
1. *vers* 9. Et la longue carriére. p. 320. 3. *Stance*, *vers* 3.
N'en ternit pas l'azur. p. 321. *vers* 7. Qui donne tant d'é-
clat. p. 336. 2. *Stance*, 2. *vers*, En ma conduite fait voir.
p. 357. 2. *Stance*, *dernier vers*, des attraits florissans.
p. 365. 2. *Stance*, *vers* 5. Sous vn nuage obscur, p. 341.
dern, Stance, *vers* 9, ta chair est l'hostie,

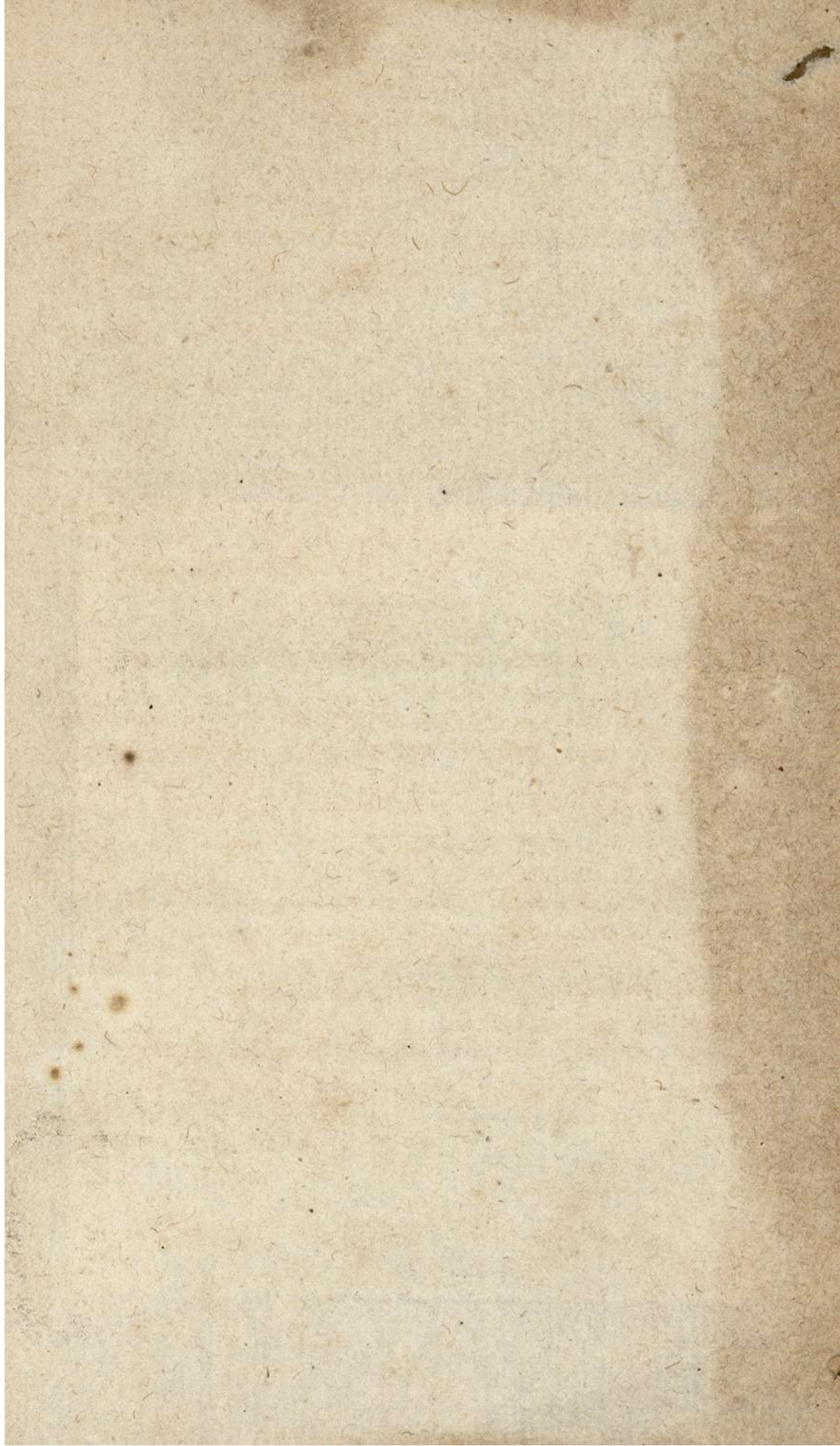
Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy , en datte du 15. Septembre 1651. Signé Conrart : Il est permis à M. ANTOINE GODEAU Evêque de Grasse & Vence, de faire imprimer les Livres qu'il a composez , intitulez *Oeuvres Chrestiennes & Morales* , &c. Et ce durant le temps & espace de quinze ans entiers & consecutifs : Et défenses sont faites à tous Libraires , Imprimeurs & autres , que ceux qu'il voudra choisir , d'imprimer ny contrefaire lesdits Livres , mesme d'en vendre de contrefaits , à peine de trois mille livres d'amende , de confiscation des Exemplaires , & de tous dépens , dommages & interests , comme il est plus au long porté par ledit Privilege.

Et ledit Seigneur Evêque a choisi pour imprimer lesdits Livres , PIERRE LE PETIT , Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy.

*Achevé d'imprimer le sixième
de Juillet 1663.*







UNIVERSITÉS DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE DE LA SORBONNE

13, RUE DE LA SORBONNE - 75257 PARIS CEDEX 06
TEL : 01 40 46 30 27 - FAX : 01 40 46 30 44

Inv. :

D/43279

SIGB bibl. :

SIGB ex. :

SU ppn :

90415930

SU epn :

Cote :

RR A 868-2 in-12

1155824755



